Digitized by Google

Rucc. D. Ottavinis
B
500-501

LORD BYRON

JUGÉ

PAR

LES TÉMOINS DE SA VIE

« Le contraire des bruits qui cou-
« rent des affaires et des personnes
« est souvent la vérité. »

LA BRUYÈRE.

TOME PREMIER

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVIII

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
B
500.
NAPOLI

Rec. of Marking K. 500-501

LORD BYRON

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LORD BYRON

JUGÉ

PAR

LES TÉMOINS DE SA VIE

« La contraire des bruits qui cou-
« rent des affaires et des personnes est
« souvent la verité. »

LA BRUYÈRE. P. 222.

TOME PREMIER

Biblioteca N. NAPOL.

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVIII

Reproduction interdite — Traduction reservee

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

« Connaître et bien connaître un homme de
« plus, surtout si cet homme est un individu
« marquant et célèbre, c'est une *grande* chose,
« et qui ne saurait être à dédaigner. »

(SAINTE-BEUVE.)

Il y a déjà bien des années qu'un écrivain célèbre [1] en parlant de Lord Byron mort depuis longtemps, disait qu'à force d'en parler le sujet était devenu presque banal, mais que néanmoins il était loin d'être épuisé. Cette vérité qu'il appliquait avec un admirable talent d'analyse au génie, à ses œuvres, à l'homme intellectuel, était alors et est encore également incontestable si on l'applique à l'homme moral. Un sujet comme un objet peut bien être devenu banal par la quantité, mais rester rare néanmoins et nouveau par la qualité. Un sujet ne pourrait être épuisé avant d'avoir été montré sous tous ses

1. M. Ed. Bulwer (Lord Lytton).

aspects, dans la vérité des faits, et de leurs appréciations. Or, si on a parlé beaucoup de Lord Byron, a-t-on éclairé de son véritable jour sa noble figure? N'a-t-on pas, au contraire, voulu juger l'homme par l'auteur, et toujours identifier les créations imaginaires avec les réalités de cette puissante individualité? Même dans ses meilleures biographies, ne reste-t-il pas bien des lacunes à la vérité, et ce qui est pire, ces lacunes ne sont-elles pas remplacées par des erreurs? Le but de cet ouvrage est donc de remplacer les erreurs par des vérités, et de dissiper les ombres, rassemblées par la fantaisie autour de cette noble tête. Nous voulons substituer aux anciens, quelques jugements nouveaux, en appelant ceux-là à une vérification, et en les pesant dans des balances plus exactes; nous voulons par des faits arriver à porter un jugement vrai, afin que la postérité ne soit pas trompée. En nous livrant à ce travail, nous n'avons cependant pas la prétention de rien apprendre à l'Angleterre. Certainement et pour longtemps, l'erreur est venue de là; mais sur cet état de choses, les années et les événements ont passé. L'esprit libéral et tolérant, éclairé par la philosophie, qui s'est répandu sur tous les sujets dans ce libre pays, a dû se réfléchir aussi sur les jugements portés sur les hommes, et modifier bien des pages de biographie et d'histoire, et il a dû par l'examen lui faire sentir ses torts envers son illustre citoyen. On a beau parler de l'égoïsme national de l'Angleterre, prétendre qu'elle n'apprécie et ne récompense de son estime et de son amour, et ne considère bons patriotes que les écrivains qui la flattent, et cachent à l'étranger et à elle-même ses infirmités. Cela peut être

vrai en général. Pourtant la nuance du patriotisme de Lord Byron était d'un ordre tout différent. Il croyait, lui, plus utile d'exposer les plaies au grand air, afin de les guérir; son patriotisme subissait la supériorité du noble sentiment qui dominait son cœur. En se sentant avant tout citoyen de l'humanité, et l'avouant avec tant d'indépendance; en méprisant la popularité, lorsqu'elle lui aurait coûté le sacrifice d'une vérité qu'il croyait juste et utile de dire; et en heurtant ainsi de front sous une foule de rapports, les tendances, les opinions, les passions, les préjugés de ses concitoyens, il a certainement froissé beaucoup de susceptibilités, blessé beaucoup d'amours-propres, et on pourrait presque dire qu'il a été trop sévère pour son pays, si on pouvait oublier tout ce qu'on lui a fait souffrir; et néanmoins on ne fait plus un pas en Angleterre, sans rencontrer les traces d'un hommage rendu à Lord Byron. L'Écosse qui le regarde presque comme un fils, est fière de montrer les différentes maisons qui ont abrité son enfance, et garde sa mémoire et son nom avec la plus chaleureuse affection. L'avoir vu même une seule fois est un souvenir dont on se vante avec orgueil. Les sites dont il parle, les montagnes, le pont du Don, sont entourés, par la seule mention qu'il en fait, d'un très-grand charme. Une lettre, un objet qui lui a appartenu, ou qui a une relation quelconque avec lui, est un trésor. A Harrow, le séjour chéri de son adolescence, la jeunesse du collége élève son esprit et attendrit son cœur devant la pyramide dressée en souvenir de lui, par l'affection de cette même jeunesse. A Cambridge, parmi tous les marbres qui rappellent les gloires de la patrie, c'est la statue

de Lord Byron qui domine toutes les autres, et qui a la place d'honneur. Les appartements qu'il y a occupés sont montrés et respectés comme des lieux consacrés par le génie. Dans le parlement, la même voix que jadis avait consternée par des critiques cruelles et imméritées l'adolescence du poëte, et qui avait eu même d'autres torts envers lui, fait aujourd'hui acte de réparation et de justice, en exprimant ses regrets de ne pas voir encore, par suite d'une rancune personnelle du Doyen d'alors, le monument de Lord Byron élevé à Westminster. Le pèlerinage à Newstead Abbey est regardé comme une fête de l'esprit, sinon comme un devoir, par la jeunesse anglaise de cœur; et enfin celle-ci garde avec tant d'orgueil le culte de son génie, qu'elle n'admet pas que l'on puisse lui comparer aucun de ses contemporains, ni de ses successeurs. Ce que l'Angleterre exigeait donc autrefois dans ses écrivains, elle se contente sans doute aujourd'hui de le préférer. Les timidités coupables de Moore, les exagérations déclamatoires de Maccauley doivent y être jugées pour le moins comme des faiblesses de leurs caractères, qui auraient été probablement désavouées par leurs auteurs s'ils avaient vécu davantage. Et quoique chez Lord Byron, l'homme et son noble caractère ne soient pas encore mis dans leur vrai jour, on a cependant fait justice par le mépris d'une foule d'écrits mensongers et calomnieux, de ces bavardages, de ces conversations indiscrètes ou imaginaires, faites pour servir les intérêts et les vues personnelles de leurs auteurs, en mettant dans la bouche de Lord Byron une foule de choses que leurs auteurs seulement et non Lord Byron avaient dites ou pensées, ou

bien encore l'insultant avec des plaidoyers pour causes atténuantes, dont tout le mérite reste à la magnanimité des avocats. Car il est indispensable et juste d'observer, que si Lord Byron a été tourmenté pendant sa vie par la calomnie ouverte, après sa mort il ne l'a pas été moins par la calomnie déguisée. Il l'a été surtout par de certaines absolutions qui ne sont en réalité qu'une des formes les plus odieuses de la calomnie, puisqu'elle est une des plus insaisissables, des plus hypocrites, et qu'elle prend même la couleur de la vertu chez ses magnanimes distributeurs, qui se posent en bons chrétiens ou en philosophes indulgents, et qui, ainsi déguisés, montent sur le piédestal pour faire admirer leur moralité et obtenir pour eux et non pour leurs sujets indulgence et faveur. Mais l'Angleterre a compris, et fait justice de tout cela.

Ces pages donc, qui renferment la rectification de quelques anciens jugements, lui seront peut-être inutiles. Mais en est-il de même d'autres pays, et de la France en particulier? De nos jours encore on lit des jugements sur Lord Byron si étranges, qu'on pourrait croire que les bruits et les calomnies qui franchirent le détroit n'ont jamais été refutés, et qu'on accepte encore les bizarres et faux points de vue qui se formulèrent dans les beaux vers de Lamartine, lorsqu'il se demandait en brillante poésie si Lord Byron était un ange ou un démon. Lorsqu'on lit des jugements semblables, sera-t-il donc inopportun de présenter à ceux qui ont le culte du génie et de la vérité, une étude bien humble mais bien consciencieuse de ce grand génie?

Dira-t-on que la qualité d'étranger est un empêchement

à l'intérêt du lecteur? Mais parmi les génies humains, y en a-t-il donc qui soient des étrangers à l'homme? La terre ne devrait-elle pas plutôt sembler trop petite pour contenir des êtres si exceptionnels?

Notre civilisation qui a déjà à peu près supprimé toutes les barrières matérielles entre les nations du globe, a supprimé plus encore celles de l'esprit, tellement que Shakespeare, Dante, Goëthe reçoivent les mêmes hommages en France que dans leur patrie, malgré la différence des idiomes. Il en sera de même pour Lord Byron, qui appartient à la catégorie de ceux dont le seul nom fait tomber toutes les barrières, et pour lesquels la différence de langage ne saurait être un obstacle. Car la langue du génie n'appartient pas à une contrée, mais à l'humanité tout entière, et c'est Dieu qui en a gravé les règles dans tous les cœurs.

Ces pages ne sont pas une biographie régulière et méthodique. Elles ne sont pas non plus une apologie, mais plutôt l'étude, l'analyse, le portrait d'une grande âme pris à tous les points de vue, sans aucun autre parti arrêté que de dire la vérité, s'appuyant sur les faits incontestables, et sur les témoignages de première main.

On dit que le public de nos jours ne supporte pas avec patience les éloges, et n'aime à connaître des grands hommes que leurs faiblesses. Ce jugement, nous ne voulons pas l'accepter. Il serait une trop amère critique de la nature humaine en général, et de notre société en particulier. En tous cas, nous ne voulons pas l'accepter pour les nobles cœurs, auxquels plus particulièrement nous soumettons ce travail. On découvrira peut-être dans notre

portrait des beautés non observées, et même contestées jusqu'à présent dans l'original, et que d'autres moins sympathiques que nous pourraient appeler de complaisants éloges; nous ne nous abstiendrons pas de les faire ressortir, par la crainte de l'impopularité et du blâme.

Aucune critique ne nous empêchera de louer, quand il en est digne, un homme qui n'a jamais connu les faiblesses de la jalousie, qui a prodigué la louange à tous les mérites, sans jamais en demander en retour à personne, et ne gardant pour lui-même, que des blâmes. Et en publiant ce livre nous sommes plus que certain que ce qu'on appellerait aujourd'hui encore un éloge, demain s'appellera une justice.

Lord Byron a brillé à une époque où se formait une école appelée Romantique qui n'était pas encore définie. Il lui fallait un type comme il faut un soleil à une planète. Elle a choisi cet immortel génie; elle l'a chargé de toutes les couleurs qui plaisaient à sa fantaisie; elle a arrangé arbitrairement cette grande figure: il est plus que temps que le flambeau de la vérité en l'éclairant, la montre telle qu'elle était. Mon livre ne dissipera pas toutes les ombres, mais quelques ombres rendent le paysage plus beau et plus éclatant.

Digitized by Google

LORD BYRON.

« Les autres forment l'homme, je le récite. »
(MONTAIGNE, p. 257, 3e vol.)

Le monde a eu de tout temps de grandes injustices; dans les annales des peuples (qui ne le sait?) l'ostracisme a fait payer cher à plus d'un Aristide sa popularité et sa vertu. De grands hommes, de grands pays, des nations entières et des siècles l'ont subi; et la vérité est que le vice a pris si souvent la place de la vertu, le mal celle du bien, l'erreur celle de la vérité, on a jugé les uns avec des sévérités si inexplicables, les autres avec des indulgences si excessives, que si le livre de la vérité et des réhabilitations en tout genre pouvait être écrit, non-seulement il serait trop volumineux, mais il serait aussi trop pénible à parcourir. Les cœurs honnêtes souffriraient de voir devant quels juges ont dû succomber une foule de grandes âmes, et combien souvent l'esprit de parti religieux et politique, aidé par les passions les plus bas-

ses et haineuses, par l'envie, les rivalités, les vengeancés de l'amour-propre, les fanatismes, l'intolérance, ont servi de prétexte pour dénaturer devant l'opinion la physionomie des plus belles et des plus grandes âmes. On verrait comment de tels juges profitant de quelque brèche ouverte par des circonstances ou même par quelques fautes de ces grands esprits, et devenant une force formidable par l'union des infériorités, ont réussi si souvent à jeter des ombres, à ternir l'éclat de la vertu et de la vérité, comme ces nuées d'insectes qui parviennent par leur nombre à cacher la splendeur du soleil malgré leur petitesse; et ce qui augmente encore le mal, c'est que lorsqu'une fois l'histoire ou la chronique ont mal reproduit un type, le public devenu leur dupe, devient aussi leur complice; car il tient tellement au type qu'on lui a imposé, qu'il ne veut plus s'en dessaisir. Son opinion une fois fixée dans l'erreur, se transforme en une véritable tyrannie.

Ce phénomène ne s'est peut-être jamais produit avec plus d'intensité et d'étrangeté qu'à l'égard de Lord Byron. Car non-seulement Lord Byron a été une des victimes de ces préventions persistantes, mais aussi à son égard, l'hécatombe de la vérité, et la création du type imaginaire n'a pu se faire et se maintenir que par le sacrifice du bon sens au mépris de l'évidence, et malgré les contradictions les plus palpables, de manière qu'il a vraiment été un des plus remarquables exemples de la légèreté des jugements humains.

Nous avons décrit ailleurs les phases de ce phéno-

mène, dont une des causes principales a été le parti pris d'identifier le poëte avec les premiers héros de ses poëmes; tactique aussi peu loyale que contraire à toutes les habitudes de la littérature, inspirée par l'inimitié et par la vengeance, adoptée par la paresse et par la légèreté, et dont le résultat est un type étrange, et surtout étranger à la réalité.

Aussi longtemps que ce masque bizarre resta inoffensif, il put malheureusement amuser Lord Byron lui-même, et ses amis; mais le jour arriva où gardant sa bizarrerie, il cessa d'être inoffensif; alors il finit même de son vivant par lui devenir un véritable vêtement de Nessus.

Après sa mort, on demanda aux biographes la vérité sur l'homme; mais ce masque factice restait là pour troubler et confondre les bons, tandis qu'il aidait puissamment la malice des méchants. On examina le caractère de son génie, on lui appliqua les règles ordinaires, mais on resta toujours en dehors de la science psychologique. Aucun d'eux ne fit une étude consciencieuse et profonde de son caractère, et l'homme en Lord Byron resta méconnu.

Et cependant, il y avait parmi ces biographes des hommes éclairés et sincères. Tous ne cherchaient pas à s'élever un piédestal à eux-mêmes par leurs blâmes, et avec les débris de l'homme moral; tous ne cherchaient pas le repos et la popularité fashionable dans les ménagements des individus ou du pays, aux dépens de Lord Byron.

Si dans le nombre il y eut de vilaines âmes, il y en eut un plus grand nombre de sincères, et même de bienveillantes; et pourtant aucun ne s'éleva à la hauteur de la justice que méritait le grand caractère de Lord Byron; aucun ne le défendit, et ne l'expliqua avec la conscience et l'énergie qui sont à elles seules une autorité. Quelles en furent les causes, quelle part a pu avoir à cela la tyrannie de ce type imaginaire, quelle part le public anglais, tout à coup mécontent d'un poëte qui osait sonder la profondeur du cœur humain, qui ne se proposait nullement un but moral, mais s'intéressait en psychologue et en artiste à toutes les passions, à toutes les maladies des âmes et surtout à l'amour, sans faire la part que ce public aurait voulu qu'il eût fait à la félicité conjugale; comment il commença à craindre que son enthousiasme pour Lord Byron ne fût un crime de lèse-patrie, comment de degré en degré il arriva jusqu'à se faire complice de la calomnie, et à jeter un brouillard sur la noble figure de son poëte parce qu'il ne lui trouvait pas le patriotisme qui fait des concessions à toutes les faiblesses, ni cette indulgence filiale envers sa mère-patrie qui va jusqu'à l'idolâtrie; comment enfin les biographes s'éloignant de la vérité, préférant à l'œuvre de décrire celle beaucoup plus facile d'inventer, formèrent un Lord Byron de pièces de rapport, si peu d'accord entre elles que toute harmonie indispensable à former une unité vivante ou possible disparut à un tel point sous leurs plumes, que leurs portraits devinrent (surtout en France) plus ou moins des caricatures; de tout cela nous parlerons ailleurs, et nous l'expliquerons. Ici, nous nous bornerons à

faire plutôt remarquer le côté étrange que le côté injuste de ce fait, c'est-à-dire les contradictions où ces biographes sont tombés.

Tous, ou presque tous, n'ont pu du moins refuser à Lord Byron une foule de belles qualités naturelles et de vertus : la sensibilité, la générosité, la franchise, la modestie, la charité, la sobriété, la grandeur et la force d'âme, la mâle et noble fierté ; mais en même temps, ils ne le défendent pas assez des défauts qui *précisément excluent* ces qualités et ces vertus. L'homme moral ne brille pas assez sous leurs plumes ; ils ne proclament pas son caractère, un des plus beaux qui aient jamais été alliés à un grand esprit. Et pourquoi ? Sont-elles donc, ces vertus, comme ces substances excellentes et salutaires qui, mises en contact entre elles dans le même creuset, deviennent empoisonnées ?

Il y a contradiction dans ce déni de justice ; or, quand il y a contradiction il y a erreur ; et c'est précisément dans cette contradiction qu'on doit chercher la force de la réfutation, et la puissance de la vérité.

La nature procède toujours logiquement, l'effet est toujours en rapport avec la cause ; même dans le monde moral jusqu'à un certain point, on doit trouver l'exactitude des sciences exactes. Si dans un calcul on trouve une contradiction, n'est-on pas certain alors que c'est le calcul qui est mal fait, et qu'il faut le refaire pour trouver un résultat vrai ? De même dans l'homme moral, lors-

que dans les jugements que l'on en porte il y a contradiction absolue, il faut refaire son opération ; il faut chercher le chiffre qui a causé le désordre, séparer le mensonge de la vérité, faire aux deux la juste part, adopter la méthode de la science qui refuse d'établir une loi sans avoir auparavant examiné la valeur des assertions, et discuté le pour et le contre. Qu'on fasse cela pour Lord Byron, qu'on interroge les faits, les témoins oculaires de sa vie, ses lettres si admirables de simplicité, où son âme s'est, pour ainsi dire gravée. Certes les actes sont des choses bien plus significatives que les paroles; mais, néanmoins, si on veut interroger ses poésies, non pas pour apprécier son génie qni n'est pas en cause, mais sa nature morale, qu'on le fasse loyalement, qu'on ne lui prête pas le caractère et les mœurs de ses héros, parce qu'il lui a plu de leur donner un peu de son air, quelques-uns de ses sentiments, de les loger parfois dans sa maison, pensant peut-être qu'on pouvait bien donner l'hospitalité à des méchants et cependant rester bon.

Examinons d'abord le premier de ses poëmes Childe-Harold, celui qui a le plus contribué à mystifier le public, et à former le type tyrannique.

Childe-Harold ne se raconte pas ; il est raconté par un poëte. Il y a donc dans ce poëme deux personnages bien caractérisés, bien distincts, bien différents l'un de l'autre. Le premier est le jeune seigneur dans lequel Lord Byron a voulu personnifier la perversion précoce de l'esprit et de la morale, et en général la jeunesse blasée de son

temps, dont beaucoup de types s'étaient déjà offerts à lui dans sa vie d'université, et dans ses premiers pas dans le grand monde ; l'autre est le Ménestrel qui le raconte.

Le cœur du premier est fermé à toutes les nobles joies, et à tous les bons mouvements de l'âme; le cœur de l'autre bat pour tout ce qui est noble, grand, juste, vertueux. Pourquoi identifier l'auteur plutôt avec le premier qu'avec le second? Pourquoi lui ôter ses propres sentiments pour lui donner ceux de son héros? Ce héros n'a rien de mystérieux, puisque Lord Byron lui-même nous dit dans sa préface le but tout moral pour lequel il l'a adopté. Si Childe-Harold personnifie Lord Byron, qui donc personnifiera le poëte? Ce poëte (et ce poëte est Lord Byron) joue cependant un bien plus grand rôle que le sombre héros. Il est beaucoup plus souvent sur la scène. Dans la plus grande partie du poëme, c'est même le Ménestrel *tout seul* qui parle. Dans le premier chant, sur quatre-vingt-treize stances dont il se compose, Harold n'est en scène que pendant dix-neuf, tandis que le Ménestrel parle en son seul nom pendant les soixante-quatorze autres stances, nous montrant une belle âme sous une foule d'aspects, où on n'aperçoit d'autre mélancolie que celle qui est inhérente à une noble poésie.

Quant au deuxième chant il s'ouvre au nom du Ménestrel tout seul, et Harold est parfaitement oublié jusqu'à la seizième stance. Alors le sombre héros reparaît, et pour peu d'instants il va, vient, et revient en scène. Mais il semble plutôt gêner l'âme du Ménestrel qui finit par le congédier tout à fait à la soixante-treizième stance. Et pendant tout le reste du chant, le blasé et peu aima-

ble personnage s'est évanoui pour toujours. A qui appartiennent donc tous les sentiments admirables, toutes les aspirations vertueuses du reste du chant ? Ces hommages rendus aux plus nobles vertus, à qui appartiennent-ils, sinon au Ménestrel, c'est-à-dire à Lord Byron? Quel poëte a jamais rendu un plus bel hommage à toutes les plus nobles vertus? Cette vigueur, cette fraîcheur d'âme qui respire sur les lèvres du poëte, et qui était bien la sienne, pouvait-elle convenir à un cœur ennuyé et corrompu? C'est bien parce qu'il le sent en moraliste logique, qu'il renvoie si souvent de la scène son antipathique héros!

Mais pourquoi donc identifier Lord Byron avec ce personnage désavoué par lui-même, dans ses notes, dans ses préfaces, dans ses conversations; désavoué par les faits, désavoué par le poëme, désavoué par la logique du moraliste? Lord Byron eut le fatal caprice, il est vrai, d'envelopper son héros dans une foule de circonstances de sa propre vie; de le mettre dans une position sociale et dans un milieu où, sous beaucoup de rapports, il se trouvait lui-même; de lui donner une mère, une sœur, un désappointement d'amour, un château-abbaye tel que Newstead, de lui faire faire les mêmes voyages, et avoir les mêmes aventures.

Tout cela est vrai. Ce fut un acte d'imprudence, qui peut s'expliquer par sa confiance dans l'impossibilité d'une semblable identification. A vingt et un ans, la conscience parle plus haut que l'expérience. Mais si l'accusation d'imprudence peut être justifiée, la calomnie le serait-elle?

A huit ans de distance, Lord Byron écrivit le troisième chant de son pèlerinage. Là le pèlerin fait bien encore quelque apparition, mais il est tellement changé que vraiment il est presque fondu avec le poëte. Les chagrins de Childe-Harold sont ceux du poëte, mais il n'y a plus trace de misanthropie, ni de satiété. Son cœur bat déjà à l'unisson avec celui du poëte pour les amours chastes et dévouées, pour tous les plus aimables, les plus nobles, les plus sublimes sentiments. Il aime les fleurs, la nature riante et grandiose, charmante et sublime.

« Son âme ne restait point insensible au charme qu'éveillait le chant matinal et joyeux des oiseaux dans ce vallon, où l'exil lui-même eût semblé doux. Bien que les soucis austères eussent sillonné son front, et qu'une calme insensibilité y eût succédé à des sentiments d'une nature plus ardente mais moins sévère, la joie n'était pas toujours bannie de ses traits. »

(Traduction Laroche, chap. 3e, Childe-Harold).

Ce n'est donc plus la satiété, mais les *soucis austères* qui sillonnent le front du pèlerin; et le poëte semble tellement tenir à nous montrer que Harold est métamorphosé, que lorsqu'il exprime des sentiments pleins de sympathie, d'humanité, de sensibilité, qu'il déplore les horreurs de la guerre, qu'il trouve que toutes les beautés du Rhin sont ternies par le souvenir des scènes sanglantes qu'il rappelle, il ajoute: *Ainsi pensait Harold*[1].

Harold a donc cessé d'être le cœur blasé et insensible du pèlerin de sa vingt et unième année, qui dans son premier chant, restait froid devant les attraits de la belle

1. Voyez stances 50 et 51, chant 3e.

Florence, et qui était alors si différent du poëte qui pensait et soupirait lui pour cette *Florence,* même au milieu des plus épouvantables orages, et trouvait la force d'exprimer à la belle absente, au milieu d'une affreuse tempête qui menaçait de l'engloutir, les sentiments d'un amour réel, et évidemment payé de retour. Maintenant son cœur comme celui du poëte, *bat sous une main affectueuse, un sentiment pur et sincère remplit son cœur,* et lui fait exhaler ses regrets pour l'absence de son amie, dans une poésie ravissante. Où est-il donc l'ancien Harold ? On dirait que le poëte fatigué d'un compagnon aussi désagréable, et si contraire à sa nature, voulant et ne sachant comment s'en débarrasser, a d'abord voulu le changer, l'absorber en lui-même, lui donner ses beaux sentiments, son grand cœur, ses douleurs, ses ardentes et pures affections : mais que trouvant la métamorphose peu naturelle, peu logique, il préfère le congédier. Et en effet, après la cinquante-cinquième stance de ce troisième chant, Harold disparaît pour toujours. Et ainsi, à une autre année de distance, lorsque Lord Byron commence le quatrième chant, inspiré par l'Italie, le sombre pèlerin ayant déjà été définitivement congédié, le lecteur se trouve en la seule présence du poëte, et de toutes les nobles, généreuses, sublimes impressions d'une belle âme, qui souffre d'une persécution la plus indigne, et la plus imméritée, mais qui ne sait se venger qu'en pardonnant, et garde toutes ses énergies pour aimer ce qui est aimable, pour admirer ce qui est admirable, et qui, à l'âge de vingt-neuf ans, ayant atteint la sagesse et l'expérience de l'âge mûr, pratique déjà une foule de vertus philoso-

phiques et chrétiennes, dont son héros blasé n'aurait jamais pu être susceptible.

Pourquoi donc encore une fois cette identification? Où en est la raison et la justice? Il me semble que la plus simple équité exigerait du moins de tenir compte de ce que nous dit l'auteur, d'écouter les paroles et les protestations d'un homme qui méprisait plus une louange injuste qu'un injuste blâme.

« Il a été (dit-il) introduit dans le poëme un personnage *imaginaire* pour *lier entre elles toutes ses parties*. .

. . . . . .

« Il aurait été plus *commode* et bien plus *aisé* de tracer un caractère aimable : on aurait pu sans difficulté déguiser ses défauts — le faire agir davantage et parler moins; mais en mettant Childe-Harold en scène, je n'avais en vue que de montrer que la perversion précoce de l'esprit et de la morale nous conduit à la satiété des plaisirs passés, et nous empêche de goûter les plaisirs nouveaux, et même nous refroidit sur ce qui est le plus capable d'exciter l'esprit de l'homme — le spectacle des beautés de la nature, et de prouver que les voyages perdent tout leur effet sur une âme ainsi faite, ou plutôt aussi égarée. . . . . .

. . . . . .

Quelques amis, dont je respecte beaucoup les opinions, m'ont averti que je courais le risque d'être soupçonné d'avoir voulu peindre un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold. Je demande la permission de le dire une fois pour toutes, Harold est l'enfant de

mon imagination, *créé pour les motifs* que j'ai déjà dits. Dans quelques circonstances triviales et dans les détails de pure localité, cette supposition paraît être fondée, mais dans les points principaux, j'ose espérer qu'elle ne saurait être admise.

« BYRON. »

Averti par ses amis du danger de cette identification dont il ne s'était point rendu compte en écrivant ce poëme, il recula devant l'idée de le publier : du reste, il l'avait composé plutôt pour l'amusement de sa solitude, et lorsque Dallas lui en témoigna son admiration et le désir de le voir publié, Lord Byron lui en exprima plusieurs fois sa répugnance, et après avoir cédé il lui écrivait encore (le 31 octobre 1811).

« Je n'entends *nullement m'identifier* avec Harold; au contraire, je veux *nier toute identité entre lui et moi*. Si dans certains endroits on peut penser que j'ai peint mon héros d'après moi-même, croyez que ce n'est que dans quelque portion du poëme, et je n'avouerai même pas cela. Quant à ce que je dis que le manoir de Child-Harold était une ancienne demeure monastique, j'ai pensé que ce genre d'habitation conviendrait tout aussi bien qu'un autre, et d'ailleurs que je pourrais mieux décrire ce que j'aurais vu que ce que j'aurais inventé. *Je ne voudrais pas pour tout au monde être un homme tel que j'ai fait mon héros.*

« Tout à vous,

« BYRON.

« Ce 31 octobre 1811. »

Lorsqu'il publia une année après le *Corsaire*, dans sa dédicace à Moore, après lui avoir dit qu'on ne s'est pas borné à critiquer le caractère de ses héros, mais qu'on a presque voulu *le rendre responsable de leurs actions*, comme si elles lui étaient personnelles, il ajoute :

« Les personnes qui me connaissent ne peuvent s'y méprendre, et je ne mets pas beaucoup d'intérêt à détromper celles qui ne me connaissent pas. Je n'ai pas le désir de persuader à d'autres qu'à mes amis que l'auteur est meilleur que les personnages qu'il met en action, mais je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris et en même temps de rire quand je vois plusieurs poëtes (qui sont, il est vrai, bien au-dessus de moi), être tout à fait exempts de la responsabilité du caractère des personnages qu'ils peignent dans des ouvrages très-dignes d'éloges ! Et cependant plusieurs de leurs personnages n'ont guère plus de moralité que le Giaour, et peut-être même que Childe-Harold, dont j'avoue que le caractère est *odieux*. Quant à l'identité, ceux qui aiment à en trouver partout sont libres de chercher l'original où bon leur semblera. »

Et afin d'embrasser, avec ces citations, toute sa vie, nous dirons ce qu'il disait un jour à Céphalonie, peu de temps avant sa mort au docteur Kennedy.

« Je ne puis pas concevoir pourquoi on veut toujours confondre mon caractère et mes opinions avec ceux des êtres imaginaires que, comme poëte, j'ai le droit et la

liberté de peindre. — Il est certain, lui répondit Kennedy, que votre seigneurie n'a pas, sous ce rapport, été ménagée; et en Childe-Harold, Lara, Giaour et Don Juan l'on a voulu penser que vous aviez voulu, en beaucoup de circonstances, vous peindre vous-même, et que ces caractères ne vous ont servi que de moyens pour exprimer vos propres sentiments et vos idées.

— Ils commettent envers moi une grande injustice (répliqua-t-il), telle que jamais auparavant n'avait été commise envers aucun autre poëte. Même en Don Juan, j'ai été mal jugé. Je prends un caractère vicieux et sans principes, et je le mène à travers ces rangs sociaux dont les qualités et attraits extérieurs couvrent et habillent des vices intérieurs et cachés; et je peins les effets naturels de semblables caractères, et certainement ils ne sont pas si vivement colorés qu'ils le sont dans la vie réelle.

— Cela peut bien être, lui répondit Kennedy, mais quels sont vos motifs pour peindre toujours des scènes de vice et de folie? — De les faire voir sans le costume (lui répondit lord Byron), que les manières et les maximes de la société jettent sur leurs fautes cachées, et de les montrer au monde tels qu'ils sont dans la réalité. Vous n'avez pas vécu, continua-t-il, autant que moi au milieu de la haute et noble société; mais si vous y aviez pénétré autant que j'ai pu le faire, et observé ce qui s'y passe, vous vous seriez convaincu qu'il est bien temps de démasquer leur hypocrisie, et de les montrer sous leurs couleurs réelles. »

Et le docteur Kennedy lui ayant répondu que les classes

moyennes et inférieures de la société ne croyaient pas les hautes classes bien vertueuses, et que même on était disposé à les croire pires qu'elles ne sont en réalité, Lord Byron lui répondit :

« Il est impossible que vous puissiez croire les hautes classes pires qu'elles ne sont en Angleterre, en France, en Italie, parce qu'aucun langage ne peut suffire à les peindre. Mais en accordant cela, ajouta Kennedy, de quelle manière, milord, votre livre peut-il les améliorer, et par quel droit, et par quel titre assumez-vous cette tâche? — Du droit (lui répondit lord Byron), qu'ont tous ceux qui abhorrent le vice uni à l'hypocrisie. Mon plan (continua lord Byron après quelques observations du docteur), est de conduire Don Juan à travers différentes classes de la société, et de démontrer que partout où l'on va, on trouve le vice. »

Le docteur lui observa que jamais en aucun temps, la satire quelle qu'elle fût, n'avait fait aucun bien, ni converti qui que ce soit, et qu'en même temps que ses satires étaient inutiles, elles auraient appelé sur sa tête les désapprobations autant des vertueux que des vicieux.

« Mais c'est bien étrange (répondit lord Byron), que je doive être attaqué de tous les côtés, non-seulement dans les revues, mais aussi dans la chaire. Ils prêchent contre moi comme étant le promoteur de l'incrédulité et de l'immoralité. Que ceux dont j'ai signalé et démasqué les vices crient, c'est naturel, mais que les amis de la religion en fassent autant, c'est étonnant,

puisque vous savez (dit-il en souriant), que je vous aide autant que je le puis comme poëte, tâchant de convaincre les hommes de leur dépravation. Car c'est une de vos doctrines (n'est-ce pas), que le cœur humain est corrompu. Et si donc je prouve qu'il est tel, dans les classes qui se cachent sous l'apparence de la politesse et de la bienveillance (puisque j'ai de si bonnes occasions, et meilleures que les autres poëtes de les observer), est-ce que je ne rends donc pas un service essentiel à votre cause en les convaincant de leurs péchés, et en vous frayant ainsi la route, pour que vos doctrines produisent plus d'effet? »

Le docteur lui répondit que tout cela était vrai, mais que s'il avait montré à ces vicieux hypocrites ce qu'ils étaient, il ne leur avait pas cependant montré ce qu'ils devaient faire, et qu'il était comme le chirurgien qui découvrirait la plaie et l'exposerait à l'air pour produire le dégoût plutôt que d'y poser les remèdes nécessaires, riant et criant, *voyez comme tout cela est dégoûtant!*

« Mais non, je ne serai pas si méchant (dit lord Byron), *vous verrez comme je ferai terminer mon histoire.* »

C'était donc la fin qui devait tout justifier, tout moraliser.

Mais tout en réprouvant ce système d'identification qui aboutit non-seulement à une *erreur* mais à une *calomnie*, faudrait-il cependant nier qu'il n'y ait pas eu quelque raison, non pas pour le justifier, mais pour l'expliquer? Je

pense que nier cela, serait une autre erreur. La nature du génie de Lord Byron, les circonstances de sa vie, les qualités innées de son cœur et de son âme furent sans aucun doute, les complices de ses calomniateurs.

Sur la mesure du rapport qu'il y avait entre la réalité et l'imagination dans ses poëmes, et particulièrement à l'égard de sa propre histoire, voilà comment Moore s'exprime :

« Comme le mathématicien de l'antiquité qni demandait seule-
« ment un point d'appni pour pouvoir remner la terre, de même nn
« certain degré de fondement sur des faits réels semblait nécessaire
« à Lord Byron, avant que ce levier qu'il savait si bien appliquer
« an monde des passions pût-être manié par lui. Si petit cependant,
« était dans beauconp de cas le rapport avec la réalité, qui pouvait
« lui suffire, qne s'occuper de tracer à travers ses poëmes, ces rap-
« ports avec ses propres destinées (qui pent-être n'étaient encore
« visibles qne devant sa propre fantaisie), ce serait une œuvre aussi
« pen certaine qu'injnste. Cette remarqne s'applique non-seulement
« à la Fiancée d'Abydos, mais an Corsaire, à Lara et à toutes ses
« autres belles fictions dans lesquelles, qnoique en général on puisse
« regarder les émotions exprimées par le poëte, comme de vivants
« souvenirs de ce qni avait dans des circonstances différentes, agité
« son propre cœur; il n'y a cependant pas de raison (bien qu'il ait
« pu lui-même parfois en encourager la snpposition), ponr l'asso-
« cier personnellement avec les circonstances ou les incidents de ses
« histoires[1]. »

Étudier les analogies et les différences qui ont existé entre le caractère personnel de Lord Byron et celui du poëte, serait une curieuse étude psychologique. Ce serait même envers lui un acte de justice, mais long, et dé-

1. Moore, 1 vol., 476.

placé ici; bornons-nous à dire que les analogies aussi bien que les différences ont cependant existé, et que si de lui on ne peut pas dire ce qu'on a pu dire de quelques auteurs à caractère effacé, « *autre est le poëte, autre est l'homme* » on doit du moins reconnaître que chez Lord Byron, les deux sans être solidaires étaient néanmoins associés; mais cette association n'existait pas avec les personnages de sa création, ni avec leurs sentiments, ni avec leurs actions, mais seulement avec les qualités dominantes et générales de sa poésie, l'*énergie et la sensibilité*.

Quant à un certain fond commun et à de certaines analogies de ses héros entre eux, et de Lord Byron avec ses héros, lorsqu'elles existent réellement, il ne faut pas se borner à les indiquer en général; il faut les discerner, il faut dire en quoi elles consistent, autrement ce serait encore servir l'erreur. L'œuvre et le devoir de la critique consciencieuse, n'est-ce donc pas de chercher et de montrer la nature et la limite de ces analogies?

Lorsque Lord Byron commença ses voyages, son génie cherchait toujours son issue. Trop jeune encore pour qu'il eût pu déjà être instruit par l'expérience, il avait seulement fait connaître ses tendances.

L'éducation de son génie commença dans son enfance sur les bords romantiques de la Dee et de l'Océan, entre les bruyères de l'Écosse, et le foyer maternel peuplé de fantômes sombres et héroïques, et puis dans sa résidence de Newstead Abbey, située au milieu de la forêt romantique de Sherwood, entourée des grandes abbayes du temps de la conquête normande, et toute remplie des

exploits du héros populaire de la légende du pays, de Robin-Hood. Le caractère de ce sympathique chef des *Out laws* (gens hors la loi), grand seigneur de sa naissance, et qui se faisait suivre par sa belle Marian déguisée en page; sa générosité, son intrépidité, son esprit, ce mélange de vertu et de vice, mais où la générosité avait toujours le dessus, son humeur fière, tapageuse, plaisante mais chevaleresque, sa mort même si touchante; tout cela, dans un adolescent, vivant au milieu de ces lieux hantés par de tels souvenirs, indépendant et orphelin, doué d'un cœur, d'une imagination, d'un esprit et d'une humeur tels que ceux de Byron : tout cela, dis-je, il est pour moi indubitable, que sinon sur le caractère et les actions du jeune homme, du moins sur les tendances du poëte n'a pas dû être sans influence, et que les Conrad et d'autres parmi les héros de ses premiers poëmes, à son insu même ont dû trouver quelques racines dans ces légendes du pays. En tous cas, ce milieu ne l'avait certes point détourné de sa nature. Malgré sa jeunesse, il avait pu montrer non pas la *mesure*, mais les *tendances* de son génie, son aversion de l'artificiel, du superficiel, de l'insipide, de l'efféminé, et il avait prouvé que les deux éléments de son génie étaient l'*énergie* et la *sensibilité*.

Cette éducation ainsi commencée se continuera et se mûrira pendant son premier voyage, au milieu de scènes les plus poétiques et romantiques du monde, dans cet Orient éclatant, où tout est contraste entre l'homme si passionné, et la nature tantôt abrupte et tantôt délicieuse, et la douceur constante de son ciel.

Les habitudes, les caractères, les idées singulières, les passions extrêmes, souvent féroces de ces races non encore assouplies par notre civilisation, et dont l'énergie se transforme si souvent en grands crimes, et en grandes qualités; la vie même qu'il était forcé de mener au milieu de ces peuples, au milieu de dangers continuels pleins de poésie, firent sur son esprit une grande impression, et devinrent facilement des matériaux précieux pour son génie. Ainsi qu'on l'a observé de Salvator Rosa, dont les aventures avec des brigands contribuèrent à former et développer le génie, de même toutes les aventures de ce voyage de Lord Byron contribuèrent aussi à former son goût particulier. Sans ce voyage, et restant toujours au milieu des civilisations extrêmes qui font perdre la poésie et la grandeur aux passions, et refroidissent trop souvent les âmes, probablement il aurait pu se développer d'une manière moins originale, et moins brillante.

C'était cette réunion extraordinaire chez Lord Byron, d'énergie et de sensibilité qui devait dominer le choix de ses sujets. Sans doute, le désir naturel de produire de l'effet, ne pouvait pas y rester étranger, surtout au moment de la première éclosion de son génie. En cherchant de préférence les champs inexplorés, les fibres vierges du cœur humain, en peignant la satiété des jouissances en Childe-Harold, l'étrange nature et le remords en Manfred, Lord Byron a dû songer à l'effet. Mais si on s'arrêtait là, on ne verrait qu'un petit côté de la vérité. Le ressort principal, celui auquel son génie était forcé d'obéir, qui allait lui imposer le choix de ses sujets, c'était ce même mélange d'énergie et de sensibilité

qui de si bonne heure lui avait donné le dégoût de ce qui était artificiel et efféminé, et l'entraînait vers tout ce qui était passionné, grand, vrai, vivant. Dieu n'a pas donné à tous la même voix. Les plus grands arbres, les chênes, ont besoin de la tempête, et de l'ouragan pour faire entendre leur voix, tandis que le zéphyr de l'été suffit au roseau.

Son attention était donc surtout attirée par ce qui sortait de la ligne vulgaire, soit dans les âmes, soit dans la nature; dans le bien comme dans le mal; dans l'ordre, comme en dehors de l'ordre. A l'étude des âmes heureuses et calmes, il devait préférer celle des âmes dévastées, mais supérieures à la fortune par l'énergie et la volonté.

L'étincelle nécessaire à son génie ne pouvait pas s'allumer alors à la douce chaleur de cette bonté qui, ayant précisément une si grande part dans le fond de sa propre nature, lui restait trop familière; mais bien au foyer même de la vie, à la flamme ardente de la passion, en face des grandes infortunes, des grandes fatalités, des grandes fautes, des grands crimes, de ce qui l'étonnait, l'attirait, l'éloignait, le transportait, le révoltait, de ce qui était le plus en *harmonie* avec sa nature énergique, et de ce qui était le plus *contraire* à sa nature sensible. Une de ces forces s'exerçait par la sympathie, l'autre par l'antipathie, qui l'influençait par l'espèce de fascination qui fait tomber l'oiseau dans la gueule du serpent, et qui nous donne un attrait vertigineux au bord d'un précipice.

Le même ordre d'influence était exercé sur lui par les

aspects de la nature. Avec son sens exquis pour toutes les beautés naturelles, sans doute Lord Byron a peint souvent les charmes des climats enchanteurs, où il place l'action de ses poëmes. Mais il les a toujours peints virilement, toujours avec un pinceau inimitable par son mélange de grâce et de vigueur, glissant plutôt que s'arrêtant sur ces beautés, comme des choses qui ne doivent l'occuper que d'une manière secondaire, et plutôt pour encadrer et faire ressortir son objet principal, l'homme, ses actions, ses sentiments, ses souffrances. On dirait que les molles beautés d'un paysage riant, les brises qui plissent doucement la vague caressante lui semblent efféminées. On sent que ses préférences sont plutôt pour les sites abruptes, titanesques, pour la lutte des forces physiques, pour les sublimités de la tempête, pour un certain degré je dirai presque de désordre, sauf à l'arrêter à temps, à faire rentrer tout dans l'ordre au moment où la beauté de l'art et la beauté morale se trouveraient menacées.

Or, à ce moment-là, ce que Lord Byron ne pouvait pas trouver dans son sujet réel et historique, il l'empruntait à une autre réalité, à *lui-même*, à ses propres qualités, aux circonstances de sa vie, à ses propres goûts : ne s'inquiétant pas de demander si Conrad (le Corsaire) pouvait vraiment éprouver l'horreur qu'éprouverait Lord Byron, en voyant sur le beau front de Gulnare, la mystérieuse gouttelette de sang; si Alp, le renégat vénitien qui ne respire que vengeance, aurait vraiment pu éprouver l'horreur qu'avait un jour éprouvée Lord Byron, en voyant sous les murs de Constantinople, les chiens dévorer les

cadavres humains; si enfin l'association de ces qualités avec lesquelles il idéalisait ses héros, et les faisait participer à sa nature, ne ferait pas dire aux psychologues qu'il péchait contre la vérité, qu'il détruisait l'unité de la nature d'un Corsaire.

Mais pour cela Lord Byron se fiait à son génie. Il sentait qu'il aimait trop le beau et le vrai, pour faire jamais fausse route, et violer les lois essentielles de l'art; et il voulait rester poëte, tout en prenant son point d'appui sur la réalité.

Lorsqu'il arriva en Orient, et qu'il se trouva en contact avec des circonstances extérieures, si en harmonie avec ses tendances naturelles; lorsqu'il se trouva face à face avec des hommes tels que le Pacha Ali, à portée d'entendre pour ainsi dire, les sanglots et les cris de ses victimes, sous le ciel, « *où tout est divin, dit-il, excepté* « *l'esprit de l'homme, où les cœurs que cachent leur poi-* « *trine, et les histoires qu'ils racontent, sont sombres* « *comme les derniers adieux de l'amour*[1], » attiré d'une part vers ces natures puissantes, repoussé de l'autre par l'horreur de leurs féroces passions, il se sentit sur le terrain le plus propice à donner l'impulsion à son génie naturel, et grâce à son esprit observateur, à puiser des trésors pour ce génie qui avait un impérieux besoin de prendre toujours son point d'appui dans la réalité, et la vérité. Le terrible Ali Pacha de Yanina fut surtout le type

1. Chant Ier, Bride of Abydos.

qui attira ses études, ses attractions, et ses répulsions. « Ali Pacha est au fond de tous ses héros d'Orient », dit Galt qui voyageait en même temps que Lord Byron en Grèce). « Sa conception du Corsaire est « toute en germe « développée dans l'histoire d'Ali Pacha. »

Dans la Fiancée d'Abydos, le vieux Giaffir est encore le terrible Ali. Quant à Lara, on pense qu'il a dû ses sombres couleurs à une grande impression que Lord Byron éprouva pendant ce même voyage au théâtre de Cagliari, où on lui montra un noble personnage dans le parterre, sur lequel pesait une accusation d'assassinat qui l'avait fait bannir. J'ai toujours pensé (dit le même Galt qui était présent au spectacle), « que cet incident « a dû avoir une part à la création de Lara; si petits sont « les germes auxquels on doit les conceptions du génie. » On sait que le Giaour doit son origine à une aventure personnelle de Lord Byron, où il joua comme à son ordinaire, un rôle aussi énergique que généreux. On trouve celle de Manfred au milieu de scènes sublimes des Alpes, lorsqu'il voit sur un rocher l'horrible inscription qui témoigne que dans cet endroit se sont trouvés deux frères dont l'un fut l'assassin de l'autre. L'histoire de Venise lui donna Alp le renégat qui, par suite des injustes sévérités de sa patrie, renia la foi de ses pères, se fit musulman, et ne respira plus que vengeance contre elle.

Mais il est indispensable si on veut être juste d'observer que dans tous ces personnages, il y a *deux* réalités *très-distinctes*. Une qui, par l'abus de l'énergie, sort ou tend à sortir de l'ordre, et une autre qui intervient pour

l'y ramener, en l'idéalisant. La première lui est fournie par ses observations des hommes et des mœurs, ou par l'histoire. La seconde par le regard qu'il plonge dans son âme, et par l'impossibilité de sa nature esthétique de trahir les lois de l'art, qui ne permettent pas de pousser la réalité jusqu'au point où elle serait une souffrance. Dans la première, si ces héros ressemblent l'un à l'autre, c'est par leur *analogie dans la force et dans l'abus de la force*. Dans la seconde, s'ils ressemblent à Lord Byron, c'est parce qu'il *les a fait participer à des qualités de sa propre nature*, parce qu'il leur a, pour ainsi dire *infusé de sa propre vie*, afin de les idéaliser, et les faire rentrer dans les lois nécessaires de la morale, et de l'art.

Conrad est bien le pirate de la mer Égée, indépendant, hautain, terrible dans le combat, dans la vie aventureuse, énergique, audacieuse d'un chef de Corsaires, tel que l'étude des mœurs du pays où il place l'action, l'a offert à son esprit observateur. Mais il est Lord Byron, quand au péril de sa vie, il sauve les femmes du harem; lorsqu'il frissonne à la vue de la gouttelette de sang qui tache le front de la belle Gulnare. Cette tache, lui faisant soupçonner un crime, ternit à ses yeux tous les charmes de Gulnare, et lui fait d'autant plus d'horreur, et il en gémit d'autant plus que le crime ayant été commis par l'amour qu'il a inspiré, et pour rendre à lui la liberté et la vie, il s'accuse d'en avoir été la cause involontaire, et il sent que la reconnaissance lui sera un supplice, et l'amour pour Gulnare une impossibilité. Il est encore Lord Byron dans la *sobriété*, dans le régime ascétique de Conrad, qui était son propre régime, et dans sa tendresse

passionnée et éthérée pour Médora, dont l'amour est pour lui au-dessus de tout autre bien de la terre, et dont la mort le laisse sans consolation.

Alp (dans le siége de Corinthe) est bien le Vénitien, renégat, vindicatif de l'histoire, quand il n'a pas la vertu de pardonner, et qu'il met toutes ses facultés au service de sa vengeance; mais il devient Lord Byron dans les impressions qu'il éprouve sous le ciel étoilé, la nuit qui précède le combat, quand son imagination lui présente les douces images d'un passé innocent et heureux, et que sa conscience troublée lui offre la vision des âmes grandes et vertueuses comme un contraste à la sienne, comme un remords, et que dans cette disposition d'esprit, malgré l'abîme où il est tombé, il éprouve encore des mouvements d'humanité, puisqu'il ne peut tolérer sans frémir, de voir les chiens et les animaux de proie se disputer des cadavres humains; et qu'il détourne ses yeux de ce spectacle hideux, comme un jour sous les murs de Constantinople, Lord Byron, saisi d'horreur au même spectacle, les avait lui aussi détournés.

Lord Byron est le poëte qui parle en son nom propre dans cette introduction du Giaour, d'une beauté si mélancolique, si exquise, si infinie, qui ouvre au lecteur des horizons merveilleux, l'introduit dans des contrées délicieuses, parfumées, lumineuses, où tout est joie pour les sens, où tous les souvenirs et les associations d'idées sont une fête pour l'âme, où la passion de la beauté morale respire également dans ses louanges à l'héroïsme de la Grèce du passé, que dans ses invectives viriles à la Grèce dégradée de ses jours. Il est aussi lui-même dans

les invectives du pécheur musulman, quand il maudit si énergiquement le crime du Giaour, et le criminel, dont le désespoir est l'expiation des fautes, et un beau triomphe de la morale.

Dans la Fiancée d'Abydos (où le terrible Ali est encore en scène dans le personnage du vieux Giaffir), l'aimable et infortuné Sélim et le poëte se partagent l'âme réelle de Byron. Il est encore lui-même quand il verse tous les trésors de la grâce, de la douceur, de toutes les perfections des âmes et des corps dans ses créations féminines, et enfin on doit le voir toujours là, où intervient l'élément idéalisateur, quand il ouvre, pour ainsi dire, une *source* de beauté morale et de bonté à ses chants, afin de mitiger, par quelques-unes de ses qualités propres, le spectacle qu'une imitation rigoureuse et historique de la réalité aurait pu produire de contraire à l'art, de pénible au lecteur, d'intolérable à son propre cœur. Quant à Don Juan qui lui a attiré une guerre sans fin il est de toute justice de dire qu'il l'a sous de certains rapports méritée. Mais pourtant si on le juge à un point de vue plus raisonnable on trouvera que ce poëme, excepté quelques passages où il a exagéré ce qui était permis à la satire, et par haine de l'hypocrisie et parce que c'était bien aussi une vengeance quelquefois outrée mais quelquefois très-méritée par ses persécuteurs, le reste n'est qu'un poëme ravissant. Ces passages, il avait l'intention de les supprimer[1], mais la mort l'en a empêché; et c'est grand

1. *Il avait dit souvent et promis à ses amis* (à Gênes) qu'il réfor-

dommage, car sans cela Don Juan serait resté un des plus charmants poëmes satiriques que l'humanité possède. Et cela surtout si on *n'avait pas détruit* les derniers quatre chants qu'il avait écrits en Grèce, dont la scène se passait en Angleterre, qui étaient les plus pensés, et qui expliquaient une foule de choses que jamais on ne pourra savoir. Ses amis, en permettant un pareil sacrifice à l'amour-propre de plusieurs personnes puissantes, et aux susceptibilités du pays ont manqué à tous leurs devoirs, car c'étaient précisément ces derniers chants qui donnaient la clef et justifiaient tout le reste[1]. De l'instant que Lord Byron conçut Don Juan il mit une cuirasse à son cœur pour en cacher les battements. Il s'en fit un système, car il voulait que ce poëme fût une satire autant qu'une vengeance. Néanmoins par-ci et par-là sa grande âme fait violence au système, s'échappe par éclairs, et se montre dans sa réelle beauté à tel point que le portrait de Lord Byron serait mieux tiré de ce poëme que de tous les autres[2]. Il nous semble donc bien prouvé que ce qui a coloré d'une certaine nuance uniforme les héros de ses premiers poëmes, et leur a donné cet air de famille

merait et changerait les passages injustes et blâmables et que, avant de le terminer, Don Juan deviendrait une satire chaste et irréprochable.

1. Voyez l'Appendice pour les détails.

2. St. XII, chant XV, Don Juan :

« Peut-être ses manières n'étaient-elles si séduisantes que parce qu'il ne paraissait jamais désireux de séduire; en lui rien d'affecté ou d'étudié, rien qui décelât la fatuité, ou laissât percer des intentions de conquête; nul abus de ses moyens de plaire ne venait nuire à ses succès, et n'indiquait un Cupidon échappé qui semble dire

qui a prêté des armes à la calomnie de l'identification, n'a été autre chose que le rayon de beauté morale qu'il

« Résistez-moi si vous pouvez; » condition qui constitue un dandy, mais qui vous gâte un homme.

XIII.

« Don Juan n'avait pas ce défaut; ses manières étaient à lui; il était de bonne foi. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

XIV.

« Naturellement affable, sa parole et son air écartaient toute idée de soupçon; son regard, sans être timide, semblait plutôt se dérober au vôtre que chercher à vous mettre sur la défensive. . . . .
. . . . . .
. . . . . .

XV.

« Tranquille, accompli, gai sans être bruyant, insinuant sans insinuation, observateur des faibles de la foule, mais n'en laissant rien paraître dans sa conversation; fier avec les fiers, mais d'une fierté polie de manière à leur faire sentir qu'il connaissait son rang et le leur sans jamais chercher à primer; il ne souffrait ni ne revendiquait de supériorité. »

XVI.

« C'est-à-dire avec les hommes; avec les femmes il était tout ce qu'elles voulaient qu'il fût. . . . . .
(Don Juan, chant XV, st. XII.)

LIV.

« Il y avait au fonds de tous ses sentiments le platonisme le plus pur. . . . . .
(Don Juan, chant X, st. LIV.)

puisait en lui-même. De sorte qu'on pourrait bien dire que par une étrange destinée, tous les dons dont le ciel lui avait été si prodigue, conspiraient contre son propre repos.

Nous nous sommes ainsi étendus sur cette phase de son histoire littéraire, au risque même d'abuser de la patience du lecteur, parce qu'il nous a paru essentiel de conjurer ce fantôme de l'identification, et de le ramener à sa juste mesure en l'expliquant, avant d'analyser sous d'autres points de vue, la nature morale de Lord Byron. Non, ce n'est pas en Harold, ni en Conrad, ni dans aucun de ses poëmes orientaux, qu'on trouvera la clef de cette nature morale; car, bien qu'il soit aisé de dégager les sentiments de l'auteur de ceux de ses personnages, ces poëmes peuvent offrir néanmoins des prétextes à ceux qui répugnent à employer leur attention à découvrir ce qui au premier coup d'œil pourrait ne pas présenter toute la clarté désirable. Ce n'est pas non plus en Manfred poëme certes sublime, mais souvent désapprouvé par lui-même, et le seul de ses poëmes, où on pourrait presque dire que la raison est en défaut; ce qui doit s'expliquer par l'état de son âme alors si malade, et de son imagination exaltée dans la solitude par des chagrins cruels et immérités. Mais où vraiment l'âme de Lord Byron se découvre, *c'est dans ses poésies lyriques*, là où il parle, où il chante en son propre nom, là où il exprime ses sentiments personnels, et où il exhale son âme. C'est dans ses élégies, dans ses pièces de circonstance qu'on le trouve, dans ses drames, dans ses mystères, dans ses satires même,

dont la noble indépendance et le courage n'ont été dépassés par aucun satirique, ancien ou moderne, et en général dans toutes les poésies qu'il a écrites en Italie, et qu'on peut appeler de *sa seconde manière*. Dans ces chants rapides, plus de prétexte, plus d'intermédiaire entre son âme et celle de son lecteur. Là, on ne peut donc plus risquer de se faire de lui une idée injuste. L'énergie et la mélancolie qu'on y trouve, ne peuvent plus servir à lui donner le masque d'un Conrad, ou d'un Harold, d'un misanthrope, ou d'un orgueilleux; mais elles ne font que mettre en évidence et en relief ce qu'il y a de tendre, d'aimable, d'affectueux, de noble et de sublime dans une de ces âmes d'élite que Dieu envoie de temps en temps ici-bas. *Per far di colassu fede fra noi.* » « Pour témoigner parmi nous des choses de là-haut. » (*Pétrarque*).

Dans ses élégies sur la mort de Thyrza (par exemple) « effusions trop belles et trop pures (dit Moore) *pour « être inspirées par une créature mortelle,* » quelle sensibilité, quel pathétique! Dans ses sonnets à Genevra, quel charme! quelle douce mélancolie! quelle délicatesse! Dans ses mélodies hébraïques, quel profond sentiment de notre spiritualité et immortalité, quel rayonnement de ce qui est divin! « Elles semblent *pensées par Isaïe, et écrites par Shakespeare,* » a dit dernièrement un noble esprit, le Révérend Mgr Stanley, digne doyen de Westminster.

Et dans ses poëmes domestiques quelles touchantes affections de famille, et quelle générosité dans les aveux de quelques torts!

Dans les deux derniers chants de Childe-Harold, mélancoliques comme la plupart des choses belles, quel flot de grandeur morale! Comme on sent que cette mélancolie a sa source dans des maux immérités, et qu'elle n'est plus seulement celle des choses d'ici-bas, car à force de s'élever, son intelligence lui a fait prendre son parti, et il sait maintenant demeurer plus calme dans les incertitudes inhérentes à notre nature.

Quelle grandeur d'âme dans le pardon de ce qui semblerait à bien d'autres impardonnable! Quel sublime amour de l'humanité et de ses droits; quelle haine pour l'injustice, la tyrannie, l'oppression dans l'ode à Venise, dans les lamentations du Tasse, dans la prophétie du Dante, et en général dans ses drames, dans ses mystères, et dans toutes ses poésies de sa seconde manière jusqu'à la dernière à peine connue (*The Isle, l'Ile*) écrite peu de jours avant de quitter Gênes pour aller se dévouer à la Grèce, et où plus encore qu'en toute autre la suavité des images, des descriptions, du style nous dit combien son âme à force de grandeur, d'énergie et de haute raison avait trouvé son équilibre, et sa paix, et qu'elle planait trop au-dessus du vulgaire pour s'émouvoir de ses injustices.

Toute citation de ces vers sublimes serait impossible. Comment choisir sans regretter ce qu'on laisserait? Il faut donc les lire, et plaindre ceux qui sortiraient de cette lecture sans un progrès moral, sans sentir les forces de leur cœur, ou de leur esprit moins enchaînées dans leur prison matérielle, et sans trouver dans les effusions de cette poésie une belle et sublime *nature morale.*

Mais c'est précisément ce qu'on a le moins fait jusqu'à présent; car on s'est borné à lire les premiers poëmes, et à voir lord Byron dans Childe-Harold, ou dans les héros de ses poëmes orientaux; ce qui est aussi juste et raisonnable que de chercher Shakspeare dans Yago, Milton en Satan, Goethe dans Méphistophèle, Lamartine dans le blasphémateur de sa neuvième méditation, etc., etc.

Ainsi les critiques français, disposés à voir l'homme dans l'identification des personnages imaginaires des poëmes de lord Byron, et négligeant de le chercher dans ceux où se reflétait son âme, entraînés par une docilité extraordinaire vers quelques jugements colportés à travers la Manche par des juges incompétents, ennemis, remplis de jalousie, de rivalité et de vengeance, les Français aussi adoptèrent des fausses idées sur l'auteur et sur ses œuvres; et ainsi, une poésie qui sans prêcher aucun dogme, aucune doctrine particulière, sans prétendre d'en faire une école de mœurs, mais qui tout en restant dans les limites de l'art pur, secoue l'âme, l'élève, l'épure, l'attendrit, la porte à mépriser de mille manières, et surtout par la délectation du beau, les appétits, les lâchetés, les bassesses; une poésie qui sollicite en foule les plus beaux, les plus nobles sentiments, et facilite même l'héroïsme; cette poésie uniquement parce qu'elle avait dit trop souvent la vérité à un pays et à une époque où on ne voulait encore l'entendre qu'à demi-voix, cette poésie en pleine France aussi, fut déclarée suspecte, ou du moins malsaine aux âmes par ses tendances morales. Plusieurs esprits plus clairvoyants auraient volontiers appelé de cette sentence,

mais ils trouvèrent plus prudent de garder cette poésie comme un réservoir précieux, où on pourrait au besoin aller puiser les richesses poétiques dont ils pourraient avoir besoin.

Notre intention étant de consacrer un article à l'examen des tendances morales des poésies de lord Byron, nous nous bornerons ici à cette citation superficielle. Nous ajouterons seulement que ces idées accueillies si docilement en France n'étaient cependant pas celles qui dominaient parmi les esprits les plus élevés et impartiaux de sa patrie, bien que le jour où elle souffrirait comme elle souffre qu'on la lui dise aujourd'hui ne fût pas encore arrivé.

Je ne citerai ici que l'opinion de deux esprits d'élite d'Angleterre (M. Moore et sir Edgerton Brydge), non suspects ni l'un ni l'autre de partialité; le premier parce que la crainte de blesser les préjugés de son pays a toujours été sa grande faiblesse, le second par l'indépendance et la noblesse de son caractère.

« *Combien en petit nombre,* sont les pages de ses poëmes (dit Moore), quand même parcourues au hasard que par quelque naturelle tendance sympathique vers la vertu, par quelque ardent hommage à la splendeur des œuvres de Dieu, ou par quelque explosion de piété naturelle plus touchante que toutes les homélies, ne lui donnent pas droit à être admis dans le temple le plus pur dont la chrétienté aurait la garde. »

(Moore, p. 177, vol. 2.)

Et M. Edgerton Brydge après avoir fait une étude approfondie des poésies de lord Byron dit:

« Qu'elles apportent aux meilleures facultés de l'âme du lecteur une impulsion qui élève, purifie, instruit, nous enchante, et nous donne les plus nobles et les plus pures de toutes les jouissances. »

(Sic Ed. Brydge, 141*s* t. 10.)

On trouvera peut-être ces citations surabondantes, mais ne sont-elles pas nécessaires? La vérité si facile à altérer est-elle donc également facile à rétablir? Ne sait-on pas que, si un mot suffit à la légèreté ou à la malice pour jeter des doutes et envelopper d'ombres une belle renommée, il en faut mille pour la rendre à la lumière, soit en réfutant l'erreur, soit en lui substituant des vérités incontestables? Si l'auteur de ces pages n'exprimait que ses opinions individuelles sans les accompagner de ces preuves, c'est-à-dire sans s'appuyer d'opinions désintéressées, éclairées, indépendantes, formulées par ceux qui ont connu personnellement lord Byron, le volume plus condensé, plus sobre, pourrait être plus agréable. Les gros volumes effrayent toujours et avec raison le lecteur. Mais en rendant la route moins longue, moins aride, moins sujette à des répétitions, l'auteur aurait-il réussi à démontrer, ce qu'il avait voulu démontrer? aurait-il victorieusement accompli sa mission? Ferait-il passer dans l'esprit des autres les convictions du sien? Dans les œuvres de dévouement les auteurs ne doivent-ils pas se sacrifier à leur sujet?

Dira-t-on que souvent on a voulu prouver ce que tout le monde avait déjà accordé? que la valeur de ces preuves n'est pas si grande puisque les faits sont tous ou presque tous connus? Sans même relever la valeur du mot *presque* nous répondrons que comme une vérité a plusieurs aspects suivant le côté par lequel on y arrive, on peut même sans des faits nouveaux servir de guide pour faire, je dirai presque, le tour d'une âme, et y arriver par le côté où on la voit dans son véritable jour; ainsi que l'on fait dans une galerie autour d'un chef-d'œuvre, afin d'y découvrir toutes les beautés, que cachées à la première vue, on y retrouve en revenant sur ses pas. Il y a des âmes surtout avec lesquelles, par suite de leur nature, ou de leurs circonstances, il est aussi nécessaire de suivre cette méthode que pour de certains chefs-d'œuvre de l'art; comme les tableaux de Salvator Rosa (par exemple) qui ne présentent à de certains points de vue que des masses d'ombres, mais qui regardés dans la lumière voulue, enchantent par les beautés qu'on y découvre.

« On ne saurait s'y prendre de trop de façons, dit Sainte-
« Beuve, et par trop de bouts, pour connaître un homme,
« c'est-à-dire, autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on
« ne s'est pas adressé, sur un auteur, un certain nombre
« de questions, et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce
« que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le
« tenir tout entier, quand même ces questions semble-
« raient le plus étrangères à la nature de ses écrits. —

« Que pensait-il en religion?

« Comment était-il affecté du spectacle de la nature?

« Comment se comportait-il sur l'article des femmes?

« Sur l'article de l'argent?

« Quel était son régime ? »

« Quelle était sa manière journalière de vivre, etc., etc.?

« Enfin quel était son vice ou son faible? Tout homme « en a un.

« Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre, et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout[1]. »

Que l'opinion de ce génie de la critique soit notre règle et notre encouragement.

Nous savons bien qu'en France aujourd'hui, pour faire un portrait moral on n'aime pas à se servir des mêmes matériaux (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que dans d'autres pays, et en Angleterre surtout. En France l'étude d'où un portrait moral doit sortir ne doit pas être un jugement, moins encore un réquisitoire. Les vertus ou les défauts d'un homme de génie ne sont point la préoccupation principale du peintre. On y examine l'homme maintenant plutôt comme un objet d'art ou de science. Lorsqu'on l'a fait comprendre à la raison, qu'on a satisfait la curiosité intellectuelle on ne pousse pas davantage la recherche. On l'abandonne, craignant peut-être d'empiéter sur une autre science, ou d'ennuyer le lecteur en faisant une thèse de morale.

Dans beaucoup de cas on peut avoir raison ; mais dans

1. Sainte-Beuve, page 28, Nouveaux lundis, tome 3e.

celui-ci nous pensons qu'on doit tenir le milieu entre les deux systèmes. Lorsqu'un beau portrait est défiguré par des couches superposées de vernis, un simple lavage ne saurait suffire pour lui rendre sa physionomie naturelle. Pour y parvenir on ne doit pas reculer devant l'attention minutieuse qu'exige un plus patient labeur. Tel est le cas pour le portrait de ce grand génie. Dans les études psychologiques tout dépend de tout, et ce qui à première vue semble insignifiant est souvent la meilleure preuve de la thèse. Reculer devant les détails (j'ajouterai même devant les répétitions) ce serait reculer devant des preuves.

Dira-t-on que nous n'avons pas assez fait la part au blâme ?

Donner cet intérêt au volume n'aurait pas été difficile.

Attaquer est plus aisé que défendre ; mais alors il aurait fallu inventer, soit les faits, soit leur appréciation, il aurait fallu ajouter le roman à l'histoire !

Le monde aime mieux un vice qui l'amuse qu'une vertu qui l'ennuie (dit un grand moraliste de nos jours), mais le respect pour nos lecteurs nous rend certains que ce moyen de succès serait repoussé par leur conscience autant que par la nôtre. Le genre a été du reste (hélas !) plus qu'épuisé à l'égard de lord Byron, et avec d'autant plus de succès que ceux qui en ont fait usage ont souvent pu ajouter à l'attrait du genre les avantages et les charmes du talent et du style.

Mais parce qu'on n'aurait droit à aucun de ces honneurs,

parce qu'on manquerait des séductions du talent, et parce qu'on répugnerait à se poser en auteur par pusillanimité, par paresse, par amour de son repos, serait-on moins excusable de ne pas dire la vérité quand on la connaîtrait ?

Si c'est un devoir pour un homme de cœur, pour un chrétien d'aller au secours d'une victime de la violence et de la brutalité lorsqu'on en a le pouvoir, serait-il donc permis de garder le silence lorsqu'on voit insulter la renommée de ceux qui ne peuvent plus se défendre, quand on sait que ce qu'on débite à leur désavantage est faux ? Le malaise que ce silence cause est la réponse de la conscience, et ce malaise est encore aggravé lorsque ces méconnus font partie des grands esprits dont la véritable patrie est le monde entier ; de ces gloires dont Dieu n'a pas voulu accorder à aucun peuple le monopole, mais qui appartiennent au trésor commun de l'humanité, qui en est fière et jalouse, et veut qu'on respecte leur génie.

Mais leur réputation, leur grandeur morale ne fait-elle pas aussi partie du précieux héritage ? et souffrir en silence qu'elle soit outragée ne serait-il pas aussi coupable que recéler une partie d'un trésor qui ne nous appartient pas ?

« La vérité (a dit Lamartine) n'a pas besoin de style, « sa lumière luit d'elle-même, se montrer est se prouver. »

En publiant ces pages faites de conscience, de scrupule, de simple bon sens, nous voulons nous confier à cette opinion proclamée par celui-là même dont le style magique peut créer tous les prestiges. Si le lecteur trouve bonnes ces garanties de la vérité, et accepte ces études

consciencieuses avec bienveillance et indulgence, si après que nous aurons passé en revue et examiné à tous les points de vue de lord Byron, son caractère, son tempérament, ses actes, ses paroles, ses qualités naturelles, ses vertus, ses défauts, après que nous aurons raconté sa vie en général, mais particulièrement sa vie en Italie, et les impressions qu'il a produites sur ceux qui l'ont connu personnellement, si après tout cela on peut trouver qu'il est bien temps de dégager sa noble image des obscurités de la légende, et de l'ôter du cadre poudreux et bizarre où on le montre encore affublé du costume oriental du Corsaire, ou de celui du sombre pèlerin Harold, lui restituer le sien si noble et si simple, et le rendre enfin aussi sympathique par la vérité qu'on a voulu le rendre antipathique par le mensonge, le but de ces pages sera atteint. Essayer de restituer les droits à la vérité envers lord Byron est d'autant plus juste et nécessaire, que son meilleur biographe, Moore, a manqué lui-même à ses devoirs non-seulement comme ami, mais comme biographe; car il connaissait la vérité sur une foule de choses et n'a pas osé la dire. Qui, par exemple, plus que Moore pouvait dire ce qui avait vraiment causé la désunion entre lord Byron et sa femme? Et pourtant il a préféré l'envelopper dans le mystère.

Qui plus que Moore savait la conduite des collègues de lord Byron à l'époque de sa querelle conjugale; l'étrange proposition qui lui fut faite pour rentrer dans les bonnes grâces de la noble assemblée; son refus de l'obtenir à un tel prix; la persécution à laquelle il fut dès lors en butte; le nom des personnages qui provoquèrent une espèce d'é-

meute de la populace contre lui; et enfin toutes les indignités qui lui firent prendre la résolution de quitter l'Angleterre : et pourtant qu'en a-t-il dit[1]?

Qui plus que Moore savait que les amis qu'il croyait les plus dévoués dans le moment de sa séparation se rangèrent du côté de lady Byron, et que plusieurs aggravèrent encore le mal, répandant une foule de mensonges sur lui, comme, par exemple, qu'il maltraitait lady Byron; et qu'il déchargeait près d'elle des armes à feu afin de l'effrayer?

Qui plus que lui savait que l'on avait détruit en Angleterre ses derniers chants de *Don Juan*, écrits en Grèce, et qu'on avait détruit en Grèce le Journal qu'il avait tenu depuis son départ de Gênes jusqu'à ses derniers jours, et il ne l'a pas dit de peur de se créer des inimitiés, et même il a prétendu que, en Grèce, lord Byron n'avait rien écrit[2].

Qui plus que Moore savait que lord Byron n'était pas irréligieux, et il l'a fait passer pour tel; et, enfin, qui plus que Moore savait que le désir de lord Byron était de se rendre utile à l'humanité, et pourtant il a laissé entendre que son voyage en Grèce avait plutôt pour objet de faire un acte d'énergie, et de montrer au monde qu'il était toujours un homme supérieur aux autres. En peu de mots, Moore n'a pas assez relevé les qualités de lord Byron; il a tu beaucoup de ce qui pouvait lui faire honneur comme caractère, et il a voulu avant tout faire

1. Voyez l'appendice, n° 1.
2. Voyez l'appendice, n° 2.

apprécier la force de son génie poétique, qui n'était pas du tout en question. On dirait vraiment que Moore n'aimait pas que l'on pensât trop bien de lord Byron ; car à une louange il s'empresse toujours d'opposer un blâme, un *mais*, un *si*, et enfin, au lieu de s'élever avec plus d'énergie contre une foule de bruits calomnieux qu'il connaissait être tels à l'égard de Byron, au lieu de dire franchement et courageusement toute la vérité, il a préféré lui aussi faire usage des *pardons*. Mais c'était précisément la franchise et le courage qui lui manquaient. Moore était bon, aimable, spirituel, mais faible, sans fortune, et aimant la haute société où il se trouvait souvent en relation avec les ennemis politiques et personnels de lord Byron. Il n'osait donc pas dire la vérité sur l'Angleterre de son temps ayant trop d'intérêts et d'amours-propres à ménager ; de là des *tiraillements*, des *concessions*, des *mais* et des *silences*. Et enfin lorsque la cause était entre un de ces personnages et lord Byron, le sacrifié était souvent son ami qui ne pouvait plus répondre. Tous ces égards pour les survivants étaient des torts envers lord Byron.

Mais la plus grave des accusations qu'on a le droit de faire à Moore est de ne pas avoir *sauvegardé* les Mémoires que lord Byron lui avait donnés contre la promesse jurée que *rien n'empêcherait* leur publication. Cette promesse sacrée avait rétabli la tranquillité dans l'âme de lord Byron, tant il s'y était confié. Ce crime-là, la postérité ne le pardonnera jamais à Moore. Dira-t-on pour l'excuser un peu qu'il en a donné des extraits? Mais en outre qu'on pourrait contester l'authenticité de ces extraits, que peut

donc valoir une composition faite en face d'une foule d'hostilités, d'amours-propres, d'égards, d'intérêts à sauvegarder par un homme pauvre, dépendant, d'un caractère complaisant, doux comme celui de Moore en comparaison de la propre parole de lord Byron, et de tout ce qu'il avait certainement exprimé avec la sincérité et la force de son caractère et de sa grande âme? Personne ne pourrait prétendre de s'identifier avec une âme comme celle de lord Byron pour dire ce qu'elle a éprouvé; moins que tout autre un homme comme Moore, par suite de ses qualités et de ses défauts.

Ainsi donc ces Mémoires qui justifiaient la vie de lord Byron, ces chants derniers qui justifiaient le poëte et l'homme, ce journal qui le montrait, malgré sa modestie, mais par la simple narration des faits, sous un aspect presque nouveau de sagesse, de prudence, d'héroïsme, avec toutes ces qualités et ces vertus qu'il exerçait déjà à un âge si jeune encore, s'étant déjà débarrassé de toutes les faiblesses de la jeunesse, et n'aimant plus que la sagesse qui l'aurait rendu un des hommes les plus vertueux de l'Angleterre, tous ces trésors le monde les a perdus; ils sont descendus avec lui dans le tombeau en faisant ainsi plus de place à la malice de ses détracteurs.

De là le devoir de ne pas garder le silence sur cet homme privilégié.

Mais en restituant lord Byron à la vérité nous n'avons cependant pas la prétention de le montrer au-dessus de l'humanité dans toute sa conduite d'homme et de poëte. Si sensible et si passionné, n'ayant vécu que l'âge des pas-

sions, pouvait-il avoir agi constamment comme ceux auxquels l'âge les a supprimées ? S'il est facile de ne pas faire place aux passions de la jeunesse à 70 ans, l'est-il également à 20, à 30 ?

Si cruellement éprouvé et provoqué, lord Byron pouvait-il rester complétement à l'abri de tout reproche? Mais si sa passion prédominante, celle du vrai, a pu le faire paraître parfois inexorable dans quelques rares passages de ses œuvres, si sa passion de la justice a pu pousser quelquefois sa plume outre mesure, si même parfois trop irrité, il a été injuste, et a dépassé les droits de la satire, il est plus que certain que ces taches légères et presque involontaires auraient été effacées par sa main généreuse si elle n'avait pas été arrêtée par la mort.

Quant aux imperfections de ces pages, une fois les erreurs dissipées et la vérité définitivement acceptée, elles pourront aisément disparaître sous des plumes plus habiles, et qui n'auront plus besoin d'insister sur les preuves qui sont nécessaires pour créer l'évidence, mais qui entraînent aux répétitions. Nous savons que ces répétitions sont nombreuses, et qu'elles nous seront reprochées avec raison. Mais nous n'avons pas su faire mieux parce que nous voulions multiplier les preuves. D'autres plus tard feront ce que nous n'avons pu faire.

Notre œuvre sera comme l'eau du ruisseau qui descend de la montagne toute chargée de limon, et dont le seul mérite et la seule force est d'augmenter les eaux du fleuve où elle va se jeter; mais tôt ou tard, une force supérieure à la sienne viendra la purifier et lui donner la limpidité

et la salubrité, sans lui ôter le mérite d'avoir augmenté la richesse de la masse liquide.

Tel qu'il est, nous dédions cet humble travail aux belles âmes qui ont le culte de la vérité. Elles ne doivent pas s'ignorer; et si nous avons pu contribuer à les mettre dans un rapport plus intime avec une autre belle âme, nous aurons reçu notre récompense.

Digitized by Google

LORD BYRON

LORD BYRON.

I

LORD BYRON ET M. DE LAMARTINE.

A M. LE COMTE DE ***.

Paris, ce 17 juin 1860.

Mon cher Comte,

Me confiant dans votre obligeance, je viens vous demander une faveur et un conseil. J'ai reçu il y a quelque temps, un prospectus de souscription à une grande édition des *Œuvres* de M. de Lamartine. Vous savez que lorsqu'il s'agit de M. de Lamartine, je ne voudrais jamais manquer une occasion de lui témoigner ma sympathie ; mais cette fois-ci, je vois sur le programme figurer la promesse d'une *Vie* inédite de lord Byron. Cette annonce doit effrayer les amis de ce grand homme, car ils se souviennent avec une trop pénible anxiété, du numéro 16 du *Cours littéraire* pour se décider, sans plus ample

information, à s'inscrire parmi les souscripteurs. Vous qui n'oubliez rien, vous vous rappellerez sans doute l'étrange jugement que, dans ce numéro, M. de Lamartine a porté sur lord Byron. Identifiant l'homme avec le poëte, associant son grand nom à celui de Heine, à propos de quelques vers de Don Juan, à l'allure un peu libre et capricieuse, que comporte et autorise d'ailleurs ce genre de poésie imité des poëtes italiens Berni, Ariosto, Pulci, Buratti, se souvenant aussi de quelques satires personnelles, provoquées et même justifiées, envers de lâches calomniateurs, il l'appela le *fondateur de l'école du rire satanique*, et le chargea enfin d'accusations si énormes qu'on ne doit pas même les répéter. M. de Lamartine, a dit en effet de lord Byron, ce que ses ennemis les plus acharnés n'osèrent pas même dire de lui, lorsqu'il était de mode à Londres de fouler aux pieds l'idole que ses compatriotes avaient adorée, mode qui est tout à fait passée en Angleterre. Quoique le temps d'écrire la vie de lord Byron ne soit peut-être pas encore venu, puisque les meilleures sources où on doit puiser la vérité sur son caractère (les lettres qu'il adressait à ses amis ne seront connues qu'après la mort de beaucoup de personnes encore vivantes) cependant il est facile de voir qu'en Angleterre le jour de l'examen et de la justice est arrivé. Moore, Parry, Medwin et une foule d'autres biographes ont fait déjà connaître un peu et distinguer l'homme du poëte, qu'ils ont cherché, non plus dans les Child-Harold, les Corsaire, les

Manfred, les Don Juan, et autres personnages imaginaires, ni dans les conversations où lord Byron se plaisait si souvent à mystifier ceux qui voulaient le sonder et l'exploiter, mais dans ses propres actions et dans sa correspondance.

Toutefois, si cette réaction heureuse se fait remarquer en Angleterre, on peut dire que la France en est encore restée au portrait fantastique qu'on s'était fait du grand poëte, car dans ce pays, où on n'a guère le temps de lire ce qui se publie à l'étranger, lorsqu'une erreur est émise, elle s'y installe et s'y naturalise trop facilement, à l'aide d'un certain amour de système qui dispense de la peine de chercher la vérité. Et alors même qu'il serait facile de la trouver, il est encore plus facile de l'accepter, de répéter quelques phrases reçues, et d'admettre des types tout faits. De là cette création imaginaire qu'on a appelée lord Byron, et qui n'a rien de commun avec le lord Byron véritable de ceux qui ont eu le bonheur de connaître l'homme, qui a été une réalisation de ce que Dieu fit de plus beau pour la forme, de plus aimable pour les qualités du cœur, de plus grand pour le caractère, et de plus sublime pour le génie.

Mais M. de Lamartine, qui veut principalement montrer ce caractère de l'homme, où le cherchera-t-il? Ajoutera-t-il à toutes les preuves de courage et de noblesse d'âme, qu'il a données au monde, celle aussi *d'avouer* qu'il s'est trompé sur lord Byron? Je comprends tout ce qu'il y aurait d'héroïque dans un

pareil aveu, et rien ne siérait mieux au grand poëte que de ne pas reculer devant les difficultés d'exercer la justice. Si M. de Lamartine veut vraiment connaître l'homme moral et social, doit-il donc seulement le rechercher dans les créations variées de son génie? Ce n'est pas que dans toutes les œuvres de lord Byron, jugées avec intelligence et justice, et non pas interprétées par l'envie, le fanatisme ou l'esprit de vengeance, on ne puisse découvrir un but moral. Nous y retrouvons toujours ce but moral, tantôt dans la peinture de ce qui est vraiment grand, beau, sublime et glorieux, et tantôt par la peinture du vice flétri, soit avec énergie, comme dans l'ode à Venise, la Prophétie du Dante, Marino Faliero, la Malédiction de Minerve, soit rendu par le ridicule comme dans le poëme de Don Juan, où le poëte attaque non pas le bien, mais le semblant du bien, et toutes les hypocrisies qui se substituent au bien dans les sociétés corrompues, en même temps qu'il montre partout le crime toujours malheureux, jamais séduisant, ni enviable. Néanmoins ce serait plutôt l'homme intellectuel que Lamartine ferait ainsi connaître. « Vous vous trompez (écrit lord Byron à Moore, lorsque celui-ci lui écrivait que la Vision du Jugement, poëme satirique et burlesque, ne pouvait pas être composée dans un jour d'abattement d'esprit); la poésie d'un homme est une faculté, une âme pour ainsi dire distincte, et n'a pas plus de rapport avec l'individu du reste de la journée que l'inspiration de la pythonisse quand elle était sur son trépied avec

la pythonisse qui en était descendue » A quoi Moore répond : « Mes remarques ont été légères et non réfléchies, et l'observation de lord Byron est puisée dans l'expérience. Presque tous les auteurs tragiques et les écrivains mélancoliques ont été dans la vie sociale des personnages gais. L'auteur des *Nuits* était un compagnon d'une plaisanterie intarissable ; et du pathétique Otway, Pope disait : Mais celui-là aurait voulu rire toute la journée ; tout ce qu'il voulait c'était rire[1]. »

Puisqu'on sait que tant d'écrivains licencieux ont mené des vies chastes et régulières, que beaucoup qui se sont vantés de leurs bonnes fortunes n'ont pas même eu la volonté ou la hardiesse de déclarer leur amour à une seule femme, que tout le sentiment de Sterne résidait dans sa tête, mais ne descendait jamais jusqu'à son cœur, que la moralité de Sénèque ne l'empêchait pas de pratiquer l'usure, et que celle de Démosthène, selon Plutarque, était aussi fort douteuse (et on pourrait multiplier ces exemples). — Il ne faut donc pas considérer le moraliste, comme un homme moral, ni le satiriste caustique, comme

1. You err, a man 's poetry is a distinct faculty or soul, and has no more to do with the every day individual, than the inspiration with the Pythoness when removed from her tripod. » (A quoi Moore répond :) « My remark has been hasty and inconsiderate, and lord Byron, s is the view borne out by all experience. Almost all the tragic and gloomy writers have been in social life mirthful persons. The author of the Night thoughts was a fellow of infinite jest, and of the pathetic ottway, Pope says. He! why he would laugh all the day long, he would do nothing but laugh. »

un homme malin, ni celui qui se plaît à peindre des images de terreur et de sang, comme le monstre qu'il peint, ni celui qui peint le vice avec énergie, comme vicieux, ni celui qui exalte la vertu, comme vertueux; car on risquerait de commettre une grande injustice. Montaigne aussi ne nous dit-il pas des auteurs : « Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs, ni eux par cette montre de leurs écrits qu'ils étalent au théâtre du monde.» Et si on ne doit pas apprécier le caractère personnel des écrivains d'après leurs œuvres, pourquoi donc M. de Lamartine jugerait-il celui de lord Byron d'après ses poëmes satiriques, lorsque tous ceux qui l'ont le plus connu, assurent que son caractère personnel était tout autre chose que son caractère littéraire? Les héros de ses poëmes n'étaient pas lui, mais enfantés par lui, ce qui est bien différent.

Comme ces artistes, souvent les plus calmes, qui ne peuvent s'animer qu'en exécutant des morceaux très-passionnés, comme Salvator Rosa, par exemple, homme très-doux dans la vie privée, et dont le pinceau ne pouvait posséder toute sa puissance qu'en retraçant des scènes de brigandage et de sublimes horreurs, de même le génie de lord Byron par sa trempe particulière, et par des influences et des lectures d'enfance, ne pouvait recevoir le choc qui fait jaillir l'étincelle, qu'en descendant dans les sombres cavernes des grandes passions qui engendrent le remords, le crime, et l'héroïsme, ou développent des vertus qui montent jusqu'au ciel. Mais il faut avouer

que les grandes qualités même de son génie furent complices du faux jugement du monde. En peignant Child-Harold par exemple, il voulut peindre, sans doute, un aspect encore inexploré de la nature humaine : l'abîme sans fond de la satiété, qui était aussi la maladie de son temps, le désespoir de douter, maladie des grands esprits et du sien ; et il crut y figurer comme historien, non comme acteur. De même dans d'autres poëmes, sous d'autres aspects psychologiques de la nature humaine, il décrivit ces maladies de l'âme, non pas d'après sa propre expérience, mais d'après cette faculté intuitive qui est une espèce de seconde vue, un don particulier à ces grands Génies qui planent sur l'humanité. La vie qu'il donna à ses personnages, par l'effet même de ce don du Ciel, fut si extraordinairement intense, qu'il ne sembla pas possible qu'il pût la puiser ailleurs que dans sa propre expérience et dans son âme. Et comme de plus, il aimait à placer ses héros dans des milieux qui lui étaient personnels, et que, pour en tirer des plus grands effets dramatiques, il les douait encore de plusieurs de ses grandes qualités, en ne laissant à l'invention que le drame, les défauts ou les crimes, ses ennemis qui n'avaient jamais désarmé après sa première satire, insinuèrent que, puisque les qualités étaient les siennes propres, les défauts pouvaient bien l'être également. Et pourquoi pas les crimes? Aussi sans s'inquiéter des contradictions, des impossibilités matérielles, et sans même avoir l'apparence d'être trop méchants et absurdes, ils com-

mencèrent à se venger de cette supériorité d'un génie qui les écrasait, et à bâtir l'édifice de vengeance qui devint gigantesque plus tard, et qui, bien que croulant déjà, n'est pas encore détruit.

Lord Byron aurait dû se défendre, il ne le fit pas ou le fit faiblement dans des préfaces, et dans quelques lettres destinées à l'intimité. Il écrivait à Moore. « *Like all imaginative men, I of course* « *embody myself with the character while I draw* « *it, but not a moment after the pen is from the* « *paper*[1]. » Cependant il demanda toujours à être jugé d'après ses actions ; et peu de temps avant sa mort à Missolonghi, après avoir combattu avec ce grand bon sens et cette sagesse pratique qui ne l'abandonnaient jamais, mais qui en Grèce était descendue sur lui comme un autre don du ciel, dans une mesure extraordinaire, après avoir combattu les projets du colonel Stanhope en lui démontrant l'inopportunité de s'occuper de la liberté de la presse, et de recommander les œuvres de Bentham à un peuple qui ne savait pas lire, le colonel, qui caressait la généreuse utopie, s'échauffa presque jusqu'à lui dire des paroles acerbes. A quoi lord Byron se contenta de répondre, « *Judge me by my acts.* » Et ce qu'il demanda en Grèce, bien souvent il l'avait demandé ailleurs; car sa vie était de celles qui

1. « Comme tous ceux qui ont de l'imagination je m'identifie, moi aussi, avec le caractère que je peins en le peignant. Mais tout cesse le moment d'après. »

ne craignent pas la grande lumière. Ce fut en vain. Cela ne convenait pas à ses ennemis et à tous ses envieux trop intéressés à laisser planer sur lui le mystère si favorable à la calomnie et à la vengeance.

M. de Lamartine qui promet au monde la vérité sur Byron, où la trouvera-t-il? certes non, dans la plupart des biographies de lord Byron qui ne sont que des spéculations, ou des vengeances, et souvent l'une et l'autre ensemble. Il ne la trouvera pas dans ces Conversations imaginaires ou résultat de mystifications que lord Byron aimait à faire subir, lorsqu'il s'apercevait qu'on le sondait sans bienveillance, ni dans certaines biographies qui n'ont été inventées que pour étaler les idées et les rancunes de leurs auteurs, tout en élevant un piédestal à leur propre Vanité ou à leur Moralité. Ce ne peut donc pas être dans ces biographes qui tous l'ont mal raconté, mal jugé, point compris, mais chez Moore, dans sa correspondance admirable, chez Parry (pour ses derniers jours), le comte Gamba avec quelques autres, qui fournissent les meilleurs éléments pour asseoir un jugement sur lord Byron. Je suis cependant bien loin de dire que Moore ait satisfait au devoir du bon biographe et d'Ami à l'égard de lord Byron, et qu'il ait fait pour lui ce que celui-ci lui recommandait de faire pour Sheridan, c'est-à-dire d'en écrire la vie : « *without offending the living, nor* « *insulting the dead*[1]. » Au contraire, je trouve, que

1. « Sans blesser les vivants, ni insulter les morts. »

Moore en publiant des lettres tout à fait confidentielles, écrites dans des accès, soit de plaisanterie, soit de mauvaise humeur, en ayant soin trop souvent de faire suivre ses éloges par quelque demi-blâme, afin de ménager les susceptibilités et les rancunes des vivants, en remplissant ses volumes pour les grossir, et pour les rendre amusants d'une foule d'anecdotes, qu'il aurait dû (même, si elles étaient vraies), garder pour lui seul, et en manquant du courage nécessaire pour affirmer vigoureusement ce qu'il savait, comme on sait les choses les plus certaines, Moore, je trouve, a trahi les devoirs de l'amitié. Cette conduite ne peut pas s'excuser, mais peut et doit s'expliquer. Moore a subi plus que personne cette loi fatale qui dans cette aristocratique contrée altère l'indépendance. Irlandais de naissance, né dans la bourgeoisie, admis par ses talents et par faveur, dans le *sanctum sanctorum* de l'aristocratie anglaise, il était d'autant plus flatté de vivre au milieu d'elle. Cette aristocratie, qui formait alors comme une sorte de secte, voulait gouverner l'Angleterre; mais elle exigeait le secret sur ses moyens de gouvernement, et sur ses actions. Elle en voulait donc extrêmement à lord Byron, qui appartenait à sa caste, et en avait été un des idoles, d'avoir trahi ses secrets, en soulevant le voile qui cachait aux profanes ses vices, ses faiblesses et ses prétentions.

Moore voulait vivre au milieu de cette aristocratie, de ces hommes d'État et de ces ministres dont lord Byron avait flétri ouvertement les tendances despo-

tiques, et la mauvaise politique; il voulait vivre au milieu de ces belles insulaires, parmi lesquelles on trouvait peut-être plus d'Adelines que d'Aurore, et auxquelles lord Byron avait préféré des beautés étrangères; au milieu de ces littérateurs, dont il avait satirisé les bassesses et les apostasies, de ce haut clergé alors plein d'hypocrisie et d'intolérance, et qui n'oubliait, selon lord Byron, *que le Christ dans le Christianisme*. C'était cette fashionable compagnie, qui appelait lord Byron Antinational parce qu'il voulait dire sur elle la vérité, et qui, effrayée et exaspérée par la hardiesse du jeune lord, avait tâché d'en discréditer d'avance les oracles, et les avait brutalement dénoncés comme coupables, même du haut de la Chaire sacrée. Mais Moore, pour qui cette compagnie était devenue un besoin, après avoir commis le crime de laisser détruire les Mémoires de lord Byron, parce que quelques-uns de ces hauts personnages y étaient peints sans leur masque, Moore pour ménager des individus et des familles, fut faible encore une fois, et au lieu de dire sans ménagement ce qu'il pensait, c'est-à-dire que lord Byron était aussi admirable par son caractère que par son génie, il se contenta de le faire comprendre *timidement*. Pour s'en faire pardonner la hardiesse, sachant qu'il n'y avait rien à pardonner, il s'associa lui-même, aux distributeurs de pardons, il plaida, et demandant amnistie, fit valoir des circonstances atténuantes, ainsi que l'avaient fait peu généreusement Walter Scott et d'autres poëtes vivants. Mais la vérité se

fait jour quand même dans Moore, à travers et à cause surtout de ses contradictions; et en parcourant la narration des faits, et particulièrement les lettres de lord Byron, si simples, si vraies, si propres à faire juger son âme, et sa conduite, on y retrouve lord Byron dans toute son admirable et unique vérité intellectuelle, morale et physique. On le trouve avec toutes les qualités du cœur innées, comme le ciel les lui avaient données, pratiquées durant toute sa vie, qualités qui, dans sa première jeunesse, avant que les vertus se fussent développées en lui, lui ont tenu lieu de vertu; on y retrouve sa bonté vraie et parfaite, que ni le malheur, ni l'injustice ne purent jamais altérer, qui se faisait si bien voir dans tous ses premiers mouvements, et qui s'illuminait encore davantage au plus petit rayon de bonheur; cette bonté, qui combinée chez lui avec tant d'autres qualités, lui donna ce charme vraiment irrésistible sur tous ceux qui l'ont approché, doués du cœur et de la raison nécessaire pour en subir l'influence. On y retrouve la générosité dans toute sa magnificence, non-seulement celle qui répand les bienfaits sans craindre l'ingratitude, mais celle qui est si sublime, dans une âme aussi sensible, celle qui rend le bien pour le mal, celle qui pardonne, celle enfin qui le forçait à se rendre la justice de dire : « *Je ne puis garder mes rancunes* [1].

On y voit la reconnaissance la plus touchante pour

1. « I cant keep my resentments. »

le peu de bien qu'on lui a fait, et puis toutes les vertus de l'âme au plus haut degré, la sincérité, la franchise, la grandeur et le désintéressement. Quant à ses défauts ils ne furent que l'exagération de ses qualités. « Ses défauts mêmes n'ont été que les défauts d'une âme sincère, noble, généreuse[1], » dit un biographe qui l'a bien connu. Son mépris pour toutes les bassesses de l'âme, sa passion pour la justice, son amour de la vérité et de la franchise porté presqu'à une véritable haine de l'hypocrisie, furent les causes de son injustice envers lui-même, qui l'amena, dit Moore « jusqu'à s'accuser des choses les plus contraires à sa nature. » Cette injustice fut réellement selon moi son véritable défaut.

Une pareille singularité n'était cependant pas une bizarrerie et une coupable indifférence pour l'opinion, elle était chez lui le résultat d'un ensemble tout exceptionnel, de rares qualités, qui réunies peut-être pour la première fois, et ayant leurs jeux au milieu d'une société aussi corrompue que la nôtre, formèrent une anomalie, et un véritable défaut, mais nuisible à lui seul. C'était son Idéal du Beau et du Bien qui trop élevé pour la nature humaine, lui représentait les faiblesses très-ordinaires comme des grandes fautes, et les moindres défauts physiques comme des Difformités. — C'est ainsi que

1. « His very failings were those of a sincere, a generous and a noble mind. »

l'idéal de la perfection religieuse chez les Saints donne aux plus légères transgressions l'apparence de péchés mortels. — Saint Augustin appelle crime les gourmandises de son enfance ! C'était aussi cet immense sentiment de justice qui a peur de s'approprier une louange imméritée, et le dégoût profond pour l'hyprocrisie et la bassesse, qui poussaient Byron en sens contraire. Mais ce défaut est si rare qu'on ne put même pas le comprendre, et on préfera le croire sur parole, et faire penser que ce qu'il avouait devait être peu de chose, en comparaison de ce qu'il cachait.

Il aurait dû se défendre, il ne le fit pas, ou le fit mollement, ou trop tard.

Cependant lord Byron s'irritait de toutes les injustices dont il était l'objet; mais toujours bon, il se bornait le plus souvent à regarder les hommes qui le calomniaient comme des insensés, et il les méprisait. On peut donc avec toute raison l'accuser d'avoir manqué à ses devoirs envers lui-même, en laissant ainsi libre carrière à la méchanceté et à l'erreur. Voilà, selon moi, son plus grand défaut, car il ne me semble pas juste de compter parmi ses défauts, son inégalité d'humeur, passant rapidement de la gaieté à la mélancolie, ni sa prétendue irritabilité, qui était plutôt une légère impatience. Tous ces défauts étaient les effets inévitables du tempérament poétique, combiné en plus, pour lui, avec de certaines circonstances de famille et d'éducation première. Ce serait vraiment méconnaître

la nature particulière aux grands génies, que d'attribuer ces légers défauts soit à un mauvais naturel, soit à de la misanthropie.

Pour que lord Byron ne fût point irritable, ou plutôt *impatient*, et, pour que son humeur fût toujours égale, il aurait fallu qu'il fût satisfait de sa situation, et indifférent à celle des autres, c'est-à-dire qu'il fût *égoïste;* il était tout l'opposé. Par son heureuse nature, par l'expansion de son âme, par sa sobriété, par sa bonne santé et sa vivacité, il était très-souvent gai. Mais les hommes l'avaient méconnu et l'avaient blessé; et il avait eu le grand malheur d'épouser miss Milbanke! Souvent donc la tristesse, comme une plante parasite, exotique, poussait au fond de son cœur, et lui arrachait des soupirs; et s'il avait dans ces moments-là la plume à la main, il écrivait des vers pleins d'amertume et de mélancolie.

Quant à sa misanthropie, elle était tout à fait un élément hétérogène chez lui. Tous ceux qui l'ont un peu connu personnellement, s'accordent à le dire; et cette accusation n'a pu être acceptée que par ceux qui l'ont lu, mais ne l'ont pas fréquenté.

Moore, qui l'a si bien connu et qui est toujours vrai, lorsqu'il peut se débarrasser des mauvaises influences qui le dominent, après avoir parlé de l'impression que lui fit la beauté de lord Byron, quand il le vit pour la première fois, de son amabilité, de sa bonté, du charme de son esprit, de tous

les dons que Dieu lui avait prodigués, Moore conclut en ces termes.

« *It may be asserted that never did there exist* « *before, and it is most probable, never will* « *exist again, a combination of such vast mental* « *power and surpassing Genius, with so many* « *others of those advantages and attractions, by* « *which the world is in general dazzled and cap-* « *tivated*[1]. »

Lors donc que M. de Lamartine examinera dans Moore, Parry et quelques autres biographes la vérité, sur lord Byron avec ses preuves, et qu'il verra que cet être doué, dans l'ordre physique d'une beauté presque surhumaine, dans l'ordre intellectuel, d'un génie qui embrassait l'universalité des genres, spontanément, facilement, presque involontairement; qu'il verra que cet homme dans l'ordre moral, était *fils* vertueux et dévoué, *père et frère* tendre, *ami* fidèle, indulgent et passionné, *maître* toujours et partout adoré, ayant l'horreur de tout mensonge, de toute bassesse, de toute hypocrisie, n'ayant jamais pu être accusé, (pas même par ses ennemis) d'avoir cherché à séduire une jeune fille innocente, ou d'avoir troublé le repos d'un ménage heureux, bien que si recherché et passionné, et ayant à peine vécu l'âge des passions lorsqu'il le verra

1. « On peut dire avec certitude que jamais il n'a existé et qu'il est probable qu'il n'existera jamais plus une réunion telle de dons intellectuels et de génie hors ligne, avec tant d'autres avantages et attractions par lesquels le monde est captivé et ébloui. »

tenant la main toujours ouverte pour secourir les malheureux, et distribuant ses innombrables bienfaits avec cette grâce et cette bonté qui en doubleut le prix, incapable de garder rancune à personne, n'ayant jamais fléchi le genou devant le pouvoir et les idoles du jour, inébranlable dans ses principes politiques, désirant mériter la gloire, mais ayant toujours dédaigné les honneurs qui éveillent les ambitions des autres hommes, n'ayant jamais courtisé ni recherché la popularité, ayant toujours porté en monarque la couronne du génie, si peu vain qu'il demandait plutôt d'être oublié, si peu orgueilleux, (quoi qu'on en dise), qu'il était toujours prêt à se blâmer même sans raison, et à profiter des conseils de l'affection, dépourvu de toute jalousie et de toute envie envers ses rivaux plus flattés et plus caressés que lui, plusieurs desquels il a aimé sincèrement, et désiré de voir honorés (Scott, Goethe, Moore, etc.), — traitant ses sens en ennemis, afin que la partie immatérielle de lui-même eût toujours le triomphe, lorsque M. de Lamartine aura vu tout cela, non pas comme dans cette lettre, *simplement affirmé*, mais *prouvé par l'autorité des faits et d'irrécusables témoignages*, son âme loyale se révoltera et en appellera à sa propre justice de ses jugements passés. Il comprendra que, puisque le parti qu'il appelle « des Bigots et des Vieilles femmes » a pu l'appeler, lui, malgré ses titres à la reconnaissance de l'humanité, un *Buveur de Sang*, le même esprit de justice a bien pu également ca-

lomnier lord Byron. Alors regardant le grand poëte dans la pleine possession de tous les dons du ciel, si jeune, si beau, si adoré, s'arracher à tout ce qu'il aime, précisément quand il commençait à mieux sentir le prix de l'existence, aller en Grèce remplir une mission d'honneur et d'humanité, et, sans fanatisme, sans illusion, sentant toute l'étendue de ses sacrifices, les yeux pleins de larmes, le cœur de tristesse, prendre courageusement sa croix, (non sans prier Dieu peut-être d'éloigner l'amer calice de ses lèvres), alors, il me semble que M. de Lamartine avouera qu'il avait mal compris cet admirable caractère, et que le rire qu'il avait cru *satanique* était bien le sourire, jugé par tous ceux qui l'ont connu, (sourire si beau qu'il aurait plutôt pu éclairer par sa splendide douceur, les ténèbres de Satan.) Et ses hésitations ne pouvant alors plus exister, il finira par dire « qu'il était bien *Ange, et non Démon.* »

Le malheur de lord Byron a été de naître en Angleterre, ou plutôt dans l'Angleterre d'alors. Vous rappelez-vous les beaux vers qu'il met dans la bouche de Marina, dans ses *Foscari?*

« Né dans toute autre patrie, il aurait pu vivre, mon Foscari, lui qui était fait pour les douces habitudes de la vie privée, lui si aimant et si aimé! Qui eût pu goûter, qui eût pu donner plus de bonheur que mon Foscari? Il ne manquait à sa félicité et à la mienne que de n'être pas né à Venise! »

Oui, il doit avoir pensé à la fatalité qui le fit

naître dans cette Angleterre d'*alors*, lorsqu'il a écrit ces beaux vers! Lui qui était, à vrai dire, à peine Anglais par sa Race, et si peu par son Génie, par ses Goûts, par son Extérieur même, par son Esprit surtout, qui ne pouvait être sympathique à l'Angleterre. Il le disait, du reste, bien souvent : « *My Ancestors are not Saxons, they are Normans* » et puis : « *My blood is all meridian* », etc. Tout cela déplaisait à la fierté anglaise, et ajoutait à ses torts envers elle.

Si, au lieu de naître dans l'Angleterre d'alors, il fut né ailleurs, ou plus tard, au milieu d'une société plus tolérante, qui n'aurait imposé aucune entrave à son génie, mais l'aurait salué avec amour et justice en véritable élu du ciel, comme on l'a fait pour Alfieri, en Italie; pour Chateaubriand et Lamartine, en France; pour Goethe, en Allemagne, qui donc aurait pensé à le juger avec tant de sévérité pour quelques légères taches échappées à son cœur, trop froissé et meurtri, dans ce chef-d'œuvre de *Don Juan*, poëme écrit avec rapidité et nonchalance, mais dont on peut cependant bien dire ce que Montesquieu disait des plus jolies femmes, « *que leur rôle a plus de gravité qu'on ne pense.* » Si le sentiment du haut ridicule se révèle toujours plus raffiné et plus vif aux peuples et aux esprits où le sentiment du beau et du vrai est plus exquis, qui, plus que lord Byron, génie si harmonieux, si phénoménalement universel, aurait pu le posséder? Et devait-on donc s'étonner que, pour satis-

faire à la loi de son esprit harmonieux et universel, et pour faire accepter des vérités utiles à la société, il eût voulu les mettre à l'abri d'un sourire si ravissant, si spirituel, si évidemment dépourvu de toute méchanceté, et de les avoir rendus, par les grâces de la plaisanterie et de la saillie, accessibles à tant d'âmes vieillies dans la prudence de l'égoïsme et dans la servilité de l'habitude, auprès desquelles on ne peut pas avoir d'accès avec les grands mouvements des passions, de l'amour, de la pitié, de la justice ? Il me semble qu'on aurait reconnu que, s'il doit être permis de rire du côté ridicule du mal que font les hommes, c'est bien à ceux qui, comme lui, savent toujours opposer au côté nuisible, la force, et au côté douloureux, la charité et la consolation pour l'éloigner de ses semblables !

Né partout ailleurs que dans l'Angleterre de ce temps-là, on ne l'aurait pas accusé d'avoir ri de la vertu, parce qu'il exigeait qu'elle en eût la réalité qui oblige au sacrifice, parce qu'il croyait pouvoir et même devoir rire de celle qui en prend seulement les semblants afin d'en retirer les bénéfices et parce qu'il le faisait pour la religion, quand il n'y voyait d'autre Dieu que la politique, comme pour la vertu des femmes, lorsqu'elle n'avait pas sa source dans la pureté de l'âme, mais seulement dans les avantages sociaux ! Personne plus que lui ne respectait ce qui est vraiment saint, vertueux et respectable. Un trait de vertu, de bonté, de dévouement, (pourvu qu'il n'y vît pas le désir de briller et de faire effet),

lui causait de profondes émotions, et portait des larmes à ses yeux, mais à la condition que les éléments qui avaient servi à former cette réputation fussent purs de tout calcul intéressé. Qui l'aurait donc blâmé de vouloir dénoncer le contraire? Quant à son prétendu scepticisme et à ses paroles de découragement, on les aurait accueillies et classées avec celles de Job, de Pascal, de Lamartine, de Chateaubriand, de tous les grands esprits vivant dans la pensée qui, tourmentés par ce grand mal de l'inconnu, et dans leur lassitude d'errer dans les ténèbres, laissent exhaler de leurs poitrines des cris de désespoir, qui ne sont en réalité que des supplications à la Divinité pour qu'elle se dévoile mieux à leurs yeux. On n'aurait pas oublié que ce scepticisme que respirent quelques lignes de ses poëmes, est un scepticisme dont la tristesse appelle la sympathie plutôt que le blâme, puisqu'on découvre même à travers ses doutes (dit Moore) « une chaleur innée de piété, qui avait pu s'attiédir, mais non se glacer. » On n'aurait pas oublié ce que lui-même a écrit en note dans les deux premiers chants de *Child-Harold* : « Qu'on n'oublie pas que l'esprit que ces stances respirent est un esprit de *tristesse* et de *malaise*, et non pas un scepticisme obstiné et moqueur, etc. » Et en effet ces vers sceptiques (en bien petit nombre), interrogent tristement le Ciel et la Terre, ils ne concluent jamais et sont non pas un défi orgueilleux, mais plutôt un appel passionné pour qu'on vienne soutenir la contre-partie, et le

convaincre du contraire. Au lieu donc de le dénoncer dans la presse et du haut de la chaire comme blasphémateur, on aurait dû voir dans sa *douleur*, son *désespoir de douter*, et ses découragements, une âme *très-préoccupée et débordante d'idées religieuses*, mais ne permettant pas au sentiment d'absorber les droits de la raison, voulant que l'élément d'Amour et de Miséricorde dominât tous les autres, s'indignant de voir son Dieu revêtu des misérables passions et des faiblesses de l'homme.

Et dans ses difficultés conjugales, aurait-on pu voir autre chose qu'un événement très-ordinaire, et qui était seulement la conséquence malheureuse d'une union mal assortie, avec une personne qui est assez caractérisée par une demande qu'elle lui adressa trois semaines après leur union : « *Quand avez-vous, milord, l'intention de renoncer à vos habitudes de Versification?* »

Mais, hélas! né dans l'Angleterre, pays alors si susceptible au moindre blâme, et qui n'accordait la bonne renommée qu'à ceux qui identifiaient leurs intérêts avec les préjugés et les passions publiques, — s'étant créé, par sa première satire, de si puissants ennemis, et par des poëmes et quelques paroles ayant alarmé et offensé ce qu'il y a de plus irritable en Angleterre : les passions politiques; ne voulant pas, lui, s'étendre sur ce lit de Procuste, qui aurait étouffé son génie, sa franchise, sa passion pour la vérité, tout ce qu'il devait à l'humanité, au profit d'un orgueil souvent drapé en patriotisme; — vou-

lant parler, selon sa convenance, prier selon son sentiment, et souvent même trouver ses autels préparés là où Adam, Jacob et les patriarches les avaient trouvés, plutôt que dans la foule où l'hypocrisie souvent se confond avec la vertu, et enfin, ayant épousé Miss Milbank pouvait-il être heureux? pouvait-il ne pas être méconnu?

Tous les grands esprits que Dieu destine à être ici-bas des apôtres de la vérité, exercent leur mission selon leur nature, et emploient les moyens les plus efficaces dont ils peuvent disposer pour être utiles à l'humanité. La nature ayant doué lord Byron d'un génie *universel*, mit tous les moyens à sa disposition, — et il put les employer tour à tour également bien, — pathétique, — comique, — tragique, — satirique, — saillie, — raillerie, — rire amer, — rire charmant; — et comme elle, s'adressait à l'Angleterre, cette universalité fut nuisible, non à son génie, mais à son repos.

Lorsque lord Byron arriva en Italie, il avait le cœur meurtri par des chagrins qui avaient cessé d'être imaginaires, ou l'effet d'un tempérament poétique. Ce n'étaient pas même de ces chagrins qui, venant du ciel, peuvent modifier l'âme d'une manière heureuse, amenant un perfectionnement; ils étaient la concentration d'une persécution aussi inouïe que stupide, ayant pris son prétexte dans un événement de famille très-ordinaire, où il était moins le coupable que la victime : de ces chagrins qui irritent, et qui, s'ils n'arrêtent pas les bons

instincts de l'âme et sa marche vers la vertu, c'est par un miracle, et parce que cette âme est toute composée, comme était la sienne, d'amour et de bonté.

Il avait donc besoin de respirer une plus douce atmosphère. Il la trouva sous le beau ciel de Venise, et les suaves brises de l'Adriatique calmèrent et ravivèrent son âme, et l'initièrent à une douce philosophie, qui, transportée dans sa poésie, présenta son génie sous une phase nouvelle, restée à l'état latent, sous son ciel nébuleux, ou manifestée seulement dans des jeux d'enfance, dans des mascarades de jeunesse, et dans les saillies de sa conversation.

En s'occupant de la littérature italienne, il y trouva la poésie bernesque, où la moquerie est si légère et si élégante. — Il connut Buratti, satirique charmant et spirituel. — Il commença lui-même à observer la vie et les turpitudes des hommes à travers le rire, et il trouva ainsi dans l'universalité de son génie (qu'il ignorait lui-même), que sa veine la plus riche était celle du rire esthétique. — Et lorsque ses amis ou ses ennemis lui apportaient le bruit des méchancetés dont il était l'objet, à mesure que ce crescendo de fanatisme et de sottes calomnies augmentait, augmentait aussi son dédain, et alors *Beppo* et *Don Juan* virent le jour.

L'état social et le *cant* de son pays lui offrirent de nouvelles perspectives observées à travers l'atmosphère si transparente du ciel de Venise, où les

mœurs sont si différentes, — si douces, — si tolérantes. Voyant de nouveaux horizons, il sentit plus que jamais du mépris pour les jugements de ces hommes qui le jugeaient si mal, et dont il ne recueillait, en retour des chefs-d'œuvre qui élèvent l'âme, qu'ingratitude et calomnie. Il se sentit plus que jamais seul sur la hauteur de son esprit, et il lui sembla, que souvent le plus sage parti était d'en rire ; — quelquefois pour s'amuser, quelquefois un peu pour se venger, et quelquefois pour corriger, — punir, — et faire prendre en dégoût la fausseté, l'hypocrisie et l'injustice. Il fit d'abord *Beppo*, — *Don Juan* ensuite.

Mais il se trompa, s'il crut pouvoir faire agréer et populariser en Angleterre la poésie bernesque. Les brouillards sociaux y étaient encore trop épais pour que le flambeau qu'il y élevait pût les pénétrer. L'esprit de saillie et de plaisanterie s'adressait à trop de natures incapables de le comprendre. C'est un esprit français, antipathique à l'Angleterre, qui veut le sérieux, et n'aime pas qu'on déguise artistiquement l'intention morale. Il y eut donc plus que jamais, à partir de ce jour, incompatibilité de caractère entre une grande partie de l'Angleterre et lord Byron, et ce qui avait charmé en France, fit scandale en Angleterre. Il eut beau leur traduire le Morgante de Pulci, pour leur montrer ce qui était permis à un prêtre pour ce genre de poésie dans un pays catholique. Il eut beau écrire à ses amis :

« Don Juan will be known by and by for what it is intended, *a satire on the abuses* of the present state of society, and not an eulogy of vice. It may be now and then voluptuous, I cant help it. Arioste is worse, Smollett ten times worse, Fielding no better. No girl will ever be seduced by reading Don Juan no, no, she will go to Little's poesis, and Rousseau's romances, or even to the de Staël, they will encourage her, and not the Don Juan who laughs at that, etc., etc.

Mais c'était justement parce qu'il riait, qu'on le blâmait. A cet air ultramontain, on aurait préféré un blasphème en rude saxon.

Un des meilleurs biographes de lord Byron dit « qu'il était un Esprit Français égaré sur les bords de la Tamise. » C'est qu'il y avait en lord Byron plus d'un Esprit, et voilà pourquoi il était aussi un esprit français. En faisant usage du plaisant, lord Byron obéit à sa nature privilégiée, qui lui avait accordé le don de l'universalité des genres. Mais en s'adressant à ses compatriotes dans cette nouvelle phase, il amassa sur sa tête des montagnes de colère !

Auprès de la partie la plus réellement morale du public anglais, la satire violente aurait eu plus de chance de réussir. Quant à la classe élevée, l'Aristocratie du rang et de l'intelligence, *qui comprenait et goûtait très-bien cette plaisanterie*, agile, élégante et philosophique, elle avait trop de bonnes raisons pour faire semblant de la désapprouver. On ne lisait pas moins *Don Juan*, mais on avait soin de cacher le volume sous l'oreiller, pour contribuer à

faire croire au reste du pays que la vertu et le patriotisme étaient en danger; et jusqu'à un certain point on y réussit.

Murray se faisait l'interprète de toutes ces colères; et lord Byron ne pouvant pas toujours maîtriser la sienne, il blessait une foule d'amours-propres : « J'ai « l'intention d'écrire mon meilleur ouvrage en italien, « et je m'y exerce. Quant au jugement des Anglais, « dont vous parlez, faites-leur calculer ce qu'il vaut, « avant qu'ils viennent m'insulter avec leur condes- « cendance.

« Je n'ai point écrit pour leur plaisir, s'ils s'en amusent c'est parce qu'ils préfèrent s'en amuser. Je n'ai jamais flatté leurs opinions, ni leur orgueil et jamais je ne le ferai. Je ne veux pas non plus faire des livres pour les dames, ni « *dilettar le fem-* « *mine e la plebe.* » J'ai écrit pour décharger ma pensée, par passion, par impulsion, par d'autres motifs, non pas pour leurs « *sweet voices,* » *douces voix.* » Et après avoir dit qu'il connaisssait la valeur précise des applaudissements populaires, puisque peu d'écrivains en avaient eu davantage que lui, et que s'il avait voulu rentrer dans leur voie, il aurait pu les conserver ou les regagner, mais qu'il ne le voulait pas, il ajoutait : « Ils firent de moi, sans que je l'eusse cherché, une espèce d'idole populaire; puis, sans autre raison ni jugement que le caprice de leur bon plaisir, ils renversèrent l'idole de son piédestal; elle ne se brisa pas dans la chute, et maintenant il semble qu'ils voudraient de nou-

en beauté ceux mêmes de Shakspeare (Angiolina, Myrrha, Annah, etc., etc.); si, après Faliero, il leur donnait ce charmant Sardanapale, qui respire l'essence de la bienveillance et de la philosophie (conception plus noble encore que Hamlet), ils disaient de l'un qu'*il manquait d'intérêt pour la scène*, de l'autre, *que c'était un voluptueux;* s'il publiait des poëmes bibliques, où tout est sublimité et spiritualité (comme Caïn), ils l'accusaient *de ne pas faire parler Satan comme un théologien*; s'il écrivait des drames sacrés et sublimes (comme le Ciel et la Terre), où il n'y a pas une seule pensée qui ne soit orthodoxe, et d'accord avec la Genèse, ils cherchaient à insinuer qu'il y avait *des tendances irrévérentes*; s'il disait qu'il aimait à adorer Dieu comme les Patriarches en des vers ravissants :

« My altars are the mountains and the Ocean,
« Earth, air, stars, all that springs from the great whole,
« Who hath produced and will receive the soul, »

on le trouvait hardi, presque athée! lui, qui regardait l'athée comme un fou. Si, quittant Venise, où il avait passé quelques mois seulement, à accepter, des distractions à la solitude de son cœur, et à ses fortes études dans la vie : distraction que la jeunesse se permet si souvent et recherche partout, mais qui, pour lui, d'après ses lettres à d'indiscrets amis, devenaient une étude de mœurs une curiosité psychologique, qu'un plaisir et lui arrivaient si involontairement qu'il les subissait au lieu de les cher-

cher, eh bien, on l'accusait de libertinage, à tel point qu'il finissait presque par s'en accuser lui-même, et prendre Venise en dégoût. Et si un attachement profond, qu'il avait désiré éviter, lui prenait tout son cœur, et l'attirait dans une ville au fond de la Romagne, pour y mener une vie si sévère, si isolée, loin de tout ce qui pouvait flatter la vanité, où jamais il ne pouvait parler sa langue, où son génie était à peine connu, où sa seule distraction était sa promenade à cheval, sa seule consolation de passer une heure souvent *en public*, auprès de la personne qu'il aimait (vie telle, que je ne connais personne de son rang qui eût pu s'en contenter une semaine), on l'accusait non-seulement de vivre en épicurien, dans l'oisiveté, mais encore de mettre le trouble dans les ménages!

Enfin on dépassa l'absurde pour lui nuire, et faire croire ce qui n'était pas.

Tout cela aurait pu sans doute ne provoquer qu'une fois de plus son mépris et son sourire; mais le foyer de sa vie était dans son cœur, la source de son génie, sa récompense était dans ses affections. En se rendant de Ravenne à Pise, dans les dernières années de sa vie, il écrivait une pièce de vers dont voici les derniers couplets :

« Oh fame! if I'een took delight in thy praises[1],
« It was *less* for the sake of thy high sounding phrases,

1. Oh renommée ! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores que pour lire dans les yeux

« Than to see the bright eyes of the dear one discover,
« The thought that I was not unworthy to love her.

« There chiefly I sought thee, there only I found thee,
« Her glance was the best of the rays that surround thee
« When it sparkled o'er aught that was bright in my story,
« *I knew it was love, and I felt it was glory.* »

Oui, c'était dans son cœur, qu'il se sentait frappé par les persécutions qui affligeaient ceux qu'il aimait. Et puis il pensait à sa fille chérie, qui grandissait au milieu de ses ennemis, à sa sœur bien-aimée qui tristement priait pour lui, à ses calomniateurs qui triomphaient. Alors il contemplait, sans doute, dans un avenir encore nébuleux, et plus ou moins lointain, une occasion heureuse pour montrer la puissance morale et héroïque qui était dans son âme. Il aspirait à les étonner, à les confondre par de grandes actions, plutôt que par des chefs-d'œuvre, dont il ne tirait aucun amour-propre, et qui étaient la cause de tous ses chagrins.

« Si je vis (écrivait-il à Moore), vous verrez que je ferai quelque chose d'un peu mieux que des vers. »

Toutefois la vérité, présentée n'importe sur quel ton, par des esprits aussi grands que lord Byron, reçue n'importe avec quel mauvais vouloir, est tou-

brillants de celle qui m'est chère qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer. — C'est là surtout que je te cherchais, c'est là seulement que je te trouvais; le plus beau des rayons de ton auréole c'était ton regard; quand quelque chose brillait en moi dont l'éclat se refletait dans ses yeux, alors je connaissais l'amour et je sentais la gloire.

jours une lumière féconde qui, si elle n'éclaire pas la voie d'où elle part, guidera les pas de ceux qui marcheront après.

Ainsi il en a été de la poésie de lord Byron. L'influence de cette poésie, de celle de la première époque (qui représentait les sentiments dominants, et fut populaire), aussi bien que de la seconde, d'un ordre plus élevé, qui s'adresse à l'humanité entière, mais surtout l'influence de sa poésie satirique, furent très-grandes et très-salutaires pour l'Angleterre. Cette poésie avec ses sévères remarques, avec ses saillies, avec ses satires du système social, en faisant remarquer les vices des castes privilégiées, a été une des principales causes des réformes qui eurent lieu dans ce pays. Car en délivrant les esprits d'une foule des plus forts préjugés nationaux, ils ont été amenés à examiner les défauts de ces lois, et de cette constitution, devant laquelle ils ne savaient que se prosterner. Dévoilant les vices des castes privilégiées, il leur a appris à s'indigner de ce qui mérite l'indignation, et le sentiment de bienveillance pour le reste du genre humain s'est développé dans cette grande nation d'une manière très-sensible.

La brèche, ainsi ouverte par lui, fraya la route à tous ses successeurs, qui depuis ont poussé et poussent à la réforme, — poëtes, philosophes, romanciers surtout. L'Angleterre commença à perdre à la mort de lord Byron, et, grâce à lui, sa susceptibilité maladive. — Ses oreilles s'accoutumèrent à s'entendre dire la vérité; — et maintenant ceux qui la procla-

ment, même très-*irrévérencieusement*, sont écoutés, et ils n'ont pas besoin pour cela de s'exiler, ni de prendre la douloureuse croix que ce beau jeune homme porta jusqu'en Grèce. Ce chemin lui a ouvert, c'est vrai, la porte des Cieux et le temple de toutes les gloires; mais aussi sa mort héroïque l'a livré, sans défense, à la rage et à la vengeance des ennemis, qui lui ont survécu.

Hélas! si jamais une mort prématurée a été funeste, ce fut bien la sienne. Elle le fut pour l'humanité, car elle ensevelit dans la tombe des trésors qu'on ne retrouvera peut-être jamais plus. Elle le fut pour lui, qui allait déjà étonner le monde, autant que par les miracles de son génie, par ceux de toutes les vertus. Mais si la douleur qu'elle causa à tous ceux qui l'avaient connu, fut à la hauteur de sa bonté et sa meilleure preuve, elle le livra en même temps à la merci d'une foule d'ennemis, ne lui laissant pour le défendre que des âmes timides, tenant trop à une place confortable dans cette société, qui la retirait alors facilement à ceux qui avaient pu lui déplaire.

Cependant le temps des timides paroles et des cruels silences est passé même en Angleterre. Déjà en plein Parlement, un des plus grands hommes actuels de l'Angleterre[1] a dit qu'il était honteux de ne pas voir à Westminster (à cause d'une rancune vindicative du Doyen d'alors) le monument de Byron

1. Lord Brougham.

qu'un autre grand esprit[1] a appelé encore plus *grand Homme* que *grand Écrivain*. Mais il y a un devoir même plus sacré que doivent accomplir tous ceux qui ont connu ses vertus, celui de les proclamer, et d'empêcher que l'erreur et le mensonge continuent à planer sur sa mémoire.

Voilà une bien longue lettre, mon cher comte; mais vous savez qu'elles le sont toujours lorsqu'il s'agit de réfuter des opinions et de rectifier des jugements. M. de Lamartine a le bon esprit de faire grand cas de vos avis; voilà pourquoi j'ai tenu à vous faire connaître le vrai lord Byron. Ce livre apportera les preuves de toutes les appréciations que renferme cette lettre; je sais qu'il n'en faut pas pour vous, mais qu'il en faut pour le public.

Recevez, etc.

Nous recevons une *Vie de lord Byron* au moment de livrer ces pages au public, que M. de Lamartine vient de faire paraître.

On s'attendait sans doute qu'elle serait conçue dans un esprit d'hostilité; mais à cet égard elle a dépassé toutes les prévisions. Les sentiments qu'elle excite sont l'étonnement et le regret: étonnement qu'on ait pu s'éloigner à ce point de la vérité, et regret que l'auteur d'une pareille *Vie* soit M. de Lamartine.

Le résumé est basé sur des faits imaginaires ayant plutôt l'apparence d'un cauchemar que d'un rêve. La vérité historique, même la plus connue, y est complétement *absente* ou *défigurée*.

En effet, la vérité ne pouvait convenir au résumé que Lamartine voulait faire du poëte et de l'homme.

Il est vrai que dans le cours de son travail M. de Lamartine a beaucoup cité; mais il est aussi à remarquer que toutes ses citations soit de poésies, soit des correspondances, soit des circonstances de la vie de lord Byron, sont toujours choisies parmi celles qui peuvent se prêter tant soit peu à des interprétations hostiles, en un

1. D'Israeli.

mot, au résumé qu'il avait en vue de faire. Sans citer en détail ce réquisitoire (tâche qui nous serait trop pénible), disons seulement que si lord Byron poëte était vraiment celui de ce résumé, ce qu'il y aurait de plus sage à faire serait de livrer aux flammes toutes ses poésies, puisque, selon M. de Lamartine, tout y est *sophisme* et *paradoxe*. Mais alors deux problèmes resteraient à résoudre : ce serait l'enthousiasme en général que la poésie de lord Byron a excité dans le monde, et celui en particulier de M. de Lamartine pour cette même poésie, qui a fait (dit-il dans son beau style) « les délices de sa jennesse, et que, encore aujourd'hui, lorsqu'il veut donner une fête à sa propre imagination, il va s'asseoir au bord du ruisseau et sous les saules de sa vallée de Milly, et il y demeure depuis le milieu du jour jusqu'au soir pour lire les poésies de lord Byron. »

Mais assez du poëte; venons à l'homme. Si lord Byron a été l'homme du résumé, tous les blâmes de Lamartine seraient insuffisants à le flétrir. Seulement il faudrait l'appui des faits, les simples assertions d'un biographe n'étant pas suffisantes pour des cas si graves.

Si lord Byron manqua à ses devoirs de fils; s'il fut vindicatif et lâche après la vengeance ; s'il mena sans cesse et tour à tour une vie suspecte ou déréglée ; s'il trahit sa conscience comme poëte et comme orateur dans le sénat, n'y cherchant jamais qu'une coupable popularité; si tous les torts, dans son malheureux mariage, furent de son côté, toute la magnanimité et la vertu de l'autre ; s'il railla et se moqua de l'amour qu'on lui portait, au lieu d'avoir été (ainsi que l'ont déclaré tous ceux qui l'ont approché) plein de délicatesse, de respect et de dévouement pour celles qui l'ont aimé et dont il partageait le sentiment; si enfin il fut un grand adversaire du christianisme, tout cela sera prouvé, et non-seulement affirmé par l'antorité d'un biographe, comme le sont les accusations de M. de Lamartine.

Mais si toutes ces accusations sont réduites au néant, si la vérité se trouve dans le contraire, il faudra bien que M. de Lamartine, an nom de la justice, de la conscience et de la dignité humaine, se résigne à s'entendre déclarer qu'il a eu grand tort d'écrire une semblable *Vie de lord Byron*.

La grande différence qui existe entre leurs deux natures et le peu de temps accordé par M. de Lamartine à l'étude de lord Byron, penvent un peu faire comprendre comment le poëte français a dû être nn juge non compétent du poëte anglais.

En attendant, nous sommes heureux de voir que le public partage nos opinions à ce sujet. Voilà (par exemple) ce qu'on lit dans un journal étranger :

« Nous venons de lire dans un feuilleton d'un journal français

(*le Constitutionnel*), une prétendue *Vie de lord Byron* par M. de Lamartine.

« Quelque habitué que nous soyons au système que M. de Lamartine pratique depuis longtemps à l'égard des grandes renommées (des hommes s'entend; car, pour les femmes, il est toujours respectueux, juste, chevaleresque), habitué cependant en même temps à tenir compte de la vérité historique, nous n'avons pu retenir notre étonnement et notre dégoût en lisant cette vie.

« Cette fois M. de Lamartine s'est surpassé lui-même dans la pratique de son système. Il y a dans son talent un tel fond de richesse, il trouve tant de ressources dans son style brillant, qu'il se croit dispensé de la peine d'étudier les hommes et les choses. La vérité historique ne le préoccupe nullement, ne l'arrête jamais. M. de Lamartine était décidé à faire de lord Byron un poëte et un homme bizarre, immoral, en peu de mots inférieur à lui.

Si donc, pour composer cet homme, il avait lu ceux parmi les biographes de lord Byron qui sont dignes de foi, Moore surtout; si pour composer le poëte il avait lu toutes les poésies de lord Byron, il aurait pu être empêché dans son plan. Il a adopté le système qui convenait à son projet. Pour faire le portrait de l'homme, il s'est borné à choisir et à altérer les faits et les citations qui peuvent prêter ou s'expliquer par des blâmes, et il s'est tu sur celles qui dénoncent des belles qualités et des vertus. Pour caractériser le poëte, il s'est appuyé aux poëmes de sa première manière, à ses poëmes de jeunesse, et il a passé sous silence ou il a flétri comme des œuvres sans talent ou sans moralité la plupart de ses vrais chefs-d'œuvre. Si on voulait sonder ses motifs, si on voulait se servir par représailles de la même méthode contre lui, on pourrait bien appeler cette *Vie* ainsi composée une *mauvaise action*. Mais, pour ne pas nous départir du respect qui est dû même au génie qui ne le respecte pas chez les autres, nous ne voulons regarder ce travail que comme une erreur, sans que nous ayons la moindre espérance qu'il soit avoué comme tel par son auteur. Mais ce que nous faisons bien plus qu'espérer, ce dont nous sommes certain, c'est que quelque chevalier descendra dans l'arène pour relever les droits, non des faibles (car le mot faiblesse ne peut s'associer à un esprit comme celui du grand poëte anglais), mais pour restituer ses droits à la vérité et à la justice.

Jusque-là, contentons-nous de dire que cette *Vie de lord Byron* n'est qu'une mauvaise compilation hâtive qui ne mérite pas d'être appelée une biographie, étant basée sur des faits et des appréciations éloignés de *toute vérité*, mais est plutôt une calomnie artistique, indigne de Lamartine et de lord Byron.

II

LE PORTRAIT PHYSIQUE DE LORD BYRON.

Cette lettre a été adressée à M. de Lamartine, qui avait demandé à l'auteur de ces pages de lui faire le portrait physique de lord Byron.

Mon cher Monsieur de Lamartine,

Au moment de partir, je tiens à vous envoyer quelques explications qui seront des excuses. Vous m'avez demandé de vous faire le portrait physique de lord Byron, et moi je vous l'ai promis. Mais ma promesse a été présomptueuse. Toutes les fois que j'ai essayé de le tracer, j'ai dû déposer la plume, découragé que j'étais en découvrant trop d'obstacles entre mon souvenir et mes expressions. Mes essais me semblaient parfois être une profanation par leur

insignifiance, d'autrefois ils se coloraient d'un enthousiasme extrême, et qui pourtant me semblait impuissant dans ses effets, ou bien ridicule par son impuissance. Les images conservées dans la pensée en traits presque divins s'altèrent trop dans le court passage du cerveau à la plume.

Dieu a créé des êtres d'une beauté tellement harmonieuse et idéale qu'ils échappent à toute analyse, à toute description. De ce nombre privilégié était lord Byron. Sa beauté merveilleuse n'a jamais pu être saisie, ni par le pinceau, ni par le ciseau de l'artiste. Elle résumait dans un type ravissant la plus haute expression de tous les genres de beauté. Si son génie et son grand cœur eussent dû se choisir une forme pour être dignement représentés, ils ne pouvaient pas en choisir une autre! On y voyait resplendir le Génie, on y observait tous les effets, tous les mouvements d'une grande âme, et d'un cœur éminemment bon et sensible, réunissant même des contrastes qui ne se trouvent jamais réunis. Ses regards saisissaient et traduisaient tous les sentiments qui l'animaient avec une rapidité et une transparence qui faisait dire à sir Walter Scott, voyant son jeune émule, « *que sa belle tête ressemblait à un beau vase d'albâtre éclairé par une lampe intérieure.* » Ainsi le voir, c'était bien comprendre la fausseté profonde des bruits répandus sur son caractère. La foule, par son obstination à l'identifier avec les types imaginaires de ses poëmes, et à le juger d'après quelques excentricités de sa première jeunesse, et

quelques audaces de pensée et d'expression, s'était composé un lord Byron factice, parfaitement différent du lord Byron réel. Des calomnies qu'il a couvertes malheureusement de son dédaigneux silence, ont circulé comme des vérités acceptées. Le temps en a déjà fait justice en grande partie, mais il serait inexact de dire qu'elles sont toutes dissipées. Lord Byron se taisait parce qu'il comptait sur le temps. Tous ceux qui l'ont vu, ont dû subir le charme qui l'enveloppait comme une atmosphère sympathique, qui lui gagnait tous les cœurs. Mais que dire à ceux qui ne l'ont pas vu? de regarder les portraits qu'ont faits de lui Saunders, Phillips, Holmes et Westall? Ces portraits, quoique d'artistes distingués, sont tous remplis de grands défauts. Le portrait de Saunders lui donne des lèvres épaisses, au lieu de ses lèvres d'une harmonieuse perfection; Holmes lui donne presque une grosse tête au lieu de sa tête si élégante et si bien proportionnée! Dans celui de Phillips, l'expression qui domine est celle d'une hauteur et d'une dignité affectée, que ceux qui l'ont connu ne lui ont jamais vue.

« Ces portraits (dit Dallas), offriront bien à l'étran-
« ger et à la postérité ce qui est possible au pin-
« ceau de produire quant aux traits; mais le charme
« de la parole et la grâce des mouvements doivent
« être abandonnés à l'imagination de ceux qui n'ont
« pas eu occasion de l'observer. Aucun pinceau n'est
« doué du pouvoir de les peindre. »

Celui de Westall est supérieur aux autres, mais il

n'approche pas encore de l'original. Quant aux copies et aux gravures qu'on a tirées de ces tableaux et livrées à la circulation, elles sont toutes exagérées, et méritent le nom de caricatures.

Trouvera-t-on son portrait dans les descriptions de ses biographes? Mais les biographes cherchent bien plus à amuser ou à étonner, pour se faire lire, qu'à rester dans la simple réalité.

Toutefois on ne pourrait nier que dans les portraits que plusieurs en ont fait, et entre autres Moore, Dallas, sir Walter Scott, d'Israëli à Londres, la comtesse Albrizzi à Venise, Beyle (Stendhal) à Milan, lady Blessington et Mme Shelley en Italie, il n'y ait beaucoup de vérité, avec des nuances qu'il est nécessaire d'expliquer. Je citerai donc leurs propres paroles, préférant à mes propres impressions le témoignage unanime de ceux qui l'ont vu, soit amis, soit indifférents. Voilà ce qu'en dit Moore.

« La beauté de lord Byron était de l'ordre le plus élevé, réunissant la régularité des formes à l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les passions les plus opposées depuis la gaieté la plus enjouée, jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse, jusqu'au mépris et à la colère la plus concentrée; et c'est alors qu'on pouvait dire de ses yeux ce qu'on avait dit de ceux de Chatterton, *que du feu roulait dans leur centre* (*that fire rolled at the bottom of them*).

« Mais c'était surtout dans la bouche et dans le menton que résidait sa plus grande beauté, ainsi que la plus grande expression de sa belle physionomie. »

« Plusieurs portraits ont été faits de lui (dit Mme Shelley, une de ses belles critiques) avec plus ou moins de succès, — mais l'extrême beauté de ses lèvres a toujours échappé à tous les peintres et à tous les sculpteurs. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fît pâlir, ou le dédain relever, ou le triomphe sourire, ou se ployer par la tendresse et par l'amour. Cette extrême facilité d'expression était parfois presque pénible; — car je l'ai vu, quelquefois avoir l'air dur et froid, et puis, dans un instant, devenir radieux comme le soleil, avec une douceur si ineffable dans ses regards[1], et ses yeux s'illuminer d'une anxiété tellement affectueuse que dans ce tableau qui se présentait aux yeux, l'homme et le lord étaient oubliés, et je dirai presque qu'on le regardait avec une profonde curiosité; car il paraissait la personnification du Dieu de la poésie, du Dieu du Vatican, conversant avec les fils et les filles des mortels. »

« Sa tête (continue Moore) était remarquablement petite; son front était plutôt haut que large, et le paraissait encore davantage, parce qu'il tenait ses cheveux rasés vers les tempes (pour les conserver, disait-il), les laissant se jouer sur le haut de la tête en une profusion de boucles naturelles, brillants, soyeux, du plus beau châtain brun, ce qui donnait le dernier fini à sa beauté. — Lorsqu'on ajoutera à tout cela que son nez, quoique peut-être un peu épais, était cependant charmant; que ses dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur, sa peau d'une belle pâleur, on pourra se faire quelque idée (autant que par la parole on peut la donner) de sa beauté. Sa taille était moyenne, car il avait cinq pieds huit

1. Portant sur ses lisses quelque chose de plus doux qu'un sourire.

pouces et demi, mais il paraissait grand et élancé; ses membres étaient longs et bien proportionnés. Ses mains étaient d'une extrême blancheur, et de la forme délicate (aristocratiquement petite) qui indique, selon ses idées, la haute naissance. Lorsque je le vis la première fois (dit Moore encore) « parmi les impressions qu'il me causa, je dois mentionner celle que produisit sur moi son air si plein de noblesse, sa beauté, la douceur de sa voix et de ses manières, sa bienveillance. Étant en deuil de sa mère, la couleur de son habit, ainsi que ses cheveux soyeux, brillants, naturellement bouclés et pittoresques, faisaient encore ressortir davantage la pâleur pure, spirituelle et éthérée de ses traits, dans l'expression desquels, lorsqu'il parlait, il y avait un jeu continuel de pensées pleines de vivacité, quoique la mélancolie fût leur caractère habituel lorsqu'ils étaient en repos. »

Quand Moore le revit à Venise, huit ans après la première impression que sa beauté lui avait faite à Londres (1812), il trouva un changement dans le caractère de cette beauté.

« Ayant pris (dit-il) un peu d'embonpoint, et portant, à ce moment-là, ses cheveux et sa barbe différemment arrangées, sa figure avait perdu un peu de cet air délicat et éthéré qui l'avait distingué auparavant, mais il était toujours *éminemment* beau; et à la place de ce que ses traits pouvaient avoir perdu de leur caractère si romanesque, ils étaient devenus plus adaptés à exprimer cette gaieté spirituelle et archaïque (*arch vaggish wisdom*), ce jeu épicuréen de plaisanterie qu'il avait montré être également inhérent à sa nature si prodiguement douée; tandis que par cette petite augmentation de rondeur dans

ses contours, sa bouche si belle, et son menton si parfaitement conformé, sa ressemblance avec l'Apollon de Belvédère était devenue encore plus frappante. » (Moore, p. 248, 2e vol.)

Voilà maintenant ce que dit lady B.... qui l'a vu quelques semaines seulement avant son dernier départ pour la Grèce. Cette dame s'était formé de lui un idéal tout à fait différent. — Selon elle lord Byron aurait dû être constamment mélancolique et affecté, d'après différents portraits et d'après quelques-uns des types de ses poésies. Mais si elle n'osait pas, pour ne pas causer de la jalousie aux vivants, laisser éclater et condenser son admiration, elle la faisait comprendre en détail.

« Il y a des moments (dit-elle) où la figure de lord Byron est tout ombragée par la forme pâle de la pensée. »

« *Shadowed over with the pale cast of thought*, » et à ces moments-là sa tête pouvait bien servir de modèle à un sculpteur ou à un peintre, pour représenter l'idéal de la poésie. — La forme de sa tête est particulièrement bien conformée; son front est haut, éminemment indicatif du pouvoir de l'intelligence; ses yeux sont pleins d'expression; son nez, peut-être un peu épais de face, est charmant de profil. Ses sourcils sont parfaitement dessinés et flexibles; mais sa bouche surtout est la perfection même, ayant comme dans la forme grecque la lèvre supérieure petite et relevée, et toutes les deux aussi gracieusement ciselées (pour employer la phrase artistique) que ceux d'une *statue antique*. Il y a parfois dans cette bouche une expression de mépris qui ne détériore pas sa

grande beauté et qui n'est point affectée, comme on a dit, mais bien naturelle, et dont la cause est dans la particularité de sa forme; son menton est parfaitement formé et pas du tout épais, et termine à merveille sa figure d'un ovale parfait. — J'ai rarement vu de plus belles dents que celles de lord Byron, et jamais un teint plus uni et plus beau; car, quoique très-pâle, sa pâleur n'est point celle de la mauvaise santé, mais la belle pâleur particulière aux personnes d'une disposition pensive. Il est si excessivement maigre que sa figure a presque l'air d'un adolescent; et cependant il y a quelque chose de si frappant dans toute sa personne, qu'on ne peut pas à moins de voir en lui un être extraordinaire. Le défaut de son pied est à peine sensible, et même en y réfléchissant, je ne saurai dire si c'est dans le pied droit ou dans le pied gauche; ses mains sont les plus petites mains d'homme que j'aie jamais vues, d'une forme exquise, d'une délicate blancheur, avec des ongles couleur de rose, et marqués d'un croissant perlé au fond, et si polies qu'elles ressemblent à ces coquillages d'un rose délicat qu'on trouve sur les bords de la mer. — Il doit tous ces avantages à la nature, et, moins que personne de ma connaissance, à sa toilette. — Sa voix et son accent sont particulièrement clairs et harmonieux; et sa prononciation est si distincte, que, quoique le ton général de sa conversation soit bas, on ne perd pas un mot; son rire est une musique, mais rarement il se l'est permis pendant notre visite, et lorsqu'il l'a fait, il était promptement suivi par un aspect plus grave, comme s'il n'avait pas aimé cette démonstration de gaieté; ses manières, dans l'ensemble, ont un charme extrême, et plus attrayantes que si elles avaient plus de dignité. »

Le portrait de ces deux dames ne peut pas être

soupçonné de partialité; car la première, à tort ou à raison, ne jouissait pas de la sympathie de lord Byron et elle le savait; l'autre avait aussi des petites blessures d'amour-propre à lui pardonner, et, pour ne pas faire naître de petites jalousies auprès de certaines personnes qui l'entouraient et qui avaient des prétentions à la beauté, elle était obligée de modérer ses éloges.

Voici le portrait qu'en fait une troisième dame, la comtesse Albrizzi, de Venise, quoiqu'elle, aussi blessée dans son amour-propre par le refus que lord Byron lui fit de lui laisser écrire son portrait, et de lui continuer ses visites à Venise.

« Quelle sérénité (dit-elle) sur son front, orné des plus beaux cheveux châtains, brillants, soyeux, naturellement bouclés, quelles variétés d'expression dans ses yeux couleur du ciel! Ses dents, pour la forme, pour la transparence, ressemblaient à de véritables perles; ses joues avaient la délicate nuance d'une feuille de rose pâle; son cou, qu'il portait découvert, autant que l'usage de la bonne société le permettait, semblait moulé, et il était d'une grande blancheur. Ses mains étaient aussi belles que si elles étaient une œuvre d'art. Toute sa personne ne laissait rien à désirer, et particulièrement pour ceux qui trouvaient plutôt une grâce qu'un défaut dans une certaine légère ondulation de sa personne lorsqu'il entrait dans un salon, et dont on n'était pas même assez frappé pour en demander la cause, ce défaut étant à peine perceptible. »

Puisque j'ai nommé le défaut de son pied, avant de

citer d'autres témoignages de sa beauté, je veux m'arrêter un peu sur ce défaut, qui était l'unique imperfection de cet être si brillamment favorisé et dont tous ceux qui marchent droit en ont fait un grand bruit. En quoi consistait-il donc ce défaut? puisque tout devient célèbre chez un homme célèbre? Était-il visible? Était-il vrai que lord Byron fut si sensible à cette imperfection? Voici la vérité.

Aucun défaut n'existait dans la conformation de ses pieds, ni de ses jambes; cette légère infirmité n'était autre chose que le résultat de la faiblesse d'une de ses chevilles.

Son habitude de rester sans cesse à cheval, avait amené la maigreur qu'on aurait remarquée dans ses membres, lorsqu'après sa mort il fut examiné. Du reste, la meilleure preuve de tout cela, a été consignée encore dernièrement dans un journal anglais:

« Madame Wildman (la veuve du colonel qui avait acheté Newstead, disait ce journal), a fait don, il y a quelques jours, d'un grand nombre d'objets ayant appartenu à lord Byron au musée de la Société naturaliste de Nottingham; parmi ces objets il y a les moules sur lesquels les bottes et les souliers de lord Byron étaient faits. Ces moules sont à peu près longs de neuf pouces, étroits, et généralement d'une forme symétrique. Ils étaient accompagnés par l'affirmation suivante de M. Swift, cordonnier, qui a fait les bottes et les souliers de Sa Seigneurie depuis 1805 à 1807. Swift est encore vivant et continue à résider à Southwell. Son témoignage, quant à

la réalité des moules et à la nature du défaut de lord Byron à l'égard duquel il y a eu tant d'assertions contradictoires, les voici :

« William Swift, cordonnier à Southwell (Nottinghamshire), ayant eu l'honneur de travailler pour lord Byron quand il séjournait à Southwell depuis l'année 1805 jusqu'à 1807, affirme que ceux-ci sont bien les moules sur lesquels les bottes et les souliers de Sa Seigneurie étaient faits, et que la dernière paire lui a été livrée le 10 mai 1807. Il affirme de plus que Sa Seigneurie n'avait pas du tout un pied-bot comme on a prétendu, mais que *ses deux pieds étaient bien également conformés*, seulement l'un était d'un pouce et demi plus petit que l'autre. Le défaut n'était point dans le pied, mais dans la cheville, qui étant faible, laissait le pied se tourner en dehors. Pour remédier à cela, Sa Seigneurie portait une bottine très-mince et légère, fortement lacée au-dessous de son bas ; lorsqu'il était petit, on lui faisait porter un fer avec une jointure à la cheville qui passait derrière la jambe, et qui était attaché derrière le soulier. Le mollet de sa jambe était moins fort que l'autre, et c'était sa jambe gauche.

« *Signé* : WILLIAM SWIFT. »

Voici donc à quoi se réduisait ce défaut dont on a fait tant de bruit, et qu'on a traité de difformité. Quant à être visible, tous ceux qui l'on connu ont attesté qu'il l'était si peu, qu'il était même *impossible de s'apercevoir dans laquelle des jambes ou des pieds il résidait*. A tous les témoignages déjà cités j'en ajouterai un autre.

« Son défaut (dit M. Galt) était bien peu visible. Il avait une manière de marcher qui le rendait à peine sensible, et même qui le rendait *tout à fait imperceptible.* J'ai passé plusieurs jours à bord d'un vaisseau avec lui, sans lui découvrir ce défaut; et réellement il était si peu visible, qu'il y a eu toujours le doute qu'il fût l'effet d'un accident temporaire ou d'une mal-conformation de son pied. » (Galt, *Vie de lord Byron.*)

Tous ceux qui l'ont connu s'étant donc accordés dans ce jugement, ce qu'en peuvent dire ceux qui ne l'ont pas connu n'a aucune valeur. Mais si, dans l'appréciation matérielle du défaut, ils n'ont pas pu se tromper, plusieurs se sont trompés dans l'appréciation morale, en prétendant que lord Byron était très-sensible à ce défaut pour des raisons imaginaires. Cette sensibilité à un degré extrême, a été une pure exagération de ses biographes. Quand il l'a éprouvée (ce qui a été toujours à un degré modéré), c'est parce que physiquement il en souffrait. Car, au-dessous de la semelle du pied faible, il éprouvait parfois une sensation douloureuse, surtout quand il se promenait longuement à pied.

« Une fois à Gênes (dit Mme G.), il descendit avec moi la colline d'Albaro jusqu'à la mer, par une petite ruelle mal pavée et très-escarpée. Arrivé sur le bord de la mer, il était très-bien portant et très-gai. Mais il faisait ce jour-là une grande chaleur; le retour le fatigua beaucoup, et, en rentrant chez lui, je lui dis qu'il me paraissait souffrant : « Oui, me dit-il, je souffre beaucoup de mon pied;

« on n'imagine pas combien cette souffrance est grande « parfois ; » et il continua à me parler de ce défaut avec la plus grande simplicité et indifférence. »

Il en plaisantait même très-souvent, tant il était supérieur à cette faiblesse : « Prenez garde ! lui dit une fois le comte Ganiba, qui l'accompagnait dans sa promenade à cheval, lorsqu'ils arrivèrent à un passage dangereux, prenez garde de ne pas tomber et de vous casser le cou. — Je ne l'aimerais pas certainement, répondit lord Byron, mais si cette jambe dont je ne fais pas grand usage se cassait, cela me serait égal, et peut-être pourrai-je m'en procurer une meilleure. »

Cette sorte de honte qu'il en eut éprouvé et qui serait puérile, se résumait donc en réalité à en éprouver quelquefois une souffrance physique, mais qui n'empêchait en rien sa force et son élégance dans les exercices corporels qu'il aimait tant. Sa beauté n'en était nullement altérée, et je veux en citer encore quelques autres témoignages. Je commencerai par celui de M. N. qui se trouvait à Constantinople, quand lord Byron y arriva pour la première fois, et qui dans une Revue après sa mort, le décrit ainsi :

« Un étranger entra alors dans le bazar. Il portait un habit rouge écarlate richement brodé en or, dans le style des uniformes des aides de camp. Il était suivi par un janissaire attaché à l'ambassade anglaise, et par un cicérone ; il semblait avoir à peu près vingt-deux ans. Les traits étaient d'une délicatesse

si remarquable, qu'on lui aurait presque trouvé une apparence féminine, sans l'expression virile de ses beaux yeux bleus. En entrant dans une salle il ôta son chapeau à plumes, et alors il fit voir une tête de cheveux bruns dorés, naturellement frisés, qui n'augmentaient pas peu la beauté extraordinaire de son visage. L'impression que sa personne fit sur moi fut telle qu'elle est toujours restée profondément gravée dans ma pensée ; et quoique quinze ans soient passés là-dessus, le temps n'a pas dans le moindre degré diminué la force de cette impression. » Et puis en parlant de ses manières : « Il y avait une telle irrésistible attraction dans ses manières, que seulement ceux qui ont eu la bonne fortune d'être admis dans son intimité peuvent en avoir senti la puissance. »

Moore demandait un jour à lady Holland si elle croyait que lady Byron eût vraiment aimé lord Byron. « Cela pouvait-il ne pas être? répondit lady Holland. Était-il possible de ne pas aimer un être si aimable, *so loveable.* Je le vois encore là, ajoutait-elle, tout enveloppé dans cette grande lumière; oh! qu'il était beau! »

Une des choses les plus difficiles à définir était la nuance de ses yeux. C'était un mélange de bleu, de gris et de violet, et ces nuances dominaient selon la pensée qui occupait son esprit ou son cœur. « Je vous prie, chère, disait un jour la petite Éliza, gagnée elle aussi à l'enthousiasme de sa sœur, quelle est la couleur des yeux de lord Byron? »—« Je ne sais, je

les crois foncés, répondait miss Éliza, mais ce que je sais c'est qu'ils ont une splendeur surhumaine. » Et puis, un jour les ayant mieux fixés, pour s'assurer de leur couleur. « Ils étaient les plus beaux yeux du monde, dit-elle, mais ils n'étaient pas noirs comme il m'avait semblé au premier abord. Leur nuance était la belle nuance des yeux de Marie-Stuart, et ce sont ses longs cils noirs qui les faisaient paraître bruns. Jamais plus, je n'ai vu, ni avant, ni après, des yeux semblables! Quant à ses mains, elles étaient les plus belles mains d'homme que j'aie jamais vues. Sa voix était une mélodie suave. » (Miss E. Smith.)

Sir Walter Scott était enchanté quand il pouvait s'extasier sur la beauté extraordinaire de lord Byron. Un jour, chez M. Home Dummond, il fit éclater son enthousiasme ainsi : « Quant aux poëtes, dit-il, j'ai vu tout ce qu'il y a de mieux dans notre époque, et quoique Burns eût les yeux les plus magnifiques qu'on puisse imaginer, jamais je n'ai pensé qu'aucun d'eux pourrait donner à un artiste l'idée exacte de ce caractère, *excepté Byron.* Ses portraits *ne donnent pas la moindre idée de lui;* le vernis y est, mais il manque le rayon pour l'éclairer. La beauté de lord Byron, ajoutait-il, est une beauté qui *fait rêver.* »

Le colonel Wildeman, son camarade à Harrow et son ami, disait toujours : « *Lord Byron est le seul homme parmi tous ceux que j'ai vus, qu'on puisse*

appeler, sans restrictions, un homme vraiment beau. »

D'Israëli, dans son roman *Venetia*, parle en ces termes de la beauté d'Hubert (qui est lord Byron), lorsque Venetia trouve son portrait : « Cet être, d'une beauté surnaturelle, est son Père. Le génie était gravé sur son front sublime, et parlait dans son œil brillant ; la noblesse était dans toute sa personne ; ce chevaleresque poëte était son père. Tout l'orgueil des nobles passions, toute la gloire d'une intelligence créatrice, semblait gravée sur son front. Avec toute sa merveilleuse beauté, il semblait un être né pour la grandeur. Elle avait lu, elle avait rêvé des êtres semblables, mais jamais elle n'en avait vu. » Et puis ailleurs : « La réalité surpassait tous les rêves les plus exagérés de son imagination ; les plus brillantes visions de grâce, d'amabilité et de génie semblaient personnifiées dans cette forme. Sa beauté était rayonnante, sa taille était moyenne ; mais il y avait dans tous ses mouvements une grâce exquise, et dans l'ensemble de ses traits un charme extraordinaire et tout-puissant ; ses lèvres et son menton avaient la forme de celle d'Antinoüs, et exprimaient la tendresse ardente et passionnée ; mais la mélancolie efféminée de l'œil, et le front étroit et peu expressif d'Antinoüs étaient chez lui remplacés par l'expression profonde et pénétrante de la pensée ; des deux côtés de son front serein et ouvert descendaient les boucles de sa luisante et soyeuse chevelure, et ses

yeux, larges et profonds, rayonnaient avec une énergie toute spirituelle, et brillaient comme deux sources d'eau cristalline qui réfléchiraient les beautés d'un ciel plein de reconnaissance. »

(D'Israëli.)

M. Beyle (Stendhal) écrit à Madame L. Swanton Belloc : « Ce fut pendant l'automne de 1816, que je rencontrai lord Byron au théâtre de la Scala à Milan dans la loge du ministre de Brême. Je fus frappé des yeux de lord Byron, au moment où il écoutait un sestetto de l'opéra de Mayer intitulé *Elena*. Je n'ai vu, de ma vie, rien de plus beau, ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme. » Et plus loin il ajoute qu'un jour il l'a vu écoutant Monti déclamer son premier chant de la Mascheroniane. « Je n'oublierai jamais, dit-il, l'expression divine de ses traits, c'était l'air serein de la puissance et du génie. »

On pourrait continuer à remplir bien des pages encore avec les citations des personnes qui l'ont vu ; leur caractère particulier est qu'elles se ressemblent toutes ; ce qui prouve bien le fond de vérité qu'elles renferment. J'en ajouterai une encore de Mme Shelley, qui est plus près du vrai et qui résume toutes les autres. « Lord Byron, a dit cette femme si dis-

tinguée, était le premier esprit de son siècle et le plus beau de tous les hommes. »

Dans tous ces portraits, il y a du vrai; mais ils sont encore insuffisants, incomplets, et ne peuvent donner à ceux qui ne l'ont jamais vu, qu'une idée affaiblie de son sourire, de cette bouche que les artistes n'ont jamais donnée qu'aux divinités, et dont la fonction ne semblait pas *pouvoir jamais être corporelle, mais toute intellectuelle et divine*, de ses beaux yeux qui passaient d'une nuance à l'autre selon la pensée ou le sentiment qui dominait dans son âme, mais dont l'expression habituelle était une douceur énergique et infinie; de son front ravissant et sublime; de sa voix mélodieuse qui attirait et captivait, et de cette sorte de rayonnement des beautés de là-haut qui éclatait autour de lui.

Il ne faut pas s'étonner de cette impuissance des artistes et des biographes; car, quoique sa forme extérieure fût d'une si parfaite régularité, sa plus grande beauté, cependant, lui venait de l'âme. Les émotions de son cœur et le mouvement de son intelligence portaient sur son visage une telle variété, une telle mobilité, qu'à l'artiste qui devait le peindre, il ne pouvait suffire de le voir et de l'étudier, comme on le fait ordinairement pour des organisations moins élevées et moins complètes. Il aurait donc fallu l'observer plutôt dans la variété des émotions de l'âme, dans ses heures de repos, dans la joie même d'exis-

ter, d'aimer et d'être aimé, si jeune, si beau et si admiré! Car c'était alors que sa beauté devenait, pour ainsi dire, radieuse et brillante comme un rayon de soleil. Il aurait fallu le voir aussi dans les moments sublimes où il subissait la loi du génie, où tourmenté par le besoin d'épancher les émotions et les idées qui s'agitaient dans son esprit, on osait à peine l'approcher, se sentant trop hors de proportion avec lui; et puis, lorsque descendu de ces hauteurs, on le retrouvait paré des grâces les plus simples, de bonté naïve, s'intéressant et s'amusant de tout comme un enfant. On se surprenait alors à contempler cette beauté sereine, qui, sans rien ôter à l'admiration qu'elle excitait, le rapprochait plus de nous, le rendait plus accessible, plus familier, en comblant un peu la distance qui nous séparait de lui. Mais surtout il aurait fallu le voir dans les derniers temps de son séjour en Italie, lorsque son âme se livrait à des combats cruels où la vertu et l'héroïsme devaient l'emporter sur ses affections, sur ses intérêts matériels, et même sur ses goûts de repos et de tranquillité; lorsque sa santé, devenue un peu délicate, semblait effacer chaque jour davantage tout élément terrestre, pour laisser dominer la partie spirituelle de son être. Et pourtant l'eût-on vu comme nous l'avons vu, comment l'exprimer avec les instruments des arts? Ne faut-il pas du génie pour interpréter le génie? Thorwalsen seul, a pu ressembler dans son marbre un peu de la beauté achevée et régulière de sa forme et de l'expression sublime de son âme. Si vous l'aviez vu, vous auriez

répété avec sir Walter Scott, que les portraits ne donnent pas l'idée vraie de lui.

Et non-seulement vous auriez vu sur sa figure ravissante et sublime le démenti de toutes les allégations absurdes qu'on a fait circuler sur lui, mais aussi une âme encore plus admirable que son génie, et supérieure aux actes qu'il a accomplis sur la terre ; vous y auriez lu en traits expressifs, non-seulement ce qu'il était déjà : un homme vertueux, mais les promesses d'une perfection morale et intellectuelle se développant de plus en plus. Si cette marche vers la perfection a pu être voilée un moment, par l'agitation de sa vie et par les conséquences de chagrins immérités, elle a été bien prouvée par toute sa conduite dans la fin de sa vie, et par les derniers chefs-d'œuvre qu'il a produits. Car ses poëmes ont pris, d'année en année, une beauté de plus en plus achevée et n'ont fait que s'élever par la profondeur des conceptions, par la force de l'exécution, par la tendance morale, surtout dans ses drames où l'on trouve des types qui, sans jamais s'éloigner du vrai, surpassent en beauté, en pureté, en délicatesse, en grandeur, en héroïsme, tout ce que les autres poëtes de l'Angleterre avaient jamais su imaginer. Shakspeare n'a pas, dans toutes ses belles créations, une âme plus noble qu'Angiolina, une âme plus tendre que Marina, une âme plus héroïque que Myrra. Oui, à mesure que son génie grandissait et mûrissait,

son âme se purifiait aussi et se perfectionnait. Mais Dieu qui ne permet pas la perfection ici-bas, n'a pas voulu que, arrivé à ce point, il restât sur la terre! Seulement, et peut-être pour le dédommager des injustices dont il avait souffert, il lui a accordé, à la fleur de sa jeunesse, une fin digne de lui : la fin d'un homme vertueux, d'un héros et d'un sage.

Pardonnez-moi cette longue lettre, car si j'ai osé vous parler si longuement de la beauté physique et morale de l'illustre Anglais, c'est parce que le génie sait admirer le génie, et que, d'un aussi grand génie que celui de lord Byron on peut tout dire, sans crainte de fatiguer.

1856.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

PORTRAIT FRANÇAIS.

« Je vois la plupart des esprits de mon temps « faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles « et généreuses actions anciennes, leur donnant « quelque interprétation vile, et leur controuvant « des occasions et des causes vaines. — Grande « subtilité.

« La même peine qu'on prend à détruire de ces « grands noms, et la même licence je la prendrais « volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule, à « le hausser. » (MONTAIGNE, chap. Gloire.)

Le portrait moral de lord Byron est encore bien loin d'être fait. Bien des causes se sont réunies pour le rendre difficile, et non ressemblant. Dans l'ordre physique par sa beauté, dans l'ordre intellectuel par son génie et dans l'ordre moral par les rares qualités de son âme. Lord Byron a certainement été un homme phénoménal. Le monde le reconnaît, seu-

lement il n'est pas encore d'accord sur la nature ni sur la valeur morale du phénomène. Mais comme tous les phénomènes qui après leur cause première et surnaturelle, ont des causes occasionnelles et secondaires qu'il est nécessaire d'examiner pour les comprendre; également pour expliquer cette nature phénoménale, il ne faut pas négliger d'observer les causes qui ont dû agir plus particulièrement sur l'individualité de lord Byron.

Ses biographes se sont plutôt arrêtés aux effets qu'aux causes.

Moore lui-même qui est parmi tous le meilleur (sinon même le seul qui mérite le nom de biographe), avoue bien la nature phénoménale de lord Byron et ses conséquences, mais il ne cherche pas assez les causes.

Il y avait chez lord Byron (dit-il) une complication tellement extraordinaire et sans exemple de qualité, que lorsqu'on essaye de les analyser on en est ébloui, on en a un tel vertige que par la crainte de tomber dans des contradictions on s'abstient de les analyser.

Voici ses propres paroles :

« Si variés et si contradictoires étaient ses attributs aussi bien moraux qu'intellectuels, que l'on peut bien dire que lord Byron n'a pas été un seul homme, mais plusieurs. Et vraiment ce ne serait pas exagérer que de dire qu'en partageant toutes les qualités de son seul esprit, il en sortirait une plura-

lité de caractère, tous différents l'un de l'autre et tous vigoureux.

« C'était à cause de cet aspect multiforme sous lequel il se présentait que le monde fut amené pendant sa courte et étonnante carrière à le comparer avec une medley host de personnages presque tous différents l'un de l'autre, dont lui-même en plaisantant en donnait la liste dans un de ses journaux. L'objet de toutes ces comparaisons contradictoires est probablement un être différent d'eux, mais comment et en quoi, c'est plus que je ne sais moi-même, ni aucun autre. »

Mais Moore, en se bornant à expliquer la richesse extraordinaire de cette nature par des effets, par sa grande mobilité, par la franchise qui lui mettait toujours le cœur sur les lèvres, par l'impressionnabilité extrême qui le rendait tributaire des impressions du moment, par ce goût enfantin on peut dire d'étonner et de plaisanter, Moore ne s'élève point aux véritables causes du phénomène, il ne fait qu'enregistrer des effets qui deviennent, il est vrai, des causes, lorsqu'ils attirent sur lord Byron des faux jugements, lorsqu'ils ouvrent l'issue à la calomnie, mais qui redeviennent encore des causes, mis en face d'une antérieure.

Sans adopter le système de l'influence des races lorsqu'on veut le porter jusqu'à ses extrêmes conséquences qui nous entraîneraient aux doctrines désolantes et funestes de la fatalité et qui feraient de l'homme une machine, on ne saurait cependant nier

la grande influence des races et de leur mélange sur notre espèce.

Or c'est à cette influence des races et de leur mélange qui a été si évident sur lord Byron, que nous attribuons dans sa mesure raisonnable la nature phénoménale du grand poëte anglais.

Lord Byron, comme on le sait, descendait par son père de la noble race des Birons de France. Ses ancêtres accompagnèrent et aidèrent Guillaume le Conquérant à soumettre l'Angleterre, et ne cessèrent jamais d'être des héros sur les différents champs de bataille, où se continua et se raffermit la conquête.

Dans sa famille, les sympathies de la race originaire restèrent toujours vivantes.

Son père, ce jeune officier si beau et si brillant, ne se trouvait content qu'en France. Il était très-lié avec le maréchal de Biron, qui le regardait comme un parent éloigné. Il s'établit même à Paris avec sa première femme, la marquise de Carmartheu. Il y amena sa seconde femme aussitôt qu'il l'eut épousée; ce fut en France qu'elle devint grosse de lord Byron (le noble poëte), et elle était tellement avancée dans sa grossesse que, obligée de regagner l'Angleterre pour y faire ses couches, elle ne put arriver à Londres et accoucha à Douvres. Et enfin ce fut encore en France que le père de lord Byron mourut, à l'âge de trente-cinq ans. Par sa mère, Écossaise et alliée à la race royale des Stuarts, il tenait à l'Écosse.

L'influence de la conquête normande qui a si puissamment modifié l'ancien habitant de la Grande-

Bretagne, et en a fait l'Anglais d'aujourd'hui, est restée encore beaucoup plus grande par héritage dans quelques familles de la haute aristocratie, où phénoménalement elle reparaît et se constate plus ou moins dans quelques individus. Mais nulle part et jamais elle ne s'est peut-être montrée d'une façon plus lumineuse que dans la personne physique, morale et intellectuelle de lord Byron.

Cette double et triple origine était déjà très-visible dans le caractère de sa beauté physique. Sans analogie avec le type de beauté des hommes de son pays (beauté qui rarement se sépare d'une certaine roideur un peu froide), celle de lord Byron semblait réunir à la plus grande énergie septentrionale, l'éclat d'un ciel méridional et la douceur que les ombres projettent sur celui d'Ossian.

L'influence de ce mélange de race était également évident dans son caractère moral et intellectuel.

Il tenait à la race gauloise, modifiée par les éléments celtiques et latins par sa mobilité et vivacité, par son penchant à une plaisanterie spirituelle, remplie de saillie par une sorte de sentiment du comique plein de finesse, qui semblait mêler de la gaieté même à la douleur, par ces sourires et ces ironies qui cachent ou découvrent une haute philosophie, par son besoin de rire sans malice, par toutes ces qualités aimables dans le rapport de la vie sociale, qui en faisaient un être d'une irrésistible séduction. Il y tenait également par sa sensibilité exquise, par sa bienveillance expansive, par sa politesse, par sa

souplesse, par son aptitude universelle qui lui rendait possibles tous les genres de succès; par sa grande générosité, par son amour de la gloire, par sa passion de l'honneur, par son instinct des grandes choses, par un courage qui aurait pu sembler téméraire s'il n'avait pas été héroïque, et qui lui mettait toujours la plaisanterie sur les lèvres en face des plus grands dangers, et même de la mort, par sa passion de l'action, et enfin par les petites exigences de son corps et par les grandes de son esprit. Il tenait à la même race encore par ses défauts, par un certain penchant à l'indiscrétion, par un manque de prudence nuisible à ses intérêts, par des impatiences et par une certaine légèreté intermittente et apparente.

Il tenait aux races septentrionales par sa vaste intelligence, par son grand bon sens pratique, qui était le fond même de son esprit qui n'a jamais laissé séparer ses pensées les plus sublimes de la justesse de l'observation et de la raison, et qui a toujours dominé son imagination au point de faire dire qu'il n'en avait pas. Il tenait aussi aux vigoureuses races germaniques par la profondeur de son esprit et de ses sentiments, par la passion de l'indépendance, par son mépris de la mort, par sa soif de l'infini, et par cette mélancolie qu'il semblait trouver au fond de toutes ses jouissances. Tous ces éléments séparés dans les individus en France, séparés en Angleterre, partagés entre diverses races, et qui souvent semblent contradictoires, se trouvant donc réunis en lord

Byron, ils en ont formé une anomalie qui a confondu les critiques à système, et les biographes, même honnêtes. Et leur apparente contradiction, de cette excellente nature leur faisant perdre la boussole psychologique, la balance de la justice et de la vérité en a été altérée, et ce portrait,

« Vingt fois fait et refait, reste toujours à faire. »

Mais le plus fantastique, le moins ressemblant de tous est celui qui a généralement cours en France. Ce portrait, non-seulement n'a pas été étudié, n'a pas été fait d'après nature, non-seulement il est une véritable caricature, mais il est aussi une calomnie. Ceux qui l'ont fait ont traité son histoire comme un roman. Ils ont changé ou exagéré quelques-uns des détails de sa vie, quelques traits de son caractère, et l'harmonie des proportions de l'ensemble s'est perdue, et la laideur ou l'extravagance, qui amuse les esprits blasés, ont pris la place de la beauté et de la vérité qui trop souvent paraît froide et ennuie.

Ceux qui ont connu et aimé dans lord Byron vivant l'homme encore plus que le génie (et c'est à près tous ceux qui l'ont personnellement connu), ceux-là souffrent de cette injustice et trouvent tous que c'est un bien étrange phénomène, que de faire jouer à cet être privilégié un rôle si bizarre, si contraire à sa nature et à toute la réalité de sa vie.

Cependant si ce portrait imaginaire ressemblait davantage à celui que ses meilleurs biographes ont tracé de lui, la vérité et la justice envers sa mémoire deviendraient alors si difficiles qu'il faudrait peut-être en faire son deuil. Mais heureusement il n'en est pas ainsi; et ceux qui voudraient consciencieusement consulter ces biographes[1], sans atteindre la vérité complexe devraient du moins renoncer à l'idée que cet admirable génie fut le bizarre et peu aimable personnage qu'on s'est plu à nous retracer. Mais pour arriver à cette justice il faudrait avoir davantage le culte de la vérité.

Ce n'est pas que, même en France, quelques âmes d'élite, frappées par la lumière des faits, n'aient parfois saisi quelques traits qui mettaient sur la voie de la vérité et essayé de démontrer que lord Byron, par le caractère et la beauté de l'âme, faisait autant que par le génie honneur à la nature humaine. Mais leur voix a été étouffée sous le poids de la création bizarre et pleine de contradiction qu'on a nommée et qu'on nomme encore lord Byron. Ce portrait imaginaire a continué, à peu de modifications près, d'avoir cours et a été accepté.

Comment ce phénomène s'est-il donc opéré? Est-ce par ignorance? par légèreté? par paresse?

C'est par toutes ces causes réunies et formant faisceau.

1. Moore, Parry, Gamba.

En Angleterre, par esprit de vengeance, par ce qu'on appelle le *cant*, espèce de faux qui devient mode ; par légèreté, paresse et ignorance en France.

Les premiers parmi ces biographes français (et j'appelle par ce nom générique tous ceux qui ont voulu écrire et caractériser lord Byron), ceux-là, sans rien connaître de lui, se mirent au travail avec un lord Byron tout fait. Ils trouvaient sans doute la méthode plus facile et le résultat plus original. Mais d'*où* et de *qui* avaient-ils reçu le portrait de ce lord Byron qu'ils reproduisaient et offraient au monde? Ils l'avaient probablement reçu des quelques beaux vers de Lamartine, qui en avait puisé l'image dans sa féconde imagination, en identifiant le poëte avec les types qu'il avait créés pour ses poëmes orientaux, et en les amalgamant avec une foule de calomnies qu'on venait de mettre en circulation sur le compte de lord Byron.

Ils l'avaient reçu peut-être de certains critiques qui l'avaient accepté de quelques faiseurs de libelles, qui eux-mêmes en avaient cherché la biographie dans des articles de journaux mal renseignés ou perfidement calomniateurs, ou rangés dans des partis politiques opposés à celui de lord Byron dont on sait, par ce que nous voyons tous les matins en France, la modération et la justice envers leurs adversaires, et on peut imaginer celle de l'Angleterre, surtout à cette époque de passions si ardentes. Ils l'avaient reçu de

la main jalouse des rivaux détrônés!... expression du roman et peut-être aussi de la vengeance d'une femme distinguée par le rang et le talent, mais dont la passion atteignit la démence, ou bien expression des haines vigoureuses et implacables de quelques fanatiques qui, sans pudeur, mettant leurs rancunes et leurs intérêts mondains ou de caste à la place de l'Évangile, le dénonçaient comme un athée parce que lui-même les avait dénoncés comme hypocrites. Et enfin ils l'avaient reçu d'une foule de bruits absurdes, vagues et odieux, provoqués par sa rupture avec sa femme, et par les articles de quelques gazettes autrichiennes publiées à Venise ou à Milan.

C'est de toutes ces préventions, de tous ces nombreux éléments trop contradictoires pour pouvoir être acceptés, et à force de malveillance outrageant la logique, par conséquent la raison, que fut composé le portrait imaginaire mis à la place de la noble, simple et sublime figure de lord Byron.

Ainsi enveloppé dans cette épaisse atmosphère, obstacle à la vérité comme les nuages aux rayons du soleil, son image ne fut plus renvoyée que sous des traits fantastiques empruntés à Conrad le Corsaire, ou à Child-Harold, ou à Lara, ou à Manfred, ou à don Juan. On y cherchait des analogies qui n'existent pas, attribuant au poëte les sentiments et même les actions de ces personnages imaginaires, mais oubliant de lui reconnaître les sentiments qu'il ne prête

à aucun des caractères de ses poëmes : sentiments bons, généreux, sublimes, qui, pendant sa courte vie, ont été pour ainsi dire les éléments qui composaient cette âme grande et belle.

Toutes les accusations plus ou moins contradictoires de scepticisme et de panthéisme, de déisme et d'athéisme, de superstition et d'enthousiasme, d'ironie et de passion, de sensualité et d'idéalité, de générosité et d'avarice, lui furent attribuées comme formant son portrait moral, avec tous les contrastes et tous les antagonismes, que Dieu lui-même, l'Auteur et le Père de tout ce qui est possible, mais Créateur aussi de la logique, ne pourrait faire accorder ensemble dans un être quelconque sans en faire une espèce de nouveau *Frankenstein*, incapable de marcher et de vivre dans les conditions de la vie physique, morale et intellectuelle, de la vie normale enfin.

Et après avoir ainsi composé cette bizarre individualité, d'autant plus bizarre qu'ils ont négligé de puiser aux bonnes sources l'histoire véridique et bien simple de sa vie où, si l'on trouve quelques-uns des défauts ordinaires de la jeunesse à excuser, on trouve du moins des vertus extraordinaires à admirer, ces singuliers biographes, étonnés eux-mêmes, s'écrient : « Voilà un être bien singulier, bien bizarre, indéfinissable! »

Mais, je le crois bien ; c'est leur œuvre et non

pas le noble, aimable et sublime esprit, œuvre de Dieu, qu'il n'a fait que montrer à la terre :

« Per far di colassù fede fra noi. »

(PÉTRARQUE.)

Heureusement que si le portrait physique de lord Byron est devenu impossible à faire depuis que

« Poca terra è rimasto il suobelviso, »

il est très-possible de faire son portrait moral. En effet, sa forme invisible est là-haut, mais on en retrouvera l'image dans l'examen consciencieux de toute sa vie. Il le savait si bien, lui, qu'il demandait cette grâce peu de jours encore avant sa mort, en disant à lord Harrington, alors le colonel Stanhope, à Missolonghi : « *Judge me by my deeds.* » *Jugez-moi par mes actions.*

Il faut donc renoncer aux déclamations, à tout esprit de système, et s'appuyer sur les faits pour découvrir la grande et belle figure de lord Byron si complétement dénaturée par tant de mensonges.

Puisque les créations imaginaires tombées de sa plume dans des moments d'exaltation ou de passion ne sont pas la véritable manifestation de son caractère, elle doit se trouver dans ses propres actes et dans les témoignages de ceux qui l'ont person-

nellement connu C'est là que nous la chercherons pour faire justice de la fantaisie trop longtemps acceptée comme vérités. Maintenant, voyons les opinions de ceux qui ont autorité pour le peindre, en même temps que nous étudierons les différentes causes qui ont contribué à induire le public dans des erreurs qui ont déjà failli être consacrées par le temps, mais qui seront néanmoins redressées en France, et partout où les passions et les *rancunes* n'ont pas d'intérêt à les maintenir.

« L'opinion a ses méprises, dit Cousin, mais elles ne sauraient être longues. » Elles ont été longues cependant à l'égard de lord Byron, grâce à Dieu elles ne seront pas éternelles. Il y comptait bien lui-même puisqu'il écrivait un jour à Ravenne, dans son mémorandum, après avoir examiné sa conscience, ces paroles prophétiques : « N'importe, les méchants qui m'ont toujours persécuté avec l'aide de A...., lady Byron, qui a couronné leurs efforts, triomphent, et la justice se fera pour moi seulement quand cette main qui écrit sera aussi glacée que les cœurs qui m'ont fait ces blessures. »

En Angleterre, lord Byron se fit un large passage à travers une horde d'ennemis et de jaloux, qu'il s'était créés par sa première satire, et par la rapide et prodigieuse élévation de son Génie, qui loin d'arriver par degré, fit irruption, et renversa une foule de positions prises dans le monde littéraire. Le prestige qu'il exerça fut tel que tous les obstacles furent

surmontés; et il se trouva placé un beau matin, sans qu'il l'eût cherché, presque contre son gré, sur le plus haut piédestal de la littérature et de la mode.

Dans un pays où le succès est tout, les jaloux et les ennemis furent obligés de se cacher; mais ils conservèrent leurs armes et concentrèrent leurs rancunes. Il s'y glissa un élément bizarre, dans cette adoration du public, déjà si phénoménale à sa naissance, on avoua bien que jamais on n'avait rencontré un tel ensemble de dons; on voulut bien l'adorer, mais à une condition, celle d'en faire un être mystérieux, qui ne laisserait pas sortir son génie du cadre de l'Orient; et qui se laisserait identifier avec ses propres personnages imaginaires, quelque désagréables et même criminels qu'ils pussent être en réalité. On exigeait, il est vrai, que, dans sa conduite personnelle (à 24 ans), il restât au-dessus des faiblesses humaines, se proposant de le traiter en cas d'infraction comme ces peuples superstitieux qui maltraitent et blasphèment leur idole, s'il ne fait pas vite le miracle qu'on lui demande. Les ennemis secrets exploitèrent ces folles exigences du public, avec perfidie. Insinuant et répandant, tantôt une calomnie, tantôt une autre, ils se tinrent toujours derrière la statue, décidés à la renverser à la première occasion, qu'ils savaient bien ne pouvoir pas se faire longtemps attendre, avec un caractère aussi franc, aussi passionné, aussi généreux que celui de lord Byron, qui subissait toutes les impulsions, tous les entraînements du génie.

Le plus grand malheur de sa destinée (son mariage) vint bientôt la leur offrir. Alors ils sortirent de derrière le piédestal, ôtèrent leur masque méprisable pour en mettre un autre plus odieux, renversèrent la statue et tâchèrent de la mutiler. Mais, comme elle était faite d'un marbre qui ne se brise pas, dans leur rage ils la salirent, ils l'insultèrent autant qu'ils purent, et l'envoyèrent toute meurtrie à l'étranger.

La France fit connaissance avec lord Byron à ce moment-là. Elle le vit pour la première fois, mystérieusement enveloppé d'un manteau romantique, dans le costume d'un Corsaire, d'un Harold blasé et sceptique, d'un jeune lord qui a blessé et méprisé sa patrie, de laquelle il est presque forcé de s'exiler par suite d'excentricités, de fautes et, qui sait? de crimes, peut-être. Ainsi pris dans ce filet de perfides insinuations et de stupides calomnies, lord Byron quitta effectivement l'Angleterre et se rendit en Suisse

Dans l'hôtel où il s'arrêta, à Genève, il trouva Shelley, qu'il ne connaissait que de nom. Shelley était une autre victime d'opinions fanatiques et intolérantes de l'Angleterre; mais lui du moins, il faut en convenir, y avait donné quelque prétexte, par des écrits blâmables où il s'était posé en athée. Cependant, on n'avait tenu aucun compte de sa jeunesse, car il n'avait que dix-sept ans quand il publia la

Reine Mab; et il se trouvait expulsé, non-seulement de l'Université, mais encore de sa famille, ce qui fut pour lui une source de chagrins et de malheurs.

Entre ces deux Grands Esprits, il y avait un abîme; — celui qui existe entre le panthéisme et le spiritualisme; — mais ils avaient aussi pour point de contact les sympathies mutuelles de l'amour passionné de la justice et de l'humanité, de la haine de l'hypocrisie et du *cant*, toutes les vues élevées de l'homme moral et social. Ces nobles dispositions du cœur et de l'esprit chez lord Byron découlaient tout naturellement de ses opinions et de ses goûts, éminemment spiritualistes; chez Shelley, bien qu'en pleine contradiction avec sa métaphysique, elles étaient néanmoins en harmonie avec sa belle âme qui subissait, à peine à 23 ans, les faiblesses de l'humanité. Leurs âmes blessées et meurtries par des injustices et des perfidies, se sentirent attirées l'une vers l'autre. Une véritable amitié s'établit entre eux. Ils se virent souvent; et, dans leurs conversations, ils échauffèrent les germes des œuvres de génie qui allaient éclore au pied des Alpes et sous le ciel de l'Italie.

Le cœur de lord Byron saignait des plus cruelles blessures; mais la haine ne pouvait pas y trouver de place. Ses chagrins et le douloureux sentiment de cruelles et perfides injustices, de la timidité des amis, et d'une foule d'ingratitudes dont il était victime s'exhalaient et se transformaient dans le prison-

nier de Chillon, dans le troisième chant de Child-Harold, dans Manfred, dans les stances si pathétiques à sa sœur bien-aimée, dans l'admirable et sublime monodie pour la mort de Sheridan, et dans le *Rêve* qu'il a dû écrire, dit Moore, en répandant bien des larmes. Aussi le considère-t-il comme la plus mélancolique et la plus pathétique histoire qui soit jamais sortie de la plume et du cœur d'un homme.

Ce n'est pas ici que je parlerai de cette persécution, ni des paroles toujours dignes, viriles, mais déchirantes qu'elle arracha au noble poëte dont la vie fut retirée, studieuse, régulière, vertueuse. Cela aura sa place ailleurs. Je dirai seulement que cette persécution fut tellement insensée, atroce et sans exemple, que ses ennemis durent craindre le réveil de la conscience publique et l'effet d'une réaction qui leur ferait perdre le fruit de leur victoire, à moins de nouveaux efforts pour l'empêcher. Le plus cruel d'entre eux fut le poëte Lauréat, auprès duquel lord Byron n'avait d'autre tort que sa propre supériorité. Sans doute il lui avait donné place dans la fameuse satire qui fut l'œuvre de son adolescence; mais il en avait fait la plus généreuse expiation en l'avouant, en payant la cinquième édition pour l'anéantir, et en déclarant qu'il en aurait voulu supprimer jusqu'au souvenir. Ce noble procédé lui avait obtenu le pardon et même l'amitié des plus généreux. Mais le vindicatif poëte Lauréat

« n'était pas, disait lord Byron, *de ceux qui pardonnent.* »

Ce personnage arriva à Genève, et se mit à l'œuvre de vengeance. Elle lui fut rendue plus facile par l'esprit de *cant* qui régnait dans ce pays, et par l'intimité dans laquelle il trouva Byron avec Shelley, auquel depuis longtemps il avait également voué une haine profonde. Car ce Lauréat ayant beaucoup à se faire pardonner (entre autres, son ouvrage de Wattyler, déclaré immoral et mis hors la loi), s'appuyait sur la bassesse de son âme et sur son hypocrisie, pour se faire croire un homme de principe et se réhabiliter.

La liaison de lord Byron avec Shelley, alors considéré comme un abominable athée et mis au ban de la société anglaise, qui connaissait ses folies mais qui ignorait ses rares qualités, lui offrit donc une très-belle occasion d'exercer sa vengeance. Il exporta à Genève toutes les inventions de Londres, et il peignit partout lord Byron sous les plus sombres couleurs. La Suisse fourmillait plus que jamais d'Anglais, que la paix, récemment signée, faisait affluer sur le continent. Le Lauréat se mit à la tête de ceux qui voulurent faire croire aux bons et bigots Génevois tous les cancans de Londres contre Byron; à tel point, que sa présence parmi eux y sembla un scandale. Lorsqu'il passait dans les rues, on s'arrêtait à le toiser insolemment, le lorgnon sur l'œil On le suivait dans ses cavalcades; on inventait qu'il corrompait toutes les jeunes filles de la rue Basse; et

enfin, quoique sa vie fût un modèle de pureté, on aurait dit que sa présence était une peste pour les bonnes mœurs. Ayant trouvé dans un registre de voyageurs le nom de Shelley suivi de cette qualification : « *athée* », que lord Byron avait *pieusement* effacé d'un trait de plume, le Lauréat s'en empara, et ajouta au bagage qu'il colportait que les deux amis s'étaient déclarés *athées*. Il attribua leur liaison à des motifs infâmes; il parla d'inceste et d'autres abominations tellement odieuses, que les amis de lord Byron crurent prudent de ne lui en rien dire: aussi n'apprit-il tout cela que *plus tard*, à Venise.

Chargé de cet honorable trésor de perfidie, déjà adopté à Genève, le Lauréat s'en revint à Londres pour le répandre en Angleterre, et empêcher ainsi les effets de ces beaux et touchants poëmes qui sortaient du cœur si grand et si blessé de lord Byron, et qui auraient pu lui ramener tous les esprits honnêtes et justes de son pays.

En même temps, lady C. L. n'ayant pu trouver personne qui voulût accepter la récompense qu'elle promettait à celui qui ôterait la vie à lord Byron, eut recours à une autre tentative : celle de l'assassinat moral, en publiant sa vengeance sous la forme de trois volumes, intitulés « Glenarvon ». Une telle composition pourrait autoriser un biographe à la couvrir de son dédain, et à ne pas même la citer. Néanmoins, comme elle a été exploitée par des en-

nemis, et même prise en considération par des esprits sérieux[1]; comme la liaison dont la rupture provoqua cette vengeance, a fait grand bruit en Angleterre, et a été pour lui la source d'ennuis et de chagrins, on ne doit pas, la passer sous silence, ainsi que Moore l'a fait, pour ménager des susceptibilités vivantes.

Lady C. L... (plus tard lady M...) appartenait à la haute aristocratie. Jeune, spirituelle, fashionable, mais d'un esprit excentrique, elle était mariée depuis plusieurs années, quand elle s'éprit pour lord Byron d'une passion tellement violente, qu'elle ne recula devant aucune extravagance. Ce ne fut pas lord Byron qui fit les avances; car les séductions de lord Byron n'ont jamais été que les prestiges que Dieu lui avait donnés. Sa personne, sa voix, son regard, tout ce qu'il y avait en lui était irrésistible. En se montrant, il aurait bien pu dire avec Shakspeare dans Othello :

« Voilà la seule sorcellerie dont j'ai fait usage. »

Lord Byron, qui n'avait que vingt-trois ans alors et qui n'était pas marié, fut flatté, plus que touché de cette préférence. Quoique le genre de beauté de lady C. L.... n'eût pas beaucoup de charme pour lui, et que, par son caractère, elle fût précisément l'opposé de son idéal de la femme, néanmoins elle réussit à l'intéresser, à le dominer par la puissance de sa

1. Gœthe entre autres.

passion, et, pour un peu de temps, à le persuader lui-même qu'il l'aimait.

Une liaison de cette nature ne pouvait pas durer, mais le dénoûment devait être orageux. La jalousie de lady L.... était insensée. Pour aller surprendre Byron, elle se déguisait, tantôt en page, tantôt autrement. Elle fit des scènes bruyantes et joua l'héroïne de romans, etc. Lord Byron, qui n'aimait pas les scènes, (ni beaucoup la dame) et qui était lié avec toute la famille, souffrait trop du rôle qu'elle lui faisait jouer, pour ne pas essayer de la ramener à la raison et à ses devoirs. Il croyait y avoir réussi, lorsqu'à un bal, chez lady Heathcote, lady L..., après avoir fait des tentatives inutiles pour attirer l'attention de lord Byron, alla lui demander si elle pouvait valser. Lord Byron lui répondit, avec distraction, qu'il ne savait pas ce qui pourrait l'en empêcher. A cette réponse, sa passion et son orgueil s'exaltèrent, au point qu'elle s'empara d'un instrument tranchant et simula une tentative de suicide. Le bal fut en émoi, et Londres fut bientôt plein de cette histoire. A peine lady L.... était-elle rétablie de sa légère blessure, qu'elle écrivit à un jeune lord, pour lui faire des promesses incroyables s'il consentait à appeler lord Byron en duel et à le tuer. Cela ne l'empêcha point de se présenter encore chez ce dernier, « nullement, dit Medwin, dans le dessein de se brûler la cervelle. » Ne l'ayant pas trouvé, elle écrivit sur un de ses livres :

« *Remember me.* »

Lord Byron, à son retour, ayant lu ce qu'elle avait écrit, prit la plume avec indignation et dégoût, et, dans sa colère, il écrivit le fameux couplet :

« *Me ressouvenir de toi et lui renvoya plusieurs de ses lettres fermées*, etc. »

Le roman de *Glenarvon* fut alors la vengeance de la dame. Elle peignit Byron avec toutes les contradictions du mensonge, s'attribuant elle-même ses qualités pour se donner comme un ange, et lui attribuant tous les mauvais penchants du *Giaour*, du *Corsaire* et de *Harold*, afin qu'on le prît pour un démon.

Dans ce roman-vengeance, la vérité ressort malgré tout des contradictions qu'il renferme. En effet, lady L.... ne peut s'empêcher de peindre lord Byron sous quelques-uns de ses traits réels. On lui demande, par exemple, ce qu'elle pense de lui quand elle l'aperçoit pour la première fois, précédé d'une réputation mystérieuse; et elle répond en regardant la douceur de son sourire :

« Ce que je pense ? Mais je pense que la main de Dieu jamais n'a pu imprimer sur une forme humaine une expression aussi belle, aussi glorieuse[1]. »

Plus loin, elle ajoute :

« Jamais la main d'un sculpteur, dans le plus sublime pouvoir de son art, n'a pu produire une forme et une

1. T. II, p. 109.

figure si parfaite, ni si pleine d'animation, ni ayant une telle variété d'expression. Est-il possible de le voir sans être émue? Oh! y a-t-il dans la nature d'une femme la possibilité de l'écouter, et de ne pas chérir chaque parole qu'il prononce? et, l'ayant une fois écouté, est-il possible au cœur humain de jamais oublier ses accents qui réveillent tous les sentiments, qui calment toutes les craintes? »

Et ailleurs encore :

« Si, dans ses manières, il eût laissé apercevoir quelques-unes de ces libertés, de ces familiarités si blessantes, et cependant si fréquentes chez les hommes, elle aurait peut-être été alarmée, effrayée. Mais qu'aurait-elle fui? Non, certes, une grossière adulation ni de ces protestations légères et faciles auxquelles toutes les femmes tôt ou tard sont accoutumées, mais au contraire un respect à la fois délicat et flatteur, une attention dévouée jusqu'à ses plus minimes désirs, et cependant sans paraître humble, une grâce, une douceur aussi rares qu'elles sont fascinantes. Et cela combiné avec tous les pouvoirs de l'imagination, avec une vigueur d'intelligence et d'esprit si brillante que personne jamais n'avait possédé à un degré aussi éminent, et que personne n'a même pas présumé de rivaliser. Pourrait-elle fuir cet être si différent de tous les autres, si désiré par tout le monde, et cependant par son propre aveu tout entièrement dévoué à elle?

« Oh! mieux aurait valu mourir que voir et entendre Glenarvon. Lorsqu'il souriait, son sourire était semblable à la lumière du ciel; sa voix était plus calmante par sa douceur que la musique. Dans ses manières, il y avait une telle suavité qu'il aurait été vain d'affecter même d'en être offensée. » (GLENARVON).

Mais en même temps que la passion et la vérité

lui étaient arrachées, la vengeance lui faisait prendre pour épigraphe de son roman l'épigraphe même du *Corsaire*, épigraphe injuste même pour le *Corsaire*, qui avait plus d'une vertu : « Il légua à la postérité un nom associé au souvenir d'une *seule vertu* et de mille délits. »

Il est juste de dire que cette vengeance fut la punition de l'héroïne, qui ne put plus trouver de repos, qui lutta avec une raison altérée, et qui ne parvint jamais à se guérir de sa passion. On raconte même que, malade d'âme et de corps dans un de ses châteaux situé sur la route de Newstead-Abbey, elle se promenait sur la lisière du parc, lorsqu'un grand convoi vint à passer. Ayant appris que c'était celui qui ramenait les restes mortels du grand poëte à Newstead, elle tomba évanouie, ne survécut pas longtemps et mourut en prononçant toujours son nom avec tendresse et désespoir. A Londres et dans la grande société, où l'auteur était connue, son livre n'eut pas de succès; mais il n'en fut pas de même dans la province et à l'étranger.

Lord Byron, attiré comme il l'était toujours vers ce qui est bon, grand, sincère, se permettait d'interrompre la vie retirée qu'il menait à la villa Déodati, pour faire de fréquentes visites à Mme de Staël dans sa terre de Coppet. Elle lui parla la première de *Glenarvon*: et lorsque Murray lui en écrivit, lord Byron se contenta de répondre : « Mme de Staël m'a dit de *Glenarvon*, il y a dix jours, des

Digitized by Google

choses merveilleuses et grandioses; mais je n'ai vu que le « *motto* » (l'épigraphe) qui promet des choses « aimables pour nous et notre tragédie, » *un nom* « *à toutes les générations futures.* » Le généreux moment pour cette publication! L'épigraphe est probablement son plus bienveillant accompagnement, et il faut avouer qu'il est bien choisi. » (Moore, t. II, p. 8.)

Il ne pouvait pas en imaginer le contenu, disait-il, et il n'y attacha réellement aucune importance. Mais quelques jours après, il eut la preuve de l'effet qu'il avait produit; car tout ce venin répandu contre lui s'était si bien infiltré dans un pauvre cerveau d'auteur (une femme de soixante-trois ans), qu'elle donna le spectacle de s'évanouir ou d'en faire le semblant, chez Mme de Staël, lorsque lord Byron parut dans le salon. La vieille dame, qui écrivait des romans, et qui en lisait probablement beaucoup, ayant lu *Glenarvon,* crut sans doute avoir devant ses yeux ce monstre de séduction et de crimes!

Lord Byron lut enfin ce trop fameux roman, et il put en écrire à Moore dans les termes suivants : « Mme de Staël me prêta *Glenarvon* l'automne dernier. Il me semble que si son auteur avait écrit *la vérité, et rien que la vérité, et toute la vérité*, le roman aurait pu être non-seulement plus romantique, mais plus amusant. Quant à la ressemblance, le portrait ne peut pas être bon; je n'ai pas posé assez longtemps. »

De Venise, par suite d'articles qui arrivaient

d'Allemagne, où on avait pris le roman au sérieux, lord Byron écrit encore à Murray dans le mois d'août 1817 :

« On a voulu publier à Venise dernièrement une traduction italienne de *Glenarvon*. M. Petretin (le censeur) refusa de sanctionner la publication jusqu'à ce qu'il m'eût consulté. Je lui dis que je ne reconnaissais pas la moindre relation entre ce livre et moi; mais que, quelle que pût être l'opinion sur ce sujet, je ne voudrais jamais m'opposer à la publication d'un livre quelconque, dans quelque langue que ce fût, pour des motifs à moi personnels, et que je désirais, malgré son opposition, qu'il fût permis au pauvre traducteur de publier son travail! Il va donc paraître; vous pouvez le dire à l'auteur avec mes compliments[1]. »

Mme de Staël avait pour lord Byron une grande sympathie; mais les ennemis du grand poëte s'étaient glissés dans son salon. Parmi eux, on distinguait un certain avocat célèbre, qui n'en avait jamais reçu aucune provocation, mais qui se faisant son ennemi en amateur, avait été sous le voile de l'anonyme, un des plus violents dans *la Critique d'Édimbourg* contre la poésie que Byron publia dès son adolescence. Or, ce même avocat tâcha d'ébranler les sentiments de Mme de Staël, et à son égard, peut-être à cause même du mal qu'il lui avait fait : haine oblige comme noblesse! Mme de Staël qui, en lisant

1. Moore, t. II, p. 139.

le touchant « *Adieu,* » disait qu'elle aurait bien voulu être malheureuse comme lady Byron, avait l'esprit trop élevé et le cœur trop bon pour écouter docilement le langage des ennemis de lord Byron. Toutefois elle insista auprès de ce dernier dans le but d'obtenir une réconciliation avec sa femme, sous prétexte qu'il ne fallait pas lutter contre le courant de l'opinion. Mme de Staël obtint de lui l'autorisation de faire une tentative à cet effet; mais l'avocat susdésigné se donna toutes les peines du monde pour l'empêcher de poursuivre ce projet de médiation.

On connaît, par les biographies de lord Byron, le cas que fit lady Byron de cette proposition, qui paraît d'une générosité presque surhumaine (quand on réfléchit à la manière dont il avait été traité). Cette offre aurait dû faire tomber à ses pieds tout être doué d'un cœur et d'une âme. Mais ce n'est pas ici que je veux parler de ce refus et de ses effets; ce que je veux constater c'est que les calomnies étant trop insensées pour que lord Byron voulût se prêter à y répondre, elles prirent consistance et s'imposèrent à l'opinion publique, au point que des grands esprits en furent dupes et contribuèrent à leur tour à faire des dupes. Ce fut donc vers cette époque, à la cessation de la guerre et du blocus, lorsque tout et tous firent irruption sur le continent, que l'étoile de lord Byron se montra à l'horizon de l'Europe. Mais, au lieu d'un astre sublime et bienfaisant, elle parut enveloppée dans de sombres et funestes nuages.

Lamartine, qui voyageait en Suisse, put y puiser le thème de sa belle *Méditation*, et douter qu'il fût ange ou démon, selon qu'il le regardait, ou à travers l'atmosphère poétique, ou à travers l'atmosphère empoisonnée qui se respirait dans la rue. Et comme si tout cela n'était pas assez pour l'accabler, on attribuait encore à lord Byron une foule de mauvais ouvrages, ce qui lui fit écrire en ces termes à Murray, son éditeur :

« J'espérais bien que quelque autre mensonge aurait succédé et remplacé les mille et un qu'on avait amassés pendant l'hiver. Je puis pardonner tout ce que l'on peut dire de moi ou contre moi, mais non pas ce qu'on veut me faire dire ou chanter en mon nom; c'est bien assez de répondre pour ce que j'ai déjà écrit; ce serait même trop pour Job lui-même que de subir ce qu'on n'a pas dit. Je pense que lorsque le patriarche d'Arabie désira que ses ennemis eussent écrit un livre, il n'alla pas jusqu'à vouloir signer son propre nom au bas du frontispice [1]. »

Mais l'esprit public était si bien disposé à voir lord Byron dans le second caractère tracé par M. de Lamartine, que lorsqu'un jeune écervelé publia, par vanité ou par spéculation, un autre monstrueux roman avec l'espérance de le faire passer pour une œuvre de lord Byron, il y réussit pendant quelque temps.

1. Moore, t. II, p. 332.

« Étrange destinée, des livres et des écrivains! dit l'auteur de l'*Essai sur lord Byron*, écrit en 1823. Une production évidemment apocryphe, et aussitôt repoussée par le bon goût, malgré l'utile imposture du titre, a autant contribué à faire connaître le nom de lord Byron en France, que ses poëmes les plus estimés. Un certain P... n'eut pas honte d'attribuer indirectement au noble lord le conte absurde et dégoûtant du *Vampire*, que Galignani, à Paris, se hâta d'imprimer comme un ouvrage avoué....

« Lord Byron adressa à ce sujet des pressantes réclamations aux MM. Galignani; mais elles arrivèrent trop tard et quand la réputation de la brochure était déjà faite. Nos théâtres s'emparèrent du sujet; et l'histoire de lord Ruthven s'accrut de deux volumes qui firent assez de bruit. » (*Essai sur lord Byron*, p. 177.)

Goethe, à son tour, adopta les romans comme des réalités, et se laissa surtout impressionner par Glenarvon [1]. On a prétendu qu'il était devenu jaloux de lord Byron, à l'apparition de Manfred. S'il ne l'a

1. Lord Byron écrivait à Moore en novembre 1820 : « Dites-moi, je vous prie, où avez-vous trouvé l'histoire de mon meurtre du mari florentin par Goethe? Sur ces sujets en général je puis dire avec Beau Clinker, quand il répond à la femme de Timothy, qui lui dit :

« Oh! le scélérat, il a assassiné mon pauvre Timothy!

CLINKER. « Au diable, votre Timothy! Je vous dis, oh! femme, que c'est votre mari qui m'a assassiné. Il m'a volé mes beaux vêtements de fête! »

pas été, du moins le patriarche païen n'a jamais pu sympatiser avec la génération nouvelle de génies chrétiens.

Quoi qu'il en soit, lord Byron écrit de Ravenne à Murray, le 7 juin 1820 : « Voici quelque chose qui vous intéressera, c'est-à-dire l'opinion du plus grand homme de l'Allemagne, peut-être de l'Europe, sur un des grands hommes de votre connaissance (toutes mains fameuses, comme Jacob Johnson disait de ses ragamuffins); c'est en peu de mots une critique de Goëthe sur Manfred. Je vous envoie l'original, une traduction anglaise, et une italienne; gardez tout cela dans vos archives, car les opinions d'un homme tel que Goethe, favorables ou non, sont toujours intéressantes; et celle-ci l'est d'autant plus, qu'elle est favorable. Son Faust, je ne l'ai jamais lu, car je ne sais pas l'allemand; mais Monk Lewis, en 1816, à Genève, m'en traduisait une partie *viva voce*, et naturellement j'en fus très-frappé. Mais c'était le Steinbach et le Jungfrau, et quelque autre chose encore beaucoup plus que Faust, qui me firent composer Manfred. La première scène pourtant et celle de Faust se ressemblent. »

On a vraiment de la peine à croire qu'un esprit comme celui de Goethe ait pu, lui aussi, être la dupe de semblables mystifications. Et voilà pourtant ce qu'il écrivait alors dans un journal allemand à propos du Manfred de lord Byron :

« Nous trouvons dans cette tragédie la quintessence d'un

talent le plus extraordinaire, né pour être son propre tourment. Le caractère de la vie et de la poésie de lord B..., permettent à peine une juste et équitable appréciation. Il a souvent avoué ce qui fait son tourment.

« Il y a deux femmes dont les fantômes l'obsèdent sans cesse, et qui dans cette tragédie soutiennent les rôles principaux : une sous le nom d'Astarté, l'autre sans forme aucune, sans présence actuelle, une pure voix. De la terrible aventure qui eut lieu avec la première, voilà ce que l'on raconte. Lorsque lord Byron était un tout jeune homme, hardi et entreprenant, il gagna l'affection d'une dame florentine. Le mari découvrit leur amour, et il tua sa femme; mais l'assassin lui-même fut trouvé la même nuit mort dans la rue, sans que l'on pût fixer le soupçon sur personne.

« Lord Byron quitta Florence, et de ce moment il fut hanté par deux esprits. Cet incident romantique est rendu extrêmement probable par les innombrables allusions qu'on y trouve dans les poëmes de lord Byron.

« Goethe. »

Et Moore ajoute : « La sérieuse conviction avec laquelle le vénérable critique attribue les fantaisies de son frère en poésie à des personnes et à des événements réels, est telle qu'il ne trouve même pas de difficulté à croire à un double assassinat, afin de pouvoir appuyer sa théorie. Elle donne un exemple amusant de la disposition, qui prévalait alors en Europe, de représenter Byron comme un homme extraordinaire et mystérieux, aussi bien dans sa vie que dans ses poésies. Ces idées exagérées ou complétement fausses sur lord Byron, les nombreuses

inventions qui circulaient dans le monde sur ses tours romantiques, et sur ses merveilleuses aventures dans des lieux qu'il n'a jamais visités, et avec des personnes qui n'ont jamais existé, y ont sans doute beaucoup contribué. Et la conséquence de cela est (tant est loin de toute vérité et de sa nature réelle le portrait de sa vie et de son caractère que depuis longtemps on fait courir sur le continent) qu'on peut se demander si le héros réel, en chair et sang (fleshand blood) de ces pages, le lord Byron anglais, réel, sociable, raisonnable et pratique, malgré ses originalités, ne doit pas paraître aux imaginations si exaltées de beaucoup de ses admirateurs étrangers, un personnage ordinaire, antiromantique et prosaïque. » (Moore, t. II, p. 332.)

En citant les inventions qu'on faisait circuler sur lord Byron, Moore dit encore :

« De la même espèce sont les narrations remplies de toutes sortes de merveilles circonstanciées de sa résidence dans l'île de Mythilène; son voyage en Sicile et Ithaca avec Mme la comtesse Guiccioli ; mais de toutes ces fabrications, la plus absurde peut-être est celle des histoires racontées par Pouqueville des conférences religieuses de lord Byron dans la cellule du Père Paul à Athènes, et l'encore plus déraisonnable invention que Rizo s'est permise, en donnant les détails d'une prétendue scène théâtrale qui eut lieu, selon ce poétique historien, entre lord Byron et l'archevêque d'Arta au tombeau de Botzaris à Missolonghi[1]. »

1. Moore, t. II, p. 331.

Les causes nombreuses de la fausse appréciation du caractère de lord Byron, n'ayant pas cessé pendant sa vie, il s'en est suivi que ceux qui ne l'ont pas connu lui-même n'ont jamais pu s'éclairer; et par contre, ce contraste entre le personnage imaginaire et le personnage réel, qui n'était connu que par ses amis intimes, a causé la plus grande surprise à tous ceux qui, ayant jusqu'alors accueilli la prévention générale, ont eu occasion de l'approcher à Venise, à Ravenne, à Pise, à Gênes et en Grèce, jusqu'à son dernier jour. Mais avant de mentionner les paroles de quelques-uns de ces heureux voyageurs, je dois citer encore d'autres passages de Thomas Moore :

« Lorsque je rejoignis lord Byron à Londres au printemps 1813, dit-il, je retrouvais l'enthousiasme que déjà j'avais laissé si grand, pour ses écrits et pour sa personne, dans le monde littéraire ainsi que dans la société, monté à un degré encore plus général et plus intense. Peut-être que dans le cercle immédiat qui l'entourait, la familiarité des relations aurait pu produire son effet ordinaire de désenchantement; sa vivacité et sa franchise extrême, dans une plus intime connaissance, auraient pu peut-être dissiper le prestige de mélancolie poétique dont, aux yeux de ses admirateurs lointains, il semblait enveloppé. Mais si dans le cercle qu'il fréquentait le plus, le caractère personnel du poëte pouvait perdre quelque peu de ses premières impressions romantiques, ce désappointement de l'ima-

gination était plus que compensé par les qualités franches, sociales et charmantes de son naturel et de ses manières, que dans une plus intime relation on découvrait en lui, de même que par cette entière absence de toute prétention littéraire ou pédantesque, qui lui donna plein droit à l'éloge fait par *Sprat* à *Cowley*, « que peu de personnes purent jamais découvrir par sa conversation qu'il était un grand poëte. »

« Donc, tandis que par ses intimes et que, par ceux qui avaient pu avoir accès derrière les coulisses de sa renommée, il était vu dans ses couleurs réelles, et aussi bien dans ses faiblesses que dans son amabilité, sur les étrangers et sur ceux qui étaient en dehors de ce cercle immédiat, le prestige de son caractère poétique, continuait toujours à exercer son influence. Et la majorité parmi eux, supposait que la fierté sombre et la sévérité de ses personnages imaginaires étaient non-seulement les qualités de son esprit, mais que même on devait les retrouver dans ses manières; et cette idée a tellement prévalu et persisté dans le public, que, même dans quelques-unes des recherches faites sur son caractère, et publiées après sa mort (et qui renferment sur d'autres points bien des vues justes et frappantes), on trouve son portrait ainsi tracé :

« Lord Byron avait un esprit sombre, impérieux, sévère; un naturel sarcastique, dédaigneux, ténébreux (gloomy). Il n'avait point de douces sympathies pour les

joies ordinaires de la vie; dans son extérieur on voyait la mauvaise humeur, le mécontentement, le dégoût, la désapprobation, le mauvais vouloir (ill will), etc. [1] »

De cette espèce de double aspect qu'il présentait ainsi, selon qu'il était regardé par le monde ou par ses amis, il s'en rendait parfaitement compte lui-même; et, par malheur, non-seulement cela l'amusait, mais on aurait dit que cela le flattait. Et si, à une certaine époque de sa vie, quelque chose a pu réellement faire soupçonner en lui une tendance à un dérangement intellectuel, elle n'a pu être appuyée que sur cette perverse fantaisie de se calomnier. Ce fut dans le commencement de notre relation avec lui qu'il se laissait aller à cette fantaisie.... Et je l'ai vu plus d'une fois, quand nous restions seuls après avoir dîné ensemble, tomber sérieusement dans cette espèce d'humeur noire, s'accuser lui-même, et faire des allusions à sa vie passée avec un air sombre et mystérieux, évidemment destiné à éveiller l'intérêt et la curiosité. Mais cependant, sensible comme il était à la moindre nuance de ridicule, s'étant aperçu qu'un effort de politesse seulement me faisait garder mon sérieux, il abandonna avec moi cette romantique mystification; mais avec d'autres personnes plus impressionnables, je ne doute nullement que pour produire un effet momentané, et excité par l'action qu'il exerçait sur leur imagination, il ne leur eût pas insinué des *soup-*

1. *Lettres sur le caractère et le génie poétique de lord Byron*, par sir Ed. Brydges.

çons sur sa vie passée, comme s'il avait commis quelque action ténébreuse et désespérée. J'ai même souvent *soupçonné* que la cause mystérieuse de la brouillerie conjugale, entourée par l'épouse et ses conseillers d'un si formidable mystère, n'ait été autre chose après tout que quelque mystification de ce genre, quelque lointaine allusion, l'aveu de quelque horreur indéfinie, qu'il lui aurait fait à demi dans l'intention de la mystifier et de l'étonner, et qu'elle, *incapable comme elle était de le comprendre*, aurait sérieusement accepté comme vrai [1].»

J'ai dit ailleurs comment Moore, tout en jugeant bien des conséquences de cette bizarrerie de sa jeunesse (car plus tard, *mais trop tard*, Byron s'en corrigea), ne la juge pas bien dans ses véritables causes, ou plutôt n'*en aperçoit* pas la principale. Mais comme il en apprécie les conséquences avec beaucoup de justesse, je continuerai encore de le citer pour bien éclairer le lecteur :

« M. Galignani ayant exprimé, dit-il, le désir d'avoir une notice sur lord Byron pour la mettre en tête de l'édition *française* de ses œuvres, j'avais écrit à lord Byron, en plaisantant, que ce serait une belle satire de la disposition du public « à faire un monstre de lui, » s'il voulait écrire pour ce public aussi bien Anglais que Français, une espèce de conte héroïque-burlesque de lui-même, surpassant en horreur et en merveille tout ce qui avait été dit ou cru de lui, et laissant même bien en arrière

1. Moore, t. II, in-4°, p. 791.

Digitized by Google

l'histoire de Goethe concernant le double assassinat à Florence. »

Lord Byron répondit, de Pise, à cette lettre de Moore, le 12 octobre 1821 :

« Ce que vous m'écrivez des deux biographies de Galignani est très-amusant, et, si je n'étais pas un paresseux, je voudrais certainement faire ce que vous désireriez. Mais je doute de ma provision actuelle de plaisanterie, qui n'est *qu'un bon sérieux caprice*, de nature à ne pas même laisser « le chat hors du sac; » mais je voudrais bien que vous le fissiez; et je vous pardonnerai, et je vous donnerai l'absolution d'avance (comme un pape) pour tout ce qui vous plairait de dire de drôle, et qui pourrait maintenir ces fous dans leur chère persuasion qu'un homme est un *loup-garou!* Je crois vous avoir dit que l'histoire du *Giaour* a son fondement dans un fait réel, ou, si je ne l'ai pas dit, vous le trouverez un jour dans une lettre que lord Sligo m'adressa après la publication du poëme. Je n'aimerais pas que des choses si extraordinaires reposassent sur ce que j'en raconterai moi seul, et je ne veux rien dire sur cela! Toutefois, l'histoire réelle est très-différente de la poétique; mais dans la réelle il y a assez de vérité pour que, étant arrivée à un homme de quelque imagination, elle ait pu lui suggérer une telle composition. Ce qu'il y a de pire dans toutes les aventures réelles, c'est qu'elles enveloppent et compromettent d'autres personnes vivantes.

« BYRON[1]. »

Pourtant ce travestissement en corsaire, en mystérieux criminel, en héros de mélodrame, finit par

1. Moore, t. II, p. 565.

lui peser; il en avait trop souffert, car il était devenu pour lui une véritable robe de Nessus. Un jour à Pise, il dit à M. Medwin :

« Lorsque Galignani songeait à publier une nouvelle édition de mes ouvrages, il s'adressa à Moore pour avoir des anecdotes sur moi; et nous eûmes l'idée de composer un recueil d'aventures les plus incroyables et les plus invraisemblables pour amuser les Parisiens et les voyageurs. *Mais je réfléchis qu'il y avait assez de fables toutes faites* sans exercer notre esprit à en inventer de nouvelles[1]. »

Et M. Medwin ajoute en note :

« Le lecteur rira, quand je lui dirai qu'un de mes amis m'a assuré que les vers à Thyrza, publiés avec le premier chant de *Child-Harold*, étaient adressés par lord Byron à son *ours!* Il n'y a rien de si méchant que la haine ne puisse inventer et la sottise croire[2]. »

Moore revient bien souvent sur ce contraste entre le Byron réel et le Byron imaginaire. En parlant, par exemple, de l'incroyable activité et sublimité de son génie à Venise, il dit :

« Tandis qu'à cette période se déployait, plus brillamment qu'à toute autre époque de sa vie, la richesse et l'universalité de son génie, ce génie se révélait à lui-même, par des changements aussi vifs que ceux du caméléon, dont

1. Medwin, t. II, p. 101.
2. Medwin, 108.

Digitized by Google

il reproduisait la mobilité. Alors, il se montrait ainsi au monde et surtout à l'Angleterre. On ne le présentait sous aucun autre aspect que celui d'un sévère et orgueilleux misanthrope, qui s'était volontairement banni du commerce des hommes, et surtout des Anglais. Les plus sympathiques et belles inspirations de sa muse étaient, à ce point de vue, considérées comme des intervalles lucides, comme des paroxysmes d'une malignité inhérente à sa nature; et, même les comiques effusions de son esprit et de sa gaieté, on ne voulait les regarder que comme celles dont Swift se vantait être le but de tous ses travaux : « pour vexer le monde plutôt que pour l'amuser! » *Combien totalement* de tout cela différait le Byron sociable et réel! *tous ceux qui ont vécu familièrement avec lui peuvent le dire en toute conscience.* Cette sorte de réputation féline qu'il s'était faite à l'étranger, empêcha un grand nombre de ses concitoyens, qu'il aurait accueillis cordialement, de chercher sa connaissance. Mais il est certain qu'aucun gentilhomme anglais ne s'approcha jamais de lui, avec les formes ordinaires de la politesse, qui ne s'en allât *émerveillé* en même temps de l'*amabilité et de la facilité de ses manières, de l'esprit sans prétention de sa conversation, et, après une connaissance plus intime, de la franchise et de la gaieté pleines d'entrain et de jeunesse avec laquelle il donnait l'essor à son esprit,* au point de faire croire à beaucoup de ceux qui l'approchaient le plus, que la gaieté était, après tout, la véritable disposition naturelle de son caractère[1]. »

Je dois me borner à ces citations. Ne pouvant tout reproduire; je ferai seulement observer qu'elles prouvent déjà deux choses :

1. Moore, t. II, p 649.

1° Que lord Byron, au lieu d'être le personnage antipathique et ténébreux de la légende, était un *homme charmant, plein de bonté, de grâce, de sociabilité et de gaieté*. Quant à l'impression que cet ensemble de qualités a toujours faite sur tous ceux qui l'ont connu, j'aurai occasion d'en parler plus tard.

2° Que, puisque l'idée fantastique a pu être adoptée et gardée jusqu'après la mort de lord Byron, même par des esprits pleins d'impartialité et aussi éclairés que sir Ed. Brydges, on ne doit pas s'étonner, ni accuser les *Français*, et en général les étrangers, et même une certaine partie du public anglais, de l'erreur de cette époque, puisqu'il n'y avait alors aucun moyen de s'éclairer; et quelle que fût l'explosion d'extravagance à son égard, surtout en France et à l'étranger, on ne peut vraiment y voir un mauvais vouloir, une hostilité quelconque. On leur envoyait l'erreur, et ils raisonnaient là-dessus logiquement et souvent spirituellement. Mais si, après sa mort, quand la lumière a été faite par Moore, par Parry, par Medwin lui-même, par le comte Gamba, et par d'autres qui l'ont personnellement connu et jugé, il se rencontrait des biographes capables de rendre lord Byron victime des anciennes erreurs, à coup sûr on ne saurait les absoudre.

Qu'une certaine partie du public anglais conserve quelque préjugé, quelque rancune contre lord Byron, cela ne doit pas étonner ceux qui ont un peu étudié l'Angleterre. La tolérance, écrite dans la loi, est loin d'être passée généralement dans les mœurs; le *cant*

a diminué, mais il n'est pas mort, et il peut y être encore un excellent moyen à une position sociale. Beaucoup d'ennemis que lord Byron s'était faits avant de mourir, et dont le nombre s'est augmenté d'une foule d'amours-propres blessés par d'indiscrètes publications de ses correspondances destinées à l'intimité et à l'obscurité (véritable trahison), vivent encore en Angleterre. On peut vouloir d'ailleurs le punir d'avoir manqué de certaines vertus exclusivement anglaises, prenant pour prétexte à blâmer l'immoralité *imaginaire* de quelques-unes de ses œuvres[1]. Mais aucune de ces raisons n'a de valeur pour la France qui pourrait presque réclamer une part dans la gloire de lui être une patrie. Car lord Byron, outre que son génie était français sous bien des rapports, était Français aussi par sa race, puisqu'il descendait en droite ligne d'une famille de héros normands; qu'il avait été conçu en France et avait longtemps vécu dans son voisinage. Si on peut donc absoudre ceux qui ont écrit de fausses appréciations de son caractère avant et peu après sa mort, il n'en est pas de même de ceux qui ont plus tard persisté dans leurs erreurs. Ceux-là sont grandement à blâmer; car, voulant écrire sur lord Byron, ils étaient en conscience obligés de chercher à s'éclairer auprès des biographes qui l'ont connu, et, ne l'ayant pas fait, soit par paresse, soit par esprit de système ou de parti, ils ont manqué à la justice et à l'équité.

1. On peut encore l'accuser avec raison de quelques excès de sévérité envers plusieurs personnes et plusieurs choses.

Avant de terminer ce chapitre, nous ajouterons encore à ces pages, écrites il y a bien des années, quelques réflexions que nous suggère un ouvrage qui vient de paraître et qui fait grand bruit par son talent, sa hardiesse et son originalité. Je veux parler de l'ouvrage de M. Taine sur la littérature anglaise, où, dans un style vigoureux et superbe, il apprécie les magnificences de la poésie de lord Byron, mais toujours sous l'influence d'une opinion faite, non discutée. Il se livre, lui aussi, à des appréciations et à des jugements qui méritent les reproches que j'ai adressés aux autres critiques de l'illustre calomnié. Dans cet ouvrage, moins sain que magnifique et qui est tout un système psychologique, la note dominante de M. Taine est le mépris. Mais le mépris n'est pas son but, il n'est que son moyen. Tout doit être sacrifié au triomphe de son système.

La gloire des nations, les grandes âmes, les grands esprits, leurs œuvres, leurs exploits, tout doit servir à ce triomphe. Bossuet, Newton, Dante, Shakespeare, Corneille, Byron, tous ont fait fausse route. S'il les méprise, s'il les blâme, ce n'est que pour montrer qu'ils ont dévié, qu'ils n'ont pas su ou pu trouver la logique que M. Taine vient nous révéler, qui doit transformer, métamorphoser l'âme et l'intelligence humaine, et qui n'a été jusqu'à présent, qu'une illusion, la société tout entière n'ayant marché constamment que dans les ténèbres.

Ce système, si magnifiquement exposé, ressemble

à un squelette tellement surchargé de fleurs charmantes et parfumées, et de joyaux précieux, qu'on ne peut pas s'en éloigner, malgré l'horreur qu'il devrait inspirer.

Nous voyons donc M. Taine, esprit résolu, indépendant, vigoureux, talent prodigieux, s'avancer, un crible à la main, pour passer en revue l'Angleterre littéraire, hommes et auteurs. Le type seul, tel qu'il l'a conçu, résultant de trois forces primordiales, la *race*, le *milieu* et le *moment*, peut passer par son crible. Il faut que l'histoire en prouve la justesse.

L'histoire et la logique auraient beau réclamer le passage pour des types différents, M. Taine reste sourd. Le système est conçu dans son intelligence : pour l'établir, il faut que les faits et les caractères s'arrangent, il faut que l'histoire en prouve la justesse. Ce crible est fait pour un seul type, et seul il passera.

Tout ce qu'il dit est cependant si admirablement dit que, s'il ne blessait pas la vérité, s'il ne concernait, par exemple, que des êtres d'une autre planète, et surtout si on ne voyait pas sous ces beaux vêtements trop d'affinité avec la brute et un ciel privé de Dieu, on pourrait en être charmé.

Pourtant le charme de la vérité est encore préférable. Nous nous permettrons donc de dire quelques mots sur le système de M. Taine. Mais ce sera à un seul point de vue, et non certes par aucune prétention philosophique, ni par l'espoir de réhabiliter

la nature humaine, quelle que soit la peine que l'on éprouve à la voir assimilée non-seulement à une nature animale, mais encore végétale, et peut-être, hélas! minérale.

Bien des plumes éloquentes joindront encore leurs observations aux nobles paroles d'un des éminents esprits de nos jours qui, dans son admirable critique de l'ouvrage de M. Taine, a puissamment examiné l'application de la méthode physiologique aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, et en a démontré les fatales conséquences. L'analyse du monde moral, l'étude des talents et des âmes, des doctrines et des caractères, tous ces magnifiques phénomènes ne seraient plus, d'après M. Taine, qu'une branche de la zoologie, et la psychologie descendrait à n'être plus qu'une branche de l'histoire naturelle.

Bien d'autres habiles écrivains viendront faire écho aux nobles appréciations de M. Caro et ne manqueront pas sans doute de signaler les contradictions de l'éloquent ouvrage avec l'histoire propre, avec l'histoire naturelle, et enfin avec l'auteur lui-même.

Par exemple, ceux qui n'auront jamais admis qu'un chardon puisse produire une rose, douteront aussi que ces jeunes Anglais dont M. Taine fait un ravissant tableau,

« Si actifs, dit-il, semblables à des lévriers élancés, humant l'air en pleine chasse, »

puissent se transformer, à quelques années de distance, dans ces êtres,

« Semblables à des animaux de boucherie, à l'air inquiétant, ahuri, inerte, dans ces gentilshommes hauts de six pieds, gros et grands corps de Germains, sortant de leurs forêts avec un mufle et un nez de dogue, des favoris sauvages et des yeux roulants, pâles et bleu de faïence. »

Ils douteront, ces critiques, que les yeux pâles et bleu de faïence de ces vilains messieurs puissent donner le jour aux yeux candides, « bleus comme des pervenches, de ces jeunes filles parmi les belles choses les plus belles, » que M. Taine peint avec un pinceau qui semble ravi aux anges.

« Créatures délicieuses dont on n'imagine pas, dit-il, quand on ne les a pas vues, la fraîcheur, l'innocence, fleurs épanouies, dont une rose matinale, avec son coloris fugitif et délicieux, avec ses pétales trempés de rosée, peut seule donner l'idée. »

Les critiques nieront qu'un tel phénomène soit possible, tellement il serait contraire aux lois observées dans la création. Des êtres aussi aériens ne pourraient être produits par de si lourdes brutes. Quoi qu'en dise M. Taine, la nature n'agit pas ainsi; elle ne sort pas de la ligne tracée.

Quant à nous, nous nous bornerons à confronter le lord Byron de Taine avec le véritable lord Byron; et nous dirons que le portrait qu'il fait du poëte

est tracé systématiquement et de manière à ce qu'il contribue, sous un rapport particulier à l'harmonie général de son œuvre. Mais la vérité ne se met pas au service des systèmes. Le point de vue d'après lequel M. Taine examine lord Byron étant faux, sa peinture devient radicalement fausse.

Toutes les teintes de son tableau sont foncées. Ce qu'il dit de lord Byron n'est pas précisément faux, mais est exagéré. C'est sa méthode. C'est bien l'objet réel qu'il examine, seulement il est grossi et renversé.

Si les faits ne sont pas toujours entièrement faux, ce sont les déductions qu'il en tire, les raisonnements et les conclusions que ces faits lui suggèrent, qui le sont toujours et profondément.

Quand les faits se prêtent tant soit peu à une de ses déductions, quand les proportions des membres de sa victime peuvent, par des soustractions ou des augmentations, entrer dans son lit de Procuste dont les magnifiques draperies ne cachent pas l'atrocité, M. Taine se tient plus ou moins à l'histoire, autrement il en appelle à sa propre imagination. Il faut mettre, dans cette dernière catégorie, à peu près tout ce qu'il dit de l'enfance de lord Byron et de ses parents.

Il se sert de lord Byron comme un artiste se sert de son mannequin; il le met dans une pose arrangée à sa guise; il lui fait faire le geste, la grimace qu'il veut. C'est bien un peu lord Byron qu'il

nous montre, mais de très-loin, mais enveloppé des fantaisies, des caprices, des singularités qui peuvent servir à composer une peinture puissante. C'est le jeu d'un mannequin bien conformé, avec des articulations bien flexibles, au service du système de M. Taine. Les traits sont bien un peu ceux de lord Byron, mais la physionomie et les gestes sont les spirituelles créations de l'artiste.

Voici sa tactique pour obtenir le meilleur triomphe de son procédé.

Il choisit dans la vie des hommes un quart d'heure, souvent celui où ils auront agi sous l'impulsion des instincts; et il prononcera sur leur caractère et sur toute leur vie d'après ce quart d'heure.

Il choisit dans la carrière de l'auteur une page, souvent celle qu'il aura écrite dans un moment d'hallucination ou de passion extrême; et sur cette page il jugera l'auteur de dix volumes.

A l'égard de lord Byron, par exemple, veut-il l'observer dans son enfance? il écartera ce qu'on y trouve d'admirable, et ne parlera que d'un trait d'énergie, d'une colère héroïque où l'aura mis l'injuste réprimande d'une servante. Pour lui, les larmes charmantes que répand le petit Byron lorsqu'on lui annonce, au milieu de ses compagnons d'école, son élévation à la dignité de Pair, ne seront pas l'indice d'un caractère timide, sensible et bon, mais une impression d'orgueil; et en voilà déjà presque assez

pour que M. Taine puisse y asseoir son édifice et nous montrer l'homme futur dans l'enfant. Quant à l'auteur, même procédé. Il analyse *Manfred*, œuvre certainement d'une prodigieuse énergie, et ce qu'il en dit est vrai, charmant, digne du grand talent de M. Taine. Mais est-il juste de montrer le poëte et l'homme *tout entier* dans cette œuvre, et d'oublier les autres créations du poëte où la sensibilité, la tendresse, la bonté se révèlent et dominent? *Manfred* est avant tout le cri convulsif d'un cœur ulcéré qui se débattait encore, avec toute la force d'une âme énergique, contre une récente et brutale persécution. Lord Byron se sentait victime de l'inqualifiable conduite de lady Byron; et si sa raison n'était pas altérée, son cœur du moins était meurtri et malade; et c'était ce cœur qui maîtrisait son cerveau en écrivant *Manfred*. Ne l'a-t-il pas avoué lui-même clairement? En envoyant *Manfred* à Murray, ne lui disait-il pas : « C'est un drame *aussi fou* que la tragédie de *Lee Bedlam, en vingt-cinq actes et quelques scènes drôlatiques*. La mienne n'en a que trois. »

Et n'écrivait-il pas à Moore : « J'ai écrit une espèce de *fou drame* pour décrire la nature alpine. Tous les personnages sont des spectres ou des magiciens, et la scène est sur les Alpes et dans l'autre monde. Vous pouvez vous figurer quelle tragédie des petites maisons elle doit être. » . . . . .

. . . . . .

« Mais que pouvais-je faire? Sans une occupation

quelconque, j'aurais fléchi sous mon imagination et sous la réalité[1]. »

Et ailleurs : « *Manfred* a la mauvaise saveur, dit-il, de la fièvre pendant laquelle il a été écrit. Pour rien au monde je ne voudrais qu'il fût publié. Excepté l'adresse au Soleil, il est aussi mauvais que le mauvais peut être. Et je ne comprends pas quel démon me possédait. C'était absolument un acte de folie.

« BYRON[2]. »

Mais que le cours des idées change chez lord Byron; que le beau ciel de l'Italie, les caressantes brises de l'Adriatique rafraîchissent son sang, et l'on entendra d'autres accents n'ayant plus les *excès*, mais seulement les *beautés* de l'énergie.

Que dira alors M. Taine? Ce ton nouveau n'est plus évidemment celui qui convient à son thème! Eh bien! il dira que le génie de lord Byron commence à décliner, ou encore, profitant de quelques accès de tristesse que toute âme poétique et sensible doit éprouver, il dira que sous l'épicurien il y a toujours l'Anglais mélancolique. Peu lui importe que l'Angleterre juge le contraire; qu'elle déclare que ce que lord Byron a écrit de plus puissant et de plus parfait est bien ce qu'il a écrit en Italie, et même à la veille de sa mort, et qu'elle trouve sa gaieté trop

1. Moore, *lettre* 275.
2. Moore, *lettre* 266.

il faut naturellement trouver sa raison d'être dans le trouble moral de ceux qui l'ont engendrée dans les circonstances où l'enfant est tombé en venant au monde, et dans le milieu où il a vécu. De là la nécessité de suppléer par l'imagination à la réalité historique et logique qui serait en défaut.

Quant à la douceur de lord Byron, à cette tendresse qui fit le tourment de toute sa vie, à son amabilité et à sa bonté, si réelle et si grande, qui l'ont fait aimer partout et toujours pendant sa vie, et qui l'ont fait pleurer avec les larmes du cœur après sa mort, on ne doit pas les accorder à l'être excessif et étrange qui est le lord Byron de M. Taine. Elles n'entreraient pas dans le cadre; elles s'opposeraient au triomphe de l'idée sur laquelle doit reposer tout son brillant système. Par conséquent, on les étouffera dans l'énergie, dans la faculté maîtresse du poétique Titan.

Malheureusement pour la muse de M. Taine, les faits les plus réels, les plus indiscrets, surgissent pour la déconcerter. Ni les causes, ni les effets ne se trouvent chez lord Byron considéré comme poëte, et moins encore chez lord Byron considéré comme un simple mortel, au point de vue de M. Taine. Lui qui prétend expliquer les hommes et les auteurs par une faculté maîtresse, il veut absolument que lord Byron ait eu cette faculté, quoique son meilleur

biographe, Moore, prétende le contraire dans les termes les plus formels.

« Cette faculté génératrice chez lord Byron, dit-il, cette sorte de pivot du caractère manquait presque complétement. Les attributs moraux aussi bien qu'intellectuels étaient si variés et si contradictoires, qu'on pouvait bien dire de lui qu'il n'était pas un homme seul, mais plusieurs; et ce ne serait pas exagérer d'ajouter qu'en partageant toutes ces qualités réunies en lui, on formerait encore une pluralité de caractères tous différents et tous vigoureux[1]. »

De son côté M. Taine, qui tient peu compte de l'opinion des autres, donne à lord Byron pour faculté maîtresse celle que les phrénologues désignent sous le nom de *combativité*. Lequel des deux a raison? Si c'est Moore, lord Byron aurait presque manqué de consistance dans le caractère; si c'est Taine, lord Byron aurait été réellement l'homme-tempête et ouragan. Or, ayant prouvé contre Moore que lord Byron n'était inconsistant et mobile que dans les cas où le manque de consistance n'attaquait pas le caractère de l'homme, et prouvé contre Taine, que personne n'était moins batailleur que lord Byron; que quand même, dans sa première jeunesse, on eût pu observer quelques instincts de résistance, ils s'étaient tellement tempérés à mesure que son intelligence et ses sentiments moraux s'étaient dé-

1. Moore, t. II, p. 782.

veloppés, que personne ne détestait davantage les contradictions, les discussions et les luttes de toute sorte; que personne enfin n'a été plus docile que lui à la voix de l'amitié et de la raison, nous devons en conclure que si lord Byron possédait une faculté maîtresse à coup sûr ce n'était pas la combativité.

Toute sa vie en fournit la preuve.

Pour que lord Byron fût le représentant de la race anglaise, même en adoptant la philosophie naturiste que professe M. Taine, il aurait fallu que lord Byron eût dans ses veines beaucoup de sang saxon. Mais c'est au contraire le sang normand qui prédomine en lui. Lord Byron conçu et presque né en France, était d'origine française par son père, d'origine écossaise par sa mère. L'absence de l'élément saxon, si frappant dans l'extérieur de sa personne, se faisait également remarquer dans son esprit, dans ses goûts, dans ses inclinations, dans ses sympathies ; car il aimait beaucoup la France[1].

On pourrait dire plutôt qu'il était en tout l'opposé du type saxon. Lord Byron ne pouvait pas vivre et a fort peu vécu en Angleterre; ses habitudes n'étaient

1. Pouqueville raconte que, lorsque Ali-Pacha eut calmé la peur que l'annonce d'un voyageur appelé Byron lui avait causée (car son nom, prononcé *Bairon* lui faisait craindre qu'il ne fût un Turc déguisé), il reçut le jeune lord avec une extrême cordialité. Comme il venait de prendre à la France Preveza, Ali-Pacha crut se rendre plus agréable en lui disant : « Vous serez content, comme Anglais, de ce tort fait à la France. » Et lord Byron lui répondit : « Mais moi je ne suis pas un ennemi de la France. J'aime au contraire la France. »

pas anglaises, son alimentation non plus. Au lieu de se *surnourrir*, comme M. Taine accuse les Anglais de le faire, *il ne se nourrissait pas assez.* Il était d'une sobriété cénobitique. Il aimait à vivre et vivait de végétaux. Son abstinence de la viande a commencé dès son adolescence [1]. Son corps était peu assujetti aux besoins matériels de son pays. Cette sobriété phénoménale, il la pratiquait par goût et par principe; et elle n'était point entremêlée d'excès qui auraient fait compensation. Les excès dont parle M. Taine, auront tout au plus été de très-légères dérogations à l'abstinence pythagoricienne qui était la règle de sa vie. A l'étranger, où il a vécu presque toute sa vie d'homme, il n'apportait aucune des habitudes de ses concitoyens. Il vivait partout en cosmopolite. Les exigences de son corps se bornaient à une propreté exquise, mais facile à sa belle santé et à la beauté merveilleuse dont Dieu l'avait doué.

Lord Byron avait si peu de partialité pour le type national et pour les usages du pays où il était né, « mais où il ne voulait pas mourir, » disait-il, que l'amour-propre alors si susceptible de ses concitoyens lui en fit un grief impardonnable.

Ce n'était pas lui qui aurait mis l'Anglais et l'Angleterre au-dessus des étrangers et de la France, qui les aurait déclarés les princes de la race humaine.

1. Voy. chap. *Lord Byron antimatérialiste.*

L'esprit de justice et de vérité marchait au-devant de lui, et le préservait de toute énormité de ce genre, commise par l'orgueil national.

Cette énergie que M. Taine semble admirer, animale plutôt que morale, morale plutôt qu'intellectuelle, cette puissante volonté qu'il trouve dans la race saxonne, sont-elles pour lui des qualités ou des défauts? Il est difficile de s'en rendre compte, car on ne sait quand il loue ou quand il blâme. Par les causes toutes matérielles qu'il leur assigne, le tempérament, le mauvais climat, leurs affinités avec une exubérante nourriture, avec la Cuisine, avec la Cave, et les conséquences de ces causes qui sont de supprimer le sens de toute délicatesse, le sens des arts et de la haute philosophie, évidemment c'est le blâme qu'il fait planer sur toute la race en général.

Mais, pour ce qui a rapport à lord Byron en particulier, il est certain aussi que son but n'est pas de le déprécier. Il a pour lui seul, au contraire, des paroles d'une réelle sympathie, et d'une grande admiration. Il veut bien qu'il soit le représentant de toute la race, l'incarnation du type, mais à la condition de la dominer en monarque. Par cette suprématie, le grand poëte échappe plus ou moins à son système.

Toutefois M. Taine n'est pas sujet aux faiblesses de l'enthousiasme. D'ailleurs, jugeant comme il fait, en *naturiste*, le mérite de la vertu et le démérite

du vice, ne les regardant que comme des fatalités, des produits du tempérament, du climat, du sol, « comme le vitriol et le sucre, » dit-il, que lord Byron ou tout autre fasse ceci plutôt que cela, le *bien* plutôt que le *mal*, ainsi nommés, que lui importe? C'est toujours la *nature qui suit son chemin nécessaire, qui cherche et trouve son équilibre.*

Ce qu'il aime donc en lord Byron, c'est la facilité qu'il lui offre de prouver cette philosophie fatale qu'il fait pénétrer dans le moindre détail de son œuvre.

Lord Byron, par son génie si énergique, par sa vie accidentée, mais si courte, qui ne lui a pas permis d'harmoniser et de rafraîchir les ardeurs de la jeunesse avec les brises plus tempérées de l'âge mûr, lord Byron, par l'universalité de son génie qui peut fournir des arguments à tous les systèmes de critique, se prêtait merveilleusement aux plans de M. Taine, et à devenir le sujet de ses opérations. Ainsi donc aidé par le portrait mensonger, mais généralement admis, qui porte le nom de lord Byron, par son identification avec les héros de ses chants et surtout avec *Manfred* et *Child-Harold*, aidé aussi par l'impossibilité où l'esprit humain se trouve d'apprécier les choses morales comme un théorème de géométrie, il a pu se servir de ce grand nom pour faire une magnifique démonstration de sa thèse, pour appeler lord Byron l'interprète du génie anglais, et sa poésie, la poésie de la personne par excellence.

Mais, sous beaucoup de rapports, il n'a pu agir ainsi qu'en faisant violence à la vérité historique. C'est ce que j'espère démontrer dans ces pages dont le but est de peindre lord Byron tel qu'il a été, et de substituer sa physionomie réelle à celle que M. Taine lui prête, sans rien lui ôter néanmoins de sa sublimité. Pour réfuter un si brillant et si puissant écrivain, je ne procéderai qu'armé de preuves, qu'en invoquant des témoignages irréfragables et de première main, comme dit le grand critique Sainte-Beuve : seuls arguments qui aient de la valeur, parce qu'ils concourent tous ensemble à donner du grand poëte de l'Angleterre la même impression. En restituant la vérité à l'histoire, je prendrai précisément le système opposé à celui de M. Taine, ou plutôt je m'abstiendrai de tout système et de toute prétention littéraire, afin de ne m'appuyer que sur les faits et sur la raison.

On verra, si nous pouvons atteindre ce but, non-seulement à quoi se réduisent les motifs d'une foule de blâmes formulés contre lord Byron; mais aussi avec quelle réserve on doit accepter les indulgences très-souvent hypocrites de plusieurs biographes, qui se donnent la générosité d'insister sur son âge, son rang et d'autres circonstances atténuantes, pour adoucir la sévérité de leurs jugements, comme si lord Byron avait besoin de pardon. En fouillant ainsi dans son âme, en analysant sa vie, on sera bien forcé d'admettre que, s'il eut quelques-uns des dé-

Digitized by Google

fauts de la jeunesse en commun avec les autres, il eut aussi une foule de vertus particulières à lui seul. Et enfin, en l'acceptant tel que l'ont jugé ceux qui l'ont personnellement connu, il restera encore une des plus belles, des plus aimables, des plus grandioses figures de son siècle. Quant à nous, pour résumer cette œuvre modeste mais très-consciencieuse, nous répéterons avec bonheur les belles paroles dans lesquelles Moore se résume lui-même : « Si par l'effet de mon humble travail j'ai pu dissiper les brouillards qui restent encore entre mon ami et le monde, et si je puis réussir dans une foule de choses à le montrer aussi digne d'amour qu'il était en tout digne d'admiration, l'objet de ce travail sera obtenu[1]. »

1. Moore, tome II, page 782.

IV

RELIGION.

> Pour le triomphe d'une cause d'une si grande importance pour l'humanité, il n'y a jamais trop d'adhésions. . . . . .
> . . . . . .
> Mais ce n'est pas assez de compter les suffrages, il faut surtout les peser.
>
> SCHERER.

Les combats entre le cœur et la raison, en matière religieuse, ont commencé pour lord Byron presque dès l'enfance. Le besoin de les mettre d'accord était si grand chez lui, que, s'il n'en venait pas à bout, son âme était perplexe et agitée. Il était, pour ainsi dire, encore dans son berceau que déjà, au milieu de ses jeux, les problèmes de la vie occupaient sa pensée à peine éclose; et sa bonne nourrice May, qui lui chantait les psaumes pour l'endormir, devait aussi répondre à des questions qui prouvaient les dangereuses curiosités de son intelligence.

« Parmi les particularités de son enfance (dit Moore), il ne faut pas oublier ce que le mari de sa première nourrice disait de lui, c'est-à-dire que quand il était encore un tout petit enfant, il était déjà extrêmement questionneur, et embarrassant par les interrogations qu'il leur faisait sur la religion[1]. »

A dix ans, il fut placé à Dulwich dans la pension tenue alors par le R. Dr Glennie. Et dans la relation que le Dr Glennie donne à Moore, après avoir parlé des qualités aimables de l'enfant Byron, il ajoute :

« Il avait déjà à cet âge une connaissance intime de la partie historique des saintes Écritures, et il était extrêmement heureux de causer sur ces sujets avec moi, particulièrement après nos exercices religieux du dimanche soir ; et alors il raisonnait, sur les faits contenus dans les livres sacrés, avec toute l'apparence de foi dans les vérités divines qu'ils inculquent. »

Mais, en même temps que son cœur se portait ainsi vers Dieu, la force de sa raison commençait à réclamer impérieusement ses droits. Tant qu'il resta abrité dans la maison paternelle, sous l'œil de sa mère, et de jeunes ecclésiastiques, ses premiers précepteurs, qui mettaient leurs préceptes d'accord avec leur pratique ; et tant que sa raison n'eut pas encore reçu une certaine force de développement, il fut pieux et orthodoxe. Mais, quand il entra au collége et surtout à l'université de Cambridge, un vaste champ

1. Moore, tome I, page 46.

de contradictions s'ouvrit devant son esprit observateur et méditatif. Ses réflexions et l'étude des grands problèmes de l'âme vinrent bientôt élever des nuages dans son esprit et projeter leur ombre sur son orthodoxie. Si donc lord Byron eut réellement le malheur de perdre plutôt que les enfants ordinaires la foi naïve de son enfance, le phénomène est facilement expliqué. Lord Byron, par l'universalité de son génie, réunissait aux facultés qui font les poëtes, celles d'un esprit éminemment logique, positif et pratique ; et, comme en tout il fut précoce, il le fut également dans la force de réfléchir et de raisonner.

« Jamais (dit Moore) lord Byron ne perdait de vue la réalité et le bon sens pratique; son génie, quelle que fût la hauteur à laquelle il s'élevait, gardait toujours sur la terre un point d'appui. »

Sa curiosité intellectuelle fut encore une passion précoce en lui, et les circonstances le servirent si bien qu'à quinze ans, et bien plus à dix-huit (chose à peine croyable), il avait déjà parcouru deux mille volumes, parmi lesquels tous les principaux systèmes de philosophie, anciens et modernes, avaient étalé leurs contradictions devant sa vive et profonde intelligence. Cette soif de connaître (irrégulière selon la discipline de l'école et de l'université) était d'autant plus phénoménale qu'elle coexistait chez lui avec la passion des jeux de l'enfance et de tous les exercices corporels dans lesquels il excellait, et dont il était fier. Mais, comme il don-

nait à son esprit cette forte nourriture en dehors des règles ordinaires et de la discipline routinière des colléges et des universités (routine qu'il détestait comme Milton, Pope, et presque tous les grands esprits), les progrès réels de son intelligence restaient cachés à ses maîtres et même à ses compagnons d'étude. Cette erreur, d'esprits peu clairvoyants, ne pouvait pas être partagée par d'Israëli, le grand analysateur du génie. Lord Byron, dit-il, était un enfant studieux, mais il aimait à le cacher à ses camarades, et à leur paraître oisif, trouvant cela plus aimable.

En même temps que l'adolescent fortifiait ainsi son intelligence par des études irrégulières mais fortes, par sa nature méditative et passionnée pour la vérité, ayant au plus haut degré le besoin de l'affirmation, il éprouva plus impérieusement que n'éprouve la jeunesse de la quinzième année, le désir de soumettre les enseignements traditionnels à l'examen. Il voulut se demander sur quelles preuves incontestables reposaient les dogmes qu'on lui commandait de croire; ces preuves, on les lui montrait dans les livres saints appuyés de l'infaillibilité de l'Église!

Il lisait donc avec avidité une foule de livres sur la religion, et il les lisait avec une naïve ingénuité et avec l'espérance d'en sortir avec une foi encore plus ferme. Mais est-ce vraiment là qu'il pouvait la trouver? Pour de certains esprits, ces livres ne sont-ils pas plutôt dangereux?

« Ce qu'il y a de vrai (dit l'auteur des *Essays*), c'est que pour un esprit qui n'a jamais nourri une objection contre la révélation, un de ces livres destinés à combattre les objections peut être le moyen de lui en suggérer. » Et ailleurs, le même auteur dit[1] encore de ces écrivains : « Impatients de la moindre hésitation à croire, ils nient, avec colère, qu'il y ait quelque poids dans ce que leurs adversaires ont avancé; dans la manière avec laquelle ils franchissent les plus sérieuses difficultés, ils trahissent une humeur qui nuit à leur raisonnement et aux preuves par lesquelles ils cherchent à l'appuyer (1). »

Après avoir lu un grand nombre de ces livres, il a dû probablement trouver avec le grand ministre Pitt, « que ces lectures *élèvent* beaucoup plus de doutes qu'elles n'en *dissipent;* » et réellement elles avaient plutôt inquiété et ébranlé que raffermi sa foi. En même temps, il voyait aussi une autre contradiction vivante. Il observait que ceux qui enseignaient les doctrines oubliaient trop souvent de mettre d'accord leurs préceptes avec leur pratique. En perdant le respect pour eux, il a du douter davantage de la sincérité des doctrines, et tout en restant religieux il a senti sa foi dans de certains dogmes s'ébranler de plus en plus. Et, en effet, dans le mémorandum de son adolescence en énumérant les livres sur la religion qu'il a lus, il ajoute : « Tous très-ennuyeux. Je déteste les livres sur la religion, quoique je vénère et j'aime mon Dieu délivré des notions blasphématoires et absurdes. Dans cette

1. *Essays*, 306.

situation de son esprit (dont on trouve surtout la preuve dans les poésies de son adolescence), la philosophie de Locke, qui fait la discipline philosophique de Cambridge, et qu'il avait déjà effleurée, ainsi que d'autres philosophies, devint alors l'étude qu'il devait approfondir. Cette philosophie vint ajouter, avec ses contradictions, un énorme poids dans la balance de ses doutes.

Pouvait-il en être autrement? Locke n'enseigne-t-il pas que, toutes les idées venant des sens, l'idée de Dieu, si elle n'est pas appuyée sur la tradition, n'a pas d'autre fondement que les sens et la vue du monde extérieur? Si ce n'est pas la doctrine de ce philosophe, une logique rigoureuse peut la comprendre ainsi.

Locke croit en Dieu; cependant l'idée de Dieu, telle qu'elle résulte de sa philosophie, n'est pas celle de Dieu comme le comprend le christianisme. Par ce système, Dieu n'est même pas proclamé la cause de l'Univers. Mais le fût-il encore quel serait le résultat de cette espèce de complaisance philosophique sinon que Dieu serait distinct du monde? Mais aurait-il pour cela les attributs que les idées de la raison, indépendantes de tout système, nous font apercevoir dans la divinité? Serait-il la puissance? la bonté? la perfection infinie? Non, car nous, ne pouvant le connaître qu'à travers un monde rempli d'imperfections, où le bien et le mal, l'ordre et le désordre sont mêlés, et non par l'idée de l'infini,

qui seule peut donner une connaissance vraie et complète de Dieu, il en résulte qu'il serait bien supérieur au monde, mais ne serait pas la perfection absolue.

Et après avoir méconnu Dieu, que dit cette philosophie de notre âme? Elle supprime une des preuves essentielles de la spiritualité, et par là compromet l'âme elle-même, puisqu'elle dit qu'il n'*est pas impossible que la matière pense.* Et où serait alors la nécessité d'une âme, si c'est le corps qui pense? Comment espérer une immortalité, si ce qui pense est sujet à la dissolution et à la mort?

Quant à notre liberté, elle se trouverait anéantie par les conséquences de ces doctrines; car elle ne résiderait pas dans l'activité intérieure de l'âme, mais elle serait limitée à notre pouvoir d'agir. Et nous faisons à chaque moment l'expérience de notre faiblesse contre les lois de la nature qui nous dominent en tous sens. Donc, voulant tout tirer des sensations, Locke, d'erreur en erreur, arriva presque au naufrage du devoir, du principe de la justice et de toute moralité; mais bon, honnête, libéral et chrétien, il ne put se sauver de ce naufrage, auquel il exposait les autres, qu'en s'arrêtant sur la pente de l'abîme qu'il ouvrait, inconséquent par la pratique avec ses idées spéculatives. Ses continuateurs, tels que Condillac et Cabanis, y sont tombés en suivant son système, et en le poussant plus loin.

Une doctrine qui n'admet pas la faculté de dé-

couvrir ou de démontrer les vérités religieuses qui sont le fondement de toute morale, qui ne reconnaît qu'à la tradition le droit de dispenser la foi; une métaphysique qui ne peut éviter les abîmes où toute moralité ne peut sombrer que par ses contradictions et par ses inconséquences; une telle doctrine ne peut être sans danger que pour ces esprits heureux, dont la soumission et la foi paisible est l'état naturel, qui croient sur parole, et sans demander de comprendre; pour ces heureux esprits que les études hardies, et les grands problèmes posés et discutés n'atteignent qu'à la surface, soit par leur faiblesse, soit parce que la révélation leur arrive avec une lumière si intense qu'elle fait pâlir celle de la simple raison. Mais pour les esprits plus logiques, plus curieux, dont la raison est exigeante et inquiète, qui veulent comprendre avant de croire, dont les liens avec la tradition se sont déjà relâchés parce qu'ils ont beaucoup réfléchi sur une foule de contradictions (dont la moindre, dans le cas de lord Byron, n'était certes pas de voir une pareille philosophie adoptée par une université cléricale); pour ces esprits-là, cette doctrine doit être nécessairement une pente vers l'athéisme. Et pourtant, bien que ces conditions d'esprit fussent celles de lord Byron, il échappa à ces désastreuses conséquences par un élan encore plus grand de sa raison qui lui fit rejeter l'enseignement des écoles sensualistes et lui fit comprendre leurs contradictions et leurs conséquences.

Ses protestations contre l'école sensualiste sont consignées dans son mémorandum d'adolescence, où, après avoir nommé tous les auteurs des systèmes de philosophie qu'il avait lus, arrivé à nommer le chef de cette école, il s'écrie avec tout son cœur :

« Hobbes ! Je le déteste ! ! »

Et malgré tout le respect que personnellement devait lui inspirer le bon et grand Locke, il en répudia évidemment les doctrines, puisqu'elles ne purent pas déraciner de son esprit les vérités religieuses que la raison proclame, qu'il put se retirer de cette épreuve philosophique avec la ferme croyance à tous les dogmes impérieusement imposés à la raison humaine et affirmer sa croyance à un Dieu créateur et personnel, à notre libre arbitre, et à l'immortalité de l'âme humaine.

Cette belle et noble victoire de son esprit et de ses véritables tendances religieuses à ce moment-là, est prouvée par sa *Prière de la nature*, écrite lorsqu'il n'avait pas encore dix-huit ans. Dans cette belle prière que ses amis orthodoxes (ou voulant passer pour tels) obtinrent d'exclure du volume de poésies de sa première jeunesse, on trouve la grandeur dans la contemplation, — l'humilité et la confiance dans la supplication, une âme trop près de Dieu pour douter de sa puissance, mais trop loin aussi pour que la foi et la confiance dans sa miséricorde ne soient sans quelque mélange de crainte; enfin,

tous les éléments essentiels d'une belle prière en dehors de l'orthodoxie. Et bien qu'écrite sur le seuil de la vie, il aurait pu la signer avec peu de modifications à la veille même de sa mort; lorsque quoique bien jeune encore, la destinée ne lui avait épargné aucun sentiment, depuis le plus doux jusqu'au plus amer; aucune expérience, ni aucune joie méritée, ni aucune amertume imméritée.

« Père de la lumière, grand Dieu du Ciel, c'est vers toi que je crie! Tu vois les ténèbres de mon âme; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché!

« Je n'adopte point d'autel, je ne m'unis à aucune secte. Oh! enseigne-moi le sentier de la vérité! Je crois à ta redoutable omnipotence; réforme ma jeunesse, tout en lui pardonnant ses fautes!

« Que les bigots t'élèvent des temples lugubres; que la superstition les salue! que les prêtres, pour propager leur noir empire, trompent les hommes et leur parlent de mystiques droits.

« Et quoi! l'homme prétendrait circonscrire la puissance de son Créateur dans des dômes gothiques de pierres vermoulues! Ton temple est la face du jour; tu as pour trône sans limite la Terre, l'Océan, le Ciel.

« L'homme condamnera-t-il ses frères aux tourments de l'enfer, s'ils refusent de se plier à certaines cérémonies pompeuses? Nous dira-t-il que pour un seul qui a succombé tous nous devons périr dans un commun naufrage?

« Quoi! chacun pour son compte prétendra aller au Ciel et condamnera son frère à la destruction parce que son âme nourrit d'autres espérances ou professe des doctrines moins rigoureuses?

Digitized by Google

« Ces hommes, en vertu de dogmes qu'ils ne peuvent expliquer, nous assignent un bonheur ou un malheur imaginaire! Comment des reptiles qui rampent sur la terre connaîtraient-ils la volonté du souverain Créateur? Quoi! ceux qui ne vivent que pour eux seuls, qui flottent chaque jour sur un océan de crimes, ils pourront expier leurs forfaits par la foi et vivre par delà les temps?

« Père, je ne m'attache aux lois d'aucun prophète; tes lois se manifestent dans les œuvres de la nature. Je m'avoue corrompu et faible; pourtant je te prierai, car tu m'écouteras.

« Toi qui guides l'étoile errante à travers les royaumes infinis de l'espace éthéré, qui apaises la guerre des éléments, et dont je vois la main empreinte d'un pôle à l'autre.

« Toi qui dans ta sagesse m'as placé ici-bas, qui peut quand il te plaira m'en retirer; ah! tant que mes pieds fouleront ce globe terrestre, étends sur moi ton bras sauveur!

« C'est vers toi, mon Dieu, vers toi que je crie. Quoi qu'il m'advienne en bien ou en mal, que ta volonté m'élève ou m'abaisse, je me confie à ta garde.

« Lorsque ma poussière sera rendue à la poussière, si mon âme s'envole en déployant ses ailes, comme elle adorera ton nom glorieux! Comme il inspirera les chants de sa faible voix!

« Mais si ce souffle fugitif doit partager avec l'argile le repos éternel de la tombe, tant qu'il me restera un battement de vie j'élèverai vers toi ma prière, dussé-je ensuite ne plus quitter la demeure des morts.

« Vers toi j'élève mon humble chant reconnaissant de toutes les miséricordes passées, et j'espère, mon Dieu, que cette vie errante doit à la fin revoler vers toi! (1) »

« Décembre, 1806.

« BYRON. »

1. Traduction Laroche.

On peut en dire autant d'une autre pièce de vers qu'il écrivit également dans sa première jeunesse, lorsque étant tombé gravement malade, et se croyant près de sa fin, il tourna toutes ses pensées vers l'autre vie, et composa la touchante pièce de vers qui se termine ainsi.

« Ame agitée, oublie ce monde. Tourne toutes tes pensées vers le ciel. C'est là où bientôt tu dois diriger ton vol, si toutefois tes fautes sont pardonnées. »

Mais si lord Byron n'adopta pas la philosophie de Locke, du moins il rendit le plus grand hommage à la beauté de son âme, en pratiquant de plus en plus son meilleur précepte qui dit que :

« Aimer la vérité par pur amour de la vérité, est la part essentielle de la perfection humaine dans ce monde, et la *bonne terre* où l'on dépose la semence *de toutes les* vertus. »

Tandis que son esprit flottait ainsi au milieu de mille contradictions, ne trouvant dans aucun système philosophique que des portions de vérité, mais non pas la vérité, non pas l'affirmation dont son âme avait une si grande soif, se disant, par moment, sceptique, parce qu'il hésitait à adopter un système par suite des erreurs et des contradictions communes à tous; (la grande école qui les a harmonisées toutes, à la gloire de la France, n'était pas encore ouverte), mais ne perdant jamais de vue les grandes vérités éternelles dont il sentait la preuve dans son âme, il

Digitized by Google

fit la connaissance d'un jeune homme qui venait d'achever de la manière la plus brillante ses études universitaires. Ce jeune homme qui exerçait une grande influence sur tous ses camarades par la supériorité de son intelligence l'exerça également sur lord Byron. — Esprit hardi, logicien, inflexible, il ne reculait pas devant les abîmes que les enseignements de la philosophie sensualiste ouvraient devant les esprits logiques — abîmes, dont la vue avait fait reculer le maître lui-même, qui voulant le fermer n'avait pu le faire que par des contradictions! Ce jeune homme reculait, par une noble inconséquence, devant la morale de cette métaphysique; mais il n'en tirait pas moins des théories du maître, qui laissent tout ce qui est spirituel et immortel sans défense philosophique, toutes les conséquences légitimes contenues dans ses principes, fussent-elles impies, fussent-elles absurdes.

L'Allemagne avait également étalé aux yeux de son intelligence bien des hardiesses; mais, pour ne parler ici que des conséquences de son école, nous disons que, de déduction en déduction, il dut aborder les grands problèmes que l'expérience finit, en dernier ressort, par abandonner à la raison ou à la révélation. Et obligé, d'après cette philosophie, de les résoudre à travers la sensation seule, il devait naturellement aboutir à ne plus retrouver la spiritualité de notre âme et, par conséquence, ni immortalité, ni liberté, ni principe de moralité, et

enfin, obligé de chercher la certitude de l'existence de Dieu dans la tradition, à travers un monde extérieur rempli d'imperfections, et non comme la seule raison peut le concevoir clairement, avec tous ses nécessaires attributs de perfection, il en arrivait même à le perdre entièrement de vue.

A cette pente désastreuse à laquelle l'honorable jeune homme lui-même échappait par les conséquences pratiques, lord Byron échappait également et par la pratique et par la théorie. Il avait même une telle horreur du *nom seul d'Athée*, qu'au collége de Harrow, il voulut se battre avec son camarade, lord Althorpe, parce qu'il avait écrit sous le nom de Byron, *Athée*. Cela est si vrai que sir Robert Dallas, dont le jugement ne doit jamais être interprété sans tenir compte de l'intolérance et de l'exagération exigées par son orthodoxie, et par ses préjugés de caste, après avoir déploré que *lord Byron n'ait pas eu une égide dans sa minorité pour le protéger contre ses camarades, orgueilleux* (dit-il), *esprits forts et spirituels sophistes*, il ajoute : « Mais si l'on doit s'étonner de quelque chose, ce n'est pas qu'il ait erré, c'est qu'il ait percé le nuage qui l'environnait, et que *les seuls rayons de son génie parvinrent à dissiper*. Mais, néanmoins, ces luttes, ces contradictions, ces sueurs de la pensée, tout en laissant son cœur intact, ont dû multiplier les défaillances de son esprit, le modifier plus ou moins, et lui donner même, une teinte de scepticisme.

Quand il quitta l'Angleterre pour la première fois, son esprit se trouvait donc en cet état de souffrance transitoire. Les différents pays qu'il visita, les différentes croyances qu'il y trouva, les intolérances des uns, les relâchements des autres en contradiction avec leurs pratiques superstitieuses et irrationnelles; la piété véritablement touchante qu'il trouvait dans les Monastères des Moines Grecs (à Zytza, et à Athènes), au milieu desquels et dans le silence de leurs cloîtres il aimait à partager la paix et même les austérités de la vie; son passage des contrées Occidentales, où tout a pour but de mettre la raison au-dessus de l'imagination, à celles de l'Orient, où tout a pour but de mettre l'imagination au-dessus de la raison, tout cela contribuait à faire que ce qu'il y avait de flottant dans son esprit, ne parvint à se fixer. En même temps, des désappointements, des chagrins, d'amères désillusions, étant venus se mêler à ces phases de son intelligence, un souffle de misanthropie, (très-contraire à sa nature), passa réellement sur lui, dans l'isolement de sa vie, et lui suggéra le plan plus philosophique et généreux que prudent de son pèlerinage de Childe-Harold, où il nous peint son héros intellectuellement nourri des doctrines philosophiques, qui mènent les esprits logiques au doute et au matérialisme! Ces doctrines ayant fait perdre à Childe-Harold la foi traditionnelle, qui donne la paix à l'âme, en donnant la certitude à l'esprit, le poëte nous le montre dans l'impossibilité de se sous-

traire à leurs désastreuses conséquences, quand, à l'âge des passions et dans un certain milieu social, elles devront se transformer en pratique morale. Et la nature ne l'ayant pas doué d'un cœur assez généreux pour remplacer la maladie de son esprit, ayant usé et abusé de tout, ne trouvant plus le chemin de la vertu, Childe-Harold, *rassasié des péchés de sa jeunesse*, expérimente déjà, comme Salomon, la vanité des choses humaines; il devient la proie de la satiété, de l'ennui, de l'insensibilité au beau moral ainsi qu'au beau physique.

Ce triste type, dont lord Byron rendait en partie responsable l'éducation intellectuelle de son époque, il s'était révélé à lui à l'état d'*embryon* dès ses plus jeunes années au collége de Harrow[1]. C'était en tout cas, selon lui, un des types logiques de la jeunesse d'alors, idéalisé, poétisé et qu'il disait tirer de sa propre imagination! Ses ennemis et ses envieux se sont attachés à prouver que, dans ce poëme, il avait voulu faire la peinture de son âme. Ils ont profité de quelques circonstances historiques et locales pour donner quelque apparence de vérité à leurs mensonges. Mais ceux-là seuls qui ne le connaissaient pas personnellement, pouvaient ignorer combien ses qualités naturelles rendaient impossible toute ressemblance réelle entre lui et son héros. Nous l'avons surabondamment prouvé dans un autre chapitre.

1. Voyez Dametas, dans les *Heures de paresse*.

Bornons-nous à dire ici que lord Byron, au lieu de personnifier son héros, *personnifie purement et simplement le poëte.* Ajoutons encore, que lord Byron ne pouvait en aucun cas subir les conséquences des doctrines matérialistes, comme son héros les avait si tristement subies! Et cela, non-seulement par suite d'une nature toute différente, mais aussi, et surtout, par le spiritualisme *persistant* et *dominant* chez lui à toutes les époques de sa vie, même dans les moments où il prêta le flanc à l'accusation de scepticisme. C'était l'époque où il écrivit les premières stances du second chant de Childe-Harold, quand des pensées, peu en harmonie sinon contraires à ses intimes convictions, montèrent de son cœur malade à sa tête, quand l'abattement mortel de son âme et l'abondance de ses larmes voilèrent presque à ses yeux les traces d'un gouvernement divin; quand il sembla douter de la Providence, de la toute-puissance, de la bonté infinie de Dieu, et qu'il sembla se dire que, si la philosophie de Cambridge avait raison de douter que l'âme fût spirituelle, on devait également douter qu'elle fût immortelle. Et ces doutes, les ayant formulés en son nom, et non comme des pensées de son héros, dans les stances qui commencent le deuxième chant de Childe-Harold, il fut aussitôt dénoncé comme sceptique.

Mais si le ressort de son âme fut pour un instant suspendu par des excès de douleur, il reprit bien vite sa vigueur naturelle, puisqu'elle se manifeste en

toute son énergie dès la huitième et la neuvième stance, qui sont les parfums les plus délicats d'une belle âme. Toutefois les premières seules continuèrent à préoccuper quelques esprits orthodoxes et beaucoup trop scrupuleux; car la poésie n'est pas un enseignement philosophique. Nous devons remarquer d'ailleurs que le sens de ces vers est purement hypothétique. En *disant* que l'âme pourrait *bien n'être pas immortelle*, n'expriment-ils pas la même pensée de Locke ayant osé dire qu'*elle n'est peut-être pas spirituelle?* Ce qui est dissoluble selon les lois générales du monde, n'est-il pas destiné à mourir? Mais lord Byron, très-spiritualiste au fond, puisait alors ses doutes à des sources plus modestes. Croyant profondément à la toute-puissance du Créateur, ne pouvait-il donc pas modestement craindre que Dieu, qui avait tiré son âme du néant ne pût l'y faire rentrer? Ne pouvait-il penser que, croire le contraire, ne fût plutôt la conséquence de notre désir, de notre orgueil et de l'importance que nous aimons à nous donner? La certitude de l'immortalité, si elle n'a pas sa raison d'être dans la révélation, peut-elle être autre chose qu'un sentiment, qu'une espérance? Les panthéistes seuls trouvent la nécessité de l'immortalité au fond de leur orgeuilleuse doctrine. Mais aussi quelle immortalité! Une immortalité dérisoire, comme le dit si bien un philosophe de nos jours.

Accusé de scepticisme, lord Byron répondait aux

Digitized by Google

accusateurs en expliquant ses vers dans une note qu'il voulut bien supprimer encore, avec sa docilité accoutumée, par suite des instances de M. Dallas. Voici quelle était sa réponse :

« Dans ce siècle de bigoterie, où le puritain et le prêtre ont changé de position, et où l'infortuné catholique porte la peine des péchés de ses pères, jusqu'à des générations plus reculées qu'il n'est dit dans le commandement, l'opinion exprimée en ces stances attirera indubitablement sur elle plus d'un dédaigneux anathème. Cependant qu'on ne perde pas de vue que l'esprit qu'elles respirent est un esprit de découragement et non de raillerie ; que celui qui a vu les superstitions grecques et musulmanes se disputer les antiques autels du polythéisme, qui a laissé dans sa patrie, des pharisiens, remerciant Dieu de ne point ressembler aux publicains et aux pécheurs, et, en Espagne, un peuple abhorrant les hérétiques qui leur avaient tendu une main secourable, ne saurait manquer d'être un peu embarrassé, et de commencer à imaginer que, comme tous ne peuvent avoir raison, la plupart d'entre eux ont tort. Quant à la morale et à l'effet de la religion sur l'espèce humaine, il paraît, d'après le témoignage constant de l'histoire, qu'elle a toujours moins porté les hommes à aimer leurs semblables, qu'à exciter ces haines violentes qu'on a vu éclater entre les différentes sectes chrétiennes. Les Turcs et les Quakers sont plus tolérants. Lorsqu'un infidèle paye sa taxe aux premiers, il peut prier où, quand et comme il lui plaît ; et la foi indulgente et la conduite pieuse des seconds, rendent leur vie le plus parfait exemple de la charité chrétienne, prêchée par le divin auteur de l'Évangile. »

En relisant cette note, on ne comprend vrai-

ment pas les scrupules de Dallas et toutes ses instances pour la faire supprimer; car elle respire l'esprit de tolérance et de charité, bien plus que le scepticisme. Néanmoins lord Byron la retira.

Mais cela ne devait pas suffire encore au rigorisme anglais. Comme les accusations de scepticisme s'accumulaient sur la tête du noble poëte, l'excellent M. Gifford, à l'opinion éclairée duquel il se ralliait toujours avec une entière déférence, lui conseilla un surcroît de prudence. Et lord Byron lui répondit en ces termes :

« Je ferai ce que vous me conseillez, quant aux sujets religieux. Le meilleur moyen serait peut-être de les éviter tout à fait. Les passages déjà publiés ont certainement été interprétés avec un peu trop d'exagération. Je ne suis pas un bigot d'*incrédulité*, et je ne m'attendais pas que l'on m'accuserait de *nier l'existence de Dieu*, parce que j'avais exprimé quelques doutes sur l'immortalité de l'âme. C'est notre insignifiance relative et celle de notre monde, quand on les compare avec l'immensité de la création dans laquelle nous ne sommes que des atomes, qui m'amena premièrement à imaginer que nos prétentions à l'éternité pourraient être exagérées. Cela joint au dégoût que m'inspira, dans mon enfance, une école calviniste d'Écosse où l'on me clouait dans des églises pendant les premières dix années de ma vie, m'ont affligé de cette maladie. Car, après tout, je pense bien que ces doutes sont une maladie de l'esprit, comme tout autre sorte d'hypocondrie [1]. »

On sent bien par ce langage, franc et sincère, que si, dans les stances que les orthodoxes blâmaient, il y a plus de scepticisme qu'il n'en puisait dans la petitesse de l'homme, dans la toute-puissance du Créateur, ce n'était pas cependant son opinion véritable, arrêtée, mais tout au plus un nuage projeté sur l'esprit, par la grande tristesse du cœur. Néanmoins, les sentiments qui résultent de deux octaves incriminées furent réellement les siens pendant quelque temps encore, puisque dans son journal de 1813, il s'exprime de la manière suivante :

« Mon inquiétude me dit bien qu'il y a en moi quelque chose qui « *passeth thou!* » *Il dépend de Celui qui nous a créé* de prolonger cette étincelle de feu céleste qui *illumine,* mais qui *brûle* ce *vêtement fragile.*

« En même temps, je suis plein de reconnaissance pour de certains biens, et passablement patient pour de certains maux, grâce à Dieu et à mon bon tempérament. » (Moore, 455, 1 vol.)

Mais encore une fois, tout cela se résumait en cette opinion, savoir : que Dieu tout-puissant, ayant créé notre âme ainsi que notre corps, mais d'une nature toute différente, que, étant spirituelle et non composée selon les lois qui règlent la vie, elle devrait être immortelle. Mais que celui qui a pu la tirer du néant, peut la faire rentrer dans le néant. L'orthodoxie, en effet, ne nous dit pas, comme le

panthéisme, que notre âme ne peut pas périr! elle lui donne une *immortalité individuelle.*

Malgré cela, et pour cela surtout, on l'attaqua comme Athée, dans un poëme intitulé « L'*Anti-Byron.* » Le poëme était une œuvre de parti, mais aussi d'un talent réel. Murray hésitait à le publier; et lord Byron, toujours juste, loua le poëme, et lui en conseilla la publication :

« Si l'auteur pense (lui écrit-il) que j'ai publié des vers ayant des tendances à de semblables opinions, il est dans son droit en les contredisant. »

Mais, après cet acte de justice envers les autres, pour cette fois, du moins, il en accomplit un autre envers lui-même, en ajoutant :

« L'auteur a cependant tort sur un point, c'est que *je ne suis pas du tout athée.* »

Et puis il termine en disant :

« C'est bien singulier, huit lignes auront pu en faire naître huit mille si l'on calcule tout ce qui s'est dit et se dira sur ce sujet. »

Il parle encore de ce même ouvrage à Moore sur le même ton de plaisanterie:

« Oh! à propos,, dit-il, je l'avais presque oublié: il y a un long poëme, un *Anti-Byron,* qui a paru pour prouver que j'ai formé une conspiration dans le but de renverser, avec mes rimes, la religion et le gouvernement, et que j'ai déjà fait pas mal de progrès. Il n'est pas très-blessant, mais il est sérieux et éthéré. Je ne me suis jamais senti important, si ce n'est lorsque je me suis entendu considérer comme un *petit Voltaire,* ainsi que le fait cette production[1]. »

De ces accusations d'athéisme, qui auraient pu le blesser, il riait donc, comme d'une absurdité. Quant à un certain scepticisme, il ne s'en défendait point, parce que non-seulement il sentait que les stances suspectes pouvaient en partie justifier l'accusation, mais encore parce qu'il y avait réellement alors, chez lui, cette espèce de scepticisme en fait de religion, qui résulte bien moins d'une passion, que de l'observation et de la méditation: scepticisme qui est, à vrai dire, une recherche, une aspiration vers la certitude, une vision pénible, qui se présente à tout esprit méditatif d'une manière plus ou moins vague ou distincte, plus ou moins enveloppée de brouillard; mais qui se présentait à lui d'autant plus impérieusement, qu'elle voulait se formuler.

« Celui qui recherche et embrasse, dit Montaigne, toutes les *circonstances* et toutes les *conséquences* des choses, *s'empêche* de *choisir* et reste sceptique. »

1. Moore, 542.

Pourtant ce scepticisme de lord Byron n'allait pas au delà du *doute*, non-seulement permis, mais commandé par la raison qui veut s'éclairer elle-même. C'est bien là ce qu'il fit; et l'on pourrait dire qu'il se tint suspendu entre ciel et terre, sans cesser néanmoins de tenir son regard tourné du côté du ciel, d'où il sentait que devait lui venir la lumière de plus en plus éclatante, pour l'affermir chaque jour davantage, dans les grandes vérités qui sont le fondement de la vérité absolue: *Un Dieu créateur*, la *véritable Immortalité de notre âme, la liberté et la responsabilité de nos actions envers Dieu.*

Fatigué, cependant, de prêter à la malignité de ses ennemis, et au clergé sévèrement traité par lui, cette arme déloyale et meurtrière — meurtrière surtout dans l'Angleterre d'alors, moins tolérante que celle d'aujourd'hui, — lord Byron préfèra garder le silence; et, jusqu'à son arrivée en Suisse, il ne fit plus entrer le doute philosophique dans ses écrits. D'ailleurs, les héros qu'il choisissait pour ses poëmes Orientaux, étaient trop passionnés pour que les bruits que leurs cœurs faisaient autour d'eux eussent pu laisser parvenir à leurs oreilles les voix mystérieuses du ciel. Toutefois lord Byron n'avait jamais cessé de les entendre, quoi qu'il fût absorbé lui-même par des passions diverses enveloppée pour ainsi dire dans l'idolâtrie du public et dans l'ivresse du succès et de la popularité. Certes on

s'en aperçoit bien, quand il cesse de parler le langage de ses héros, pour n'exprimer que ses propres idées, ses émotions personnelles. Effectivement c'est à cette époque qu'il écrivit ses délicieuses mélodies hébraïques, poëmes bibliques où tout est croyance à la spiritualité et à l'immortalité, et où l'on trouve, sinon la preuve métaphysique, au moins l'indication morale du travail qui s'opérait dans son esprit sous le rapport religieux à mesure qu'il avançait vers la maturité des années. Deux surtout d'entre ces belles mélodies, la troisième et la quinzième, renferment une profession de foi si positive de ses croyances spiritualistes, et portent tellement l'empreinte du sentiment chrétien le plus élevé, que je ne puis m'empêcher de les citer en entier.

TROISIÈME MÉLODIE.

I.

Si là-haut nous aimons encore, si dans ce monde, situé par delà les limites du nôtre, le cœur conserve sa tendresse, si les yeux y sont les mêmes, sauf les larmes, qu'il serait doux d'habiter ces sphères inconnues! Qu'il serait doux de mourir à l'instant même, de s'envoler loin de la terre, et de voir toutes nos craintes s'absorber dans ta lumière, ô Éternité!

II.

Il doit en être ainsi. Ce n'est pas pour nous que nous tremblons au bord de la tombe, et que, nous efforçant de franchir le gouffre, nous nous retenons aux derniers liens de l'existence. Ah! croyons que dans cet avenir les cœurs

retrouveront les cœurs qu'ils aimèrent, qu'ils se désaltéreront ensemble aux ondes immortelles et seront inséparablement unis.

QUINZIÈME MÉLODIE.

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester; mais elle part en laissant derrière elle son obscure poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieux la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'espace: œil universel à qui tout se découvre?

II.

Éternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout, tout ce que renferment la terre et le ciel, sera présent à son regard et à son souvenir. Sous ces faibles et obscurs vestiges du passé que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil; et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos, avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra presque à l'heure où commença son cours. Évoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine ou

de la crainte, elle vivra pure et sans passion. Un siècle finira pour elle comme une année terrestre; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée : objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

Ni dans Platon, ni dans saint Augustin, ni dans Pascal, il n'y a aucun morceau qui égale la sublimité de ces strophes; et on se trouve téméraire, en faisant des semblables citations, par suite de la grande difficulté qu'il y a de traduire ce que la poésie a de plus éthéré et de plus intraduisible.

C'est avec un esprit ainsi disposé qu'il traversa la douloureuse année conjugale. Après s'être séparé de sa femme, il arriva à Genève. Là, dans l'hôtel de Secheron où il descendit, était arrivé aussi depuis peu de temps, Shelley, qui, quelques années auparavant, lui avait fait hommage d'un exemplaire de son poëme, intitulé : « *La Reine Mab.* » Ce fut là qu'ils firent connaissance. Quoique à peine âgé de vingt-trois ans, Shelley avait déjà réalisé dans sa courte vie, un long et triste roman. Né dans les rangs de l'aristocratie opulente, d'une famille tory et religieuse, il était entré au collége de Eton à treize ans. Son caractère était d'une bizarrerie extraordinaire. Il ne partageait aucun des goûts de l'enfance, ne se pliait nullement à la discipline des écoles, méprisait toutes les règles de leur direction, et s'occupait à écrire des romans. Il en publia deux à quinze ans,

qui semblèrent supérieurs à son âge, mais qui méritèrent d'être blâmés par leur immoralité. Par la nature même de son esprit et surtout à cet âge où l'on est généralement influencé par les lectures, il avait le goût de celles qui étaient désapprouvées dans les colléges. C'est ainsi qu'il lut et absorba si bien le poison de la philosophie matérialiste, qui était l'enseignement dominant alors, et en France, et en Angleterre, qu'il devint athée, soutint comme tel des controverses avec divers théologiens, et fit paraître un écrit si exagéré dans ce sens, qu'il l'intitula : « *De la nécessité de l'athéisme!* » Enfin, pour mettre le comble à cette folie, Shelley en fit parvenir à tous les évêques un exemplaire qu'il signa de son propre nom.

Traduit au tribunal de l'Université pour répondre de cette audace insensée, il persista; puis il se préparait même à répondre aux juges en continuant le scandale de ses tristes controverses, quand l'Université le frappa d'expulsion.

Pour ceux qui connaissent un peu l'Angleterre, il est facile d'imaginer l'impression produite par une pareille conduite surtout de la part du fils aîné d'une famille appartenant, comme la sienne, à l'aristocratie, tory, en politique, personnellement liée avec le prince régent, et d'une religion orthodoxe et sévère. Expulsé de l'Université, Shelley le fut aussi

de la maison paternelle; et quand son père, irrité, consentit à le recevoir de nouveau, il se vit accueilli avec une telle froideur, que son cœur s'indigna d'être traité comme un étranger, lui, l'aîné, au sein de sa propre famille. Ce n'est pas tout : la jeune fille pour laquelle son cœur avait déjà parlé, crut devoir, elle aussi, lui retirer son affection. Accablé par ces malheurs trop mérités, avouons-le, il alla se réfugier dans une auberge, où, il prit du poison pour en finir avec l'existence.

Pendant qu'il luttait entre la vie et la mort, une jeune fille de quinze ans, pauvre, miss Westbrowk, lui donna des soins. Se croyant mortellement atteint, et n'ayant aucun autre moyen de la récompenser, il l'épousa presque mourant, dans l'espérance qu'après sa mort, sa famille lui ferait quelques avantages. Mais il n'est pas toujours facile de mourir, et il ne mourut pas; seulement il resta avec une santé ruinée et un mariage mal assorti. Après la cérémonie de Gretna-Green, Shelley alla séjourner à Édimbourg. Ce mariage mit le comble à l'exaspération de son père, qui cessa dès ce moment toute relation avec lui.

D'Écosse, il passa en Irlande, alors très-agitée. Sa métaphysique l'entraînait vers de dangereuses utopies sociales. Dominé par un amour réel de l'humanité, qu'il s'imaginait pouvoir servir par ses idées chimériques, il crut même de son devoir de faire la

propagation de ses systèmes. Tout en recommandant la paix et la modération, il publia des pamphlets, prêcha dans des assemblées avec un talent qui lui valut, non pas de la gloire, mais quelque célébrité. Ensuite, s'étant pris d'une grande admiration pour l'école anglaise dite « des Lackistes, » il se dévoua dès lors à la poésie et donna cette forme littéraire à ses rêveries métaphysiques, ainsi qu'à ses utopies sociales. C'est ainsi qu'il écrivit *the Queen Mab*, poëme plein d'imagination et de talent, mais qui sert de cadre à ces déplorables rêveries. Il en envoya un exemplaire à tous les littérateurs d'Angleterre en vogue, et par suite à lord Byron, dont l'étoile s'était levée depuis la publication de Childe-Harold. Lord Byron déclara la partie métaphysique de ce poëme, comme il le dit dans une note des Deux Foscari, *tout à fait contraire à ses opinions;* mais il admira, avec son impartialité et sa justice ordinaires, la poésie qui brille dans cette œuvre « D'accord on cela, (ce sont ses propres expressions,) avec tous ceux que la bassesse et la bigoterie n'aveuglent pas. »

Le mariage de Shelley, fait sous des auspices si étranges, fut très-malheureux, comme il ne pouvait manquer de l'être. Par ses rapports littéraires avec une des grandes intelligences de son temps, Godwin, il connut sa fille Mary, que l'illustre écrivain avait eu de son union avec la célèbre Mme Wolstoncraft; et ils s'éprirent mutuellement l'un de

l'autre. Mais la main de Shelley n'était pas libre encore pour épouser miss Godwin. Il se sépara seulement de la femme, non pas choisie, mais prise par reconnaissance, quoi qu'il en eût deux enfants; et il quitta pour la première fois l'Angleterre, où il était devenu l'objet des persécutions et des haines qui finirent, plus tard, par lui faire perdre la tutelle de ses enfants, à la suite d'un jugement.

Telle était sa position, quand lord Byron arriva en Suisse et dans l'hôtel Secheron. La connaissance avec l'auteur de *la reine Mab* et de la fille de Godwin, pour lequel il avait une grande considération, fut donc une chose toute naturelle et très-facile de la part de l'auteur de Childe Harold.

Malgré la différence de leurs natures, malgré l'opposition de leurs goûts et de leurs habitudes créés par le milieu social si différent où ils avaient vécu, ils se sentirent attirés l'un vers l'autre par cette sympathie qui naît entre deux belles âmes et deux grands esprits souffrant ensemble une persécution méritée, il est vrai, de la part de Shelley, mais complétement injuste à l'égard de lord Byron. Ici, nous laisserons la parole à Moore :

« La conversation de Shelley, dit-il, par l'étendue de ses lectures poétiques et par les étranges spéculations mystiques dans lesquelles son système de philosophie le

jetait, était d'une nature à frapper et à fixer fortement l'attention de lord Byron, à arracher sa pensée aux associations et aux sujets mondains, et à le tenir dans un ordre d'idées plus abstraites et plus neuves. Et vraiment, autant que le contraste est un puissant ingrédient pour une semblable association, il aurait été difficile de trouver deux personnes plus formées pour exciter leurs respectives qualités par la discussion, puisqu'en très-peu de points d'intérêt commun entre eux leurs opinions se combinaient. Et que cette différence eût sa profonde racine dans la conformité de leurs intelligences respectives, on le comprend à la plus légère inspection à travers le riche et éblouissant labyrinthe des écrits de Shelley. Chez lord Byron, le réel ne se perdait jamais dans le fantastique, bien que l'imagination eût placé tout entier son royaume à sa disposition, il n'était pas moins un homme de ce monde, qu'un législateur dans le sien; et, par conséquent le sang vital de la vérité et de la réalité circulait toujours à travers les plus éthérées et subtiles créations de son cerveau. Avec Shelley, c'était tout le contraire. Sa fantaisie — et il en avait assez pour toute une génération de poëtes — était le milieu à travers lequel il voyait toute chose, les faits aussi bien que les théories; et, non-seulement la plus grande partie de sa poésie, mais ses spéculations philosophiques et poétiques, dans lesquelles il se plaisait, étaient toutes distillées à travers cet alambic éthéré et irréalisable. S'étant posé comme un réformateur, à un âge où il ne pouvait rien connaître du monde, si ce n'est par son imagination, la persécution qu'il y rencontra tout d'abord, au seuil de cette entreprise, ne fit que le confirmer encore davantage dans ses premières vues paradoxales des maux de l'humanité et de leurs remèdes. Et, au lieu de prendre des leçons de l'autorité et de l'expérience avec un courage qui aurait été

admirable, s'il avait été *sagement* dirigé, il fit la guerre à l'une et à l'autre. Par cette espèce d'explosion d'indépendance dans le monde, il semble que ses opinions et ses facultés reçurent une impulsion directement contraire à leur nature; et sa vie, trop courte, ne lui permit pas de revenir sur ses pas.

« Avec une âme naturellement et chaleureusement pieuse, il refusa cependant de reconnaître une Providence suprême, et il lui substitua une fantastique abstraction « d'*amour universel.* » Aristocrate par sa naissance et même par ses manières, il était un *niveleur* en politique; et son utopie allait presque à le faire l'avocat du *communisme.* Avec cette délicatesse romantique de sentiment, qui prête tant de grâce à quelques-uns de ses petits poëmes, il put contempler néanmoins une telle révolution dans les relations des deux sexes, qui auraient amené des résultats aussi grossiers que son argumentation pour les appuyer était délicate et raffinée. Enfin, quoique bienveillant et généreux à un point qui semblait exclure toute idée d'égoïsme, cependant, par orgueil de système, il ne se fit point scrupule de troubler cruellement la foi de ses semblables, et, sans pouvoir substituer quelque bonheur propre à remplacer les ruines qu'il voulait faire, il voulut ravir aux malheureux les espérances, qui même, si elles sont illusoires, vaudraient mieux que toutes les autres vérités du monde. Parmi les tendances des deux amis, il y avait de grandes oppositions. Celles de lord Byron étaient pour les opinions établies et pratiques; celles de Shelley pour tout ce qui était innovation et illusion. Mais sur aucun point ces tendances n'étaient plus remarquables que dans leurs doctrines philosophiques. Lord Byron était, avec la majorité des hommes, un croyant à l'existence de la matière et du mal, tandis que Shelley poussait si loin les théories de Berkeley, que, non-seulement il résolvait toute

la création en esprit, mais il pénétrait encore ce système immatériel d'un autre principe, d'une abstraite *non entité* d'amour et de beauté, auquel, comme substitut du moins de la divinité, le philosophe évêque n'avait jamais pensé. »
(Moorn.)

Cette différence, dans leurs doctrines philosophiques, était celle qui existe entre les deux systèmes les plus opposés : *le spiritualisme* et *le panthéisme*.

J'ai dit que Shelley, malgré son esprit si original, était destiné, par la mobilité de ses impressions, à subir aisément l'influence de ses lectures. Or, l'étude de Spinoza et de Platon avait déjà commencé à donner un autre cours à ses idées métaphysiques. Mais, avant son passage de l'athéisme au panthéisme mystique, avant d'avoir trouvé Dieu en tout, après ne l'avoir trouvé nulle part, avant de se considérer comme un fragment de la vie choisie et de s'absorber soi-même dans une espèce de mysticisme, — ce qui lui arrivera plus tard — il se bornait à rendre un véritable culte à la nature, qui s'offrait alors à lui dans la magnificence des montagnes et des lacs de l'Helvétie. Wordsworth était son oracle; et se livrant ainsi à une poésie qui divinisait cette nature, au fond il restait athée et cherchait, sans aucun doute, à faire passer son enthousiasme et ses doctrines dans l'âme de lord Byron.

Épris lui-même de cette merveilleuse nature et

ayant reçu par Shelley « de grandes doses de Wordsworth, » — comme il disait en plaisantant, — lord Byron écrivait quelques stances où l'on pourrait trouver le même enthousiasme exprimé presque en termes d'adoration :

Mais ce n'était qu'une forme, une illusion poétique. Après cette stance, il en écrivait effectivement une autre, où le Dieu créateur et personnel est avoué hautement. Si donc on était tenté de lui trouver des tendances panthéistes dans les stances 72 et suivantes du IIIe chant, aussitôt après on se trouverait désabusé.

« Le ciel et la terre se taisent; du cortége lointain des étoiles jusqu'au lac assoupi et à la rive montagneuse, tout est concentré dans une vie intense, où il n'est pas un *rayon*, pas un *souffle*, pas une *feuille*, qui n'ait sa part d'existence et ne sente la présence de l'*Être Créateur* et *Conservateur de toutes choses*. »

Et puis, là aussi, à la vue de ces Alpes, il écrit *Manfred*, où brille, en vers sublimes, sa croyance à un Dieu personnel et créateur. Sa répugnance au matérialisme et à l'athéisme, il la témoigne, non-seulement par ses poésies, mais aussi par ses propres actions.

En arrivant au Montauvert, lorsqu'il commençait son excursion sur le mont Blanc, avec son ami Hobhouse, il trouva dans le livre des voyageurs le nom de Shelley, qui s'était follement signé *athée*.

Lord Byron couvrit charitablement cette nudité morale, et il effaça le mot : *athée*. Mais en lisant au-dessous un autre mot d'un voyageur, qui qualifiait justement cette folie de Shelley, au-dessus du nom de l'inconnu il écrivit ceci : *L'adjectif est mérité.*

Il quitta peu après les Alpes; et il descendit en Italie, sans que les séductions de ce serpent—(comme il l'appelait en plaisantant) — eussent pu altérer ses idées philosophiques et religieuses.

Nous le suivrons maintenant pas à pas, jusqu'à la fin de sa vie; et nous verrons s'il se montrera toujours ferme dans la foi aux grands principes. Lord Byron ne demandait plus rien aux systèmes, dégoûté qu'il était de leurs contradictions, de leurs absurdités, de leur dogmatisme orgueilleux et intolérant. Mais quand les choses de l'âme et les grands problèmes de l'existence l'attirent davantage vers eux, dans le silence des nuits, dans l'absence de toute mauvaise passion, dans le calme des sens, nous le verrons, ne cherchant et ne désirant autre chose que la justice et la vérité, descendre résolûment dans le fond de sa propre conscience et l'interroger. Et les réponses que sa puissante raison, lui donnera détermineront et confirmeront sa foi en Dieu.

En quittant Genève, lord Byron se rendit à Milan.

« Un jour, dit M. Beyle Stendhall, qui connut lord Byron et le fréquenta beaucoup à Milan en 1817, quel-

ques personnes firent allusion à un couplet d'*Aminta* du Tasse, dans lequel le poëte semble se vanter de son incrédulité, en mettant dans la bouche d'Aminta ces vers : « Écoute, comme le tonnerre gronde! Mais que nous « importe ce que Jupiter fait là haut? Pensons à jouir « ici-bas si lui est troublé dans son ciel; que les vul- « gaires craignent ses foudres; que le monde s'en aille en « ruines; quant à moi, je ne veux penser qu'à ce qui me « fait plaisir et m'amuse; si je redeviens encore poussière, « je l'ai été déjà[1]. » (Tasse, *Aminta*.)

« Ces vers, dit lord Byron, étaient écrits sous l'influence du spleen. Une croyance dans l'Être suprême était une nécessité pour l'imagination ardente et tendre du Tasse. Il était, en outre de cela, trop platonicien pour mettre d'accord des opinions si contraires. Lorsqu'il composa ces vers, probablement, il manquait d'un morceau de pain et d'une maîtresse. »

Lord Byron arrive à Venise; et là, son plus grand plaisir, les heures les plus agréables de ses journées, sont celles qu'il passe avec le P. Pasquale, dans le couvent des religieux arméniens.

Il écrit en même temps son *Manfred* : ouvrage rempli d'une morale sublime, puisqu'il y rend un hommage si éclatant à l'existence de Dieu, au libre arbitre de l'homme, dont l'abus a été la perte de Manfred, et qu'il y retrace, avec une poésie écla-

1. Dans le texte italien :

« Odi Filli ché tuona....
« Ma ché curar dobbiam ché faccia Giove?
« Godiam noi quis' egli è turbate in cielo.
« Jema il volgo i suoi tuoni....
« Pera il mondo e ruini, a me non cale. » (Tasso.)

tante, les devoirs tracés à l'homme, et les limites qu'il lui est impossible de franchir. Au dénoûment, l'apparition de l'ombre de sa bien-aimée, de cette victime si jeune et si belle, l'incertitude de son bonheur qui fait le plus grand supplice de Manfred, enfin la supplication qu'il lui adresse pour savoir si elle jouit de la céleste félicité : *Dis-moi que je suis puni pour toi et pour moi;* tout cela est conçu dans un véritable sentiment religieux.

Peu après il visite Rome, et, se trouvant en face de Saint-Pierre, il fait encore éclater ses sentiments religieux, dans son admirable quatrième chant de Childe Harold que les Anglais n'hésitent pas à proclamer la plus parfaite pièce qui soit sortie d'une plume mortelle.

A SAINT PIERRE.

STANCE 153

« Temple majestueux du Christ, élevé sur la tombe de son martyr....

STANCE 154

« Tu t'élèves seul et sans rival, sanctuaire digne du Dieu saint, du vrai Dieu!...

« Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte....

(*Childe Harold*, chant VI.)

De Venise, il passa à Ravenne. La persécution

qu'on lui faisait, sous prétexte de religion et de moralité, à l'occasion des deux premiers chants de Don Juan, était alors dans toute sa vigueur; et on ne cessait de le tourmenter de mille manières. Il avait beau protester en vers, en prose, par lettres, de vive voix, contre l'accusation d'irréligion et de scepticisme on n'en affirmait pas moins que Manfred exprimait des doutes sur le gouvernement de la Providence, et que les autres poëmes, plus ou moins poëmes passionnés, et dont les idées religieuses et philosophiques ne sont nullement exposées comme doctrines, avaient des tendances irrespectueuses envers la divinité; enfin les deux fameuses stances de Childe Harold étaient toujours le drapeau levé contre lui par l'innombrable armée des hypocrites et des méchants.

Cependant tous n'étaient pas méchants et hypocrites; il y en avait aussi qui étaient de bonne foi; mais aveuglés par l'esprit de secte. Parmi ces derniers, on comptait un Irlandais de quelque talent et d'un fanatisme absurde, M. Mulock, auteur d'un ouvrage intitulé : « Réponse à l'athéisme ». Un jour à Ravenne, lord Byron reçut, de l'éditeur du Télégraphe bolonais, un extrait de cet ouvrage, où l'auteur place le grand poëte presque au-dessus de l'humanité par le génie et les dons du ciel, mais où il veut qu'il soit le plus malheureux des êtres vivants; et cela uniquement parce qu'il est sceptique (dit-il), et ne croit pas en Jésus-Christ,

bien que son scepticisme hardi, mais mélancolique (ajoute-t-il), soit mille fois préférable aux parodies pharisaïques sur la religion de l'Évangile, qui prêchent et persécutent avec une égale et aveugle intolérance. Lord Byron, écrivant à Murray, ce jour-là même, en parla comme il suit :

« Il y a, dans l'extrait, un grand éloge de ma poésie et un grand *compatimento* (compassion) pour mon infélicité! *Jamais je n'ai pu comprendre ce qu'on entend dire, quand on m'accuse d'irréligion.* Mais, toutefois, il faut bien les laisser dire ce qu'ils veulent. Ce monsieur semble un de mes grands admirateurs; je dois donc prendre en bonne part ce qu'il dit, puisque évidemment son intention est bienveillante, ce à quoi je ne puis pas m'accuser d'être insensible. »

Le soir, il parla et plaisanta chez Mme la comtesse Gli, de cette *grande compassion comme d'une grande extravagance.* Et quelques mois plus tard, à propos d'une lettre dans laquelle Moore l'entretenait encore de ce même M. Mulock, qui faisait des lectures sur la religion, se promenant à cheval avec le jeune comte G., dans la forêt de Ravenne, il fit, à cette occasion, sa profession de foi. Trouvant son compagnon peu orthodoxe, il lui dit : « La nature des études classiques et philosophiques paralyse toute intelligence logique, aussi la jeunesse qui sort des écoles est-elle souvent incrédule; vous autres, vous l'êtes encore davantage, parce que vous confondez vos idées religieuses avec vos antipathies politiques.

Quant à moi, dans ma première jeunesse, en sortant de l'école, où j'étais dominé par des esprits forts et très-supérieurs, dominés eux aussi par de mauvaises influences d'école et de jeunesse, j'étais plus qu'hétérodoxe; mais la réflexion et le temps ont réformé mes idées là-dessus, et je considère l'athéisme comme une folie. Et quant au catholicisme, j'y répugne si peu, que je veux que ma fille soit élevée dans ce culte, et qu'elle épouse un jour un catholique. Après tout, si le catholicisme offre à la raison de scabreuses difficultés, le protestantisme en offre-t-il moins? Tous les mystères, tous les problèmes ne sont-ils pas communs aux deux religions? mais le catholicisme vous console du moins avec son purgatoire, avec ses sacrements, avec ses pardons, tandis que le protestantisme est aride pour l'âme. »

Cette franche profession de foi exprimée par un homme comme lord Byron, et dans une disposition d'esprit calme et sérieuse, produisit une grande impression sur le jeune comte. On avait tellement pris le parti de faire passer lord Byron pour irreligieux, qu'on aurait dit que ceux-là même qui se disaient ses amis participaient à la conspiration. Il y avait déjà quelque temps que lord Byron, ayant traduit de l'arménien une épître de saint Paul, l'avait envoyée à Murray, qui ne la faisait pas imprimer. Impatienté de cette négligence, lord Byron lui écrivit de Ravenne, 9 oct. 1821 :

« Pourquoi donc n'imprimez-vous pas l'épître de saint Paul que j'ai traduite de l'arménien, tandis que vous imprimez beaucoup d'*insipidités*, beaucoup de niaiseries, comme, par exemple, celle qui a donné naissance au vampire. Est-ce que vous seriez effrayé d'imprimer quelque chose qui serait en *opposition* avec le *cant* du Quarterly sur le manichéisme? Je suis un meilleur chrétien que vos personnages, bien que je ne sois pas payé pour l'être[1]. »

Autant lord Byron aimait peu le prêtre fanatique et persécuteur, autant il aimait les ministres de tous les cultes, quand il savait qu'ils exerçaient leur ministère sans intolérance et sans fanatisme. Parmi ses plus chers amis de jeunesse, il plaçait deux jeunes gens qui avaient embrassé la carrière ecclésiastique, où ils se sont distingués par leur piété et leur savoir[2]. A Ravenne, ses aumônes pour les églises et les monastères n'étaient pas les moins abondantes. Si l'orgue se dérangeait, si le clocher avait besoin de réparation, on avait recours à lord Byron, qui donnait volontiers ses secours au culte catholique. Il se fâchait, quand Murray, par des négligences de presse, lui faisait dire des choses contraires à ce qu'il lui avait envoyé, surtout quand il s'agissait de pensées qui avaient un rapport quelconque avec la religion. En lui reprochant une de ces négligences, il lui écrivait un jour dans les termes suivants :

« Je profite de cette opportunité pour vous exprimer

1. Moore, II, 544.
2. Le rév. Hodgson et le rév. Harness.

mon désir que vous vouliez bien, dorénavant, dans tous les passages de mes écrits qui se rapportent à la *religion*, être plus soigneux, et ne pas oublier qu'il est possible, en s'adressant à la divinité, qu'une erreur devienne un blasphème; et je ne veux pas souffrir cette infâme perversion de mes paroles ou de mes intentions. C'est par hasard que j'ai lu ce passage[1]. »

Dans sa sollicitude paternelle pour la petite Allegra, sa fille naturelle, qu'il avait près de lui à Ravenne, ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était son éducation religieuse; et en donnant à M. et Mme Hoppner des nouvelles de sa chère Allegra, qu'il avait fait entrer dans un monastère de la Romagne, destiné à l'éducation des jeunes filles; il déclare que, vu l'état d'agitation politique où se trouvait alors la Romagne, il avait cru ne pouvoir rien faire de mieux pour son enfant, que de la mettre dans ce couvent, « où elle recevrait un peu d'instruction, et où, du moins, on lui inculquerait la morale et la religion. »

Moore ajoute, à cette lettre, une note ainsi conçue :

« C'était avec une si grande anxiété qu'il s'occupait de cette partie essentielle de l'éducation de sa fille, que, malgré les grands avantages qu'elle aurait certainement pu trouver dans l'aimable et féminine surveillance de Mme Shelley, lord Byron ne voulut jamais se décider à la laisser sous le toit de son ami, de peur que ses senti-

1. Moore, lettre 323.

ments religieux pussent être troublés par les conversations de Shelley[1]. »

On sait que la Bible était une de ses lectures favorites. Souvent il a trouvé, dans ces magnifiques poésies bibliques, des inspirations pour sa muse. Les mélodies hébraïques sont de ce nombre; et, quant au poëme de Job, il le trouvait même trop sublime, disait-il, pour oser le traduire comme il l'aurait désiré. Vers la fin de son séjour à Ravenne — époque si remarquable pour la fécondité plus que phénoménale de son génie, puisqu'il écrivit, en quinze mois, cinq drames et plusieurs autres admirables poésies (c'est-à-dire en moins de temps qu'il n'en faut pour les copier), deux sujets bibliques inspirèrent son génie : le crime de Caïn, et le Déluge. Tous les deux se prêtaient admirablement aux teintes de son pinceau. Il les traita naturellement en poëte philosophe, mais sans aucune arrière-pensée d'HÉTÉRODOXIE et de propagande irreligieuse. Pourtant, ses ennemis ne s'en firent pas moins une arme contre lui, quoiqu'il fût resté orthodoxe. J'ai parlé ailleurs[2] de cette persécution véritablement scandaleuse, pour les esprits modérés et justes. Ici je dirai seulement que, dans cette occasion, Moore, timide comme il était en face d'une impopularité qui partait d'en haut, et effrayé par tous ces cris de l'esprit de parti, mis au service

1. Moore, 457.
2. Voy. art. *Sa vie en Italie et à Pise.*

de l'hypocrisie et des vengeances personnelles, lui exprima, en même temps qu'un grand enthousiasme pour Caïn, sa désapprobation pour le mal que des doutes formulés dans une poésie si magnifique pourraient produire. Lord Byron lui répondit :

« Il n'y a rien contre l'immortalité de l'âme dans *Caïn*, autant que je puis m'en souvenir. En tous cas, cette opinion *n'est pas la mienne;* mais, dans un drame, il faut bien faire parler le premier rebelle et le premier assassin selon leur caractère. »

Et, dans une autre lettre, ayant à parler sur le même sujet, il ajoute :

« Quant à la religion, *ne pourrais-je donc jamais vous convaincre que les opinions que, selon leur caractère, je prête aux personnages de ces drames, et qui ont effrayé le monde, ne sont pas du tout mes propres opinions?* Et cependant, que sont-elles en comparaison des expressions de Gœthe, dans son *Faust?* Celles de Gœthe sont dix fois plus téméraires que les miennes, qui ne dépassent pas d'une ligne celles du *Satan* de Milton. Les idées que je prête à un caractère, restent avec moi, tant que le personnage y reste. Comme tous les hommes d'imagination, moi aussi naturellement je m'identifie avec le caractère, tandis que je le peins. Mais, à peine ai-je déposé la plume, tout disparaît pour moi. Je suis si loin d'être un ennemi de la religion, que *je suis même tout le contraire*. En voulez-vous encore une preuve? Je fais élever ma petite fille naturelle dans un monastère de la Romagne, afin qu'elle devienne une bonne catholique; car je pense *qu'on ne peut jamais avoir assez de religion*. J'incline moi-même beaucoup vers

les doctrines catholiques; mais si je dois écrire un drame, je dois bien faire parler mes personnages selon leur caractère, et les faire raisonner, comme je conçois qu'ils raisonneraient. »

La sympathie des personnes, sincèrement religieuses, le touchait au fond de l'âme. Peu de temps après qu'il eut quitté Ravenne pour Pise, un M. Sheppart lui envoya une prière qu'il avait trouvée parmi les papiers de la jeune femme qu'il avait perdue[1]. Lord Byron l'en remercia par une belle lettre dans laquelle il consolait ce mari désolé, *avec ses croyances d'immortalité*, en lui disant qu'il avait la confiance qu'il retrouverait, dans une autre vie, l'excellente personne que lui-même ne pouvait contempler sans admiration pour ses vertus, pour sa pure et simple piété.

« Je vous suis plus qu'obligé, ajoutait-il en finissant, « de m'avoir envoyé les extraits trouvés parmi les pa- « piers de la personne bien-aimée, dont vous avez si « bien décrit les qualités en peu de mots. Je puis vous « assurer que toute la renommée qui a jamais ébloui l'hu- « manité, jusqu'à lui donner la plus haute idée de sa « propre importance, ne pourrait jamais peser sur mon « esprit autant que le pur et pieux intérêt qu'une créa- « ture vertueuse veut bien prendre pour moi. A ce point « de vue, je ne voudrais pas échanger la prière faite pour « mon salut, par celle qui n'est plus sur la terre, avec les « gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon, « dussent-elles être accumulées sur une tête vivante. « Rendez-moi du moins la justice de supposer que

« Video meliora proboque, »

« quand même le *deteriora sequor* pourrait avoir été appli-
« qué à ma conduite.

« BYRON[1]. »

Non-seulement, lord Byron ne laissait pas envahir sa raison, mais il ne la laissait même pas influencer par son cœur. L'un et l'autre marchaient indépendants, et souvent en sens opposé. C'était un chagrin pour lui que cette séparation du cœur et de la raison; mais c'était la loi qui lui était précisément imposée par le grand développement et la force extraordinaire de l'un et de l'autre. Dans cette même lettre à M. Scheppart que nous venons de citer, qui est pleine de reconnaissance pour les prières que la jeune femme avait adressées au ciel pour son retour à l'orthodoxie, lord Byron ajoute pourtant :

« *La foi d'un homme ne dépend point de sa volonté;* qui peut dire, *je veux* croire cela, ceci ou autre chose? Bien moins encore donc ce que l'on comprend le moins. »

Walter Scott lui exprimait une fois, à Londres, sa persuasion qu'il deviendrait de jour en jour plus religieux. « Quoi, lui répliquait vivement lord Byron, croyez-vous donc que je puisse devenir bigot? — Non, dit Walter Scott; je crois seulement que l'influence de quelque grand esprit pourrait bien modifier vos idées religieuses. » Galt exprime la même opinion :

1. Lettre 469, t. II.

« Un esprit de la trempe de celui de lord Byron, dit-il, était peu susceptible d'être impressionné par les raisonnements des hommes ordinaires. Il fallait que la vérité, en le visitant, lui arrivât entourée de solennités, de respect et de révérence pour ses précurseurs. Une supériorité reconnue, une sagesse célèbre, étaient indispensables pour obtenir son attention sincère. »

Sans adopter d'une manière absolue cette opinion d'un biographe trop souvent exagéré à l'égard de lord Byron, il est certain que l'attention du grand poëte ne pouvait pas être captivée par des raisonnements superficiels, mais seulement par un grand savoir, et une logique serrée, prenant pour base une profonde *conviction.*

Cette haute influence intellectuelle, il aurait donc pu la remonter à Pise, car il y trouva Shelley. Se voyant là, tous les jours, dans la vie calme que leur faisait le séjour de la douce Toscane, il leur était facile d'oublier les agitations de la vie mondaine et politique, et de diriger uniquement leurs spéculations vers le monde des esprits. Shelley eut donc, alors, tout le loisir d'exercer son apostolat, ayant ou pouvant avoir la plus exclusive influence sur l'esprit de lord Byron. Mais cette influence l'exerça-t-il? et si non, pourquoi?

Nous avons dit que Shelley, malgré toute son originalité, par son extrême impressionnalité, subissait souvent l'influence de ses lectures. Or, il avait beaucoup lu; et, quoique dans le fond et par ses con-

séquences, sa métaphysique ne fût pas changée, depuis l'époque où il avait fait l'apologie de l'*Athéisme*, l'étude de la philosophie allemande, et surtout celle de Spinoza, avaient pourtant fait subir une évolution à son esprit. De l'athéisme matérialiste, qui ne trouve Dieu nulle part, il était passé au panthéisme mystique qui le trouve *partout, et en tout*, qui n'est au fond qu'un athéisme déguisé, mais qui ressemblait plutôt, chez lui, dans la pratique de sa vie, à une dévotion permanente qu'à une impiété. Car Shelley vivait dans une adoration incessante pour tout ce qui est beau, vrai et saint. Pareillement, sa doctrine, avec l'accompagnement de ses utopies, au lieu d'avoir sa source dans l'orgueil, paraissait l'avoir plutôt dans l'humilité, le dévouement et le sacrifice à l'humanité. Et vraiment, si le panthéisme mystique de Spinoza avait pu trouver une vivante justification et une excuse à ses propres impuissances, c'était en Shelley qu'il les aurait trouvées. Le *moi* humain, toujours un peu égoïste, semblait positivement avoir cessé d'exister en lui ; on aurait dit qu'il se sentait déjà absorbé dans cette substance universelle et divine, qui est le Dieu de Spinoza. Si, dans une époque comme la nôtre, où les sens et la conscience se dressent avec tant de force contre les sophismes et les chimères idéalistes de l'ancien Éléatisme, si cette philosophie pouvait redevenir une doctrine, on aurait pu la croire incarnée en lui. Il avait tellement fait le sacrifice de son individualité, qu'il semblait vraiment

se considérer comme un simple phénomène, et regarder le monde extérieur comme une apparence, une illusion, afin de laisser toute la place du réel à cette divinité impossible et introuvable. C'était l'être le plus doux, le plus modeste, le plus humain qui soit sorti des mains du vrai Dieu, qu'il se refusait pourtant à reconnaître comme son créateur.

Mais, s'il n'y avait pas d'impiété dans son impiété, pas d'orgueil dans son orgueil, il y avait bien l'impuissance, je dirai même la faiblesse, d'un cerveau qui prend son point d'appui dans la chimère, faute de pouvoir le prendre dans la réalité.

« Ses œuvres, dit Galt, sont tachées par les jugements faux d'une intelligence qui lui faisait regarder tout ce qui existe sous un faux point de vue, et on doit la considérer comme ayant été ou dérangée ou défectueuse par sa nature. »

Si ce jugement est trop sévère, il est cependant certain qu'il y avait, chez Shelley, une imagination tellement excessive, que son jugement en restait altéré. Tel on le voit dans ses œuvres, tel on le trouvait dans toutes les actions les plus communes de la vie. Quelques anecdotes serviront à le faire encore mieux connaître.

Une fois, étant à Pise, il se rendait chez le comte Gamba, qui l'attendait pour s'entendre avec lui au

Digitized by Google

sujet d'une infortune à soulager. Tout à coup un ouragan impétueux se leva, et fit tomber une tuile sur la tête de Shelley. Le coup était très-violent, et son front en fut meurtri et ensanglanté. Il n'en continua pas moins son chemin. En le voyant, le comte Gamba fut effrayé. Lui en ayant demandé la cause, Shelley répondit avec calme, en passant la main sur sa tête et sur son front, comme s'il l'*avait oublié déjà*, qu'il était vrai que le vent lui avait fait tomber une tuile sur la tête, mais qu'on le soignerait plus tard, en rentrant chez lui. Shelley était loin d'être riche. Quand il allait chercher de l'argent chez son banquier, il fallait que personne ne réclamât pas ses services dans sa maison pour que la somme pût arriver intacte. Un jour qu'il rentrait de chez son banquier, avec de l'or et des billets, il trouva sur sa porte une personne qui lui demanda un service. Il monta à la hâte l'escalier, et, après avoir répandu sur le tapis ses billets et son or, il s'enfuit disant à Mme Shelley qui accourait : « Tenez, ramassez cela ! » ce qu'elle fit de son mieux; car c'était une femme d'ordre, et d'autant plus sagement appuyée à la réalité des choses, que son mari n'en avait pas la moindre notion.

Je ne multiplierai pas davantage ces particularités caractéristiques; je dirai seulement que des faits semblables n'étaient pas des exceptions, qu'ils se répétaient tous les jours, et qu'ils étaient comme la règle de sa vie. Il y avait une certaine analogie

de nature, et même en quelque sorte de destinée, entre lui et son maître Spinoza. En effet, malgré leurs qualités, et leurs vertus, tous les deux sont persécutés et haïs pour des motifs assez justes, car la société a bien le droit de repousser des principes qui tendent à sa ruine; mais tous les deux l'ont été par des moyens et dans des proportions injustes. Tous les deux sont d'une constitution frêle et maladive, tous les deux, génies chimériques, mais âmes également grandes, nobles, généreuses, traversent ce monde comme des ombres, et comme si la moitié d'eux-mêmes était déjà absorbée dans cette substance imaginaire qui fait, de leur Dieu *tout*, un Dieu synonyme de *rien*, et de leur immortalité, un affreux néant. Tous les deux emploient leur esprit à étudier et à saisir les lois fatales qui gouvernent l'humanité, mais sans jamais en subir les conséquences morales, et ils mettent, au contraire, tout leur cœur à se dévouer pratiquement et activement au bonheur de leurs semblables : généreuse inconséquence de leurs nobles intelligences! car leur philosophie fataliste, ne regardant l'homme que comme une simple forme passagère de l'esprit infini, fait pour subir la nécessité des choses et obligé seulement de jouer convenablement son rôle éphémère et fatal sur la scène de ce monde, aurait dû rendre plutôt indifférents aux misères de l'humanité les têtes logiques qui font de ce drame leur sujet d'étude. Dans l'esprit de Shelley, si élevé, mais si dépourvu de mesure, qu'il avait même pu faire

croire qu'une partie de son cerveau ne fût pas dans un état tout à fait normal, la réorganisation de la société était le travail préféré. Il s'exaltait à l'excès à la vue des injustices et des misères de l'humanité; mais, trop modeste pour se croire lui-même appelé personnellement à jouer le rôle d'initiateur et à ouvrir une ère nouvelle pour les intelligences et pour le gouvernement des sociétés humaines, il se serait contenté d'en être le précurseur; et il aurait été heureux de faire prendre l'initiative du grand rôle à un Génie aussi puissant et aussi sympathique que lord Byron. « Il peut être le Régénérateur de son pays, » écrivait-il déjà de Venise en 1818.

Shelley faisait donc tout ce qu'il pouvait pour entraîner lord Byron soit dans ses Utopies, soit dans le courant de sa Philosophie et de sa Métaphysique. Lord Byron, on le sait, n'aimait pas les discussions; il n'aimait pas de s'enfoncer dans des spéculations trop profondes, surtout aux heures qu'il voulait consacrer à l'amitié et au repos de l'esprit. On aurait dit qu'il évitait même, vis-à-vis de sa propre conscience, tout ce qui pouvait ressembler à de la pédanterie et à de la prétention. Il était insensible à des raisonnements qui semblent souvent sublimes, parce qu'ils sont enveloppés dans une phraséologie incompréhensible à ceux qui n'en ont pas cherché la clef. Mais, pour Shelley, il faisait une exception. Et, certain d'avance qu'il ne l'ébranlerait pas par son incrédulité à un dogmatisme fondé sur des illu-

sions, il consentait souvent à l'écouter, non-seulement pour sa sincérité et sa bonne foi — choses qui avaient un si grand mérite auprès de lord Byron, — mais aussi parce que Shelley, tout en partant d'un principe faux, raisonnait sur ce principe avec un admirable talent de détail, un grand fond de doctrine, et une originalité qui l'intéressait et l'amusait. Mais, servi comme il l'était par la justesse et la promptitude de son esprit, guidé par l'instinct heureux qui le portait toujours en face du vrai, par le sentiment si vif qu'il avait de la réalité des choses, par un suprême bon sens qui dominait toutes ses autres facultés, lord Byron, dont l'intelligence avait reculé devant les obscurités qui voilent des doctrines vers lesquelles son cœur se portait, pouvait-il tomber dans le panthéisme : croyance qui révolte la raison, froisse le cœur, fait violence aux plus impérieux instincts de notre nature, et n'apporte dans les âmes humaines que la plus affreuse désolation?

Toutes les impossibilités, toutes les hypothèses opposées aux hypothèses, tous les renversements des systèmes métaphysiques qui se sont succédé dans le monde, lord Byron les avait passés en revue et jugés par le raisonnement aussi bien que par une illumination spontanée de son génie, inséparable du bon sens. Tout cela avait fini par lui faire prendre en pitié la faiblesse présomptueuse de la raison humaine; et il se disait que les derniers triomphateurs succomberaient, à leur tour, comme leurs prédé-

cesseurs, et comme tous les systèmes qui se fondent sur des hypothèses et des illusions.

Mais le panthéisme, en particulier, avec toutes ses contradictions et ses conséquences orgueilleuses, avec toute la variété de ses formules, répugnait à lord Byron; et il le jugeait d'une absurdité extrême. Et aussi bien celui qui absorbe l'infini dans le fini (c'est-à-dire l'athéisme absolu), que celui qui fait de vains efforts pour se tenir à une égale distance de l'athéisme ou du mysticisme, et qui est condamné à tomber dans l'un ou dans l'autre, puisque, par la doctrine de la coexistence du fini avec l'infini, le panthéisme doit tomber nécessairement dans le premier. Car à une époque comme la nôtre, où la tendance des âmes n'est pas vers les choses invisibles, mais se concentre, de plus en plus, dans une aspiration à des jouissances matérielles, qui va jusqu'à déifier la puissance de l'homme, il reste au mysticisme peu de chance. Quant aux doctrines que Shelley avait adoptées, elles auraient moins répugné à lord Byron, par une certaine apparence de Spiritualité; mais basées, comme elles le sont, sur des hypothèses arbitraires et nécessairement condamnées à une foule de contradictions, pouvaient-elles ne pas être également repoussées par son intelligence? Assurément la divinité attirait sa pensée et son âme; mais se nier soi-même pour s'absorber, pour s'unifier avec elle; mais perdre en elle sa personnalité, afin de ne pas l'anéantir, en se la conservant dans ce Dieu sans intelligence et sans con-

science; mais nier l'unité de la personne humaine, la Spiritualité et l'Immortalité de notre âme, puisque son éternité au lieu d'être l'éternité de la personne, est celle d'une substance qui doit être absorbée dans la substance universelle : transformation qui nous ôte notre identité; mais enfin détruire le libre arbitre, et avec lui responsabilité, droit, vie future et toute moralité, — cette doctrine valait-elle donc mieux que les autres? Les meilleures intentions pouvaient-elles jamais faire entrer dans cette doctrine les vérités morales et saintes, nécessaires à l'humanité, l'empêcher de tomber dans les déplorables conséquences de l'athéisme, et ne pas être également condamnées par un esprit qui ne pouvait pas rompre avec le bon sens, comme celui de lord Byron? Chez lui, tout cela n'était que des égarements de l'intelligence, qui aime mieux rêver qu'ignorer.

Là était donc la cause de son invulnérabilité relativement aux attaques de Shelley dont les théories devaient le trouver toujours inaccessible. Il disait quelquefois : « En vérité, Shelley, avec sa métaphysique, me semble fou. » Il le répétait un jour, à Pise, au comte P. Gamba, qui aimait à causer sur ces sujets philosophiques et qui était entré chez lui au moment où Shelley en sortait. « Nous avons discuté métaphysique; ah! quel galimatias dans tous ces systèmes. Qu'ils disent ce qu'ils veulent, mystère pour mystère, je trouve encore plus raisonnable celui de la création. »

Il ne se dissimulait pas les difficultés que présente la doctrine d'un Dieu créateur, distinct du monde; mais il ajoutait : « Je préfère encore ce mystère aux contradictions par lesquelles les autres systèmes le remplacent. » Il trouvait, certes, dans le mystère de la création la preuve de la faiblesse de notre raison; et il avouait que ses partisans, qui n'acceptent pas toute la tradition, doivent répondre à de grandes difficultés et à de pénibles objections. Mais il disait que le panthéisme et les autres systèmes hypothétiques doivent résoudre des contradictions, des impossibilités, des absurdités trop absolues, pour qu'un esprit conséquent puisse les adopter. Il préférait, sans plus hésiter, courber la tête aux difficultés qui viennent de la faiblesse de la raison, plutôt que de renoncer à son usage légitime, et à tout ce qu'elle nous dit, en adoptant cette masse d'impossibilités : « Ils trouvent, disait-il, que la raison spéculative s'arrange mieux d'un système d'unité comme le leur, où tout s'enchaîne nécessairement, où tout se déduit d'un principe unique; oui, tout se déduit, moins cependant la lumière de vérité, saisissable par un esprit sain et par une conscience droite. Mais, que demandons-nous donc à la vérité? La cherchons-nous avec une ardeur si infatigable, si désintéressée, pour en faire un exercice régulier d'enfant, une sorte de gymnastique de l'esprit, une œuvre d'art, où toutes les pièces s'enchaînent symétriquement pour produire des merveilles? Dans tous les cas, ce serait une œuvre d'art dont le Très-Haut nous

aurait bien caché le mécanisme! Seulement, en faisant cela, en nous montrant les phénomènes et jamais leurs *causes*, et jamais leurs *comment*, mais en mettant en même temps dans nos âmes l'aspiration, le désir insatiable d'atteindre la vérité et la certitude, il nous donne une voix intérieure qui nous dit du moins, dans les bons moments, qu'il nous ménage quelque surprise. Sera-t-elle bonne?... Espérons-le! »

La vérité de cette conversation n'est pas dans les paroles précises, mais dans leur substance et dans leur signification.

Le pauvre Shelley perdait donc son temps, et ne faisait pas de lord Byron un prosélyte. Mais l'éloignement que lord Byron éprouvait pour ses doctrines, ne s'étendait pas à son caractère. Au contraire, sa sympathie et son respect pour Shelley étaient très-grands, quoique mêlés d'une sorte de compassion, en voyant cette belle âme et cette noble intelligence en proie à des hallucinations qui l'empêchaient de sentir tout ce qu'il y avait d'absurde et d'immoral dans le fond de sa métaphysique et de ses utopies. Mais si Shelley perdait son temps, il ne perdait pas l'espérance d'arracher un jour ou l'autre lord Byron à ce qu'il appelait ses erreurs philosophiques; car, pour les panthéistes, un déiste est également un superstitieux. Cette persistance de Shelley, qui lui attirait le nom de *serpent*, que lord Byron lui

donnait, en plaisantant, — persistance qui, vu les qualités de Shelley, met encore plus en relief le mérite de la résistance de lord Byron, — cette persistance, ainsi que son inutilité, ont été souvent constatées par Shelley lui-même. J'en donnerai quelques exemples : Shelley écrivait, de Pise, peu de temps avant sa mort, à un de ses amis en Angleterre, que lord Byron lui avait fait lire une lettre de Moore, qui semblait craindre et déplorer son influence sur l'esprit de lord Byron au sujet de la religion, en attribuant les tendances de Caïn à ses propres suggestions. « Veuillez donc, répondit Shelley à cet ami, assurer Moore, que je n'ai pas la *moindre influence sur lord Byron à ce sujet ; si je l'avais, certainement je l'emploierais pour déraciner de sa grande intelligence* les illusions (*délusions*), les erreurs de la chrétienté qui, en dépit de sa raison, semblent perpétuellement se présenter à son esprit, et s'y tenir cachées pour les heures de malaise et de chagrin. Caïn était conçu par lui depuis plusieurs années, et il était déjà commencé avant que je l'aie vu, l'année passée, à Ravenne. Combien je serais heureux si je pouvais m'attribuer, même indirectement, une participation quelconque à cette œuvre immortelle ! »

Moore, dans une autre lettre, écrivait encore sur le même sujet à peu près les mêmes choses à lord Byron ; et celui-ci lui répondait : « Quant au pauvre Shelley, qui est un autre épouvantail pour vous et pour le monde, il est, à ma connaissance, le moins

égoïste et le plus doux des hommes; et je ne connais personne au monde, qui ait fait plus de sacrifices de sa fortune et de ses sentiments pour les autres que lui. Mais, quant à ses *opinions spéculatives, je n'ai rien de commun avec lui, et je ne désire pas en avoir.*»

Tous les poëmes qu'il composa vers cette époque, et qui pouvaient admettre l'élément religieux à n'importe quel point de vue, soit dans leur ensemble, soit accidentellement, tous prouvent que l'état de son esprit à l'égard de la religion, était bien tel que je l'ai démontré. Cela est plus particulièrement remarquable dans son mystère, intitulé : *Heaven and Earth;* mais on peut appliquer la même remarque à d'autres, par exemple au poëme de *l'Ile*, et même à quelques passages de Don Juan. *Le Ciel et la Terre*, qui parut vers cette époque, et qu'il intitula *Mystère*, est un poëme biblique, où toutes les pensées sont d'accord avec la Genèse, qui a été inspiré, dit Galt, par un esprit, grave et patriarcal, et qui est un écho des oracles d'Adam et de Melchisédech. Dans cette pièce, il se montre aussi plein de vénération pour la théologie scripturale, que Milton lui-même. Dans *l'Ile*, écrite à Gênes, il y a des passages qui pénètrent l'âme d'un sentiment religieux, à un tel point que Benjamin Constant, en le lisant, indigné d'entendre parler de lord Byron comme d'un incrédule, après avoir cité dans son ouvrage sur la religion un de ses beaux vers, s'empressa de dire : « On nous assure que certains hommes accusent lord Byron d'athéisme et d'impiété. Il y

a plus de religion dans ces douze vers, que dans les écrits passés, présents et futurs de tous ses dénonciateurs mis ensemble. »

Et même, dans Don Juan cette admirable satire qui, étant mal comprise, a pu prêter le flanc à toutes sortes de méchancetés et de calomnie, après avoir parlé au quinzième chant, écrit à Gênes de la grandeur morale de quelques grands hommes, notamment de celle de Socrate, il ajoute : « Et toi, plus divin encore, dont le sort est d'être méconnu par l'homme, et dont la pure doctrine a été employée à sanctionner toutes les iniquités? Toi, qui rachetas un monde que les bigots ont bouleversé, quelle fut la récompense de tes travaux? »

Au bas de cette stance, il écrivit en note : « Comme il est nécessaire, à cette époque, d'éviter toute *ambiguïté*, je dirai ce que j'entends par *le Christ encore plus divin*. Si jamais Dieu s'est fait homme, ou l'homme Dieu, il a été *tous les deux à la fois*. Je n'ai jamais attaqué le *Christianisme*, mais seulement l'usage ou l'abus qu'on en a fait. M. Canning appela un jour le christianisme à l'appui de l'esclavage des nègres, et M. Wilberforce n'eut presque rien à dire! Est-ce donc pour que les noirs fussent flagellés que le Christ a été crucifié? S'il en est ainsi il eût mieux fait de naître mulâtre, afin que les deux couleurs eussent d'égales chances de liberté et de salut. » Byron.

Malgré ces nobles vers, qui étaient aussi des actes de foi, au lieu de lui rendre justice[1], l'Angleterre se livrait alors plus que jamais à sa persécution contre lord Byron.

Peu de temps après, il s'embarqua à Gênes pour la Grèce, et fit sa première halte à Céphalonie. Là, il connut un jeune Écossais, du nom de Kennedy, qui était attaché à l'armée en qualité de médecin. Ce jeune homme, avant de tourner ses études vers la médecine, avait pris des connaissances dans la science du droit, se croyant destiné au barreau d'Édimbourg. Profondément convaincu des vérités du christianisme le plus orthodoxe, familier avec les doctrines et les argumentations contenues dans les livres qui proclament ces vérités, ayant des tendances à l'apostolat par ardeur et sincérité de cœur, ce médecin aurait voulu faire partager à tout le monde ses croyances, et guérir autant les âmes que les corps. Or, il se trouvait précisément, par suite de l'exercice de sa profession, au milieu d'une foule de jeunes officiers, la plupart Écossais, tous, plus ou moins beaux esprits ou relâchés dans leurs opinions religieuses. Parmi eux, il rencontra quatre Écossais de ses amis, qui consentirent à lui entendre expliquer les doctrines du christianisme; comme ils lui demandaient surtout de leur donner la preuve que la Bible

1. Voy. *Sa vie en Italie*.

était d'origine divine, il accepta leur proposition dans l'espérance de faire des conversions.

Un de ces jeunes officiers, qui voyait lord Byron, lui parla de cette réunion projetée; et lord Byron par l'intérêt qu'il prenait toujours au sujet dont ils devaient s'entretenir, exprima son désir d'y assister, en disant : « Vous savez qu'on me regarde comme une brebis noire; et cependant je ne suis pas si noir que le monde veut bien me croire, ni pire que les autres. » Paroles de justice envers lui-même, bien rares dans sa bouche. Kennedy fut heureux d'ouvrir ses séances sous de semblables auspices, et de l'espérance de faire un tel prosélyte; et lord Byron s'empressa de s'y rendre, accompagné du jeune comte Gamba et de son médecin italien, le docteur Bruno.

M. Kennedy a rendu compte en détail de cette séance, ainsi que de ses conversations avec lord Byron. Nous les résumerons ici, parce qu'elles montrent les idées religieuses de lord Byron à cette dernière époque de sa vie. M. Kennedy avait mis pour condition, avant l'ouverture des séances, qu'on lui laisserait la parole sans interruption, pendant douze heures, à différents intervalles. Mais soit défaut de la méthode adoptée, soit que cette condition fût trop sévère, elle fut bien vite violée. C'est alors que lord Byron se mêla lui-même à la conversation. Après avoir édifié par sa patience comme auditeur, il étonna comme interlocuteur. Car, si le docteur était versé

dans les matières divines et dans les Écritures. lord Byron l'était aussi, et au point de pouvoir lui faire comprendre qu'il avait étudié sur ce sujet autant et plus d'ouvrages que lui, et de pouvoir même corriger une citation quelque inexacte des Livres Saints. L'objet de la séance était surtout de prouver, que les *Écritures contenaient la révélation directe et génuine de la volonté de Dieu.* Mais, le docteur s'étant un peu fourvoyé, en s'appuyant des citations, qui exprimaient des subtilités théologiques, émises par quelques auteurs incapables de donner les preuves qu'on lui demandait, et voyant dans les yeux des assistants un certain désappointement qui se traduisait par de la fatigue, ne put s'empêcher d'en témoigner un peu d'humeur, et de jeter à la noble assemblée quelques accusations d'ignorance : « accusations bien étranges adressées à lord Byron, dit M. Galt. » Toutefois, Byron qui était venu là, non pour faire parade de savoir, mais vraiment par l'intérêt qu'il prenait au sujet et par l'espérance de trouver des preuves, que sa raison refusait peut-être à son cœur, ne releva pas ce mouvement du docteur. Aussi, lui dit-il simplement et modestement : « Tout ce qu'on peut désirer, c'est d'être convaincu que la Bible est la véritable parole de Dieu, parce que, si on peut croire cela, il s'ensuivra, comme conséquence nécessaire, qu'on sera obligé de croire à toutes les doctrines qu'elle contient. »

Ensuite il ajouta que, dans sa jeunesse, sa mère l'avait élevé dans des principes religieux très-sévères :

qu'il avait pu lire un grand nombre d'ouvrages de théologie; que les écrits de Barrow lui faisaient surtout grand plaisir; qu'il fréquentait régulièrement l'église; qu'il n'était pas du tout un incrédule, niant les Écritures et désirant rester dans l'incrédulité; qu'au contraire, tout ce qu'il désirait, était de pouvoir croire davantage, parce qu'il ne se sentait pas heureux, avec des opinions religieuses flottantes. Mais il déclara qu'il ne pouvait pas bien comprendre les Écritures. Il dit encore qu'il éprouvait toujours un grand respect pour les personnes dont la foi était sincère, et qu'il se sentait toujours plus disposé à se confier à ceux-là qu'à d'autres; mais que, malheureusement, il s'était rencontré avec trop de gens dont la conduite différait des principes qu'ils professaient uniquement par intérêt personnel, et qu'il croyait en bien petit nombre, ceux sur lesquels on pouvait compter comme consciencieux et croyants dans les Écritures. Il lui parla et demanda son opinion sur plusieurs auteurs hostiles à la foi, tels que sir W. Hamilton, Bellamy et Warburton, qui prétendent que les Juifs n'avaient pas l'idée *d'une vie future*. Il avoua que l'existence de tant de mal sans mélange était, pour lui, un problème qu'il ne pouvait résoudre, et avec lequel il était difficile de concilier l'idée d'un créateur parfaitement bienveillant. Sur ce chapitre, il s'étendit longuement avec une sensibilité qui montrait que la bonté de son cœur était au niveau de sa raison, tandis que les réponses du bon docteur, loin de résoudre ces graves problèmes, par suite de leur propre faiblesse d'abord,

et puis, parce qu'elles n'étaient dépourvues d'un certain égoïsme, de celui qui nie la mesure du mal, pour s'exempter de la compassion, et qui promet la récompense dans l'autre vie, pour ne pas la donner ici-bas. A cela, lord Byron objecta encore le mal physique et moral des sauvages; car les observations du docteur ne leur étaient pas applicables, attendu que l'Évangile ne leur avait jamais été apporté, et qu'il n'y a parmi eux ni riches ni civilisés pour suppléer aux moyens d'instruction, ou pour tempérer par leur bienveillance la pauvreté et le malheur. Pourquoi donc en sont-ils privés, ainsi que du secours de l'Évangile? et quel sera le sort final des païens? Il cita des objections faites à Jésus par les apôtres, des prophéties non réalisées, les conséquences des luttes religieuses pour l'humanité. A tout cela, le docteur répondit très-sagement et naturellement avec l'érudition et les arguments ordinaires de la théologie, et même avec une certaine éloquence. Mais, pour pénétrer et faire brèche dans un esprit comme celui de lord Byron, il fallait davantage. Dans la recherche de la vérité, il lui fallait la logique pure; l'éloquence lui était suspecte. Fénelon lui-même n'aurait pu le persuader; mais Descartes aurait pu l'entraîner. Bref, il aurait préféré, pour le grand problème qui avait toujours agité son esprit, la méthode du pur géomètre qui marche au vrai par le vrai, que celle de l'artiste qui y va par le beau.

Cette séance dura quatre heures. Elle eut beaucoup de retentissement dans la société de l'île; et tout le

monde fut d'accord pour admirer la pénétration, le grand savoir et la profonde connaissance des Écritures, dont lord Byron avait fait preuve, relevés encore par tant de modération et de modestie. Mais le docteur, un peu mortifié de cette supériorité en ces matières, que tout le monde accordait à son interlocuteur, malgré son extrême bonté (et peut-être dans l'intérêt de l'orthodoxie), fit tous ses efforts pour en atténuer l'impression. Il reprocha même à ses amis de s'être laissé éblouir par le rang, la célébrité et les prestiges de lord Byron, au point de le faire envisager comme un être surnaturel et inspiré, tandis que ses connaissances en théologie n'étaient, au fond, disait-il, qu'ordinaires et superficielles. Cette séance fut la seule à laquelle lord Byron prit part; car, ayant quitté Argostoli et s'étant transporté à Metaxata, il n'assista plus aux séances suivantes.

Cependant, elles continuèrent encore quelque temps, et Kennedy y montra un zèle qui aurait mérité plus de succès. En différentes séances, il fit passer sous les yeux de son auditoire, avec talent et érudition, toutes les preuves et tous les raisonnements qu'il put réunir, pour convaincre et ramener ses auditeurs à l'orthodoxie. Mais ces jeunes gens, trop distraits par les entraînements de la jeunesse, étaient composés d'une substance encore trop verte, pour s'embraser à la flamme de la foi sincère de leur maître. Désappointés de ne plus voir parmi eux lord Byron, quoique arrivés aux plus grandes preuves :

celles des miracles et des prophéties, sur lesquelles Kennedy avait fondé ses plus grandes espérances, ils désertèrent son cours tout à coup ; et non-seulement, les bancs de la salle restèrent vides, mais les ingrats jeunes gens firent pleuvoir sur lui un déluge de railleries ! Les uns disaient qu'ils remettraient leur conversion à un âge plus avancé ; d'autres, plus cruels encore, allaient jusqu'à lui déclarer qu'ils avaient plutôt perdu que gagné dans leur foi ; qu'ils étaient meilleurs chrétiens avant de l'avoir connu, et que, leurs conférences les ayant amenés à réfléchir sur ces sujets, le résultat était de sentir leur incrédulité moins indécise ; car ce qui leur semblait douteux auparavant, disaient-ils, leur paraissait désormais sans réfutation possible.

En même temps que le bon docteur subissait ces désappointements, véritable affliction pour une âme si chrétienne, il lui arrivait quelque consolation du côté de lord Byron, bien qu'il fût distrait par l'objet qui l'avait amené en Grèce, et toujours sur le point de partir pour la Morée. En effet, lord Byron ne l'avait pas oublié ; et, si ses arguments ne l'avaient pas rendu orthodoxe, il avait été touché, néanmoins, de son courage, de sa sincérité, de son zèle désintéressé, et il s'informait souvent de lui, en exprimant le plaisir qu'il aurait à le recevoir. De son côté, le docteur avait conçu une grande sympathie pour lord Byron. Il admirait sa délicatesse, sa modestie, son savoir, son amabilité : toutes observations qui lui faisaient ou-

blier, qu'involontairement, par suite de l'abandon de ses séances, il avait pu contribuer à les rendre stériles pour les autres. Il désirait donc, mais il n'osait pas encore se présenter à lord Byron. Enfin, ayant rencontré un jour, à Argostoli, le comte P. Gamba, et ayant appris par lui que lord Byron allait incessamment partir pour la Grèce continentale, il se décida pourtant à lui faire une visite, « autant, dit-il, pour le respect qui lui était dû, que pour satisfaire sa propre curiosité, en entendant et en voyant un homme si distingué. »

Lord Byron le reçut avec toute la cordialité qui lui était naturelle. Après lui avoir offert des rafraîchissements, il le retint à dîner et lui donna ainsi l'opportunité d'une longue conversation. Kennedy, qui ne perdait jamais de vue son apostolat, ayant réussi à amener la conversation sur le terrain des croyances religieuses, lui dit qu'il s'était préparé à causer de ce sujet, mais que probablement il avait perdu son temps en s'occupant ainsi d'objets que Sa Seigneurie pouvait regarder alors comme peu pressants. Lord Byron sourit, et lui répondit : « Il est vrai, en ce moment, je ne m'occupe pas de cet important sujet; cependant je serais curieux de connaître les motifs et les raisons qui, non-seulement vous ont convaincu des vérités de la religion, en homme de bon sens et de réflexion que vous êtes, mais encore vous ont poussé à professer ainsi le christianisme. »

Après avoir parlé du progrès ou plutôt du non-

progrès des jeunes officiers, le docteur lui dit que, s'il y avait eu des hommes éminents qui avaient rejeté la chrétienté, il y en avait eu, et de plus grands encore, qui l'avaient adoptée; mais qu'adopter un système, parce que d'autres l'ont adopté ce ne serait pas agir rationnellement, à moins de prouver que les grandes intelligences qui l'ont adopté étaient en délire :

« Mais je n'ai pas le désir, dit lord Byron, de rejeter des doctrines sans une investigation ultérieure. Au contraire, je désire extrêmement de croire, puisque je ne suis pas heureux dans l'état d'incertitude. « Le docteur lui ayant déclaré, avec des formules orthodoxes, que, pour obtenir la grâce de croire, il fallait se mettre à prier humblement; lord Byron lui répondit : « La prière ne consiste pas dans l'acte de s'agenouiller, ni de répéter de certains mots d'une manière solennelle; la dévotion est l'affection du cœur, et celle-là je l'éprouve. Car, quand je regarde les merveilles de la création, je m'incline devant la majesté du ciel; et quand je sens les jouissances de la vie, la santé et le bonheur, mon cœur est *plein de reconnaissance* envers Dieu, pour m'avoir accordé ces bienfaits.

« — Mais cela ne suffit pas, répliqua le docteur. Je « voudrais que Votre Seigneurie voulût lire la Bible avec « la plus grande attention, accompagnant cette lecture « d'une humble prière, afin de recevoir de Dieu la lu- « mière pour la comprendre. Car, quelque grands que « soient vos talents, sans l'action du Saint-Esprit, tout

« le livre vous restera lettre morte, et ne sera, tout au « plus, qu'une histoire amusante ou une fable curieuse.

« — Je lis beaucoup plus la Bible que vous ne pen- « sez, répondit Byron. J'ai une Bible que ma sœur, qui « est la bonté même, m'a donnée ; et je la lis très-sou- « vent. »

Cela dit, il passa dans sa chambre à coucher, en rapporta une Bible de poche élégamment reliée et la montra au docteur. Celui-ci reprit en lui disant qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de continuer à la lire ; mais qu'il était bien surpris que, l'ayant lue, il ne fût pas encore arrivé à la bien comprendre. Il chercha alors, dans la Bible, plusieurs passages indiquant la nécessité de prier avec un cœur humilié, pour pouvoir comprendre les vérités de l'Évangile, et déclarant : que nulle sagesse humaine ne peut spirituellement discerner ces vérités ; que l'homme doit laisser de côté son orgueil et son savoir, et se soumettre à être enseigné par l'esprit de Dieu ; que nous ne pouvons rien connaître de Dieu, ni de ses voies, à l'excepté de ce qu'il veut bien nous en apprendre ; que nous ne devons pas nous ériger en juges de sa manière de procéder ; qu'il demande de nous la soumission de l'enfant envers son père, qui lui donne l'instruction, et que ceux qui ne font pas cela, ne parviendront jamais à comprendre la vérité ; que, nés comme nous le sommes, dans le péché, par suite de la chute de nos premiers parents, avec des inclinations et des affections contraires à la volonté de Dieu, et ayant, plus ou moins,

tous, pratiqué le mal, malgré ses préceptes, menaces et avis, un *changement* de notre cœur et de nos affections, nous est indispensable avant que nous puissions être préparés à obéir à Dieu, ou à prendre le plus petit plaisir à cette obéissance, et que tout le monde, quel que soit son rang, doit subir ce changement.

La position, les idées dominantes et les préoccupations de lord Byron n'étaient pas alors en rapport avec de si saintes paroles. Néanmoins, il les accueillit avec sa bonté, sa modestie et sa docilité ordinaires, parce qu'elles lui venaient d'une âme sincère et convaincue. Il se borna donc à lui répondre, que, quant à la méchanceté et à la dépravation de la nature humaine, il était bien d'accord avec lui, puisqu'il l'avait trouvée si grande dans toutes les classes de la société, et puisque, sous le masque de la politesse et du patriotisme, il avait été à même de trouver tant de bassesse et de vilenie que, pour le croire, il fallait l'avoir expérimenté. Mais que les doctrines qu'il venait d'émettre, l'obligeraient à se plonger dans tous les problèmes du péché originel et dans les histoires lointaines du Vieux Testament, que beaucoup de docteurs, qui se disaient, cependant, aussi bons chrétiens que lui, n'hésitaient pas à rejeter. Alors, non pour discuter, mais seulement pour répondre à l'orthodoxie outrée et tant soit peu intolérante du docteur sur la nécessité et la toute-puissance de la Bible, lord Byron montra combien il était instruit ces

matières, par des citations d'auteurs chrétiens, qui pensaient différemment. Il cita l'évêque Walson, qui, tout en professant le christianisme, n'accordait cependant pas à la Bible une grande autorité. Il cita aussi les Waldenees, si bons chrétiens qu'on les a appelés, la véritable Église du Christ, et qui, cependant, regardent la Bible comme la simple histoire des Juifs. Ensuite il démontra que, pour plusieurs docteurs de l'Église, l'histoire de la Genèse et celle de la chute étaient regardées comme des mythes, ou du moins, comme des symboles et des allégories. Il défendit Gibbon contre le docteur qui l'accusait d'avoir malicieusement et intentionnellement détourné et caché la vérité; il cita Warburton comme plein de savoir, et parce que ses théories très-ingénieuses sont en grande considération auprès de beaucoup de gens éclairés ; enfin, il fit comprendre au docteur, que *l'accusation d'ignorance*, sur ces matières, ne pouvait pas s'appliquer à *lui*.

Dans la suite de cette conversation, extrêmement intéressante, car elle nous ouvre une foule de vues sur cette noble intelligence, il eut l'occasion de désavouer une des mille accusations de ses ennemis : celle *d'avoir une tendance aux doctrines du manichéisme*. Car, Kennedy lui ayant dit qu'il résulte de la Bible, que l'esprit du mal est aussi bien assujetti que les anges eux-mêmes à la volonté de Dieu, qu'il ne peut faire que ce que Dieu lui permet, et qu'il peut le réduire au néant, comme du néant il l'a

tiré; lord Byron lui répondit : « Si c'est reçu dans un sens littéral, je trouve que cela donne une bien plus haute idée de la majesté, de la puissance, de la sagesse divine, de croire que le principe du mal, lui est assujetti, et qu'il reste sous son contrôle, aussi facilement que les éléments de la nature suivent les lois respectives que sa volonté leur a imposées. »

Tout ce qui abaissait et diminuait la grande Image de la Divinité, lui était intolérable; et tout ce qu'il disait tendait à la replacer dans l'immensité incompréhensible, qu'il faut se contenter d'avouer et d'adorer. Leur conversation s'étendit sur d'autres points de croyance et de religion. Tandis que le docteur, qui ne voyait le salut du monde que dans la Bible, se laissait aller à des expressions exagerées et intolérantes, surtout à l'égard du catholicisme et de l'Église romaine, qu'il appelait une abominable hiérarchie, qu'il ne croyait pas moins déplorable que le Déisme et le Socinianisme, et à laquelle il attribuait tous les scandales qu'engendrent la superstition et l'hypocrisie, lord Byron fit encore preuve de modération et de tolérance. Quoique évidemment il le désapprouvât, il ne contredit pas précisément le docteur, parce qu'il était de bonne foi; mais il ramena la conversation au point d'où le bon sens ne doit jamais s'éloigner. Il déplora aussi la superstition et l'hypocrisie, qu'il regardait comme la cause de l'incrédulité de milliers d'individus; mais il dit que, loin d'être bornée au continent, elle existait également

en Angleterre; et au lieu de mettre ses espérances dans la Bible, il dit qu'il connaissait suffisamment les livres saints, — et il voulait bien dire par là l'Évangile, — *pour être certain que, si l'esprit de douceur et de bénignité de cette religion était cru et mis en pratique parmi les hommes, il y aurait un merveilleux changement dans ce monde méchant;* enfin que quant à lui, sa règle avait toujours été de *respecter* tous ceux dont la foi était consciencieuse, quelle que fût leur croyance extérieure; comme de cœur il détestait les hypocrites de toute sorte, et particulièrement les hypocrites en religion.

Après cela, et peut-être à cause de cela, lord Byron porta la conversation sur la littérature. Tout ce qu'il en dit, est d'un si grand intérêt, que je me réserve d'en parler dans un autre chapitre. Cependant le docteur revint bientôt à la charge. Plus missionnaire que philosophe, avec son esprit et son zèle, il continua de lui recommander l'étude de la chrétienté, résumée, pour lui, dans les Écritures et la révélation. « Mais que voulez-vous donc que je fasse, lui disait lord Byron? Je ne repousse pas les doctrines de la chrétienté; je demande, seulement, quelque autre preuve pour les professer sérieusement, et réellement. Je ne me crois pas un aussi mauvais chrétien que beaucoup de ceux qui prêchent contre moi, avec tant de fureur, auxquels je n'ai jamais fait aucun mal, et qui, pour la plupart, ne me connaissent pas du tout. » Le docteur insistait néanmoins avec la même ardeur apostolique.

« Mais cela est aller trop vite, lui répondait lord Byron; il y a encore des points et des difficultés à éclaircir. Quand cela sera fait, j'examirai ce que vous dites-là.

— Quelles sont donc vos difficultés, dit le docteur; si le sujet est important, pourquoi différer à l'éclaircir? Vous en avez le temps : raisonnez, réfléchissez. Le moyen de vous débarrasser de ces difficultés dépend de vous.

— C'est vrai, répondit Byron ; mais je suis ici l'esclave des circonstances. Environné et enchaîné par des choses et par des personnes qui font distraction à mon attention, je n'ai rien autour de moi qui me porte à la considération de ce sujet. »

Comme le docteur devenait de plus en plus pressant, lord Byron lui dit :

« Comment dois-je m'y prendre?

— Commencez, cette nuit même, à prier Dieu pour qu'il vous pardonne vos péchés, et qu'il vous accorde l'intelligence de découvrir la vérité. En priant et en lisant votre Bible, avec un vif désir et une pure intention, le résultat sera celui que nous désirons si ardemment.

— Eh bien! oui, repondit lord Byron d'un ton sérieux, je veux certainement étudier ces sujets avec l'attention nécessaire.

— Mais que Votre Seigneurie n'oublie pas, continua le docteur, qu'il ne faut pas se décourager, quand même les difficultés et les doutes augmenteraient; car rien ne peut être obtenu ni compris sans du temps et du labeur. Que votre esprit se maintienne libre de toute influence. Il est nécessaire que vous pesiez, avec justesse, chaque argument, et que vous continuiez constamment à prier Dieu, dans lequel du moins vous croyez, afin qu'il vous donne la lumière nécessaire.

— Mais pourquoi donc, demanda lord Byron, faire

ces difficultés si grandes? Pourquoi les augmenter, quand on en trouve déjà bien assez? »

Ayant alors pris, comme exemple, la doctrine de la Trinité, le docteur en parla en homme de foi, qui ne trouve aucune difficulté à admettre un mystère, par la seule raison qu'il est un *dogme révélé*. « Il n'appartient nullement, dit-il, à la raison humaine de comprendre et d'analyser la nature des mystères, puisque nous ne pouvons pas comprendre la nature d'une existence toute spirituelle, comme celle de la Divinité, mais nous devons seulement les accepter et les croire *parce qu'ils* sont révélés, ayant la conscience qu'ils resteront à jamais aussi indéfinissables et incompréhensibles pour l'homme, dans son état présent, que le sera toujours une existence spirituelle, séparée de la matière. » Il blâma alors, non-seulement la conduite de ceux qui veulent tout expliquer, mais aussi la présomption des théologiens, qui, non contents de démontrer, par l'autorité des Écritures, l'unité d'essence de la Trinité, veulent mêler des raisonnements abstraits, et tirer des déductions spéculatives, des attributs de Dieu sur le mode d'existence et l'office des trois personnes de la Trinité; « car, alors, dit-il, il est certain qu'ils tomberont, ou feront tomber dans l'erreur. » Et il en conclut qu'il fallait *accepter les mystères de l'autorité*, les croire et écouter, comme des enfants qui écoutent la voix de leurs parents, la révélation que Dieu nous a donnée.

« Je conseille donc à Votre Seigneurie, poursuivit-il, de mettre de côté les sujets difficiles, comme l'origine du mal, la chute de l'homme, la nature de la Trinité, la prédestination, etc., et d'étudier la chrétienté, non dans les livres des théologiens, tous plus ou moins imparfaits, même les meilleurs, mais dans un attentif et sincère examen de la Bible seule. En comparant passage avec passage, milord trouvera à la fin une telle harmonie et clarté dans toutes ses parties, une telle lumière et splendeur de sagesse dans l'ensemble, qu'il ne lui restera plus aucun doute qu'elle ne nous vienne de Dieu, et qu'elle ne contienne la seule voie de salut. »

A une foi si ferme et si enviable, Byron répondit :

« Vous me recommandez ce qui est très-difficile; car, comment est-il possible, pour une personne connaissant l'histoire ecclésiastique, ainsi que les écrits des théologiens les plus célèbres, les questions qui ont été discutées et qui ont mis en commotion tout le monde chrétien, les erreurs, les opinions étranges et contradictoires qui prévalent; et surtout voyant les chrétiens de nos jours divisés en tant de sectes et dénominations, chacun s'enviant, se haïssant, et souvent se méprisant et écrivant l'un contre l'autre, comment est-il possible de voir tout cela, et de ne pas vouloir s'informer des doctrines qui ont été tant discutées? Nous avons des sentences d'un concile contre les sentences d'un autre, des papes contre des papes, des livres contre des livres, des sectes qui s'élèvent et qui se meurent, et d'autres qui leur succèdent; le pape contre les protestants, et les protestants contre le pape. Nous avons des ariens, des sociniens, des southcotiens, des méthodistes, des quakers, des harmonistes, et on ne finirait pas de les compter.

Pourquoi cela existe-t-il? Cela rend perplexe et embarrasse l'esprit; et la meilleure conclusion ne semble-t-elle pas de se dire, en fin de compte, restons neutres; que ces gens se battent entre eux si bon leur semble; et quand ils auront finalement décidé quelle est la meilleure croyance, alors, nous aussi, nous commencerons à l'étudier.

« J'aime cependant, continua-t-il, votre manière de voir sur beaucoup de choses; vous battez en brèche les décrets et les conciles; vous rejetez tout ce qui ne s'accorde pas avec les Écritures; vous rejetez des livres de théologie remplis de grec et de latin de la haute et de la basse Église. Vous voudriez même supprimer une foule d'abus qui se sont glissés dans les établissements de l'Église, c'est bien; mais je doute que l'archevêque de Cantorbury voulût vous considérer comme un grand ami, de même que les presbytériens écossais. . . . . .

. . . . . .

« Quant à la prédestination, je ne pense pas comme S et M.[1], mais comme vous; car il me semble, d'après mes propres réflexions, être vraiment influencé d'une manière que je ne puis comprendre, et d'être entraîné à faire des choses contre ma volonté. S'il y a, comme nous admettons bien, tous, un Régulateur suprême de l'univers, et si, comme vous le dites, il tient les actions des mauvais esprits aussi bien que celles de ses anges, complétement sous ses ordres, alors ces influences ou ces arrangements de circonstances qui nous amènent à faire des choses contraires à notre volonté, ou avec un mauvais vouloir, doivent être également sous sa direction. Je n'ai cependant jamais voulu approfondir ce sujet; mais je me suis contenté de croire qu'il y a une prédes-

1. S. et M. avaient déclaré le contraire.

tination dans certains événements, et que cette prédestination dépend de la volonté de Dieu. »

A quoi le docteur répliqua :

« Qu'il avait placé sa croyance sur ses propres fondements. »

Le docteur parla ensuite sur les discordes des opinions religieuses, en témoigna ses regrets tout en se montrant indulgent néanmoins pour les divergences des sectes chrétiennes, quand ces divergences n'attaquaient pas le fondement des croyances; mais son intolérance éclata contre d'autres sectes, telles que l'Arianisme, le Socianisme et le Swedenborgisme, dont il parla presque avec colère.

« Vous semblez bien haïr les sociniens, lui dit lord Byron. Mais cela est-il bien charitable? Pourquoi excluriez-vous un socinien de bonne foi de tout espoir de salut? Est-ce qu'il ne trouve pas, lui aussi, ses doctrines dans la Bible? Cette religion se répand beaucoup. Lady Byron est en grande considération auprès de ces sectaires. Nous avions de grandes discussions ensemble sur la religion, et plusieurs de nos mésintelligences ont eu là leur source. Cependant, en comparant tous les points, je trouve que sa religion était très-semblable à la mienne. »

Naturellement, le docteur déplora ces doctrines audacieuses.

Lord Byron parla alors de Shelley :

« Je voudrais bien, dit-il, que vous l'eussiez connu, et que j'eusse pu vous mettre aux prises l'un avec l'autre. Vous me faites beaucoup souvenir de lui, non-seulement par la ressemblance, mais aussi par votre manière de parler. »

En outre de la ressemblance, on comprend parfaitement ces rapports entre leurs esprits, quoique, par suite de leurs diverses tendances, ils eussent pris des routes si opposées. Car chez tous deux dominait ce mélange de mysticité et d'expansivité, qui fait les apôtres et les poëtes. Byron loua les vertus de Shelley, qu'il appela chrétiennes ; sa bienveillance universelle et sa charité plus grande que sa fortune.

« Ce sont des vertus, répliqua le docteur, et certainement elles sont estimées telles parmi les chrétiens. Mais, si elles ne procèdent pas de principes chrétiens, ce ne sont pas des vertus chrétiennes ; donc, chez Shelley, elles ne l'étaient pas. Elles pouvaient être des vertus païennes, si vous voulez ; elles peuvent mériter les louanges des hommes ; mais, aux yeux de Dieu, elles ne sont rien, puisque Dieu a déclaré que rien ne lui plaît que ce qui procède d'un bon motif et d'un bon principe, dont le point fondamental — la croyance et l'amour du Christ — malheureusement manquait à Shelley. »

Et alors que Kennedy eut encore plus *rigoureusement* qualifié Shelley, lord Byron lui dit :

« Je vois qu'il est impossible d'exciter dans votre âme de la sympathie, ou d'obtenir un juste degré d'indulgence pour un infortuné jeune homme, d'un beau génie et d'une belle imagination. »

Ces remarques sur Shelley montrent encore la même tolérance d'un côté, et la même intolérance de l'autre : tant un dogmatisme quelconque altère les meilleurs naturels.

Cette conversation durait déjà depuis plusieurs heures. Le jour baissait, et le bon docteur, entraîné par son zèle, avait oublié l'heure. Mais son hôte ne fit rien pour la lui rappeler. Quand Kennedy se leva pour partir, après quelques excuses pour une si longue visite, il lui dit, en se retirant : « Dieu vous ayant doué, milord, d'une intelligence qui domine tous les sujets vers lesquels votre attention désire se diriger. Si vous vouliez faire de la religion l'objet de vos études, j'ai la confiance que vous deviendriez une gloire et un orgueil pour votre pays, et un objet de joie pour tous les honnêtes et sincères chrétiens. » Lord Byron se contenta de lui répondre :

« J'ai certainement l'intention d'étudier le sujet; mais vous devez m'accorder un peu de temps. Vous voyez que j'ai bien commencé; j'écoute tout ce que vous dites. Avouez-le, est-ce que vous n'avez pas trouvé que mes sentiments approchent des vôtres plus que vous ne l'auriez imaginé?

— Oui, répondit le docteur, c'est la pure vérité; j'en suis heureux, et je n'hésite pas à dire que j'espère beaucoup plus de Votre Seigneurie que des jeunes officiers qui m'ont écouté sans vouloir me comprendre. Car vous avez montré plus de candeur et de patience que je n'aurais jamais pu l'imaginer; tandis qu'eux semblent si endurcis, si indifférents, que, vraiment, on dirait qu'ils regardent le sujet comme un simple exercice de leur esprit, ou comme un moyen d'amusement et de ridicule.

— Il faut avouer, dit lord Byron, qu'il est difficile de fixer et de maintenir l'attention sur ces sujets à cause des circonstances où nous nous trouvons, et du puissant et urgent appel à d'autres intérêts. Je crois cependant pouvoir promettre que je lui accorderai encore une plus grande attention que je ne l'ai fait par le passé. Mais, néanmoins, je ne sais pas si je pourrais jamais parvenir à adopter votre orthodoxie. »

Le docteur lui recommanda et lui demanda la permission de lui envoyer un ouvrage de B...., dont il fit un grand éloge; et lord Byron promit de le lire avec grand plaisir, en assurant Kennedy, qui s'excusait encore de l'avoir fatigué par cette longue séance, qu'il serait toujours charmé de le voir, et aussi souvent qu'il pourrait venir. « Et si, quand vous arrivez, ajouta-t-il, je ne suis pas rentré de ma promenade, prenez mes livres, lisez, et attendez-moi. »

Après l'avoir quitté, le docteur réfléchit d'abord sur tout ce qui s'était passé, puis il craignit d'avoir compromis la vérité, en se laissant ainsi transporter

par son sujet; car une si longue conversation aurait bien pu ennuyer plutôt lord Byron que l'intéresser. Mais, somme toute, Kennedy finit par se dire : « Il me semble que lord Byron n'a pas montré le moindre signe de fatigue, et qu'au contraire il a paru continuellement attentif et actif, à la fin comme au commencement. »

Nous nous sommes étendus trop longuement peut-être sur cette première conversation; mais nous y avons été déterminés pour plusieurs motifs. Elle nous découvre d'abord les pensées et les sentiments de lord Byron dans une mesure plus certaine que si le débat eût eu lieu en public; car alors l'homme, même modeste, peut être porté à les exagérer. Elle nous montre les véritables dispositions et les opinions religieuses de lord Byron, leur véracité ne pouvant pas être mise en doute à cause du caractère respectable et intègre de son auteur. Enfin nous avons trouvé que cette conversation, qui peut paraître longue et futile, nous présente le caractère de lord Byon à un point de vue d'*amabilité*, de *bonté*, de *patience*, de *délicatesse* et de *tolérance* qui n'avait pas encore été suffisamment observé. Cependant nous n'avons pu faire autre chose que glisser sur cette matière, laissant le soin de faire, davantage à Kennedy lui-même. Nous le citerons dans d'autres chapitres; mais dans celui-ci nous ne devons considérer lord Byron que sous le rapport de ses opinions et de ses doctrines religieuses.

La sympathie que Kennedy avait déjà conçue pour lui, après la séance publique, s'accrut bien plus encore après ce premier entretien. La candeur, la simplicité, tout ce qu'il voyait sur la belle figure de lord Byron, qui était comme un livre ouvert, où se lisaient toutes les beautés intellectuelles et morales, fit comprendre au docteur que c'était surtout par cette belle intelligence que sa parole serait le mieux recueillie, et que, si elle ne pouvait pas y produire l'orthodoxie, elle préparerait du moins le terrain à toutes les vertus. Kennedy se proposa donc de profiter de la permission que lord Byron lui avait donnée, d'aller souvent le visiter.

En attendant, les beaux esprits de la garnison, continuant leurs plaisanteries, prétendirent que lord Byron se moquait du docteur, et que ses conversations avec lui avaient pour but de faire une étude du méthodisme qu'il se proposait d'introduire dans son poëme de « Don Juan ». Mais les âmes franches et loyales se pénètrent en quelque sorte naturellement. Lord Byron sentit que la sincérité du docteur méritait le respect; et le docteur sentit de son côté que la sincérité de lord Byron ne pouvait pas dégénérer en persiflage.

« Il n'y avait rien, dit Kennedy, dans ses manières avec moi, qui approchât de la légèreté, rien qui indiquât un penchant à se moquer de la religion. »

Pour mieux s'éclairer, il s'adressa néanmoins à

un de ses amis, qui était assez intime avec lord Byron, et sa réponse ne fit que le confirmer dans sa propre persuasion.

Quand il retourna chez lord Byron, il le trouva, plus que jamais, préoccupé de son prochain départ pour la Grèce continentale, et absorbé par toute sorte de distractions, d'occupations et de visites; mais il n'en fut pas moins bien accueilli. Sa conversation se maintint sur ce ton d'aimable plaisanterie qui était dans son caractère, et qui n'ôtait rien au fond sérieux des sujets dont il s'occupait. Lord Byron avait réfléchi dans l'intervalle plus profondément peut-être; et ses pensées avaient pris une direction qui n'était pas précisément celle que le docteur lui avait conseillée. Elle ne s'accordait pas avec son orthodoxie, dont les menaces étaient plus grandes que les espérances et les promesses, et qui était d'ailleurs enveloppée d'une foule de problèmes si redoutables, qu'ils épouvantent plus qu'ils ne consolent. Réfléchir philosophiquement, faire usage de toute sa raison, n'était pas le conseil du docteur qui voulait qu'on la soumît, au contraire, à l'orthodoxie traditionnelle. Mais, pour lord Byron, c'était une nécessité d'organisation. Il n'admettait pas que Dieu nous eût doué de la raison pour l'étouffer, et nous obliger de croire, en religion comme en toute autre matière, ce qu'elle trouve absurde et contraire à l'idée de justice qu'il a gravée dans notre conscience. « Il est inutile de me dire, écrit-il dans son *memo-*

randum, de ne point raisonner, mais de croire. Vous pourriez également dire à un homme : « *Ne veillez pas, mais dormez.* » Et puis, nous menacer de tourments et de l'éternité des peines !... Je ne puis m'empêcher de penser que la menace de l'enfer fait autant de diables, que les sévérités des lois pénales de l'*inhumaine humanité* font de criminels. »

Cependant les mystères et les dogmes, en général, ne répugnaient pas à lord Byron. On l'a vu à l'occasion de sa conversation avec Kennedy sur la Trinité et la prédestination. Qu'il fût plus ou moins disposé à les admettre, sur la foi des témoignages et des traditions, peu importe. Il est certain qu'il courbait facilement la tête devant les mystères, et qu'il respectait la foi qu'ils inspirent à des esprits plus dociles et plus heureux que le sien. Son scepticisme partiel — ou plutôt ce qu'on a voulu chez lui appeler de ce nom — était humble, modeste, tout à fait l'opposé de l'orgueil, comme celui de Montaigne; il s'expliquait par les limites de notre intelligence enchaînée dans notre prison terrestre. Mais lord Byron reconnaissait qu'il y avait des mystères et des contradictions, parce que l'orgueil de l'homme voulait transporter, dans l'Être incompréhensible et infini, les modes imparfaits de son être fini. La petitesse de l'homme et la grandeur de Dieu lui étaient sans cesse présentes. Il aimait à le proclamer humblement; et, avec son grand compatriote, Newton, qui,

mesurant les cieux, sentait davantage les petitesses de la terre, il aurait dit volontiers : « Je suis comme un enfant jouant au rivage avec l'eau qui vient baigner le sable : Cette eau avec laquelle je joue, c'est ce que je sais; ce que j'ignore, c'est l'Océan qui se déroule devant moi. » Entourés de mystères comme nous le sommes de tous les côtés, il aurait trouvé injuste et orgueilleux de repousser tous ceux de la religion au nom de la science, qui n'aperçoit et ne comprend elle-même que des phénomènes. En effet, à l'origine de toutes choses, elle rencontre l'énigme, l'impénétrable mystère qu'elle est forcée de subir en tout et partout, comme sa propre fatalité. Donc, en ce qui concerne la nature divine et nos rapports avec elle, l'*incompréhensibilité* n'était certes pas, aux yeux de lord Byron, une raison suffisante pour nier. Aurait-il pu rejeter des dogmes, sous prétexte d'incompréhensibilité et de mystère, lui qui en admettait d'autres également incompréhensibles, bien que défendus par des preuves rationnelles et logiques? Toutefois, parmi ceux qui reposent sur la tradition, qui sont entièrement du domaine de la révélation, et pour lesquels sa foi a pu se tenir suspendue, il y en avait *Un*, dont le mystère terrible ne pesait pas seulement sur son intelligence, mais devenait une souffrance réelle pour son noble cœur. C'était le dogme des *Peines Éternelles*, qu'il ne pouvait pas concilier avec l'idée d'un Dieu tout-puissant; car cette toute-puissance suppose la bonté parfaite et la parfaite justice, dont il

a gravé l'idéal dans nos âmes. On voit que ces objections lui venaient toujours du cœur.

Après un instant d'entretien sur la prière, lord Byron dit à Kennedy :

« Il y a un livre que j'ai l'intention de vous mon-
« trer, » Et, allant vers une table où des livres en grand nombre se trouvaient rangés, il prit un volume in-8°.
« Me l'ayant donné (dit Kennedy), je vis sur son frontis-
« pice : *Illustrations du gouvernement moral de Dieu*, par E. Smith, M. D. London. « L'avez-vous vu, me demanda
« lord Byron? — Non, dis-je, je n'ai ni vu, ni entendu
« parler de ce livre; quel est son objet? — L'auteur (dit
« lord Byron) prouve que l'enfer n'est pas éternel, qu'il
« aura une fin. — Ce n'est pas une doctrine nouvelle,
« dis-je, et je suppose que l'auteur sera un des soci-
« niens qui, bientôt, rejeteront les doctrines de la Bible,
« et finiront — ce qu'ils auraient déjà fait — s'ils étaient,
« conséquents, par s'avouer de purs déistes. Où donc
« Votre Seigneurie a-t-elle trouvé ce livre? — Ils me l'ont
« envoyé d'Angleterre, dit-il, pour me convertir, je sup-
« pose. Les arguments dont il fait usage sont très-forts.
« Il les prend dans la Bible même; et en prouvant qu'un
« jour arrivera où toute créature intelligente jouira d'un
« bonheur suprême et éternel, il efface cette écrasante
« doctrine qui prétend que le péché et la misère existe-
« ront éternellement sous le gouvernement d'un Dieu
« dont les plus hauts attributs sont *la Bonté et l'Amour!*
« En ôtant une des plus grandes difficultés, il nous
« *réconcilie* ainsi au sage et bon Créateur que les Écri-
« tures révèlent. — Mais, dit Kennedy, comment ex-
« plique-t-il l'existence du péché et de la misère dans

« le monde et de sa durée depuis six mille ans? Cela « est également inconsistant avec l'idée du parfait amour « et de la parfaite bonté de Dieu. — Je n'admets pas « votre argumentation, répondit lord Byron, car un Dieu « de bonté peut permettre que le péché et la misère « existent pour un certain temps, mais à la fin, lais- « sant dominer sa bonté, les déraciner tout à fait et « rendre heureuses toutes ses créatures. » Et, comme Kennedy insistait dans sa première argumentation : « Eh bien! dit lord Byron, c'est prouver mieux la « bonté de Dieu, et être plus en harmonie avec les no- « tions de notre raison de croire, que si Dieu, pour des « motifs de sagesse, permet au péché d'exister pour un « temps — afin peut-être de produire un bien plus grand « qu'on n'aurait obtenu sans lui, — de croire, dis-je, que « sa bonté se manifestera d'une façon plus éclatante en- « core, en nous donnant d'avance la pensée qu'il arrivera « un moment où toute créature intelligente sera purifiée « du péché, délivrée de toute misère, et rendue heureuse « d'une manière permanente. Voyez, dit-il encore, l'au- « teur fonde sa croyance sur la Bible même. » Et, donnant le livre à Kennedy, il lui montra le passage. »

Kennedy continua néanmoins à l'expliquer par de longs raisonnements dans le sens de l'éternité des peines : « Mais, pourquoi donc reprit lord Byron êtes-vous si désireux de soutenir et de prouver l'éternité de l'enfer? cette doctrine n'est certainement pas humaine, et elle me semble en contradiction avec la douce et bienveillante doctrine du Christ. » Kennedy soutint d'autres argumentations sur le même sujet et lord Byron y répondit : « Je ne puis décider sur ces points-là ; mais je dis qu'il serait

extrêmement à désirer qu'on pût prouver qu'à la fin tous les êtres créés doivent être heureux. Cela semblerait bien plus d'accord avec la nature de Dieu dont la puissance est infinie et dont l'attribut principal est *l'amour*. Je ne puis donc acquiescer à votre doctrine de la durée éternelle des peines; l'opinion de cet auteur est plus humaine, et il me semble qu'il l'appuie très-fortement sur l'Écriture même. »

Cependant, comme lord Byron avait toujours admis notre *libre arbitre* et, par conséquent, notre culpabilité et responsabilité, afin que la Providence fût justifiée, il croyait à une sanction quelconque des lois qu'Elle a gravées dans nos âmes. Les coupables d'après lui, devaient bien être punis, mais le Juge Infaillible, autant que Miséricordieux, pour que sa justice ne changeât pas de nom, proportionnerait néanmoins les peines à la faiblesse de notre nature limitée, en les limitant également; et il penchait pour le dogme catholique du Purgatoire, qu'il trouvait conforme à ses propres idées sur la justice et la miséricorde de Dieu.

On sait la préférence de lord Byron pour le Catholicisme. Ses premiers succès oratoires dans la Chambre des Lords, avaient été consacrés à la cause catholique de l'Irlande; et quand il voulut que sa petite Allégra, sa fille naturelle fût élevée dans la religion catholique, il écrivit à M. Hoppner, consul

général d'Angleterre à Venise, qui s'était toujours beaucoup intéressé à cet enfant pour lui dire que : « Dans le monastère de Bagnacavallo, où il l'avait placée, on lui inculquerait, du moins, la moralité et la religion. C'est mon désir ajouta-t-il, qu'elle soit élevée dans la religion catholique romaine, que je considère comme la meilleure parmi toutes les religions, comme certainement elle est la plus ancienne de toutes les branches de la chrétienté. »

Cette prédilection pour le catholicisme ne lui venait certes pas de ce qu'il y a de poétique dans son culte, ni de ses belles cérémonies, ni de ses pompes séduisantes pour les sens et l'imagination. Certainement les cérémonies mystérieuses, les processions dans les nefs des cathédrales, les chants mélodieux de l'orgue sous leurs voûtes profondes et sonores, les vapeurs de l'encens mêlées à la suavité et à la mélancolie de ces sons, tous ces prestiges, absents du culte protestant, pouvaient bien ne pas être sans quelque charme pour une nature aussi impressionnable que la sienne; mais, ne pouvaient pas produire de telles préférences. Lord Byron, bien que poëte, ne laissait jamais dominer sa raison par son imagination. Il raisonnait toujours ses préférences. Les objections venaient autant de son esprit que de son cœur. « Le catholicisme, disait-il, est le plus ancien des cultes; et notre hérésie, en fin de compte, a son berceau et sa cause dans le vice. Et quant aux problèmes qui dépassent la raison, sont-ils donc moins inexplicables dans le protestantisme que dans le catholicisme?»

« Mais le catholicisme, du moins, offre des consolations dans les sacrements, il a surtout un dogme consolant, qui met la rigueur de Dieu avec sa miséricorde pour des êtres doués de liberté, mais faibles : c'est le Purgatoire. Comment le protestantisme a-t-il pu renoncer à ce dogme si humain ? Pouvoir intercéder et faire du bien aux êtres que nous avons aimés ici-bas, ce n'est pas tout à fait s'éloigner d'eux.

« J'ai souvent regretté, disait-il, une autre fois à Pise, de ne pas être né catholique ; le purgatoire est une doctrine consolante. Je suis étonné que les réformateurs l'aient abandonnée, ou n'y aient pas substitué quelque chose d'aussi consolant. C'est disait-il à Shelley, un perfectionnement de la transmigration, que vos benêts de philosophes ont enseignée. »

C'était donc en grande partie ce dogme en harmonie avec ses idées de la justice et de la miséricorde de Dieu, et repoussé par le protestantisme, et par le féroce dogmatisme de Calvin, si abhorré par Lord Byron qui l'attirait vers le catholicisme.

On faisait une fois des comparaisons entre le catholicisme et le protestantisme : « Le protestantisme peut-il éviter, disait-il, plus que le catholicisme les objections des incrédules? Qu'importe que le premier ait diminué le nombre de ses exigences, réduit ses croyances dogmatiques? Ils procèdent l'un et l'autre des mêmes éléments : *autorité* et *examen*.

« Il importe peu que les mesures soient différentes. Ce libre *examen*, cette liberté accordée à la raison

individuelle dont le protestant se vante bien plus qu'il n'en use, pourquoi la refuse-t-il au catholique? Le catholicisme, lui aussi, fait valoir ses raisons de croire. Il admet donc lui aussi, en principe la discussion et l'examen. Et quant à l'autorité, si le catholique obéit à l'Église et la croit infaillible, le protestant n'obéit-il pas de son côté à la Bible? Ne la croit-il pas également infaillible, divine, la règle suprême en matière de foi? Mais, en associant ainsi cette docilité à l'autorité, avec ses prétentions au libre examen, ne met-il pas l'inconséquence de son côté? Et l'autorité de la première n'est-elle pas préférable? n'est-elle pas plus accessible à la raison, aux influences sociales, plus humaine, plus disposée aux transactions, que les vicissitudes des sociétés peuvent réclamer? Dans l'obéissance à l'autorité solennelle d'une Église, il y a, il me semble, un plus grand repos pour l'esprit qui a le bonheur de s'y confier, que dans la croyance à l'autorité d'un livre où il faut sans cesse chercher le chemin de son salut, et se transformer pour ainsi dire en théologien, ce à quoi toutes les intelligences sont loin d'être disposées. Et n'est-il pas encore préférable d'avoir de certains livres — une Apocalypse par exemple — expliqués par l'Église, que de les voir livrés à l'appréciation d'esprits peu justes ou incultes, qui peuvent en être comme ils ne l'ont déjà que trop été troublés et renversés? »

Voilà les idées de lord Byron, sinon ses propres paroles.

Avant le départ de lord Byron pour la Grèce continentale, Kennedy eut encore d'autres conversations avec lui. Mais la limite de ce chapitre ne me permettant pas de les analyser, je dirai seulement qu'elles montrent toutes également lord Byron sous le même aspect aimable et intéressant. Elles le montrent, aussi, exerçant souvent son goût de plaisanterie, et son esprit de saillie, sans malice aucune sur les choses et les points indifférents ou blâmables, mais demeurant toujours sérieux dans le fond, tolérant et respectueux envers les personnes et les choses qui méritent le respect. Et quoiqu'il fût le plus docile de tous les prosélytes du docteur, il resta néanmoins rebelle et chrétien hétérodoxe, à l'égard des peines éternelles. Dans une des dernières visites que Kennedy lui fit, il trouva chez lui plusieurs jeunes gens, et entre autres M. S.... et M. F.... Le premier, assis dans un coin de la table, exprimait au comte Gamba des idées qui étaient loin d'être orthodoxes. Lord Byron s'adressant alors au docteur :

« Avez-vous entendu, s'écria-t-il, ce que S. a dit? Je vous assure qu'il n'a pas avancé d'un pas vers la conversion; il est bien pire que moi. »

Et alors, M. F.... ayant dit, de son côté, qu'il y avait bien des contradictions dans les livres saints, lord Byron répliqua :

« C'est aller trop loin ; je suis assez bon croyant pour

trouver qu'il n'y a pas de contradictions, dans les Écritures, qui ne puissent être conciliées par une application attentive et par la comparaison des passages. Ce qui m'embarrasse le plus, *est l'éternité des peines de l'enfer; je ne suis pas disposé à croire à ce dogme effrayant, et c'est mon seul point de différence* avec le docteur, qui refuse de m'admettre dans l'enceinte de l'orthodoxie, jusqu'à ce que je me trouve d'accord avec lui sur ce point! »

Ce ton, moitié sérieux, moitié plaisant, était si aimable et si loin de la moquerie, qu'il lui était pardonné, même par le docteur qui néanmoins le regrettait, disait-il, parce qu'il ne lui semblait pas digne d'un grand homme, mais en réalité parce que Kennedy était du nombre de ces esprits austères et incomplets qui ne comprennent pas la plaisanterie.

Lord Byron partit pour Missolonghi; et, malgré la divergence de leur nature et de leurs humeurs, il emporta une estime réelle pour Kennedy, qui, de son côté, avait conçu une immense sympathie pour lord Byron. Cette sympathie se montre à chaque page de son volume, et surtout dans le portrait qu'il en a tracé à la fin. Elle résista même aux blessures faites à son amour-propre, par plusieurs des personnes qui suivirent lord Byron en Morée, et par ceux qui eurent la charge de faire exécuter ses dernières volontés. Le beau portrait qu'il trace de lord Byron et ses impressions générales ont pris leur place dans le chapitre consacré aux « Biographes de lord Byron. »

La mort du grand poëte causa à Kennedy une grande douleur. Pour s'en distraire, il réunit dans un volume toutes les conversations qu'il avait eues avec lui; et, en faisant cet ouvrage, il eut la double opportunité de rendre hommage à la religion et à la mémoire de lord Byron. Mais, quand plusieurs de ses amis, — ou de ceux qui se prétendaient tels, — apprirent quelle était son intention, soit qu'ils craignissent que l'extrême orthodoxie du docteur ne présentât lord Byron, au point de vue de la religion, sous un aspect exagéré tant par rapport à la foi que que par rapport à l'incrédulité, soit qu'ils craignissent de lui voir mêler à ces conversations des indiscrétions fâcheuses pour eux-mêmes et pour d'autres presque tous vivants, ils se montrèrent hostiles à cette publication. Et quand il s'adressa à différentes personnes, qui étaient à Missolonghi avec lord Byron, pour savoir dans quelles dispositions religieuses il était mort, cette méfiance et ce mauvais vouloir envers Kennedy se traduisirent même par des réponses blessantes justement attribuées à plusieurs et surtout à un jeune collègue de Kennedy sur lequel on faisait peser la plus grande responsabilité de cette mort. La même hostilité reparut dans des articles de journaux, par lesquels on tâchait d'insinuer avec perfidie que lord Byron s'était moqué du docteur. Tous ces nuages amoncelés sur la tête de Kennedy pouvaient charger d'ombre le tableau qu'il allait faire de lord Byron. Et, néanmoins, on verra que la physionomie de ce portrait (que nous avons donné plus loin),

bien qu'un peu altérée par le puritanisme trop sévère du peintre, n'est cependant pas indigne de l'original. Dans la préface même de son livre, après s'être demandé consciencieusement s'il se croit justifié de se servir de ces conversations avec un homme célèbre, afin de donner plus d'intérêt à un ouvrage dont le but est l'utilité, le docteur se répond ainsi à lui-même :

« Si cela pouvait porter la plus minime atteinte au caractère de lord Byron ou à sa renommée, je n'hésiterais pas un instant à m'avouer coupable. Mais, à mon jugement, une narration véridique de ce qui a eu lieu entre lord Byron et moi, jette, au contraire, sur son caractère une lumière beaucoup plus belle que celle où il s'est lui-même placé par ses écrits, et où le placeront peut-être ses biographes. Par cela seul qu'il a désiré m'entendre expliquer la chrétienté, en voyant devant lui un chrétien sincère; par l'aveu qu'il fait de ne pas se sentir heureux dans l'incertitude de ses opinions religieuses; par son désir d'être convaincu; par le fait d'apporter avec lui dans ses voyages des livres de religion, et de promettre d'accorder, à ce sujet, une étude plus attentive qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; par tout cela ensemble, un lustre est répandu sur son caractère qui doit lui gagner la sympathie de tous les chrétiens. Et dès lors, il n'appartiendra plus à personne de le mettre au rang d'hommes, tels que Hume, Gibbon et Voltaire, parmi lesquels on a déjà été trop disposé de le confondre; car les déistes eux-mêmes n'auront plus le droit de citer lord Byron comme un adversaire froid et délibéré du christianisme. »

A ces déclarations hautement significatives, puis-

qu'elles viennent d'un homme aussi consciencieux et aussi croyant que Kennedy, j'en ajouterai encore quelques autres puisées pour la plupart non dans les écrits de personnes qui étaient dévouées à lord Byron, mais de celles-là mêmes qui ont plutôt manifesté contre lui autant de *rancunes* que de sévérités. M. Galt est du nombre, et cependant voilà ce qu'il dit :

« Classer lord Byron parmi les incrédules, ce serait faire une injustice à sa mémoire. Il est certain qu'il a été traité sans aucune charité ni justice par les orthodoxes rigides, quand ils l'ont déclaré un adversaire de la Religion, seulement parce qu'il n'avait voulu s'attacher à aucune secte ou congrégation particulière. Sans doute, il serait absurde de prétendre qu'il était un homme pieux ; mais on sentait en lui un sentiment religieux qui aurait augmenté, s'il était arrivé à un âge plus mûr. »

Et ailleurs, après avoir dit qu'il aurait dû donner un franc sommaire exact : 1° de ce que lord Byron ne croyait pas; 2° de ce qu'il aurait voulu croire, mais dont l'évidence ne satisfaisait pas assez sa raison; 3° de ce qu'il croyait. M. Galt ajoute :

« Mais, quel que fût le degré de doute que lord Byron entretenait en fait de doctrine et de foi religieuse, on ne pouvait pas les attribuer à l'ignorance, ni dire qu'il fût animé par aucun sentiment d'hostilité contre la religion[1]. »

1. Galt, p. 289.

Et enfin, le même biographe dit encore :

« Que lord Byron fût profondément pénétré par l'essence d'une piété naturelle; que souvent il sentît en lui la force et la présence d'un Dieu qui transportait et vibrait dans sa poitrine, et qui resplendissait dans tout son être, *il n'y a pas lieu d'en douter*. Lord Byron croyait à la philosophie du christianisme, par l'influence qu'il exerce sur l'esprit et la conduite des hommes. La partie de ses œuvres qui ont une tendance à ces sujets, et qui portent l'empreinte de la ferveur de l'âme et de la sincérité, en sont les preuves évidentes. Mais il ne tenait à aucune Église particulière; son organisation intellectuelle s'y opposait. »

Medwin, auquel on pouvait accorder quelque autorité, avant qu'un amour-propre blessé par des publications où on mettait en doute sa bonne foi, et, en évidence, le peu de cas que lord Byron faisait de lui, ne l'eût porté à ne garder aucun sentiment de vérité et de mesure à son égard, Medwin dit :

« Il n'était pas facile de juger, d'après ses ouvrages, quelles étaient réellement les opinions religieuses de lord Byron. Mais, si, par moment, il parlait et pensait en sceptique, ses doutes n'allèrent jamais jusqu'à ne pas croire au Divin fondateur du christianisme. Il disait que le service divin avait pour lui un grand charme, et qu'il croyait impossible, pour tout homme doué de sensibilité, de ne pas éprouver un sentiment religieux en y assistant. Mais il pensait qu'un poëte, en tant que poëte, ne devait pas se montrer enchaîné à une profession de foi, parce que la métaphysique, la nature et les systèmes hété-

rodoxes présentent à l'imaginatiou des poëtes des sources fécondes, où il est défendu au christianisme de puiser. Il appuyait cette opinion par des exemples tirés de quelques grands poëtes italiens et anglais, comme Tasse et Milton. « Voici, nous dit-il un jour, à Shelley et à moi, un petit « ouvrage sur la religion chrétienne, que quelqu'un m'a « envoyé. Les raisonnements me paraissent très-forts et « les preuves faites pour ébranler. Je ne crois pas que « vous puissiez y répondre, Shelley. Pour mon compte, « je suis sûr que je ne le puis pas; et, ce qui est plus « encore, *je ne le désire pas.* »

En parlant de Gibbon, il leur disait :

« N. croyait la question résolue dans l'Histoire de la décadence et de la chute des Romains; mais il n'est pas si facile de me convaincre. Ce n'est pas un acte de volonté que de ne pas croire. Qui donc aime à croire qu'il a été un sot? et à désapprendre tout ce qu'on lui a enseigné dans sa jeunesse? Qui peut croire que les meilleurs hommes qui aient jamais vécu, ont été des imbéciles? »

Il leur disait encore :

« Vous croyez bien aux principes de Platon, et pourquoi pas à la Trinité? L'une n'est pas plus mystique que les autres. Je ne sais pas pourquoi je passe pour ennemi de la religion et pour incrédule. J'ai déclaré l'autre jour que *je n'étais point de l'école de Shelley, en métaphysique*, quoique j'admire ses poésies. »

« Bien que lord Byron, dit l'honorable lord Harrington qui l'avait connu en Grèce dans les derniers mois de sa vie, ne fût pas chrétien orthodoxe, il était un *ferme* croyant à l'existence de Dieu. On est donc également aussi loin du

vrai en le représentant soit comme un Athée, soit comme un Chrétien Orthodoxe; il avait, ainsi qu'il me l'a souvent déclaré, *une ferme croyance en Dieu*[1]. »

Et, plus bas, le même poursuit en ces termes :

« Lord Byron se disait toujours sceptique, *mais il ne l'était pas du tout*. Un jour, à Céphalonie, pendant une cavalcade qui dura deux ou trois heures, à propos de Caïn, il me parla de ses opinions religieuses; et il finit par *condamner l'athéisme*, en soutenant les principes d'un pur Déisme. »

M. Finlay, qui voyait aussi lord Byron en Grèce, dit dans une lettre qu'il adresse à son ami, lord Harrington :

« Lord Byron aimait extrêmement à converser sur des sujets de religion; mais jamais je ne l'ai entendu, dans aucune circonstance, professer ouvertement un déisme aride. »

Il faut bien en finir avec ces citations, qui expriment toutes la même chose, mais je ne m'arrêterai qu'après une dernière, contenue dans une lettre du comte P. Gamba. On sait que ce jeune homme, caractère noble et loyal, belle intelligence, hélas! sacrifié, lui aussi, à vingt-quatre ans, à la cause hellénique, était l'ami et le compagnon assidu de lord Byron du-

1. *Essays*, de Stanhope (lord Harrington). Parry.

rant les quatre dernières années de sa vie, en Italie et en Grèce. Ayant reçu une lettre de Kennedy, qui lui demandait des renseignements sur les dispositions religieuses de lord Byron à Missolonghi, P. Gamba lui répondit :

« Vous me demandez le détail des actions et des opinions de lord Byron à l'égard de la religion.... dans les dernières semaines de sa vie, à Missolonghi. Mon opinion est que ses croyances sur ce sujet n'étaient pas toutes fixées; je veux dire qu'il ne se prononçait pas plus pour une secte chrétienne que pour une autre; mais que ses plus profonds sentiments étaient religieux, et qu'il professait le plus haut respect pour les doctrines de Jésus-Christ, qu'il considérait comme la source de la vertu et du bonheur. Quant aux incompréhensibles mystères de la foi, son esprit restait enveloppé dans les doutes, qu'il avait pourtant le plus grand désir de dissiper, les trouvant pénibles; et, à cause de cela, jamais il n'évitait une conversation sur ce sujet, comme vous le savez bien.

« J'ai eu souvent l'occasion de l'observer dans des situations où les sentiments les plus involontaires et les plus sincères sortent de l'âme; dans de graves dangers, au milieu des tempêtes sur la mer et sur terre; dans la contemplation d'une belle et tranquille nuit, au milieu des profondes solitudes, etc., et j'ai toujours observé que ses émotions et ses pensées étaient profondément empreintes du sentiment religieux. La première fois que j'ai eu une conversation avec lui sur ce sujet, ce fut à Ravenne, mon pays natal, il y a à peu près quatre ans. Nous nous promenions, à cheval, dans une grande et solitaire forêt de pins; la scène invitait à la méditation religieuse; c'était une belle journée du printemps. « Com-

ment, dit-il, lorsque nous dirigeons nos regards au ciel, et qu'ensuite nous les abaissons sur la terre, pouvons-nous douter de l'existence de Dieu? Et si nous reportons les regards de notre esprit sur nous-mêmes, pouvons-nous douter qu'il n'y ait quelque chose au dedans de nous, de plus noble et de plus durable que la poussière dont nous sommes formés? Il faut nécessairement que ceux qui n'écoutent pas ou ne veulent pas écouter ces sentiments soient doués d'une nature basse et grossière. » Je voulus lui répondre par ces banalités que la philosophie superficielle d'Helvetius, de ses disciples et de ses maîtres, ont enseignées. Il me répondit par des arguments très-forts, exprimés avec une profonde éloquence; et je m'aperçus qu'une contradiction obstinée, le *forçant* à raisonner sur ces sujets, lui faisait de la peine. Cette conversation produisit une profonde impression sur moi. D'autres fois, et en différentes circonstances, je l'ai entendu encore confirmer les mêmes sentiments; et toujours il m'a semblé profondément convaincu de leur vérité. L'année passée, à Gênes, quand nous nous préparions à partir pour la Grèce, tous les soirs nous passions de longues heures ensemble. Et là, tout seuls, dans les belles soirées du printemps, assis sur la terrasse du palais d'Albano, qui s'ouvrait sur une magnifique vue de la mer et de la superbe cité, notre conversation roulait toujours, ou sur la Grèce et le voyage que nous allions incessamment entreprendre, ou sur des sujets de religion. Et, en plusieurs circonstances et par divers raisonnements, je l'ai toujours entendu confirmer les sentiments dont je vous ai parlé. « Comment donc, lui dis-je, vous êtes-vous, par vos écrits, attiré le nom de Sceptique et d'*Ennemi* de toutes croyances religieuses? Byron répondit : — « Ils ne m'ont « pas compris, et mes écrits sont mal interprétés par la « malignité. Mon seul objet est de combattre l'hypocrisie,

« que j'abhorre en toute chose, et particulièrement en « matière religieuse, et qui malheureusement à présent « semble prévaloir. Je cherche à dévoiler les vices ou les « motifs lâches et intéressés que tant de monde recouvre « d'un manteau d'hypocrisie; et, pour cela, ceux aux- « quels on fait allusion, désirent me faire détester. Aussi « me font-ils passer pour un impie et pour un monstre « d'incrédulité. »

« Pour la Bible, poursuit le comte Gamba, il avait un respect particulier. C'était son habitude de la garder toujours sur sa table de travail, particulièrement dans les derniers mois de sa vie; et vous savez bien si elle lui était familière, puisque quelquefois il a pu corriger même quelques inexactes citations que vous lui aviez faites. Fletcher a dû vous rendre compte de ses excellentes dispositions dans ses derniers moments; souvent il répétait des passages tirés du Nouveau Testament. Et quand, arrivé à sa dernière heure, il eut en vain tenté de manifester quelques-unes de ses volontés pour sa fille et pour les personnes qui lui étaient les plus chères dans la vie, et que Fletcher lui eut dit qu'il ne pouvait pas le comprendre : « Est-il possible, dit-il, hélas! quel malheur! il est trop « tard. Mais *que la volonté de Dieu soit donc faite, et non « la mienne!* » Bien souvent, il m'a exprimé son mépris pour ceux qu'on appelle *les esprits forts*, secte trop souvent pleine, disait-il, d'ignorants égoïstes, incapables de toute action généreuse et hypocrites eux-mêmes dans leur mépris affecté de toute croyance. Il professait une *complète tolérance* et un respect particulier pour toute conviction sincère; et il aurait considéré *comme un crime impardonnable de tenter de détourner de leur croyance ceux qui avaient une foi sincère, bien qu'on pût les accuser d'absurdité; car il disait que faire perdre la foi à quelqu'un, ne pouvait que faire des malheureux*. Ce que ses

opinions étaient à Céphalonie, vous le savez aussi bien que moi. Il s'intéressait à vos conversations, parce que c'était dans sa nature de rechercher toujours de plus en plus la vérité; et, bien qu'il fût en beaucoup d'opinions d'accord avec vous, je dois cependant avouer qu'il ne l'était pas en toutes. Lorsqu'il se chargea de faire répandre, à Missolonghi, les Bibles que vous lui aviez envoyées et les autres livres de religion, il voulut aussi qu'on insistât, dans les journaux, sur l'avantage que les Grecs pouvaient retirer de la propagation et de l'étude sérieuse de ces livres sacrés. Je suis certain cependant que vous ne voudrez pas le faire passer pour un bigot; car cela serait aussi contraire à la vérité, que de le faire passer pour un ennemi de la religion. » (Pietro Gamba.)

Et maintenant, après toutes ces preuves des tendances religieuses de lord Byron, ne doit-on pas se demander en quoi consistait donc ce septicisme dont ses ennemis ont fait tant de bruit, et que la légèreté, qui croit et répète sur parole, a adopté comme une devise de son esprit? Est-ce qu'il n'aurait pas cru, par exemple, à la Nécessité de la Religion? à un Dieu Créateur? à la Spiritualité et, par conséquent, à l'Immortalité de notre âme? à notre liberté et responsabilité morale? Nous avons entendu, sur ces importantes doctrines, les opinions formulées par ceux qui l'ont connu. Écoutons-les maintenant formulées par lui-même. Mais on me dira peut-être : est-ce donc à ses poésies que vous allez les demander? Faut-il vraiment faire grand cas des opinions que les poëtes expriment dans leurs rimes? Ces êtres

délicats et sensibles, entraînés comme ils sont par des brises légères et capricieuses, par mille courants contraires, ne parlent-ils pas bien souvent, involontairement, sous le souffle d'un Génie invisible, qui peut être celui du vrai comme du faux? Et peut-on dire que, dans cet état d'exaltation, les opinions qu'ils proclament leur soient personnelles? Cette objection, pour les poëtes en général, est assez fondée. Donc puisqu'ils ne sont vraiment eux-mêmes et ne reprennent leur conscience et leur entière responsabilité, que lorsqu'ils ploient leurs ailes et nous reviennent sur la terre; puisque cette double individualité était surtout remarquable chez lord Byron, qui subissait souvent, malgré lui, la loi de son génie, et se sentait importuné, jusqu'à la douleur, par les voix qui murmuraient à ses oreilles et le forçaient d'écrire ses propres poésies, nous laisserons de côté ce qu'il a dit en vers, pour ne tenir compte que de ce qu'il a dit en prose. Nous ne le prendrons pas au moment où il se livrait à des mystifications, mais nous le prendrons à l'heure où il descendait au fond de sa conscience, c'est-à-dire dans le silence solennel de ses nuits solitaires et laborieuses. En interrogeant ce bon sens si énergique, et qui lui donnait toujours pour réponse la vérité, qu'a-t-il dit alors de la Religion en général? Voici une note par laquelle il repousse lui-même les attaques stupides et méchantes de Southey, qui l'appelait sceptique :

« Un culte, dit-il, n'est détruit que par un autre. *Ja-*

mais il n'y eut, et il n'y aura jamais un pays sans religion. On nous citera la France; mais il n'y eut jamais que Paris et une faction frénétique, qui maintinrent un moment le dogme absurde de la théophilanthropie. L'Église d'Angleterre, si elle est renversée, le sera par les sectaires et non par les sceptiques. *Les peuples sont trop sages, trop instruits, pour se soumettre à* l'impiété du doute. Il peut bien exister quelques spéculateurs sans foi; mais ils sont en petit nombre, et leurs opinions, sans enthousiasme, sans appel aux passions, ne sauraient gagner des prosélytes, à moins qu'ils ne soient persécutés; car voilà le moyen d'augmenter toutes les sectes. »

« Je me sens toujours plus religieux » — écrivait-il dans son mémorandum « par une belle journée de « soleil, comme s'il y avait quelque association, « quelque rapprochement intérieur entre une plus « grande lumière et une plus grande pureté, et la « clarté de l'opaque lanterne de notre existence exté- « rieure[1]. La nuit aussi établit en moi un grand « rapport avec le sentiment religieux; et plus en- « core, quand j'ai regardé la lune et les étoiles « avec le téleseope de Herschell et que j'ai vu que « c'étaient des mondes. » Et du Dieu créateur, qu'en pensait-il? Écoutez : « Supposons même que « l'homme ait existé avant Adam, dit-il; la création « doit néaumoins avoir eu une origine et un créa- « teur. La création est une croyance bien plus rai- « sonnable qu'un concours fortuit d'atomes. Toutes « les eaux viennent d'une source, quoiqu'elles

1. Moore, 802, in-4°.

« puissent se jeter dans l'Océan. » Et ailleurs encore : « Si, d'accord avec des spéculations, vous « pouvez même prouver que le monde est des « millions d'années plus vieux que la chronologie « mosaïque, et si même vous pouviez vous débarras- « ser d'Adam, d'Ève, de la pomme et du serpent, « que mettriez-vous à leur place? Le problème se- « rait-il pour cela résolu? Il faut bien que ce qui est « ait eu un principe; et alors, qu'importe lequel? »

Mais s'il n'a pas douté de Dieu, aurait-il donc douté de la Spiritualité et de l'Immortalité de l'âme? Voici quelques-unes de ses réponses :

« Qu'est-ce que la poésie? » se demande-t-il à lui-même un jour dans son mémorandum écrit à Ravenne; et il se répond : « Le sentiment d'une première et « d'une future existence. » Dans ce même mémorandum, il dit encore : « De l'immortalité de l'âme, il me « semble qu'on ne puisse pas en avoir le moindre « doute, quand nous réfléchissons un peu à l'action « de notre esprit, qui est dans une activité perpé- « tuelle. J'en ai bien une fois douté, mais la réflexion « m'a mieux éclairé. L'âme agit si indépendamment « du corps, par exemple dans les rêves, avec in- « cohérence, follement, je vous l'accorde; mais c'est « toujours l'âme, et bien plus encore que lorsque « nous sommes éveillés. Or, qu'elle ne puisse pas agir « aussi bien séparée qu'unie au corps, qui osera le « prononcer? Les stoïciens Epictète et Marc-Aurèle « appellent notre état actuel, une âme qui traîne une « carcasse. La chaîne est lourde, il est vrai; mais

« toutes les chaînes, étant matérielles, peuvent être « secouées et rejetées. Que notre existence future « soit individuelle, qu'elle doive ressembler, plus ou « moins, à notre existence présente : ce sont là « d'autres questions; *mais il est aussi incontestable « que l'âme sera éternelle, qu'il est incontestable que « le corps ne l'est pas.* Naturellement, je parle ici de « ces questions sans avoir recours à la révélation, « qui est cependant une solution de tout cela, aussi « rationnelle que tant d'autres. Une résurrection « matérielle semble étrange, et même absurde, « excepté comme punition; et toutes les punitions, « qui sont une vengeance et une correction, doivent « être moralement fausses. Et quand le monde sera « fini, quelle fin morale, quel but de correction « peuvent avoir les tortures éternelles? Les passions « humaines doivent avoir probablement défiguré sur « ce point les doctrines divines; mais tout cela est « inscrutable. »

Dans son journal écrit à Ravenne, en 1821, nous trouvons :

« On a dit que l'immortalité de l'âme est un grand « peut-être; mais, du moins, il est certain qu'il en est « un bien grand! Tout le monde s'y cramponne. »

Et puis encore :

« Je n'ai jamais pu tolérer qu'on introduise le « matérialisme dans le christianisme, qui me semble

« essentiellement fondé sur l'âme. Pour cette rai-
« son, le matérialisme chrétien de Priestley m'a
« toujours frappé, comme une chose mortellement
« absurde. Croyez la résurrection du corps, si vous
« le voulez, mais non sans l'âme! Ce serait bien
« cruel, si, après avoir eu une âme dans ce monde,
« — et tel est certainement l'esprit, de quelque nom
« que vous l'appeliez, — nous devions nous en sépa-
« rer dans l'autre, même pour une immortelle ma-
« térialité! J'avoue ma partialité pour l'esprit [1]! »

On a déjà vu que, même dans sa première jeunesse, il trouvait au fond de sa conscience, la certitude de son immortalité. Mais il est également prouvé, qu'à mesure que l'état de son âme s'est perfectionné, s'est élevé davantage au-dessus de la terre et vers tout ce qui est grand et vertueux, cette certitude de notre immortalité, ce grand fait de la conscience s'est manifesté à son intelligence avec une certitude de plus en plus intime.

Les belles paroles qu'il adressait à M. Parry, peu d'heures seulement avant son agonie, nous le confirment :

« L'éternité et l'espace, disait-il, sont devant mes
« yeux; mais sur ce sujet, j'en remercie Dieu, je
« suis heureux et tranquille. La pensée de vivre
« éternellement, de revivre à une autre vie, est une
« grande consolation. La religion chrétienne est certes

1. Moore, 802.

« la plus pure et la plus libérale de toutes les reli-
« gions de la terre; mais le grand nombre de ceux
« qui l'enseignent et qui sans cesse troublent les
« hommes avec leurs menaces et leurs doctrines,
« sont les plus grands ennemis de la religion. J'ai
« lu, avec plus d'attention peut-être que la moitié
« d'entre eux, les livres de la chrétienté; et j'admire
« les principes libéraux et vraiment charitables que
« Jésus-Christ nous a laissés. Il y a bien des ques-
« tions relatives à ce sujet que personne, excepté le
« Tout-Puissant, ne peut résoudre. Qui peut conce-
« voir le Temps et l'Espace? Personne, que Dieu
« seul : je mets ma confiance en lui[1]. »

Mais, s'il n'a douté ni de Dieu, ni de la Spiritualité et de l'Immortalité de notre âme, aurait-il donc douté de notre Libre Arbitre, et, par suite, de la loi du Devoir, du Droit, de notre Responsabilité morale?

Il faudrait ignorer complétement lord Byron, pour faire une semblable question. Qui donc, plus que lord Byron, a jamais proclamé plus énergiquement en prose et en vers, de toute manière, à toutes les époques de son existence, sa croyance à notre libre arbitre, à nos devoirs, à nos droits, à notre responsabilité? Qui s'en est jamais fait une application à lui-même, je ne dirai pas plus généreuse, mais plus cruelle? Qu'on lise seulement son *Manfred*, et qu'on dise si quelque autre poëte a jamais

1. Parry (*The last days of lord Byron*).

développé ces idées philosophiques et chrétiennes, en vers plus énergiques et plus éclatants.

Lord Byron a-t-il vraiment, dans ses poëmes, comme on l'en a accusé, mis en doute la souveraine bonté de la Providence? Dans les angoisses d'esprit et de cœur, que lui a toujours causées le terrible problème de l'existence du mal, ses perplexités, ses doutes ont-ils *dépassé* la mesure des doutes qui ont affligé et qui affligent les plus hautes intelligences, en face de ce grand mystère, quand elles ne sont pas assistées par un secours surnaturel, étranger à la raison, et même souvent quand elles le sont? Leurs défaillances n'ont-elles pas été les siennes? Lorsque son poëme dramatique de Caïn, intitulé *un Mystère*, fut publié, ses ennemis, qui voulaient absolument le faire passer pour un incrédule, profitèrent des argumentations qu'il met dans la bouche de Lucifer, et des doutes qu'elles inspirent à Caïn, pour appeler ce mystère biblique un poëme blasphémateur, impie, et le faire mettre hors la loi, comme tendant à mettre en question la suprême sagesse de la Providence. Certes, dans ce poëme, Lucifer parle en Lucifer! Mais, devait-il donc faire parler l'esprit des ténèbres comme un théologien? et le premier rebelle, le premier assassin, comme un docile orthodoxe? Lord Byron leur a prêté le langage, qui, en bonne logique, devait convenir à ces deux personnages. Milton avait bien fait la même chose, sans pour cela être accusé d'impiété. Il aurait dû, disaient-ils, faire du moins in-

tervenir dans le drame, un interlocuteur chargé de la contre-partie. Mais lord Byron avait appelé le drame *un Mystère;* et il voulait justifier ce titre, en le laissant dans l'état de mystère, si l'on peut ainsi parler. Ne l'eût-il pas voulu, aurait-il pu faire autrement? Que pouvait dire ou faire de mieux Adam, où même l'ange de Dieu, pour apaiser les inquiétudes et les angoisses morales de Caïn, si ce n'est abandonner la discussion, et demander à ce fils rebelle de ployer le genou devant l'incompréhensibilité du mystère? Et puis, si discuter pouvait réussir avec une nature comme celle d'Abel, en était-il de même avec celle de Caïn? Lord Byron devait-il donc faire de ses personnages des docteurs soutenant des thèses métaphysiques? leur faire expliquer l'énigme du mal en théologiens consommés, le regarder et le justifier sous tous ses aspects de mal métaphysique, physique et moral? L'eussent-ils fait, il n'est pas probable qu'ils fussent parvenus à faire goûter cette argumentation à Caïn; il n'est pas probable qu'ils eussent pu délivrer son entendement de toutes ses obscurités, lui inspirer la résignation et l'espérance, apaiser son désespoir et satisfaire la curiosité d'un esprit comme le sien, travaillé et dominé par l'esprit du mal. Si lord Byron avait cru pouvoir expliquer le mal, il n'aurait pas intitulé son poëme : *un Mystère.* Mais, avant tout, lord Byron ne voulait sans doute pas sortir du domaine de la raison, pour faire mieux encore sentir *l'impuissance* de cette raison à concilier, par

sa seule force, des attributs contradictoires. Il l'avait appelé *un Mystère*, et il voulait qu'il restât un Mystère. Dira-t-on, avec quelques-uns de ses biographes, que le reproche qu'on lui adressait était un peu mérité, parce qu'il avait adopté le système de Cuvier? Mais Cuvier n'a jamais nié la Providence, ainsi que Moore semble croire. Au contraire, avec son système il a cru mieux saisir l'économie mystérieuse du plan du Créateur, et faire resplendir encore plus visiblement à nos yeux l'harmonie de tous les êtres, la simple beauté du plan de la création, la libre, providentielle, et bienveillante intelligence de son Auteur.

Après de longues réflexions, ce redoutable problème du mal, qui l'avait, autrefois, tant agité et rendu perplexe dans ses croyances, avait cependant fini par prendre dans son intelligence, si bien organisée, la place qu'il doit avoir. Il avait trouvé la mesure des biens et des maux plus juste. « *Les histoires, l'expérience*, écrivait-il dans son mémoradum, *nous font voir que les biens et le mal se balancent ici-bas.* » Malgré les injustices et les tourments que ses ennemis lui causaient, beau, jeune, riche, aimé, admiré, il trouvait, certes, pour lui-même dans la vie, assez de bien pour l'aimer :

« Si je devais recommencer la vie, écrivait-il encore dans son mémorandum, je ne crois pas que je voudrais rien y changer. »

Sans comprendre l'énigme, que personne ne com-

prend, il sentait dans cet ordre de l'univers, qui le fait durer, la bonté de son auteur; il croyait à sa justice; et dans les phénomènes qui font exception et qui continuent l'énigme, il puisait la vive espérance que notre vie n'est ici-bas que commencée, et qu'elle doit se continuer ailleurs. Mais, s'il acceptait avec reconnaissance le bien, il se résignait aux injustices des hommes, comprenant que la vie est une épreuve et l'acceptant parfois avec un dévouement et un courage héroïque, surtout dans ses derniers jours. Cette résignation de son esprit causait, toutefois, de grandes défaillances à son cœur. Et c'était quand le spectacle des misères de ses semblables s'offrait plus vivement à ses regards. Cette facile résignation qu'on trouve pour les maux d'autrui, au milieu des richesses et du bonheur, était pour son âme généreuse un grand problème, une grande difficulté. Toute jouissance lui était gâtée par la vue d'une souffrance. Il disait à Céphalonie que, « si tout le monde devait être damné et lui seul sauvé, il préférerait s'en aller avec tout le monde. » Cette explosion de générosité a bien pu sembler une extravagance; mais ceux qui l'ont connu, peuvent à peine la trouver un peu exagérée. Il est certain que la résignation aux maux de ses semblables lui semblait un égoïsme, une froideur de cœur qu'il n'aurait pu se pardonner; et dans de certains moments, s'il avait la plume à la main, l'énergie de sa parole, puisée dans l'énergie de sa générosité, pouvait même paraître une révolte.

Il était précisément dans cet état de cœur, quand il écrivait son *Caïn*, à Ravenne, au milieu de proscriptions la plupart imméritées et d'une foule de misères qu'il ne cessait de secourir.

Aurait-il davantage mérité le titre de sceptique, parce qu'il a méprisé l'orgueilleuse philosophie qui pense pouvoir tout expliquer par la force seule de la raison, même la nature de Dieu? Ou bien, parce qu'après avoir entouré, de la double barrière de la foi et du respect, les dogmes essentiels que la raison et la conscience proclament, préférant, trouvant plus raisonnable la philosophie qui cherche, qui doute, qui s'avoue insuffisante à tout expliquer, qui accepte les mystères comme mystères, et reconnaissant humblement que la part de vérité qui lui appartient est bien petite, lui faisait dire :

« Pour moi, je ne sais rien ; je ne nie, n'admets, ne rejette rien[1]. »

Mais, en disant cela, en écrivant ces vers conçus dans un esprit d'humilité philosophique, à qui s'adressait-il? Évidemment à ces métaphysiciens, qu'il aurait lui aussi volontiers définis, « des hommes qui ne savent rien, mais qui, parmi les vérités qu'ils ignorent, celle qu'ils ignorent le plus est leur propre ignorance. » Oui, il s'adressait, en disant cela, aux

1. *Don Juan*, chant XIV, p. 424

esprits orgueilleux et faux qui, s'élançant, par l'imagination, au delà des limites fixées par Dieu à la raison humaine, croient atteindre la vérité absolue, dont Dieu, pour ses fins inscrutables, s'est réservé, à lui seul, le secret, et qui, dans leur prétention d'expliquer le *comment* de toute chose de la création, quand, en réalité, ils ne savent le *comment* de rien, sont obligés d'appeler explication de simples comparaisons.

Il dit dans don Juan :

« Explain me your explanation.
« Expliquez-moi vos explications. » (*Don Juan.*)

Il parlait de ce qui dépasse la raison, non des grands dogmes, dont il ne doutait pas; enfin il s'adressait évidemment à tous les orgueils dogmatiques, à toutes les intolérances et même à toutes les hypocrisies. Malgré cela, il n'en a pas moins été convenu de dire que lord Byron était sceptique.

Que cette accusation lui soit adressée par un catholique sincère et orthodoxe, qui doit conserver intact le trésor de nos saintes doctrines, et trouver sceptique ou près de tomber dans l'abîme du scepticisme, quiconque doute d'un dogme quelconque, et, par conséquent, lord Byron puisque, n'admettant pas l'éternité des peines, il mettait, sur ce point, sa raison individuelle à la place de ce qui doit être

accepté par la foi, cela se comprend aisément; mais ce qui ne se conçoit pas, c'est que le reproche lui soit adressé par l'auteur de *Faust*, et par le chantre d'*Elvire* et des *Méditations!* Cependant il en est ainsi, et si ce problème *psychologique* est encore debout, que d'autres que nous l'expliquent.

Résumons-nous. Jusqu'à présent tout ce que nous avons démontré nous donne le droit de déclarer, qu'à l'égard de lord Byron, on a fait une confusion de mots, et que ce qu'on a appelé son scepticisme, n'a été réellement qu'un acte légitime, une situation naturelle et inévitable pour de certains esprits, victimes, pourrait-on dire, du travail contradictoire de la pensée, malgré le désir qu'ils ont d'affirmer. Un certain degré de foi instinctive, élément essentiel du sentiment religieux, ne pouvait pas être en défaut chez lord Byron, puisque la foi est aussi un élément du sentiment poétique; mais il y avait chez lui une combinaison très-puissante d'autres facultés dominées par la conscience, qui l'entraînait à peser scrupuleusement le mérite des idées d'autrui.

Cette combinaison chez lui de l'esprit philosophique et de la foi instinctive, ne pouvait donc pas produire la croyance aux choses qui ne lui semblaient pas avoir été assez assujetties à des preuves définitives, qui ne lui semblaient point encore devenues l'objet d'une conviction raisonnée. Mais elle produisait plutôt une espèce de doute expectant, un état de l'esprit qui désire et qui attend une démonstra-

tion décisive, pour repousser l'erreur et saluer la vérité. On peut donc dire que ce qu'on a appelé chez lui septicisme, n'était, certes, pas le doute artificiel de parti pris, qui seul en mérite le nom; mais le simple résultat de l'observation et de la pensée, nullement celui de la passion. Cette combinaison de facultés l'entraînait surtout à répudier l'esprit de système, considéré par lui comme l'élément de l'orgueil, qui fait prospérer l'erreur et languir la vérité, son idole.

Il nous semble être en droit, surtout, de dire, qu'en religion, ce scepticisme ne lui a jamais caché les *grandes vérités fondamentales* qu'il acceptait autant comme conviction de son intelligence, que comme satisfaction de son cœur. Le scepticisme humble, modeste, viril, de lord Byron a été le scepticisme des Grands Esprits; ses défaillances, leurs défaillances; celles de Pascal, celles des saints eux-mêmes, restés saints, malgré cela. La journée sera-t-elle appelée *tempestueuse*, parce que quelques vapeurs ont momentanément traversé le soleil?

Maintenant, est-il nécessaire de dire de quoi il a douté? En démontrant ce qu'il a cru, on trouvera l'exception inutile. Il a cru à *un Dieu créateur, à une âme Spirituelle, par conséquent Immortelle*, mais que Dieu *pourrait anéantir*, comme il l'a *tirée du néant*. Il a cru au *libre arbitre*, à *notre responsabilité*, à *nos droits* et à *nos devoirs*, et surtout à l'*obligation* de pratiquer le grand précepte — qui

est tout le christianisme — de la charité et du dévouement à son prochain, jusqu'à lui sacrifier sa propre existence. Il a cru même à toutes les *vertus*, depuis les moindres, les plus aimables, les vertus sociales, jusqu'au plus *difficiles* et *héroïques*. Mais l'expérience et la nature de son esprit ne lui permettaient pas d'illusion, ni de se laisser influencer par des apparences et des belles phrases; il a souvent trouvé sage et prudent de douter, de ne pas s'agenouiller devant les simulacres, sans auparavant examiner l'idole; et si, après examen, il le trouvait digne, aucune adoration, en profondeur et en sincérité, ne surpassait la sienne.

Mais était-il orthodoxe? va-t-on encore demander. A cela on peut répondre que, s'il n'a pas eu, pour toutes les doctrines dont la preuve repose sur l'inspiration des livres saints et sur l'infaillibité de l'Église, le même degré de foi que pour celles qui ont un caractère propre d'évidence et peuvent se défendre par toutes les preuves rationnelles et logiques; si cette foi docile et heureuse lui a fait défaut, ce n'est pas qu'il ne l'ait désirée; au contraire, rien ne lui aurait apporté un plus grand bonheur que de pouvoir donner un auxiliaire si puissant à sa raison. Car il sentait que, pour ferme et puissante que la raison soit dans cet ordre de croyance, elle demeure toujours un peu chancelante et inquiète. Mais, bien qu'il eût dans son cœur tous les éléments essentiels du sentiment religieux, cette tendance

instinctive ne pouvait cependant pas l'amener à la foi docile des choses, qui ne lui semblaient pas avoir été suffisamment appuyées sur des preuves définitives. Et cela, parce que deux autres facultés prédominaient en lui : la *conscience* et l'*esprit philosophique*, qui lui donnaient un besoin impérieux de peser la valeur des idées d'autrui et de les rendre l'objet d'une conviction profondément raisonnée avant de les accepter. La conviction, dans un certain ordre d'idées, ne pouvait donc entrer facilement dans son esprit. De là ce qu'on a appelé son scepticisme, qui était plutôt, répétons-le encore, un doute expectant sur quelques points de croyance seulement, un état de l'esprit qui attend pour dire, « je crois », des preuves tout à fait décisives : doute qui est en toute chose l'école de la vérité, et qui fait dire à Bacon, « *qu'un philosophe qui sait douter en sait plus que tous les savants.* » Mais enfin, c'était bien là l'état de son esprit sur bien des points, sur bien des mystères et sur l'ordre surnaturel. D'aucun mystère lord Byron n'aurait dit qu'il n'était pas une vérité mais seulement : que cette vérité nous reste trop profondément cachée dans son essence intime, et qu'on ne peut pas l'admettre comme telle, si les témoignages, qui l'affirment et nous l'imposent, ne présentent pas tous les caractères de certitude irrécusable. Toutefois il ajoutait aussi que le défaut de ces caractères ne lui paraissait pas plus *grand*, ni plus *contradictoire*, dans les *mystères de la religion, que dans ceux de la science et de la raison.*

Quant au Surnaturel, au miracle, pourquoi donc l'aurait-il trouvé absurde et impossible, puisqu'il admettait la toute-puissance de Dieu? Son esprit était trop juste pour ne pas comprendre que le miracle nous domine partout, depuis l'origine même de notre race. Il s'est demandé souvent si un premier homme a pu être créé enfant? « La raison n'a pas besoin, pour croire à ce miracle, de s'inspirer de la Genèse, » a dit un grand philosophe chrétien.

On parlait un soir, à Pise, dans le salon de Mme la comtesse G.... où lord Byron passait toutes ses soirées, d'un bruit qui courait à l'égard d'un certain miracle qu'on disait avoir été opéré à Lucque.

Le miracle était par lui-même accompagné de quelques circonstances qui pouvaient prêter à la critique et à la plaisanterie; on ne lui épargnait ni l'une ni l'autre. Sh...., qui ne s'écartait pas de sa philosophie, au nom de la métaphysique et de toutes les sciences naturelles et historiques, traita les miracles en général comme une superstition fâcheuse pour l'humanité.

Lord Byron, qui ne voulait jamais discuter, s'associa, lui aussi, aux plaisanteries générales selon l'habitude de son esprit, toujours prêt à regarder les choses par leurs contrastes. Il riait de l'absurdité de l'anecdote, mais sans malice aucune. Mme G.... seule ne riait pas. « Vous croyez donc à ce miracle? lui dit lord Byron. — Je ne dis pas que je crois précisément à ce miracle, lui répondit-elle, mais je

crois bien aux miracles, puisque je crois en Dieu et à sa toute-puissance, et que je ne pourrais pas croire que Dieu fût privé de liberté, quand je sens la mienne. Et si je ne devais plus croire aux miracles, il me semblerait ne plus croire en Dieu et perdre ma foi. »

Lord Byron devint sérieux. « Au fait, dit-il, la philosophie du bon sens est la meilleure et la plus vraie. »

On continua néanmoins à parler sur le même ton, et M. M...., esprit fort, alla jusqu'à condamner le surnaturel au nom des lois générales et permanentes qui dominent la nature, et à reléguer les miracles parmi les erreurs et les légendes qui ont cours auprès des esprits incultes. D'après le ton plaisant de la conversation, il avait peut-être cru que lord Byron allait s'associer à ces croyances ou plutôt à ces non-croyances.

Mais, entre ce qui se passait au fond de l'âme de lord Byron et sa surface, il y avait souvent l'infini.

« On se laisse aller trop souvent, dit-il, à la mau-
« vaise habitude de plaisanter, faculté que Dieu nous
« a peut-être accordée pour nous dédommager de la
« peine que nous présente la difficulté de tout croire,
« comme on donne des joujoux aux enfants malades.
« Mais vraiment, je ne vois pas pourquoi Dieu serait
« obligé de nous conserver toujours dans l'univers
« l'ordre qu'il y a créé une fois. A qui a-t-il donc
« donné sa parole qu'il ne le changera pas un beau
« jour en tout ou en partie? Qui nous dit qu'il ne

« nous fera pas lever un jour la lune en forme ovale « ou carrée plutôt que ronde? »

Il disait cela en souriant, mais il ajoutait ensuite sérieusement : « Ceux qui croient à un Dieu créa- « teur ne peuvent pas refuser de croire à la possibi- « lité des miracles, car ils voient en Dieu le premier « entre tous les miracles. »

Enfin, s'il était incertain sur quelques points secondaires, lord Byron a fixé lui-même la ligne où s'arrêtaient ses croyances essentielles, et cette ligne est marquée bien énergiquement, à toutes les époques de sa vie. Sa tendance, ou du moins un grand désir d'élargir le cercle de son christianisme — dégagé de l'intolérance faite, selon lui, pour reculer vers l'incrédulité,— ne cessa jamais de se faire sentir dans ses paroles et dans ses écrits, quoiqu'il se maintînt toujours dans la philosophie du bon sens.

N'oublions pas d'ajouter surtout que, à mesure qu'il s'éloignait de la première jeunesse, il reconnaissait la faiblesse orgueilleuse de cet esprit qui se cache sous le nom de science; que plus il méditait sur la nature, plus il entendait la voix de là-haut, plus il reconnaissait la main du Créateur sur cette nature, et que les doutes, qui autrefois avaient pu troubler passagèrement son esprit, faisaient de jour en jour plus de place à la lumière et à la paix de son âme.

Mais, dira-t-on encore, lord Byron priait-il?

Nous avons déjà vu ce qu'il pensait de la prière. Nous avons prouvé que ses poésies prenaient souvent la forme de la prière; nous avons lu, avec admiration, en différents passages, des vers sublimes, qui sont une réponse à ceux qui l'accusent d'irréligion, en même temps qu'une expansion de son âme envers Dieu.

Nous savons aussi avec quels sentiments il s'approchait des lieux consacrés à la vie religieuse, et quel charme avaient pour lui les cérémonies du culte de la divinité. Tout cela serait, certainement, une réponse bien suffisante. Néanmoins, nous ajouterons, et nous répéterons encore, que si sa manière de prier n'était pas celle du vulgaire, que si elle n'était pas précisément celle que lui demandait, par exemple, Kennedy : elle s'élevait vers Dieu par élans, à la manière des grandes âmes. « Les céré-« monies extérieures, ne sont, disait Fénelon, que « des marques du culte *intérieur qui est tout l'es-« sentiel.* »

Plutôt qu'une demande de grâces, de miracles en sa faveur, sa prière était une aspiration vers Dieu, un remerciement, une bonne œuvre surtout. « Aux yeux de Dieu, — dit une belle âme, — une bonne action vaut encore mieux qu'une prière. »

Telle avait été sa manière de communiquer avec Dieu, même dans sa première jeunesse; mais telle,

surtout, fut celle de sa dernière heure, si sublime. En ce moment solennel, peut-on douter que son désir n'ait pas été celui de vivre? Tous les fruits de ses sacrifices étaient encore à recueillir. Sa moisson *commençait* alors à mûrir. A force d'héroïsme, il commençait à se révéler aux hommes. Il avait la jeunesse — sa trente-sixième année venait à peine de s'accomplir, — la beauté, la richesse, le rang, le génie; il était adoré, entouré de toutes sortes d'affections; mais en même temps, il avait une armée de jaloux et de méchants à combattre et à vaincre! Et pourtant, au moment de perdre tout cela, quelle a été sa prière? a-t-elle été égoïste? indiscrète? qu'a-t-elle sollicité? a-t-elle demandé un miracle en sa faveur? Non! elle s'est résumée en quelques paroles sublimes, dignes à la fois de la divinité et de l'âme créé à son image; cette prière a été celle d'un Dieu agonisant : « Que votre volonté, ô mon Dieu! soit faite, et non la mienne! »

Et alors, se plongeant pour ainsi dire, dans la sagesse, la justice et la miséricorde de Dieu, bien persuadé que Dieu, seul, savait ce qui était le mieux pour lui, le calme et la sérénité se répandirent sur son visage; et il ne profèra plus que ces mots : « Maintenant, laissez-moi dormir. »

C'était le jour solennel qui apporta, à la terre l'espérance de l'immortalité, et son réveil dans ce jour même se fit dans le sein de Dieu.

Digitized by Google

V

SON ENFANCE ET SON ADOLESCENCE.

Tous les biographes de lord Byron, qui l'ont connu, ont porté témoignage de sa grande bonté; mais ils ne se sont pas assez étendus sur cette qualité dominante de sa nature. Les biographes veulent produire de l'effet. Or la bonté n'est pas une qualité assez piquante pour qu'on s'étende trop sur elle; elle ne ferait pas les affaires de l'ambition et de la cupidité. On l'abandonne plutôt aux légendes des saints, préférant s'appesantir sur les défauts, les aventures piquantes, le scandale, ou l'esprit de système, avec lequel il est facile, si l'on veut, an moyen d'un peu d'esprit, de faire d'un saint un monstre! car on sacrifie souvent les meilleures convictions de l'esprit au besoin d'amuser le trop difficile lecteur, et de satisfaire son éditeur.

Digitized by Google

Cependant la bonté de lord Byron était d'une nature si exceptionnelle, et contrastait tellement avec les qualités du personnage imaginaire, qu'en faisant pour lui une exception, on aurait produit au moins l'étonnement. Quand on l'étudie consciencieusement, dans toute sa vie, dans sa correspondance, et même dans le sens intime de toute sa poésie, on se sent entraîné vers lui par une immense sympathie. On trouve cette bonté aussi éclatante que son génie, et on sent qu'on peut la faire passer par toutes les épreuves qui peuvent la rendre évidente et lumineuse, à toutes les époques de son existence, hélas! trop courte. — Ne me proposant pas de faire sa biographie ici, je me contenterai d'y prendre quelques exemples et quelques preuves particulièrement relatives à son enfance. — Car d'aucun homme, on n'a pu dire avec plus de vérité, que de lord Byron, ce qu'Alfieri disait de l'homme en général : « qu'il est une continuation de l'enfant; » pensée encore plus poétiquement exprimée depuis par d'Israëli, disant dans son bel ouvrage des *Caractères littéraires* : « De même que le soleil se voit mieux à son lever et à son coucher, de même les tendances naturelles des hommes se perçoivent plus clairement tandis qu'ils sont enfants, et lorsqu'ils vont mourir[1]. »

1. « As the sun is seen best at his rising and his setting, so mens native dispositions are clearly perceived whilst they are children, and when they are dying. » (D'Israeli, Ier vol., p. 48.) *Literary Characters.*

ENFANCE DE LORD BYRON.

Ceux qui ont écrit la vie de lord Byron, et les plus bienveillants eux-mêmes, n'ont pas assez considéré l'admirable beauté de son enfance et de son adolescence, qui nous a été révélée par des anecdotes et par ses premières poésies, intitulées « *les Heures d'oisiveté.* » Le témoignage unanime (dit Moore) de ses nourrices, de ses bonnes, de ses tuteurs ou maîtres, et de tous ceux qui étaient employés auprès de lui, nous prouve qu'il y avait en sa personne un tel mélange de douceur affectueuse et caressante, et un naturel si enjoué et si plaisant, qu'il était impossible de ne pas l'aimer : ce qui le rendait très-facile à guider, comme il l'a été pendant toute sa vie, par ceux qui l'aimaient et le comprenaient assez, pour être en même temps doux et fermes à son égard. » Il aimait beaucoup ses nourrices, et surtout la cadette de deux sœurs, appelée Mary Gray, qui avait su prendre un si grand ascendant sur lui, par l'extrême affection qu'elle lui portait, que jamais il ne se révoltait contre elle.

Par suite d'un accident, qui eut lieu à sa naissance, un de ses pieds dévia de sa position naturelle; et pour y remédier, d'après les avis du célèbre John Hunter, on se servait d'appareils et de bandages, qui faisaient beaucoup souffrir l'enfant. La bonne Mary s'acquittait de cette tâche, tous les

soirs, lorsqu'elle le couchait. En lui chantant des ballades écossaises, en lui racontant des histoires et en lui apprenant par cœur les psaumes, elle lui faisait prendre patience et endurer des tourments. Cette bonne Mary Gray, qui adorait cet enfant, était une femme très-pieuse ; et il est hors de doute que c'est elle qui lui inspira cet amour des livres saints qu'il garda jusqu'à son dernier jour. Elle ne quitta le petit Byron que lorsqu'on le mit à l'école de Dulwich, en 1800. L'enfant lui rendait affection pour affection. Il lui fit don de sa montre, et plus tard il lui envoya son portrait [1]. Ces deux trésors furent donnés, par le mari reconnaissant, au docteur Ewing, qui, enthousiaste de lord Byron, avait recueilli les paroles d'amour que la nourrice mourante adressait encore à son enfant.

La même reconnaissance prévenante fut montrée par Byron envers la sœur de cette femme, qui était sa première gouvernante. Il lui écrivit plusieurs années après son départ de l'Écosse, en demandant de ses nouvelles avec beaucoup d'empressement, et en lui apprenant avec joie qu'il pouvait enfin mettre une chaussure ordinaire : événement, disait-il, qu'il avait ardemment désiré, et qui, certainement, lui ferait bien du plaisir.

Avant d'être admis à l'école de grammaire, à Aber-

1. Ce portrait en miniature avait été peint par Kay d'Édimbourg, en 1795. Il a été gravé. Byron y est représenté avec ses beaux cheveux bouclés tombant sur les épaules, et ayant un arc et des flèches à la main.

deen, lord Byron eut deux précepteurs : Rofs et Patterson, tous deux ecclésiastiques, jeunes, doux et intelligents. L'affectueux enfant leur fut si attaché, qu'il en garda, toute sa vie, un tendre souvenir.

A sept ans, il entra à l'école de grammaire d'Aberdeen; et l'impression générale qu'il y laissa, constatée par plusieurs de ses camarades, encore vivants (dit Moore), est celle-ci : « qu'il était un enfant très-vif, courageux, sensible, passionné, d'une hardiesse et d'une intrépidité extrêmement remarquables, mais *d'un cœur excellent et très-sociable.* »

« Qu'il aimait, surtout, à se distinguer dans tous les exercices du corps, et tous les jeux d'adresse; mais qu'il *n'était point ambitieux*, bien que très-prompt d'intelligence, *et qu'il était rarement stimulé* par le désir de surpasser les autres. »

Les anecdotes qu'on raconte de cette époque de son enfance, témoignent toutes, plus ou moins, de sa belle nature; elle caractérisent la bonté et la grandeur d'âme qui ont resplendi en lui jusqu'à son dernier jour.

Toutes les qualités qui brilleront dans l'homme, se retrouvent déjà d'une manière prononcée dans l'enfant.

Une fois on l'amène au théâtre d'Édimbourg, voir la représentation d'une pièce, dans laquelle un mauvais plaisant prétend que la lune est le soleil. L'enfant, malgré sa timidité, se sent blessé par

ce mensonge, et il se lève sur son siége, en s'écriant courageusement : « Et moi, je vous dis, mon cher monsieur, que c'est la lune. » Voilà bien la même haine du mensonge, la même passion de la vérité qui, plus tard, le rendra si indépendant et si intrépide à la proclamer coûte que coûte.

Lorsqu'à Aberdeen, en pleine classe, on l'appelle *dominus Byron* en lui annonçant ainsi, au milieu de ses camarades, son avénement à la dignité de pair du royaume, l'enfant se confond, ne peut répondre, et se prend à pleurer. Ces larmes s'expliquent naturellement, par l'excitation des sentiments mélangés et délicats de plaisir et de peine, qu'il a dû éprouver en ce moment : plaisir de se sentir ainsi élevé ; peine de ne pouvoir partager ce bonheur avec ses camarades. C'est bien le même sentiment qui lui fera s donner des torts, plus tard, à l'époque de ses grands triomphes, pour que ses rivaux n'en soient pas trop cruellement blessés.

Lorsqu'un jour, se promenant à cheval, en Écosse, avec un de ses camarades, il arrive au pont de Balgounie, sur le Don, et qu'il se rappelle la ballade menaçant de mort le premier des deux qui le passera sur son poney, arrête son camarade, parce qu'il veut passer le premier. Car si la ballade disait vrai, et que l'un des deux dût mourir, il valait mieux, dit-il, que ce fût lui plutôt que son jeune ami, puisqu'il n'avait qu'une mère pour le pleurer, tandis que son camarade qui, ayant père et mère, causerait une double douleur. Voilà encore une de

ces générosités, un de ces héroïsmes dont la vie de Byron sera pleine.

Lorsqu'un jour, il voit une pauvre femme sortir de chez un libraire, toute triste et mortifiée, parce qu'elle n'a pas assez d'argent pour s'acheter la Bible qu'elle désire et que le noble enfant, ému, court après elle, la ramène, lui donne le livre tant souhaité, il ne fait qu'obéir à la même voix de son cœur, qui pendant toute sa vie l'a mis au service des autres.

Ces exemples nous suffiront pour le moment, car, bien qu'ils ne soient pas inutiles, nous nous reprochons presque de les avoir cités, puisque ce n'est pas maintenant que nous voulons montrer dans Byron l'unité qui existe entre l'enfant et l'homme. A son avénement au titre de lord, comme héritier de son grand-oncle, on lui fit quitter l'Écosse. On lui montra sa résidence future de Newstead Abbey, et il passa l'hiver à Nottingham, la plus importante des villes situées près de Newstead. Sa mère, qui avait pour lui une aveugle tendresse, ne pouvait se résigner à lui voir un défaut physique, bien que léger. Elle le confia aux soins d'un praticien empirique, nommé Lavender, qui promit de le guérir. En même temps, on lui faisait continuer ses études sous la direction d'un M. Rogers. Le traitement, auquel on le soumit, étant douloureux et pénible, on eut occasion d'admirer sa force d'âme ; car un jour, M. Rogers, qui déjà, comme tout le monde, s'était attaché à l'enfant, voyant dans sa figure des signes de souffrance, lui dit : « Vous souffrez, milord. » — N'y pensez

pas, M. Rogers, » répondit l'enfant; « vous verrez que je me comporterai de manière à ce que vous ne vous en aperceviez pas. » M. Lavender l'aurait peut-être guéri, malgré son peu de savoir, mais la vivacité de l'enfant contrariait ses soins. Byron n'ayant aucune confiance en lui, se plaisait à le trouver en faute et à lui jouer des tours.

Sa mère voulut, d'accord avec son tuteur, le comte de Carlisle, l'amener enfin à Londres, où il serait confié à des soins plus intelligents pour le moral comme pour le physique. On fit choix de l'école tenue par M. Glennie, à Dulwich, et on confia au fameux docteur Baillie les soins de son pied. Ce fut la première fois que Byron quitta le toit maternel, où il avait été toujours plutôt gâté que négligé.

Le docteur Glennie s'éprit tout de suite d'une grande tendresse pour cet enfant. Il le fit dormir dans son propre cabinet de travail, et surveilla autant son instruction que le progrès de sa cure. Cette dernière n'était pas facile, dit le bon docteur, à cause de l'extrême vivacité de l'enfant, qui voulait participer à tous les exercices gymnastiques, pour lesquels il était passionné, tandis qu'un repos absolu aurait été nécessaire. Mais le docteur Glennie ajoute qu'une fois revenu au cabinet de travail, *sa docilité était aussi grande que sa vivacité.* Obligé de recommencer des études qu'il avait faites en Écosse, d'après une méthode différente de celle en usage dans les écoles d'Angleterre, « il se mit à la tâche avec ardeur et succès, poursuit le docteur Glennie; il était

« *playful*, » rempli de gaieté, de bonne humeur, et le bien-aimé de tous ses camarades. Ses lectures, en fait d'histoire et de poésie, étaient bien supérieures à la mesure ordinaire de son âge; et dans mon cabinet de travail il trouva beaucoup de livres à sa disposition, autant pour satisfaire à son goût qu'à sa curiosité. Il montrait à cet âge une connaissance intime de la partie historique des saintes Écritures, sur lesquelles il semblait ravi de s'entretenir avec moi, particulièrement après nos exercices religieux du dimanche. Il aimait alors à raisonner sur les faits contenus dans les volumes sacrés, avec toutes les démonstrations de la foi dans les vérités divines qu'ils renferment. Que ces impressions si enracinées en lui, dès son enfance, il les ait toujours gardées dans le fond de son âme, cela est démontré, il me semble, à tous ceux qui liront impartialement ses ouvrages en général; et jamais je ne perdrai la conviction qu'il ne lui ait été, dans le reste de sa vie, bien difficile de violer les excellents principes qu'on lui avait inculqués de si bonne heure [1]. »

Il resta chez le docteur Glennie deux années, pendant lesquelles il ne paraît pas avoir fait de grands progrès dans ses études, par suite des distractions et des amusements trop fréquents, que l'amour passionné et aveugle de sa mère lui procurait. Mais, quoique M. et Mme Glennie aient vu rarement l'enfant après son départ de chez eux, ils restèrent tou-

1. Moore, p 31, vol. 1.

jours attachés à leur jeune élève, et suivirent ses traces avec une extrême tendresse « à cause (dit Moore) des belles *qualités qu'ils avaient aimé et admiré en lui quand il était enfant.* »

A treize ans et demi, il passa au collége de Harrow. La direction de cette école appartenait au docteur Drury, qui, tout de suite, éprouva une vive sympathie pour le petit Byron, et qui lui est resté attaché toute sa vie. Voici l'opinion du maître sur son élève :

« Il y avait chez lui une certaine timidité ; ses manières et son caractère me persuadèrent tout de suite qu'il pouvait être conduit où on voulait par un fil de *soie,* plutôt que par un *câble*, et j'agis suivant ce principe. »

Interrogé par lord Carlisle, qui voulait savoir quelles étaient les dispositions de son pupille, Drury répondit en ces termes : « *Il a des talents, milord, qui ajouteront à l'illustration de sa race.* »

Après avoir été son maître, il devint un de ses meilleurs amis ; et, peu de temps avant sa mort, lord Byron disait encore que le docteur Drury avait été le meilleur maître et l'ami le plus bienveillant qu'il eut jamais eu, et qu'il avait toujours autant d'égards pour lui qu'il en aurait eu pour son père.

Maintenant que nous avons passé en revue ses maîtres, ses tuteurs, ses gouvernantes, ses servantes, que nous avons vu combien tous, sans une

1. Moore, p. 36, 1 vol.

seule exception, se sont attachés à lui et combien ils ont tous été payés de retour par l'affectueux enfant, nous devons jeter aussi un coup d'œil sur sa vie de collége à Harrow, pour mieux faire comprendre les causes qui devaient contribuer à produire ce charme. Et nous verrons, dans l'adolescent, toutes les grandes qualités qui ont déjà caractérisé l'enfant et qui caractériseront l'homme. Un jour, par exemple, ses camarades, atteints d'une de ces folies dont on trouve des exemples dans les colléges, veulent mettre le feu à la classe, pour se venger d'un maître qu'ils n'aiment pas. Le jeune Byron, afin de l'empêcher, s'adressa au *cœur* de ses camarades, en leur montrant les noms de leurs parents écrits sur les murs de cette classe, *et le feu n'y fut pas mis.*

Lorsque lord Byron et M. Peel étaient ensemble à Harrow, dit Moore, un tyran, âgé de quelques années de plus (et il refuse de le nommer) donna je ne sais quel ordre à son fag, le petit Peel. Celui-ci refusa d'obéir; mais sa résistance fut vaine. Après qu'on l'eut terrassé, son tyran voulut punir l'esclave réfractaire, et immédiatement il procéda à l'exécution de la sentence, en lui infligeant une espèce de bastinade sur la partie charnue du bras, qu'on lui tordait en même temps avec une cruelle adresse, afin de rendre la douleur plus aiguë. Tandis que les coups se succédaient, et que le pauvre petit Peel se tordait dans ses douleurs, l'enfant Byron s'émut aux souffrances de son ami. Et quoique

certain de n'être pas assez fort pour se mesurer victorieusement avec NN, quoiqu'il comprit le danger qu'il y avait même d'approcher du furieux, il s'avança vers lui avec intrépidité, et, le visage enflammé de colère, les yeux pleins de larmes et la voix tremblante de terreur et d'indignation, il lui demanda modestement s'il voulait bien avoir la complaisance de lui dire combien de coups il avait l'intention de donner encore à son ami? — Et pourquoi, petit polisson, lui répondit l'exécuteur? Qu'est-ce que cela vous fait, à vous? — Parce que, s'il vous plaît, reprit le petit Byron en levant haut son bras, « je voudrais en prendre pour ma part la moitié. »

« Il y a dans ce trait un mélange de simplicité et de magnanimité qui est vraiment héroïque! (dit Moore).»

Une autre fois à Southwell, il se trouvait dans une boutique d'un libraire, lorsqu'une pauvre femme y entra pour acheter une Bible. Le libraire lui en demande 8 shellings. — « Ah! mon cher monsieur, s'écria-t-elle, je ne puis payer un tel prix; je croyais qu'elle ne coûtait que la moitié. »

Cette pauvre femme s'en allait donc; mais le petit Byron, l'ayant rappelée, acheta la Bible et lui en fit don.

A l'âge de quinze ans, Byron se trouvait encore à Harrow. Un jeune maître, appelé M. Peel, commanda à son petit fag, lord Gort, de lui faire des rôtis pour le thé. Le petit serviteur s'acquitta mal de son office, les rôtis furent mauvais, et le maître, dans sa colère, eut la cruauté de le punir, en

lui appliquant le fer rougi sur la paume de la main.

L'enfant se mit à crier. Les supérieurs du collége voulaient connaître l'auteur de cet acte barbare. Comme il en pouvait résulter l'expulsion du coupable, qui n'avait peut-être agi si mal qu'involontairement, le généreux petit fag refusa de le nommer.

Le jeune Byron, présent à cette scène, s'approcha alors du petit Gort, et lui prenant la main : « Vous êtes un brave garçon, dit-il; si vous le voulez, je vous prends pour mon fag, et vous n'aurez plus de mauvais traitements à redouter. »

« Je devins son fag, et fut bien heureux, continue lord Gort, de qui nous tenons cette anecdote, d'avoir gagné un maître si bon et si généreux, qui me gâtait même avec des cadeaux continuels, et avec une indulgence extraordinaire.

« Quand il donnait des dîners, il prenait bien soin de courir après ses fags, et de leur recommander de bien profiter de toutes les meilleures friandises qu'il leur avait préparées. »

A tout âge, le plus grand plaisir de Byron était de faire des heureux; et, puisque nous parlons des fags, disons encore qu'il agissait alors envers eux avec le même cœur, qu'on le verra plus tard agir envers tous ses serviteurs.

A Harrow son fag favori fut le duc de Dorset. Combien il s'était attaché à cet enfant! on le voit à la charmante pièce de vers qu'il lui adressait en quittant le collége, et que je ne puis m'abstenir de

citer ici en partie, car elle révèle la grande beauté de l'âme de lord Byron.

AU DUC DORSET, SON FAG, EN QUITTANT HARROW.

« Dorset, compagnon de mes jeunes excursions, alors que nous parcourions ensemble tous les sentiers des ombrages d'Ida; toi, que l'affection m'apprit à protéger, et pour qui je fus moins un tyran qu'un ami, en dépit de la loi inflexible de notre jeune société, qui nous donnait à toi l'obéissance, à moi le commandement; toi, qui, dans quelques années, verras pleuvoir sur ta tête tous les dons de l'opulence, et tous les honneurs du pouvoir, dès à présent, tu es possesseur d'un nom illustre, et tu jouis d'un haut rang, à peu de distance du trône. Cependant Dorset, ne te laisse pas persuader de fuir la science, et de repousser tout contrôle, malgré l'inaction de ces maîtres qui, craignant de censurer l'enfant titré, dont le souffle peut un jour dispenser l'avancement, et les faveurs, voient d'un œil indulgent des peccadilles ducales, et ferment les yeux sur des fautes qu'ils tremblent de punir.

« Quand de jeunes parasites ploient, non devant toi, mais devant l'opulence, leur idole d'or (car jusque dans l'enfance, simple et naïve, il se trouve des esclaves flatteurs et rampants); lorsqu'ils te disent que « la pompe doit « entourer celui que sa naissance appelle aux grandeurs; « que les livres ne sont faits que pour des laborieux im- « béciles; que les esprits élevés dédaignent les règles or- « dinaires; » garde-toi de les croire; ils te montrent le chemin de l'ignorance, et cherchent à flétrir la gloire de ton nom. Dans la foule de tes jeunes condisciples, fais choix de ceux dont l'âme n'hésite pas à condamner le mal; ou si, parmi les compagnons de ton adolescence, il ne s'en trouve aucun assez hardi pour te faire entendre la

voix sévère de la vérité, interroge ton propre cœur; il ne te trompera pas, car je sais que la vertu l'habite.

« Oui, il y a longtemps que je t'ai distingué; mais maintenant de nouveaux objets m'appellent loin de toi; oui, j'ai remarqué en toi une âme généreuse qui, bien cultivée, fera les délices des hommes. Ah! moi-même, quoique la nature m'ait créé fier et impétueux. . . . . .

. . . . . .

j'aime les vertus auxquelles je ne peux prétendre.

« Ce n'est pas assez, pour toi, de jeter au milieu des autres enfants du pouvoir, l'éclat passager d'un météore. Tu ne peux te contenter du misérable honneur d'enfler les annales de la patrie d'une longue suite de noms, qui ne figurent que là, pour partager ensuite la destinée de la foule des gens titrés regardés à peine durant leur existence, oubliés après leur mort, sans que rien te distingue des morts vulgaires, si ce n'est la froide pierre qui couvrira ta dépouille, l'écusson délabré, et le parchemin héraldique, soigneusement encadré, mais que personne ne regarde . . . . . .

. . . . . .

« Tu ne voudras pas, à leur exemple, dormir oublié dans les sombres caveaux qui recouvrent leurs cendres, leurs folies et leurs fautes. . . . . .

. . . . . .

« Combien mon regard prophétique préfère te voir exalté entre tous les hommes bons et sages, poursuivre une glorieuse, et longue carrière, au premier rang par le talent, comme par la naissance, foulant aux pieds le vice, écartant loin de toi toute indigne bassesse, non le mignon de la fortune, mais son fils le plus noble!

« Reporte tes regards sur les annales du passé, où brillent les gestes de tes pères. »

Et après avoir fait passer sous ses yeux les gloires de ses ancêtres, de ceux qui ont été grands dans les armes et dans les lettres, et de ceux qui ont été l'orgueil des princes et l'ornement du Parnasse, afin que ce souvenir lui soit d'exemple et d'émulation; après avoir dit, avec une tristesse qui part du cœur, que l'heure approche pour lui de quitter le séjour aimé de son adolescence, où il vivait d'espérance, de paix et d'amitié, Byron continue :

« Adieu, Dorset! je ne réclame aucun souvenir dans un cœur si jeune. Le jour de demain en effacera mon nom;

. . . . . .

mais, dans un âge plus mûr, nous nous retrouverons peut-être; car le hasard nous a jetés dans la même sphère. Nous pourrons nous retrouver réunis au sein du même sénat; et dans le même débat, l'État peut réclamer notre vote. . . . . .

. . . . . .

« Mais si les vœux d'un cœur inhabile à déguiser des sentiments, qu'il devrait cacher peut-être, si ces vœux n'ont point été formés en vain, l'ange gardien qui préside à ta destinée, comme il t'a trouvé grand, te laissera glorieux. BYRON. »

C'est au collége de Harrow surtout que son cœur, formé de tendresses ardentes et infinies, s'ouvre à des très-vives amitiés; et ce qu'il y a de très-remarquable dans ces amitiés, c'est qu'elles ont chez lui le caractère de la passion, sans en avoir l'instabilité trop ordinaire. La mort de la plupart de ces chers compa-

gnons d'enfance, mettra plus tard son cœur en deuil; le refroidissement de quelques autres sera pour lui une véritable cause de chagrin, et lui fera perdre des chères illusions, qui donneront même à ses poésies une teinte de misanthropie, contraire à sa nature.

Mais, pour ceux que le ciel lui conservera, et qui lui resteront fidèles, Byron gardera toutes ses primitives tendresses, jusqu'au dernier jour de sa vie; car un des traits caractéristiques de son cœur, est, que les *sentiments ne s'y usent jamais.*

Quoique bien de bonne heure il eût montré son âme poétique, par la force avec laquelle les sensations et les sentiments, qui mènent à la poésie, se développaient chez lui; savoir : en Écosse, lorsqu'il s'égarait dans les montagnes et au bord de la mer, au risque de sa vie : à Cheltenham, lorsqu'il regardait avec tant d'émotions le coucher du soleil sur les collines, qui lui rappelaient sa chère Écosse, lorsque les chants ou les légendes de ses gouvernantes, et le sentiment religieux ravissaient toute son âme, et lorsque ses amours d'enfance faisaient palpiter son cœur jusqu'à le rendre malade, à lui ôter appétit, sommeil, repos; néanmoins nul ne se serait alors douté qu'il y eût un immense génie poétique latent dans cet enfant qui, par ses propres goûts, semblait plutôt né pour la vie active du camp, ou du sénat. Mais le foyer de son âme enflamma son intelligence; il prit la plume pour épancher ses sentiments. Son génie planta, dès lors, ses racines dans son cœur. Et Harrow, à cause des affections qu'il y trouva, devint pour lui un paradis.

C'est là qu'il écrivit, entre sa quatorzième et sa dix-huitième année, le petit volume de poésies intitulé *les Heures d'oisiveté d'un Mineur*, qu'il fit imprimer à la demande de ses amis, et en petit nombre d'exemplaires, parce qu'il ne voulait pas le destiner à la publicité. Bien que publiées très-modestement, ces poésies n'en furent pas moins brutalement attaquées par de cruels critiques. Mais des hommes de génie, tels que Mackenzie, surent bien y deviner l'âme d'un beau génie. Elles sont un véritable trésor psychologique et intellectuel; car elles montrent l'homme, tel que Dieu l'a fait, avant que sa belle âme, froissée par des méchancetés, et troublée par des chagrins réels, ait voulu se cacher aux regards de ceux qui n'auraient pas su, ou voulu la comprendre.

Tous les instincts, qui honorent le plus la nature humaine, brillent dans ces pages d'une lumière si éclatante, qu'on remercie Dieu d'avoir créé de si belles âmes, en même temps qu'on se sent indigné contre ceux qui n'ont pas su les apprécier. Mais pour comprendre son cœur, quand il s'ouvre à la vie, il faut le laisser parler lui-même, et citer quelques-unes de ces effusions de son adolescence. Ce fut la chaleur exubérante de ce cœur, et sa première douleur, qui, à treize ans, lui mirent la plume à la main. Formé d'éléments trop sensibles pour cette terre, il commence déjà à saigner. Une jeune cousine, qui lui était très-chère, se meurt. Voici comment il en parle dans un de ses mémorandums : « Mon premier élan dans la poésie fut une passion pour ma cousine

germaine, Marguerite Parker, un des êtres les plus beaux, et les plus éthérés. J'ai oublié les vers, mais il me serait impossible de l'oublier, elle, avec ses beaux yeux profonds, ses longues paupières, les lignes parfaitement régulières de son visage, et de toute sa personne. J'avais alors douze ans; elle était mon aînée d'un an à peu près. Je n'ai jamais rien vu qui puisse se comparer à la beauté transparente de ma cousine, ou à la douceur de son naturel, pendant la courte période de notre intimité. On aurait dit qu'elle était composée, comme un arc-en-ciel, toute de beauté et de suavité. Ma passion pour elle, à mon ordinaire, m'empêchait le sommeil, la nourriture, le repos; et quoique certain qu'elle m'aimait, c'était une nécessité de ma nature de souffrir, en pensant au temps qui devait s'écouler avant de la revoir, qui était ordinairement douze heures. Elle mourut un an ou deux après, d'une consomption causée par une chute. « Étant alors à Harrow, j'appris sa maladie, en même temps que sa mort. »

C'est alors que Byron fit sa première Élégie, qu'il caractérise de « *very dull;* » mais elle intéresse, parce qu'elle est son premier essai en poésie, et le premier cri de douleur de l'enfant qui écrit des vers où sa tendresse, sa piété, sa force d'âme se révèlent à travers ses larmes précoces. Par une soirée calme et sombre, il va visiter, et répandre des fleurs sur la tombe de Marguerite. Il parle de ses vertus; et puis il se dit : « Mais pourquoi pleurer? Son âme incomparable a pris son vol par delà les régions où brille

Digitized by Google

l'astre du jour; et des anges la conduisent vers ces bosquets sacrés, où la vertu est récompensée par un bonheur éternel. Et nous, mortels présomptueux, nous osons accuser le ciel, et nous élever follement contre la divine Providence! Ah! loin de moi des pensées aussi coupables! Je ne refuserai point à mon Dieu l'hommage de ma résignation. Et pourtant il est doux le souvenir de ses vertus; elle est fraîche et vivante la mémoire de sa beauté. Mes pleurs n'ont point cessé de couler pour elle; et son image a gardé dans mon cœur sa place accoutumée. »

1802.

Cette âme, si belle et si peu comprise, continue à se révéler, de plus en plus, dans ce recueil de poésies de son adolescence; et c'est à cause de cette révélation, et non à cause de son mérite poétique, que ce recueil doit être extrêmement précieux pour le biographe psychologique de ce grand homme. « Qui n'a pas vu un talent dans sa jeunesse, à son premier moment, dit Sainte-Beuve (une si grande autorité), ne s'en fera jamais une parfaite et naturelle idée, la seule vivante. » (*Nouveaux Lundis.*)

Et Moore dit : « Il est vrai que ses poésies de jeunesse ne promettent pas, tout à fait, le miracle éblouissant de poésie, avec lequel il a plus tard étonné, et enchanté le monde; mais elles sont, cependant, très-remarquables par la *tendresse* et la *grâce*.... Ces poésies sont aussi profondément et intrinsèquement intéressantes à un autre point de vue; c'est-

Digitized by Google

à-dire, comme un reflet fidèle de son caractère à cette période de sa vie; car elles nous mettent à même de le juger tel qu'il était par sa nature, avant que des désappointements eussent commencé à répandre de l'amertume sur son esprit ardent. En le peignant d'après ces effusions naturelles de son jeune génie, nous le trouvons exactement, dans tous les traits de son caractère, tel que les anecdotes de ses jours d'enfance nous le montrent, dans sa belle réalité : *fier, hardi, passionné, sensible aux offenses, aux injustices, mais beaucoup plus pour la cause des autres que pour la sienne!* Et cependant, malgré cette véhémence, *docile* et facile à apaiser au moindre contact d'une main autorisée par l'affection à le guider. A cette disposition si affectueuse de son caractère, qui est clairement tracée à toutes les pages de ce volume, ni les autres, ni lui-même, n'ont pas *assez rendu justice*, toute sa jeunesse, depuis sa plus tendre enfance, n'ayant été qu'une série d'attachements les plus passionnés, un débordement (*overflowing*) de l'âme, aussi bien en amitié qu'en amour, si difficile à être payé de retour, et qui devient de l'amertume, lorsqu'il est refoulé sur le cœur[1]. »

En même temps que son âme s'ouvrait aux premiers souffles de l'amour, elle s'ouvrait également à l'amitié. Mais continuons encore à l'observer dans l'expression du premier sentiment, en remarquant que, tandis que ces impressions précoces ne sont

1. Moore, 143.

très-souvent qu'une représentation d'un moment dans la vie physique de l'homme, chez lui, elles représentaient aussi un développement de son âme, plein d'amabilité et de charme; et que jamais il ne put séparer sa tendresse de la modestie, de la noblesse, de l'idéalité, soit dans la joie, soit dans la douleur. Sensible comme il est, et comme il restera toute sa vie, à la beauté de la forme, on voit cependant que toutes ses préférences sont excitées *par cette beauté qui exprime quelque beauté de l'âme;* et que, sans cette condition, la beauté la plus exquise de la forme *lui répugne* et n'a pas d'empire sur lui. Nous avons vu quelle créature éthérée était miss Marguerite. Miss Chaworth lui succéda dans son cœur, et fut son second rêve d'amour, qu'on pourrait même appeler le troisième, si on veut compter celui de Mary Duff à neuf ans! Mais ce troisième fut pour lui une grande souffrance. Miss Chaworth était l'héritière directe de la noble et ancienne famille de Chaworth, à laquelle une autre héritière avait jadis apporté les terres et le château d'Annesley, où la famille résidait. Les riches domaines d'Annesley étaient bornés par ceux de Byron. Malgré l'inimitié qui avait existé entre les deux familles, par suite d'un duel qui avait causé la mort du grand-père de l'héritière, le jeune écolier de Harrow, alors en vacances, fut reçu à Annesley avec une grande cordialité. La mère de miss Chaworth se disait que, si un mariage pouvait se préparer entre les deux héritiers, il serait très-beau, tout en effaçant si no-

blement la tache de sang qui avait séparé les deux nobles familles, de réunir des terres si étendues, et si riches. Encouragé ainsi par la mère, caressé par la jeune fille, il y avait dans une telle situation de quoi remuer une fantaisie, même froide. Aussi le jeune Byron se prit à l'aimer, avec toute l'ardeur d'un cœur pur et exalté. Mais il avait quinze ans, il avait la gaucherie de l'âge et du collége, et il n'avait pas encore sa splendide et séduisante beauté. Miss Chaworth avait dix-huit ans; et, ce qui était bien plus grave, le cœur de la jeune héritière était déjà prévenu en faveur de celui qu'elle épousa, pour son malheur, l'année suivante. Elle considérait donc le jeune Byron comme un enfant, comme un frère cadet; et elle s'amusait même de cet amour d'écolier. Cependant, non-seulement elle lui donna une bague, son portrait, des cheveux, mais encore elle eut avec lui une correspondance clandestine. Ce furent là ses torts, qu'elle expia bien cruellement. Au reste, une autre sorte de liaison n'aurait pas été naturelle, ni possible alors entre eux avec une telle différence d'âge. Elle ne pouvait donc être que ce qu'elle fut pour lui : *un rêve*. Mais je parlerai ailleurs de la nature de cet attachement [1], qui eut des conséquences réelles chez lui, afin de montrer la beauté de son âme sous un autre aspect. Ici, je dirai seulement qu'il avait doté cette jeune fille, appelée plus tard par lui *légère* et *trompeuse*, de toutes les vertus; en sorte

1. Voy. chap. *Générosité*.

qu'on peut dire que ce qu'il aimait en elle fut moins une réalité qu'une belle création de son âme. De retour à Harrow, il partagea son cœur entre cette illusion, et des sentiments d'amitié passionnée. Mais, aux nouvelles vacances, son rêve fut dissipé. Miss Chaworth était fiancée à un autre! Ce réveil le fit souffrir; et, de retour à Harrow, il chercha à oublier la jeune fille qui l'avait trahi, et blessé. Comme les autres jeunes gens, soit à la saison des vacances de Harrow, soit à Cambridge, où il passa plus tard, il adressa, lui aussi, des vœux et des hommages à des jeunes beautés; et l'on voit figurer et succéder, dans ses vers, les Emmas, les Carolines, aux Hélènes et aux Maries. Moore semble croire que c'étaient des amours imaginaires. Cependant, quand on connaît la liberté dont on jouit, et le genre de vie que mène la jeunesse dans les colléges, et dans les Universités d'Angleterre, on peut très-bien croire que ces effusions de son adolescence avaient quelque fondement dans la réalité. Nous pouvons d'autant plus le croire, que lord Byron, tout en idéalisant, a toujours eu besoin de prendre son point d'appui dans le monde réel, et même un peu personnel; seulement le plus petit appui lui suffisait, dit Moore, en parlant du charmant poëme que lui inspira son rêve pour miss Chaworth, quand ce souvenir lui vint si à propos pour lui faire mettre en opposition son malheur d'avoir épousé miss Milbanke, avec le sort plus heureux que son union avec miss Chaworth aurait pu lui donner. En appelant ces amours, ima-

ginaires, Moore a voulu probablement dissimuler une des plaies de son pays dans ce temps-là. Mais, à quelque degré que soit la vérité dans les hommages plus ou moins éthérés, plus ou moins passionnés, que le jeune lord adresse à la beauté, il faut toujours remarquer que, pendant cette période de sa jeunesse, où il est convié avec ses compagnons au banquet des faux plaisirs, par des voix plus insidieuses, mais déjà moins virginales et chastes, qu'au seuil de son adolescence, pourtant l'effet de la beauté physique est paralysé chez lui, s'il y trouve *une laideur morale*. Aussi, parlant d'une jeune fille vaine, il s'écrie : « Celle que la nature fit si vaine, je puis bien en avoir pitié, *mais je ne pourrais jamais l'aimer.* » Et à miss NN., *divinement* belle, mais à laquelle il trouve dans les yeux un feu *trop terrestre*, ne dit-il pas :

« Ah! si tes yeux avaient, au lieu de flamme, l'expression d'une tendresse vive et douce, alors. . . . . ? mais ce *fatal regard* m'en *interdit l'estime.* »

Et dans une lettre qu'il adresse à miss Pigot, du collége de Cambridge, il dit : « J'ai vu une jeune fille à Saint-Mary, l'image d'Anne. . . . . J'ai pensé que c'était elle. Je me trompais; la dame sembla étonnée, et moi aussi; je rougis, elle ne rougit pas, triste chose! *Il me faut dans les femmes plus de modestie*[1]. »

1. Moore, 114, 14e lettre.

Au réveil de son rêve de six semaines, quand il dut voir que les plus rares joyaux de la couronne dont il avait paré le jeune front de Marie, sortaient des trésors de son cœur, ce fut dans l'amitié qu'il trouva sa consolation. Son cœur formé, comme celui des séraphins, de l'essence de l'amour, ne pouvait se consoler que par l'amour; et Harrow devint pour lui, selon sa propre expression, un paradis! Il s'est peint lui-même, en peignant l'enfance du Tasse. « Depuis ma naissance, mon âme s'est enivrée d'amour; l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas; je me suis fait des idoles mêmes des objets inanimés; au milieu des fleurs sauvages, et solitaires parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis, où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants, et rêvais sans compter les heures, bien que je fusse réprimandé pour cette vie errante. » (*Lamentations du Tasse.*)

Ce sentiment de l'amitié, généralement plus puissant déjà en Angleterre que sur le continent, par suite du système d'éducation des enfants, qui sont de bonne heure éloignés de leur famille, fut développé au suprême degré chez le petit Byron, enfant si affectueux, orphelin de père, et privé même de l'affection d'un frère. Car, dans son cœur pur et passionné, l'amitié se confondit avec l'amour; ses amours eurent la pureté de l'amitié, et ses amitiés eurent les ardeurs de l'amour. Par leur affinité, non-seulement ils s'y développèrent, et s'y abritèrent ensemble, mais ils se prêtèrent même l'un et l'autre leurs propres expres-

sions; et tous les deux eurent besoin chez lui d'avoir pour fondement l'estime et la beauté morale. Mais revenons à sa quatorzième année. En même temps qu'il exprimait, dans ses premiers vers, son amour pour sa cousine, il exprimait de la même manière une tendre amitié, qu'il avait conçue, avant même d'entrer à Harrow, pour un des compagnons de ses jeux d'enfance.

Cet enfant, doux, aimable, beau, vertueux, mais d'une condition inférieure à la sienne, était fils d'un de ses tenanciers de Newstead. On sait combien sont vigoureux les préjugés aristocratiques en Angleterre. Dans les colléges même, les fils aînés des lords ont un galon d'or sur leur toque, et prennent leur repas assis, tandis que les « commons » restent debout; et, dans les chapelles, les siéges qui sont destinés aux lords, sont rembourrés, et couverts de velours, tandis que ceux de la bourgeoisie sont simplement en bois! Mais, cette démarcation ne blesse que des yeux étrangers [1]. Il est donc à croire que l'attachement de lord Byron pour cet enfant, de condition inférieure, exposait le jeune lord à des moqueries de ses compagnons, auxquelles il ne pouvait pas être indifférent, et par sa naturelle fierté, et par ses propres tendances aristocratiques. Malgré cela, voici comment il y répondait à douze ans et demi.

« Que des insensés rient de voir entrelacés nos deux noms; la vertu a de plus justes droits à l'affection, que le vice opulent et titré.

1. Ces distinctions ont à présent été abolies en totalité ou en partie.

« Bien que ta destinée soit inférieure, puisqu'un titre a décoré ma naissance, ne m'envie pas ce brillant avantage. A toi, l'orgueil d'un mérite modeste. Nos âmes, du moins, sont de niveau. Ton sort n'a rien dont le mien ait à rougir. Le sentiment qui nous lie ne sera pas moins doux; car le mérite doit tenir lieu de naissance. »

Quelle noblesse dans cette âme de douze ans! Comme on sent que, quel que soit le sort que le destin lui prépare, elle ne transigera jamais avec le véritable honneur; qu'elle gardera, comme un trésor, son indépendance; que les préjugés ne l'entraîneront pas hors du sentier de la justice et de l'honneur; que ce qu'elle estimera par-dessus tout, *ce sera la beauté des âmes*, et qu'il sera bien un de ceux, qui, non de parole, mais de fait — sans s'en vanter — auront toujours pour devise : « fais ce que dois, advienne que pourra. »

Dès l'âge de treize ans il écrivait des vers où il semble,malgré toute sa modestie, avoir non-seulement les pressentiments de sa gloire, mais surtout la passion, et la résolution de la mériter. Dans une petite pièce intitulée : *Fragment*, il dit :

« Le jour où la voix d'un père me rappellera au céleste séjour, et où mon âme partira joyeuse, quand mon ombre voyagera sur l'aile des vents, ou couverte d'un nuage sombre, descendra sur le flanc de la montagne, oh! qu'une urne magnifique n'enferme point ma cendre, et ne marque point le lieu où la terre retournera à la terre! Point de longue

inscription, point de marbre chargé de mon éloge; que pour toute épitaphe on écrive mon nom. S'il faut autre chose pour honorer ma cendre, eh bien! je ne veux pas d'autre gloire. Que ce soit là le seul indice du lieu de ma sépulture! Si cela ne suffit pas pour me rappeler au souvenir des hommes, je consens qu'on m'oublie!

« BYRON. »

1803.

C'était encore à cet âge si tendre, qu'une visite à Newstead lui inspirait ces nobles vers :

« Pourquoi construis-tu ce manoir, fils des jours à l'aile rapide? aujourd'hui tu regardes du faîte de la tour : encore quelques années, et le souffle du désert viendra mugir dans la tour solitaire.

(OSSIAN.)

« Newstead, à travers tes créneaux, les vents mugissent sourdement. Manoir de mes pères, voilà que tu dépéris! Dans tes jardins, que la joie animait naguère, la ciguë et le chardon croissent, où fleurissait la rose.

« De ces barons couverts de cottes de mailles, qui, fiers de leur vaillance, conduisaient leurs vassaux d'Europe aux plaines de Palestine, il ne reste d'autres vestiges que les écussons et les boucliers, que fait résonner le souffle des vents.

« La harpe du vieux Robert n'excite plus les cœurs généreux à cueillir la palme des batailles; Jean d'Horistan repose près des tours d'Ascalon; la mort a fait taire la voix de son ménestrel.

« Paul et Hubert dorment aussi dans la vallée de Crécy. Ils tombèrent victimes de leur dévouement à Édouard,

et à l'Angleterre. O mes pères! vous revivrez dans les pleurs de votre patrie! Les annales racontent vos combats, et votre mort.

« A Marston, luttant avec Rupert contre les rebelles, quatre frères arrosèrent de leur sang le champ de bataille. Défenseurs des droits du monarque, ils scellèrent de leur vie leur dévouement à la royauté.

« Adieu, ombres héroïques. En s'éloignant de la demeure de ses ancêtres, votre descendant vous salue! Sur la rive étrangère, ou sur la terre natale, il pensera à votre gloire, et ce souvenir ranimera son courage.

« Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature, et non la crainte qui les lui fait répandre. Une noble émulation l'accompagnera aux terres lointaines; car il ne saurait oublier la gloire de ses pères.

« Il chérira le souvenir de cette gloire; il jure de ne jamais ternir votre renom. Comme vous il vivra, ou il mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre !

« BYRON. »

1803.

L'humble enfant qu'il chérit, meurt dans sa quatorzième année; et, dans l'épitaphe que lord Byron lui fait, —à treize ans et demi — il parle encore et particulièrement de ses vertus.

« Toi que j'ai tant aimé, toi qui me seras éternellement cher, de combien d'inutiles pleurs j'ai arrosé ta tombe révérée? Que de gémissements j'ai poussés à ton lit de mort, pendant que tu te débattais dans ta dernière agonie ! Si des larmes avaient pu retarder le tyran dans

sa marche, et si des gémissements avaient pu détourner sa faux impitoyable; si la jeunesse et la vertu avaient pu obtenir de lui un court délai, et la beauté faire oublier à ce spectre sa proie, tu vivrais encore, charme de mes yeux, aujourd'hui gonflés de pleurs; tu ferais encore la gloire de ton camarade, les délices de ton ami. Si ton âme plane encore quelquefois sur le lieu où repose ta cendre, tu peux voir gravée dans mon cœur une douleur trop intense pour être exprimée par le ciseau du sculpteur. Le marbre ne marque point la place où tu dors de ton dernier sommeil; mais on y voit pleurer des statues vivantes. L'image de la douleur ne s'incline point sur ta tombe, mais la douleur elle-même déplore ta perte prématurée. Ton père pleure en toi le premier-né de sa race; mais l'affliction d'un père ne saurait égaler la mienne. Nul, sans doute, n'adoucira ses derniers moments, comme l'eût fait ta présence; pourtant d'autres enfants lui restent pour charmer ici-bas ses ennuis. Mais qui te remplacera auprès de moi? Quelle amitié nouvelle effacera ton image? Aucune! Les pleurs d'un père cesseront de couler; le temps apaisera la douleur d'un frère jeune encore; tous, hormis un seul, seront consolés.... l'amitié gémira solitaire. »

D'autres amitiés viennent depuis le consoler; et, parmi ses compagnons de Harrow, ceux qu'il aime le plus tendrement, sont :

Wingfield.
Tattershall.
Clare.
Delawarre.
Long.

L'exubérante chaleur de son cœur s'exalte pour exprimer en vers ce qu'il éprouve, et ce qu'il pense d'eux. Mais on sent toujours que, ce qui le subjugue, ce sont principalement les qualités du cœur et de l'esprit. Parmi les poëmes qui le prouvent, je citerai en grande partie celui qu'il a intitulé : *Souvenir d'Enfance*, et qu'il écrivit peu de temps après être passé de Harrow à Cambridge. Dans ce tableau rétrospectif, où il retrace avec un pinceau, rempli de fraîcheur, de naïveté, de charme, la vie qu'il menait dans son cher Harrow, avec les compagnons bien-aimés des jeux de son enfance, après avoir rappelé le jour où la bande joyeuse, dont il était le conseil et le dernier recours, le salua chef et se rangea sous son commandement, il s'écrie :

« Race honnête! quoique maintenant nous ne nous voyions plus, je ne puis jeter un dernier et long regard sur ce que nous étions naguère, sur notre première entrevue, sur notre dernier adieu, sans que des pleurs ne viennent mouiller ces yeux qui, auprès de vous, étaient étrangers aux larmes. Je me suis plongé dans ces cercles splendides, brillant empire de la mode, où la folie déroule son éblouissant drapeau, afin de noyer dans le bruit mes regrets et mes souvenirs. Tout ce que je demandais, tout ce que j'espérais, c'était d'oublier! Inutile désir! Dès qu'un visage connu, un compagnon de mon adolescence, venait, plein d'une joie sincère, revendiquer auprès de moi les droits de sa vieille amitié, soudain mes yeux, mon cœur, tout en moi redevenait enfant. Au milieu de cet éclat éblouissant des groupes mobiles, je ne voyais plus rien du moment que j'avais retrouvé mon ami.

« Le sourire de la beauté, — car, hélas! j'ai connu aussi ce que c'était que de courber la tête devant le trône puissant de l'amour, — le sourire de la beauté, si cher qu'il me fût auprès de mon ami, ne pouvait plus rien sur moi. Une douce surprise remuait toutes mes pensées; les bois d'Ida se déroulaient à mes regards; il me semblait voir encore se précipiter la bande agile; je me joignais par la pensée à la foule joyeuse; je me rappelais avec émotion les allées majestueuses témoins de nos jeux; et, en moi, l'amitié triomphait de l'amour. »

Et après avoir défendu devant sa raison, l'ardeur de ses sentiments d'amitié, justifiés encore davantage chez lui, dit-il, parce qu'il n'avait plus de père, et qu'il n'avait jamais eu de frère, il ajoute : « Ces cœurs[1], je les ai rencontrés dans ton enceinte, Ida, qui fus pour moi une patrie, un monde, un paradis. »

Il nomme alors, et caractérise, sous des noms fictifs, ses plus chers camarades. Écoutons-le encore : c'est un plaisir si rare et si exquis, de faire poser devant soi de si belles âmes! *Alonzo* est Wingfield; *Davus*, Tattershall; *Lycus*, lord Clare; *Euryalus*, lord Delaware; *Cléon*, Long.

« Alonzo (dit-il), le meilleur et le plus cher de mes amis! ton nom ennoblit celui qui fait ton éloge! Ce tendre tribut ne peut te conférer aucun honneur; l'honneur est pour celui qui t'offre maintenant cet hommage. Oh! si

1. Il avait à peine alors connu sa sœur.

les espérances que donne ta jeunesse doivent se réaliser, une lyre plus éclatante chantera ton nom glorieux, et ta renommée impérissable élèvera un jour la science. Ami de mon cœur, le premier entre ceux dont la société faisait mes délices, que de fois nous avons ensemble bu à la source de la sagesse antique, sans pouvoir étancher notre soif! Quand l'heure du travail était écoulée, nous nous retrouvions encore; nous mettions en commun nos jeux, nos études, et nos âmes; ensemble, nous chassions la balle bondissante, ensemble, nous retournions auprès du professeur. Nous nous livrions de concert, soit à la mâle diversion de la crosse, soit au plaisir de la pêche, dont nous partagions le produit, soit à la nage, soit en plongeant du sommet de la rive verdoyante ; et nos membres agiles fendaient les flots écumeux. Tous les éléments nous revoyaient les mêmes, véritables frères, sans en porter le nom.

« Je ne t'ai point non plus oublié, mon joyeux camarade Davus, dont l'aspect parmi nous portait l'allégresse; toi qui brillais le premier dans les rangs de la gaieté; toi le riant messager du bon mot inoffensif; et, malgré cette organisation, désireux de plaire avec une modeste timidité, candide, libéral, opposant au péril un cœur d'acier, qui n'en était pas moins sensible. Je me rappelle encore le jour où, dans la mêlée d'un combat acharné, le mousquet d'un paysan menaça ma vie; déjà l'arme pesante était levée en l'air, un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches. Pendant qu'occupé à combattre un autre adversaire, j'ignorais le coup qui allait me frapper, ton bras, intrépide jeune homme, arrêta l'instrument homicide. Oubliant toute crainte, tu t'élanças; désarmé, et abattu par ta main vigoureuse, le misérable roula dans la poussière. Que peuvent en retour d'un tel acte, de simples remercîments, ou le tribut d'une muse reconnaissante? Non,

non, Davus, ce jour-là, mon cœur aura mérité d'être broyé par la douleur.

« Oh! Lycus, combien tu mérites une place dans mes souvenirs! Oh! si ma muse pouvait redire toutes tes vertus aimables, c'est à toi, à toi seul que seraient consacrés les faibles chants de ce poëme déjà trop prolongés. On te verra un jour unir, dans le sénat, la fermeté spartiate à l'esprit athénien; bien que ces talents ne soient encore qu'en germe, Lycus, tu ne tarderas pas à égaler la gloire de ton père. Quand l'instruction vient nourrir un esprit supérieur, que ne devons-nous pas attendre du génie ainsi perfectionné.

« Lorsque le temps aura mûri ton âge, tu planeras de toute ta hauteur au-dessus des pairs, tes collègues. En toi, brillent réunis la prudence, un sens droit, un esprit fier et libre, une âme asile de l'bonneur.

« Oublierai-je dans mes chants le bel Euriale, digne rejeton d'un antique lignage? Quoiqu'un douloureux désaccord nous ait séparés, ce nom est religieusement embaumé dans mon cœur. Quand je l'entends prononcer, ce cœur bondit et palpite, et toutes mes fibres y répondent. Ce fut l'envie, non notre volonté qui brisa nos liens. Autrefois amis, il me semble que nous le sommes encore. En toi, nous aimions à voir une âme pure, unie au beau corps, que la natur. s'était plu à former. Toutefois, tu ne feras pas retentir au Sénat les foudres de ton éloquence; tu ne chercheras pas la gloire sur les champs de bataille; tu laisseras ces occupations à des âmes d'une enveloppe plus rude; la tienne planera plus près du ciel, sa patrie. Peut-être pourrais-tu te plaire au sein de la politesse des Cours; mais ta langue ne sait point tromper. Les souples salutations du courtisan, son ironique sourire, ses compliments intarissables, son astuce perfide, allumeraient ton indignation; et tous ces piéges brillants, tendus au-

tour de toi, n'exciteraient que ton dédain. Le bonheur domestique, voilà ta destinée; ta vie sera une vie d'amour, et aucun nuage de haine n'en ternira la sérénité.

« Le monde t'admire, tes amis te chérissent; un esclave de l'ambition pourrait seul en désirer davantage.

« Enfin voici venir Cléon, au cœur probe, ouvert et généreux, le dernier, mais non le moins cher de ce cortége d'amis. Comme un délicieux paysage dont nulle tache ne diminue le charme, aucun vice ne dégrade l'inaltérable pureté de son âme. Le même jour commença notre carrière studieuse; le même jour elle se termina. Ainsi, plusieurs années nous virent travailler ensemble, et courir dans la lice côte à côte. Lorsqu'enfin arriva le terme de notre vie studieuse, nul de nous ne sortit vainqueur de la lutte classique. Comme orateurs, nous nous valions l'un l'autre, et la voix publique nous décernait à tous deux une part de gloire à peu près égale. Pour consoler l'orgueil de son jeune rival, la candeur de Cléon le portait à partager entre nous la palme; mais la justice m'oblige aujourd'hui d'avouer qu'elle appartient tout entière à mon ami.

« O! amis tant regrettés, objets doux, et chers, votre souvenir fait couler encore mes larmes! Triste, et pensif, j'évoque dans ma mémoire des temps qui ne reviendront plus. Pourtant, mes souvenirs me sont doux; ils calment l'amertume du dernier adieu. J'aime à me reporter à ces jours de triomphe de mon adolescence, alors qu'un jeune laurier venait ceindre ma tête, qu'un éloge de Probus récompensait mon lyrique essor, ou m'assignait un rang plus élevé dans la foule studieuse.

« Le jour où ma première harangue reçut des applaudissements, dont ses sages instructions étaient la cause première, combien mon cœur lui voua de reconnaissance! Car, le peu que je vaux, c'est à lui que je le dois; à lui seul en revient la gloire! Oh! que ne peut ma muse pren-

dre un vol plus hardi, bien au-dessus de ces faibles chants, de ces jeunes effusions de mon premier âge! C'est à lui qu'elle consacrerait ses plus nobles accords. Les chants périraient peut-être, mais le sujet vivrait. Mais pourquoi tenter pour lui un inutile essor? Son nom honoré n'a pas besoin de ce vain étalage de louanges; cher à tous les enfants d'Ida reconnaissants, il trouve un écho dans leurs jeunes cœurs. C'est là une gloire bien supérieure aux gloires de l'orgueil, ou à tous les applaudissements d'une foule vénale!

« Ida! je n'ai point épuisé ce sujet; je n'ai point déroulé tout entier le rêve de mon adolescence. Combien d'amis mériteraient d'être rappelés dans mes chants! Que d'objets chers à mon enfance ont été oubliés dans ces vers! Toutefois, imposons silence à cet écho du passé, à ce chant d'adieu, le plus doux et le dernier; et savourons en secret le souvenir de ces jours de joie. Occupation silencieuse et chère! J'envisage l'avenir sans espérance, ni crainte; je ne pense avec plaisir qu'au passé. Oui c'est au passé seulement que s'attache mon cœur; c'est dans le passé que je poursuis le fantôme de ce qui naguère était en moi.

Ida, continue à dominer avec joie sur tes collines; à voguer majestueusement à travers ce fleuve du temps, qui entraîne tant d'événements dans son cours. Puissent tes fils, florissante jeunesse, révérer ton nom, sourire sous tes ombrages, mais te quitter avec des larmes, larmes d'adieu aux derniers jours de bonheur, les plus douces peut-être qu'ils verseront jamais! »

Quoique cette pièce de vers, bien plus longue, devienne d'une gravité vraiment étonnante de la part du poëte, qui n'avait alors que seize ans, nous ne pouvons la reproduire tout entière.

Il venait donc de quitter son cher Harrow et les fêtés de son cœur, ses amis chéris. — Il sentait qu'il y avait laissé l'enfance, et ses joies, et il ne savait pas encore s'il pourrait les remplacer par celles de l'intelligence. Il éprouvait les tristesses des regrets, en même temps que les tristesses de l'existence, toujours inséparables des natures poétiques. — La froide discipline de Cambridge tombait sur son cœur, comme le froid d'une lame d'acier. — Il en devint malade; et pour trouver un soulagement, il se réfugia dans ses souvenirs, en écrivant la pièce de vers que nous venons de citer.

De même qu'il désigne ses amis sous des *noms fictifs*, de même il désigne Harrow sous le nom d'Ida. Et après avoir chanté, avec de gracieuses idées, les bienfaits de la mémoire, dans les souffrances du corps et de l'âme; et après avoir dit, combien il aime à livrer son esprit aux doux souvenirs de son adolescence, des sites délicieux qui ont éveillé ses jeunes inspirations, le poëte s'écrie :

« Ida, lieux bénis où règne la science, avec quelle joie je me joignais naguère à ton cortége! Il me semble encore voir briller ton haut clocher, et mêler ma voix aux chants du chœur! Je me rappelle nos espièglerie, nos jeux enfantins.

« Malgré le temps et la distance, tout cela m'est encore présent. Il n'est pas un sentier sous tes ombrages que je ne revoie, et où je ne reconnaisse des figures souriantes, et des traits chéris, mes promenades favorites, les moments de joie ou de douleur, mes amitiés d'enfance, mes

jeunes inimitiés, mes réconciliations, j'allais dire mes affections brisées; mais non, les premières je les bénis; les autres, je les pardonne. »

De même que, dans ce charmant poëme, on est vraiment touché de ce cœur, si tendre pour ses amis; si généreux, si candide, si reconnaissant envers son maître; on trouve également dans tous les autres, l'empreinte d'une âme d'une rare beauté; la grande idée de Dieu, de sa justice, de sa bonté, de sa miséricorde : nobles pensées qui l'ont accompagné toute sa vie, jusqu'à son dernier soupir ; l'esprit de tolérance, et de pardon; la haine du mensonge, le culte de la vérité, le désir de mériter la gloire, bien plus que de l'obtenir, le mépris des préjugés, et des futilités mondaines; une tendresse immense, et reconnaissante, pour tous ceux qui ont contribué à réjouir son enfance; une sociabilité charmante, malgré son besoin intermittent de solitude, qui révèle son génie, l'horreur du libertinage, et la présence constante de cet idéal de perfection, qui, *non atteint*, dans la pratique, par suite de sa jeunesse passionnée, des exemples et des habitudes de la vie d'université, le rend déjà injuste envers lui-même.

Je plaindrais vraiment ceux qui, parmi ces précieuses effusions d'une jeune âme, pourraient lire, sans en être attendris, sans l'aimer, ou sans l'admirer, la pièce de vers intitulée : « *la Larme*, » véritable chant d'un cœur ouvert à toutes les tendresses, à toutes les sensibilités; celle intitulée : « *l'Amitié est l'Amour sans ailes;* » celle adressée

au duc Dorset ; son fag[1] ; lorsqu'il quitte Harrow ; « *la Prière de la Nature*[2]; » ses stances à lord Clare[3], à lord Delaware[4], à Edw. Long[5] ; son généreux pardon à miss Chaworth ; les adieux qu'il faisait lorsqu'il croyait mourir ; sa réponse à un poëme intitulé : « *la Destinée commune ;* » ses vers au révérend Beecher, et enfin, ne pouvant tout citer, ceux qu'il écrit à un jeune camarade, auquel il retire son amitié ; admirable preuve d'une âme noble, et passionnée pour la vertu : « Quel ami, s'écrie-t-il, quand même il se sentirait attiré vers toi, daignerait t'avouer son affection ? Qui voudrait avilir son âme virile, par une amitié que tous les sots peuvent partager ? Arrête pendant qu'il en est temps encore, ne te montre plus dans la foule, si méprisable ; ne mène plus une existence si frivole ; sois quelque chose, tout ce que tu voudras, *mais ne sois pas méprisable !* »

Et, puisque notre but est de montrer, à travers ces effusions d'une âme adolescente, non pas le génie, qui se développera un peu plus tard, sous les luttes de la vie, et de la pensée, mais la beauté native de cette âme, il nous semble opportun de citer en partie, quelques-unes de ces pièces de vers de la même époque.

1. Voy. chap. *Bonté.*
2. Voy. chap. *Idées religieuses.*
3. Voy. chap. *Amitiés.*
4. Voy. id.
5. Voy. id.

LA LARME.

« O lacrimarum fons, tenero, sacro
Ducentium ortus ex animo, quater
Felix in imo scatentem
Pectore te, pia Nympha, sensit. » (GRAY.)

« Quand l'amitié, ou l'amour éveille nos sympathies, quand la vérité devrait apparaître dans le regard, les lèvres peuvent tromper avec une grimace et un sourire; mais le signe d'affection le plus infaillible, c'est une *larme*.

« Le sourire n'est souvent qu'une ruse de l'hypocrisie, pour marquer la haine ou la crainte; moi, j'aime le doux soupir, alors que les yeux, ces voix de l'âme, sont un moment obscurcis par une *larme*.

« C'est à une ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une *larme*.

« L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague, qui bientôt peut-être sera son tombeau; et sur la verte surface brille une *larme*.

« Le soldat affronte la mort pour un laurier imaginaire, dans la carrière chevaleresque de la gloire, mais il tend la main à son ennemi vaincu, et arrose sa blessure d'une *larme*.

« Si, heureux et fier, il revient auprès de sa fiancée, et dépose sa lance sanglante, tous ses exploits sont payés, alors que, pressant sa belle sur son cœur, le baiser qu'il imprime sur sa paupière a rencontré une *larme*.

« Lieu cher à mon adolescence, séjour d'amitié et de franchise, où l'année fuyait si vite devant l'amour, en te quittant j'avais la tristesse au cœur; je me retournais pour

te voir encore une dernière fois, mais je n'aperçus ton clocher qu'à travers le voile d'une *larme*. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« O vous ! amis de mon cœur, avant que nous nous séparions, laissez-moi exprimer un espoir, qui m'est bien cher : si jamais nous nous retrouvons ensemble dans cette retraite champêtre, puissions-nous nous revoir comme nous nous sommes quittés, avec une *larme*.

« Quand mon âme prendra son vol vers les régions inconnues, quand mon corps sera couché dans son cercueil, s'il vous arrive de passer devant la tombe qui recouvrira mes cendres, ô mes amis! mouillez-les d'une *larme*.

« Point de marbre, point de ces monuments d'une fastueuse douleur, qu'élèvent les enfants de la vanité. Qu'aucun honneur mensonger n'accompagne mon nom. Tout ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une *larme*.

L'AMITIÉ EST L'AMOUR SANS AILES.

« Pourquoi gémir de la fuite de ma jeunesse? des jours de délices m'attendent peut-être encore ; l'affection n'est pas morte. Quand je repasse dans ma mémoire les années de mon adolescence, une éternelle vérité gravée en caractères ineffaçables, me donne de célestes consolations. Zéphyrs, portez-la dans ces lieux où mon cœur battit pour la première fois : « l'Amour est l'Amitié sans ailes. »

« Dans mes années peu nombreuses[1], — mais agitées, quels moments m'ont appartenu, tantôt à demi obscurcis par des nuages de larmes, tantôt éclairés de rayons divins ! Quel que soit le sort que me prépare l'avenir, mon âme enivrée du passé, s'attache avec amour à une idée unique :

1. Il avait 17 ans.

l'amitié! Cette pensée, elle est à toi tout entière ; elle vaut à elle seule un monde de félicité : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

« Là, où ces ifs balancent légèrement leurs branches au souffle de la brise, s'élève une tombe simple et oubliée : monument de la destinée qui nous est connue à tous. Voyez jouer autour d'elle, d'insouciants écoliers, jusqu'à ce que retentisse dans le studieux manoir, l'ennuyeuse cloche, qui met fin aux jeux enfantins; mais ici, partout où je porte mes pas, mes pleurs silencieux ne prouvent que trop que « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

« Amour, devant ton regard, j'ai prononcé mes premiers vœux; mes espérances, mes rêves, mon cœur, étaient à toi; mais tout cela maintenant est usé et flétri, car tes ailes sont comme celles du vent, tu ne laisses aucune trace de ton passage, si ce n'est hélas! tes jaloux aiguillons. Arrière! arrière! pouvoir décevant, tu ne présideras plus aux jours qui m'attendent, à moins que tu ne sois dépouillé de tes ailes.

« Séjour de mon adolescence! ta lointaine spirale me rappelle ces joyeux jours, mon cœur brûle de ses premiers feux, je me crois redevenu enfant. J'aime à voir ton bouquet d'ormeaux, la verdoyante colline; chaque promenade me réjouit le cœur, chaque fleur m'apporte un double parfum; et dans un gai entretien, les amis chers à mon enfance semblent me dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

« Lycus, pourquoi pleures-tu? retiens tes larmes. L'affection peut dormir quelque temps, mais bientôt elle se réveille. Songe, songe, mon ami, quand nous nous reverrons, comme elle sera douce, cette entrevue longtemps désirée! C'est là que je fonde mes espérances de bonheur.

« Tant que de jeunes cœurs savent aimer ainsi, l'absence, ô mon ami, ne peut que nous dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

« Trompé une fois, une seule fois ai-je déploré mon erreur? Non, affranchi d'un lien tyrannique, j'abandonnai le misérable au mépris. Je me tournai vers ceux qu'avait connus mon enfance, gens au cœur chaleureux, aux sentiments sincères; vers ceux que rattachaient à mon cœur des cordes sympathiques; et jusqu'à ce que ces cordes vitales soient brisées, c'est pour ceux-là seulement que je ferai vibrer dans mon âme les accords de l'amitié; l'Amitié, ce génie sans ailes.

« Amis choisis! âme, vie, mémoire, espérance, vous êtes tout pour moi; vous méritez une affection durable et libre. Fille de l'imposture et de la crainte, que l'adulation au visage riant, à la langue emmiellée s'attache aux pas des rois; pour nous, amis, entourés de piéges, nous resterons joyeux, et n'oublierons jamais que « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

« Des fictions et des rêves inspirent le barde qui fait entendre le chant épique. Que l'Amitié et la Vérité soient ma récompense; je ne veux pas d'autres lauriers. Les palmes de la gloire croissent au sein du mensonge; que l'enchanteresse s'éloigne de moi, car c'est mon cœur et non mon imagination qui parle dans mes chants. Jeune et sans art, je ne sais pas peindre, et je répète ce rustique et sincère refrain « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Ces poésies de l'adolescence de lord Byron sont bien caractérisées par l'impression qu'elles firent sur sir Robert Dallas, homme de goût et de talent, qui, quoique bigot, et dominé par une foule de préjugés, s'empressa néanmoins, après les avoir lues, d'en féliciter l'auteur dans les termes suivants : « Vos poésies, ne sont pas seulement belles sous le « rapport de la composition, mais encore elles dé-

Digitized by Google

« notent un cœur rempli d'honneur, et fait pour la « vertu. »

Oui, elles dénotent tout cela; et je plaindrais ceux qui pourraient les lire, sans être émus, et sans en aimer le jeune auteur. Si le cadre que nous nous sommes imposé nous le permettait, avec quel plaisir nous voudrions suivre ce jeune homme au sortir de Cambridge, entrer avec lui dans cette mystérieuse abbaye de Newstead, où il était si heureux de convier ses amis, de faire avec eux quelque partie de mascarade et d'instituer un ordre monastique, dont il était l'abbé, amusement que la sottise et la bigoterie seule pouvaient blâmer, car les grands crimes de cette *honorable confrérie*, — ainsi l'ordre avait été appelé, — se réduisaient à fort peu de chose : endosser le froc, courir la campagne et se passer un calice, fait, il est vrai, d'un crâne comme cela se pratiquait au moyen âge, mais si bien monté en argent, qu'aucune lèvre, même la plus dégoûtée, n'aurait refusé d'y boire. Avec quel plaisir nous prouverions que, dans ce Newstead, la vie de l'abbé, loin d'être une vie de libertinage, était, au contraire, une vie simple, et même austère; une vie d'étude, selon l'aveu que Washington Irving recueillit même de la bouche de Nanna Smyth, quelques années après la mort de lord Byron. Nous serions charmés lorsque il quitte pour la première fois l'Angleterre, de le suivre encore, à travers les voyages où il va chercher l'expérience de la vie, et lorsque son génie, qui se déclare, le fera devenir l'idole du

public, mais aussi le but de l'envieuse méchanceté, et nous le montrerions toujours occupé des choses de l'esprit, triste parfois des tristesses et des mystères de l'existence, ou de la perte de quelques illusions, chères à son cœur; mais toujours bon pour les autres, sévère et injuste seulement envers lui-même. Car son âme, simple et sublime, toujours fixée sur un type de perfection idéale, prendra sa sublimité même pour une faute, et semblera croire que les dégoûts, les défaillances, et les agitations qu'il éprouve souvent, quand *les autres restent tranquilles*, soient la conséquence de ses propres fautes, ce qui fera que le monde, si peu habitué à ces délicatesses de l'âme, le prendra tellement au sérieux, qu'il en fera un martyr, à moins que le ciel ne lui laisse le temps de devenir un saint.

Digitized by Google

VI

SES AMITIÉS.

La place extraordinaire qu'a tenue l'amitié dans la vie de lord Byron, est encore une des grandes preuves de sa bonté. On peut diviser ses amitiés en deux catégories : celles où le cœur a dominé, et celles où a dominé l'intelligence. Ses amitiés de Harrow, continuées à Cambridge, appartiennent à la première; celles qu'il contracta dans les derniers temps à Cambridge et ailleurs, — qui eurent beaucoup d'influence sur la direction de son esprit, — appartiennent à la seconde. Voici les noms des amis de la première catégorie, qui lui furent le plus chers, et qui survivaient à l'époque de son passage de Harrow à

Cambridge; car il avait déjà eu la douleur d'en perdre plus d'un : *Curzon* était de ce nombre.

Wingfield.
Delaware.
Tattersall.
Clare.
Long.
Eddleston.
Harness.

Je dirai un mot de chacun, pour montrer encore davantage, comment lord Byron, dans les préférences de son cœur, était toujours guidé, à son insu, par les qualités de l'âme de ceux qu'il aimait.

WINGFIELD.

L'honorable John Wingfield, des gardes Coldstream, frère de Richard, quatrième vicomte Powerscourt, mourut d'une fièvre dans sa vingtième année, à Coïmbra, le 14 mai 1811.

« Plus que tous les êtres de la terre, dit lord Byron, j'ai été peut-être, dans un temps, attaché au pauvre Wingfield. Je l'avais connu pendant la meilleure partie de sa vie, et la plus heureuse de la mienne. »

Lorsqu'il apprit la mort de ce bien-aimé compagnon de son enfance, il ajouta les deux stances suivantes aux premiers chants de *Childe Harold.*

XCI

« Et toi, mon ami, puisque mon inutile douleur s'échappe de mon cœur malgré moi et se mêle à mes chants, si tu étais tombé sous l'épée, avec le courage des braves, l'orgueil pourrait arrêter les pleurs même de l'amitié. Mais mourir ainsi sans gloire, et sans utilité, oublié de tous, si ce n'est de mon cœur solitaire, et mêler ta cendre paisible avec celle des guerriers tombés sur le champ de bataille, quand la gloire couronne tant de fronts moins nobles ! Qu'as-tu fait pour descendre si obscurément dans la tombe ? »

XCII

« O le plus ancien de mes amis, et le plus estimé ! Bien que perdu à jamais pour ma vie désolée, laisse-moi te voir encore dans mes rêves. Le matin renouvellera mes larmes en me rendant le sentiment de ma douleur, et mon imagination planera sur ton pacifique cercueil, jusqu'à ce que ma frêle dépouille soit rendue à la poussière d'où elle est sortie, et que le repos de la mort réunisse l'ami pleuré et l'ami qui pleure ! »

En écrivant à Dallas, le 7 avril 1811, il dit :

« Wingfield était un de mes premiers et de mes plus chers amis, un du petit nombre de ceux qu'on ne peut jamais se repentir d'avoir aimés. »

Et le 7 septembre, parlant de la mort de Matthews, dans lequel il disait avoir perdu un guide, un sage et un ami, il écrivait encore à Dallas : « dans Wingfield, j'ai perdu un ami seulement; mais un ami que j'aurais voulu précéder dans le grand voyage. »

TATTERSALL (Davus).

Le révérend John Cecil Tattersall, R. A. de Christ Church, à Oxford, mourut le 8 octobre 1812, âgé de vingt-quatre ans.

« Son intelligence, » a dit un auteur dans le Gentleman's Magazine, « était étendue et profonde; ses affections ardentes et sincères. Par son extrême aversion de l'hypocrisie, il était si loin d'assumer les fausses apparences de la vertu, que beaucoup de ses excellentes qualités réelles, restaient cachées, tandis qu'il était empressé d'avouer la plus petite faute dans laquelle il serait tombé. Il était un ami ardent, étranger à tout sentiment d'inimitié; il vécut loyal envers les hommes, et mourut plein d'espérance en Dieu. »

DELAWARE (Euryalus).

George John, cinquième comte Delaware, né en octobre 1791, succéda à son père en juillet 1795.

Lord Byron écrivait de Harrow, le 25 octobre 1804.

« Je me trouve assez heureux et confortable ici; mes amis ne sont pas nombreux, mais choisis. Au premier rang, je compte lord Delaware, qui est très-aimable, et mon grand ami. Lord Delaware est plus jeune que moi, mais il est doué du meilleur naturel; c'est l'être le plus aimable et le plus intelligent de

la terre. Et à tout cela, il ajoute la qualité, très-appréciée par les femmes, d'être doué d'une rare beauté. Nous sommes un peu parents, car, une de mes aïeules, au temps de Charles Ier, se maria dans sa famille. »

Par suite d'une mésintelligence, ou plutôt d'une fausse accusation, dont je parlerai dans un autre article, afin de montrer la générosité du caractère de lord Byron, il y eut dans leur amitié un refroidissement. Une charmante pièce de son adolescence et qui montre si bien son âme y fait allusion. Je me contenterai d'en citer le septième couplet.

« Vous saviez que mon âme, que mon cœur, que ma vie, étaient à vous à l'appel d'un danger. Vous saviez que dévoué à l'amitié et à l'amour, les *années* et la *distance, ne pouvaient me changer*. . . . . .
. . . . . »

CLARE (Lycus).

John Fitzgibbon, second comte Clare, succéda à son père, en 1802; il fut chancelier d'Irlande pour douze ans, et plus tard, gouverneur à Bombay.

Lord Byron écrivait à Ravenne.

« Jamais je n'entends le mot Clare, sans que mon cœur ne batte, même à présent; et j'écris ceci en 1821, avec les sentiments de 1803, 4, 5 et *ad infinitum*. »

Il avait gardé toutes les lettres de ses amis d'enfance. Parmi ces souvenirs qu'il conservait comme des trésors, il y en a une de lord Clare, où l'on trouve

la vigueur d'âme, à l'aube de la vie, et à travers le langage de l'enfance. A la suite de cette lettre, on voit écrits de la main de Byron, qui la relisait des années après, ces tendres et aimables sentiments :

« Cette lettre et d'autres étaient écrites à Harrow, par lord Clare, alors et, j'espère, pour toujours mon ami bien-aimé. Lorsque nous étions tous les deux écoliers, il me l'envoya dans mon cabinet de travail, par suite d'une mésintelligence d'enfant, la seule qui s'éleva entre nous, et qui fut de courte durée. Je garde ce billet uniquement pour le lui faire voir, afin de rire au souvenir de l'insignifiance de notre première et *dernière* querelle. » Byron.

Outre la place qu'il donne à lord Clare, dans la pièce de vers déjà citée et intitulée : *Souvenirs d'Enfance*, ses « *Heures d'Oisiveté* » en renferment une autre qui lui est adressée, qui commence ainsi :

I

« Tu semper amoris,
« Sis memor, et cari.
« Comitis ne abscedat imago. »
(VALERIUS FLACCUS.)

« Ami de ma jeunesse! Lorsque tous deux enfants nous errions ensemble, chers l'un à l'autre, unis par l'amitié la plus pure, le bonheur qui donnait des ailes à ces heures vermeilles était si doux, qu'il est rarement accordé aux mortels de savourer ici-bas de tels plaisirs. »

II

« Le souvenir seul de cette félicité m'est plus cher que toutes les joies que j'ai connues loin de vous. J'éprouve une peine, sans doute, mais une peine qui me fait du bien, à me rappeler ces jours et ces moments, et à soupirer encore le mot « Adieu ! »

Et après avoir comparé leur vie future à deux rivières, qui, parties d'une source commune, se séparent, pour couler à jamais dans des lits différents, il poursuit en ces termes :

VI

« Cher ami, nos deux âmes, qui n'avaient autrefois qu'un vœu, qu'une pensée, coulent maintenant dans des lits différents. La destinée t'appelle à vivre au sein des cours, à briller dans les fastes de la mode. »

XIII

« Puisse la faveur des rois se fixer sur toi ! Si un noble monarque vient à régner, qui sache apprécier le mérite, tu ne rechercheras pas en vain son sourire. »

XIV

« Mais puisque les périls abondent dans les cours, où de subtils rivaux font briller leur clinquant, puissent les saints te préserver de leurs piéges ; et puisses-tu n'accorder jamais ton amitié qu'à des âmes dignes de la tienne ! »

XV

« Puisses-tu ne dévier un seul instant de la voie droite et sûre de la vérité ! Ne te laisse point séduire à l'appât

du plaisir. Puisses-tu ne fouler que des roses ! Que tous tes sourires soient des sourires d'amour; tous tes pleurs, des pleurs de joie! »

XVI

« Oh ! si tu veux que le bonheur soit le partage des jours et des ans qui te sont réservés, et que la vertu forme ta couronne, sois toujours ce que tu as été : sans tache, comme je t'ai connu ; sois toujours ce que tu es maintenant ! »

XVII

« Et moi, bien qu'un léger tribut d'éloges, qui viendrait consoler mon vieil âge, me fût doublement cher, dans ces bénédictions que j'appelle sur ton nom chéri, je renoncerais volontiers à la gloire du poëte pour celle du prophète. »

« Byron. »

En 1821, lorsqu'il allait de Ravenne à Pise, Byron se rencontra, sur la route de Bologne, avec son ancien et si cher ami, lord Clare; et, dans ses « *Pensées détachées*, » il parle de leur rencontre en ces termes :

« Pisa, nov. 5, 1821.

« Il y a une étrange coïncidence quelquefois dans les petits événements de ce monde, dit Sancho Sterne, et j'ai trouvé, moi aussi, qu'il en est souvent de même. Dans une lettre, si je ne me trompe (page 128), art. 91 de cette collection, j'avais fait allusion à mon ami lord Clare, dans les termes que mes sentiments me suggéraient. Environ une semaine ou deux après, je le rencontrai sur la grande

route, entre Imola et Bologne; nous ne nous étions pas rencontrés depuis sept ou huit ans. Il était absent de l'Angleterre en 1814; et il y rentra, précisément, lorsque moi je la quittais en 1816. Cette rencontre supprima, pour un instant, toutes les années entre le moment présent et les jours de Harrow. C'était pour moi un sentiment nouveau, et inexplicable, comme si je sortais du tombeau. Clare aussi était très-agité, même plus que moi en apparence; car je sentais son cœur battre au bout de ses doigts (à moins cependant que ce ne fût la pulsation des miens, qui me fît penser cela). Il me dit que j'aurais trouvé une lettre de lui à Bologne; et je la trouvai. Nous étions obligés de nous séparer pour différents voyages : lui pour Rome, moi pour Pise, mais en nous promettant de nous revoir au printemps. Nous n'avons passé que cinq minutes ensemble, et sur la grande route; mais je me rappelle à peine dans mon existence, une heure qui pourrait peser dans la balance de mes jouissances, comme ces cinq minutes là. Il avait appris que j'allais arriver, et il avait laissé sa lettre à Bologne pour moi, parce que les personnes, avec lesquelles il voyageait, ne pouvaient pas attendre davantage. Je n'ai connu personne, dont les excellentes qualités, et la tendre affection, qui m'attachaient si fortement à lui au collége, aient subi moins d'altération, sous aucun rapport. Sans lui, j'aurais cru impossible, peut-être, que la société, ou le grand monde, comme on l'appelle, pût permettre à un être de vivre au milieu

d'elle en participant si peu au levain de ses mauvaises passions. Je ne parle pas seulement d'après mon expérience personnelle, mais aussi d'après ce que j'ai toujours entendu de lui par les autres, pendant l'absence, et à travers la distance.

« Mon plus grand ami, lord Clare, est à Rome écrivait lord Byron à Moore, de Pise (1er mars 1822). Nous nous rencontrâmes sur la grande route. Notre rencontre fut tout à fait sentimentale, et sérieusement pathétique de part et d'autre. J'ai toujours aimé Clare, plus que tout être vivant de mon sexe. »

Dans le mois de juin de la même année, lord Clare vint visiter lord Byron; et le poëte en écrivait ainsi à Moore, le 8 juin 1822 :

« Il y a peu de jours que mon plus ancien et plus cher ami, lord Clare, est venu ici, de Genève, exprès pour me revoir, avant de retourner en Angleterre. Comme je l'ai toujours aimé, depuis ma treizième année, à Harrow, mieux que toute chose (masculine) au monde, je n'ai pas besoin de dire quel mélancolique plaisir fut pour moi de le revoir un seul jour; car il était obligé de se remettre en voyage immédiatement. »

« Il n'y a pas dans la vie, de plaisir égal à celui de revoir un ami d'enfance, » disait-il à Medwin, à Pise, en lui parlant de cette rencontre, et de sa tendresse pour lord Clare, le plus cher et le seul de ses camarades de Harrow qui eût survécu.

« La visite de lord Clare, » dit encore madame la comtesse G., « causa à lord Byron une joie extrême,

Il avait pour lord Clare une si grande affection; et il fut si heureux pendant la courte visite qu'il lui fit à Livourne. Le jour où ils se séparèrent, fut un jour *très-mélancolique* pour lord Byron. J'ai le pressentiment que je ne le reverrai plus, disait-il, et ses yeux se remplissaient de larmes. La même tristesse l'obséda pendant les premières semaines qui succédèrent au départ de lord Clare, toutes les fois que la conversation tombait sur cet ami. »

LONG (CLÉON).

Édouard Long était avec lord Byron à Harrow, et à Cambridge. Il entra dans les gardes, et se distingua dans l'expédition de Copenhague. Quand il allait joindre l'armée dans la Péninsule, en 1809, le navire sur lequel il était, ayant été coulé par un autre pendant la nuit, il se noya.

Long, après avoir été le camarade de lord Byron à Harrow, le fut encore à l'Université de Cambridge; et ce séjour, si désagréable à Byron, parce qu'il succédait à son Harrow bien-aimé, l'amitié de Long contribua à le lui rendre supportable.

« Long, dit lord Byron, était un de ces êtres, si bons, et si aimables, que rarement la terre garde longtemps; et de plus, il avait des talents, et des qualités trop rares, pour ne pas être très-regretté. »

Il le dépeint, comme un compagnon plein de gaieté, mais ayant, parfois, des idées d'une étrange

mélancolie. On aurait dit qu'il avait le pressentiment du sort fatal qui l'attendait.

La lettre qu'il écrivit à lord Byron, lorsqu'il quitta l'Université pour entrer dans les gardes, était d'une si grande tristesse, qu'elle contrastait singulièrement avec son humeur habituelle.

« Ses manières étaient douces et aimables, dit lord Byron; et il y avait, dans son caractère, une grande disposition à regarder les choses du côté comique et risible. Il était musicien, et jouait plus d'un instrument : la flûte et le violoncelle. Nous passions nos soirées à faire de la musique; moi, je n'étais qu'auditeur. Notre principale boisson était du soda-water. Pendant le jour, nous montions à cheval ensemble, nous nagions, nous nous promenions, nous lisions. Nous ne restâmes ensemble qu'un été. Après son départ de Cambridge, lord Byron lui adressa une pièce de vers, dont je citerai seulement quelques passages caractéristiques.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
(Horace.)

« Cher Long, dans cette retraite solitaire, tandis que tout sommeille autour de moi, les jours joyeux que nous avons passés ensemble, se déroulent dans toute leur fraîcheur aux yeux de mon imagination. . . . . .
. . . . . .

« Ah! bien que le présent ne m'apporte que des douleurs, je pense qu'ils peuvent revenir, ces jours!!!

« Bien que Ida ne doive plus nous voir, dans ses bois, poursuivre, comme naguère, nos visions enchanteresses; que la jeunesse se soit envolée sur ses ailes de rose, et

Digitized by Google

que l'âge d'homme réclame ses droits sévères, l'âge ne détruira pas toutes nos espérances. Elle nous gardera encore quelques heures d'une joie calme . . . . . .

. . . . . .

« Oui, j'espère que le temps, ouvrant ses grandes ailes, laissera tomber quelques gouttes de rosée printanière. Mais si sa faux doit moissonner les fleurs qui s'épanouissent dans les bosquets magiques, où la souriante jeunesse se délecte d'habiter. . . . . .

« Et où les cœurs débordent de précoces ravissements ; si l'âge sourcilleux, avec son froid contrôle, vient resserrer le courant de l'âme, glacer les larmes de la pitié, étouffer les soupirs de la sympathie, prétendre que j'entends sans m'émouvoir les gémissements des malheureux, et que je garde ma sensibilité pour moi seul.

« Oh ! alors que mon cœur n'apprenne jamais cette science fatale. Que toujours, et toujours, il méprise cet impitoyable censeur; et que jamais il n'oublie les maux d'autrui ! Oui, tel que tu m'as connu dans les jours, dont les souvenirs réjouissent notre pensée, tel tu me verras toujours marcher, indépendant, sauvage, et même, quoique vieilli, toujours enfant par mon cœur. Bien qu'emporté maintenant par mes visions aériennes, pour toi, mon âme est toujours la même. »

(Traduction Laroche.)

La mort de Long fut un grand chagrin pour lord Byron.

« Le père de Long (dit-il) m'écrivit, pour me demander de faire l'épitaphe de son fils. Je le promis, *mais je n'eus jamais la force de l'achever*[1]. »

J'ajouterai encore, que M. Wathen ayant été visi-

1. Moore, p. 97, vol. 1.

ter lord Byron, à Ravenne, et lui ayant dit, dans le courant de la conversation, qu'il avait connu Long, dès ce moment lord Byron le traita avec la plus grande cordialité. Il lui parla de Long et de ses aimables qualités, jusqu'à ce *qu'il ne pût cacher ses larmes*[1].

Dans le mois d'octobre 1805, lord Byron sortit de Harrow pour entrer au collége de la Trinité, à Cambridge, et ses sentiments en passant du séjour de son Ida bien-aimée, à cette nouvelle scène de la vie, furent ainsi décrits par lui-même, en 1821 :

« Quand j'entrai au collége, ce fut pour moi un événement très-douloureux. Premièrement, je quittai Harrow, si à contre-cœur que, bien que le temps fût arrivé pour moi de le quitter, (puisque j'avais dix-sept ans), j'en perdis tout repos pour le dernier temps de mon séjour, à force de compter les jours qu'il me restait à y passer. Secondement, je désirais entrer à Oxford, et non à Cambridge. Troisièmement, je me trouvais si isolé, dans ce nouveau monde, que mon esprit en fut tout à fait accablé.

« Ce n'est pas que mes compagnons ne fussent pas sociables; au contraire, ils étaient pleins d'entrain, hospitaliers, nobles, riches, et d'une gaieté bien au-delà de la mienne. Je me mêlais à eux, je dînais et je soupais avec eux; mais je ne saurais dire pourquoi, une des plus accablantes, des plus mortelles sensations de ma vie, a été de sentir que je n'étais plus un enfant. »

1. Moore, 97.

Son chagrin fut si grand, qu'il en tomba malade; et ce fut, comme on sait déjà, pendant cette maladie, qu'il écrivit, et dicta en partie la pièce intitulée « *Souvenirs d'Enfance,* » où il nomme et caractérise tous ses chers camarades de Harrow, avec le charme d'un esprit naïf et poétique, et avec les expressions que le cœur seul peut inspirer.

Ce fut encore sous les mêmes impressions, qu'il écrivait les vers les plus mélancoliques du recueil de son adolescence, où le regret des beaux jours de son enfance, dans sa chère Ida, domine toujours.

« Oh! que ne suis-je enfant, « dit-il à la 1re strophe d'une de ces pièces, » exempt de soucis, et de peines! »

Et à la dernière :

« Oh! que n'ai-je les ailes qui transportent la colombe vers son nid! Je prendrais mon vol vers la voûte des cieux; c'est là que j'irais chercher la paix. »

Le séjour et la vie de Harrow, semblent avoir été alors, pour lui, l'idéal du bonheur. Une fois, c'est la vue lointaine du village et du collége de Harrow, qui lui inspire des vers; une autre fois, c'est une visite qu'il fait au collége, où il passe une heure sous un ormeau, dans le cimetière. Son âme se montre tellement à découvert, dans ces deux pièces de vers, que je ne puis m'abstenir de les citer en entier.

En apercevant de loin le collége de Harrow sur la colline, il s'écria :

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!
(VIRGILE.)

« Scènes de mon enfance, dont le souvenir aimé, rend le présent amer par le contraste du passé . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
où l'imagination me retrace encore les traits des camarades, unis à moi par l'amitié et l'espiéglerie. Combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie.

« Je revois, par la pensée, les collines témoins de nos jeux, les ondes dans lesquelles nous nagions, les champs qui ont vu nos combats, la classe où nous rappelait la cloche bruyante, et où nous méditions avec ennui les préceptes des pédagogues.

« Je revois la tombe où j'avais coutume de m'asseoir, et de passer des heures entières à rêver le soir, et le cimetière où je me rendais pour jouir des derniers rayons du soleil couchant.

« Je revois encore la salle, où, entouré de spectateurs, je servais d'interprète aux fureurs de Zanga, et foulais à mes pieds Alonzo, pendant que mon jeune orgueil, enivré du doux bruit des applaudissements, s'imaginait surpasser Mossop lui-même.

« Où dans le rôle de Lear, dépouillé par mes filles de mon royaume, et de ma raison, j'exhalais mes imprécations douloureuses, à tel point qu'exalté par l'approbation bruyante de l'auditoire, et ma propre vanité, je me regardais comme un nouveau Garrick.

« O rêves de mon enfance! combien je vous regrette! Votre souvenir conserve dans ma mémoire toute sa fraî-

cheur; dans ma tristesse et mon isolement, je ne puis vous oublier; je jouis encore de vos plaisirs par la pensée.

« Ida, puisse le souvenir me reporter souvent vers toi, pendant que le destin déroulera mon sombre avenir! Puisque devant moi, je n'ai que des ténèbres, le rayon du passé n'en est que plus cher à mon cœur.

« Mais si, dans le cours des années qui m'attendent, une nouvelle perspective vient à m'apparaître, alors, dans mon enthousiasme, je m'écrierai : « Oh! tels étaient les jours qu'a connus mon enfance. »

VERS ÉCRITS SUR UN ORMEAU, DANS LE CIMETIÈRE DE HARROW.

« Lieu cher à mon jeune âge! tes vieux rameaux frémissent, agités par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage! Ici je suis seul, et je médite; je foule ton gazon tendre et verdoyant, que j'ai tant de fois foulé, avec ceux que j'aimais, avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent peut-être, comme moi, les jours heureux qu'ils ont connus autrefois. En revoyant cette colline sinueuse, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore encore, ormeau vénérable, qui, tant de fois, m'as vu couché sous ton ombrage, rêver à l'heure du crépuscule. J'étends encore ici mes membres fatigués, comme j'ai fait naguère; mais ce n'est plus avec les mêmes pensées. Tes branches qui gémissent au souffle du vent, semblent inviter mon cœur à évoquer la mémoire du passé; elles semblent murmurer, en se balançant doucement sur ma tête : « Pendant que tu le peux, dis-nous un long et dernier adieu.

« Lorsque le destin glacera enfin ce cœur qu'agite une fièvre brûlante, et que ses inquiétudes, et ses passions se calmeront dans la mort, j'ai souvent pensé que ce serait

un adoucissement à ma dernière heure, si quelque chose peut adoucir ce moment où la vie abdique sa puissance, de savoir qu'une humble tombe, une étroite cellule, renfermerait ma cendre au lieu où se plaisait mon cœur; il me semblait qu'avec cet espoir, la mort me serait douce. Ainsi, je reposerai là où se reportaient toutes mes pensées; je dormirai en ce lieu où naquirent toutes mes espérances, théâtre de ma jeunesse, couche de mon repos; étendu pour toujours sous cet ombrage protecteur, pressé par la pelouse où s'est jouée mon enfance, enveloppé par ce sol qui m'était cher, mêlé à la terre qu'ont foulée mes pas, béni par les voix qui, enfant, charmaient mon oreille, pleuré par le petit nombre de ceux qu'ici mon âme avait choisis, regretté par les amis de mon premier âge, et oublié du reste du monde. »

Mais, quoique pour un temps, dit Moore, il ait pu éprouver cette sorte d'atonie morale, ce n'était pas dans sa nature de rester longuement sans s'attacher; et l'amitié qu'il forma avec un jeune homme nommé Eddleston, qui était un peu plus jeune que lui, et son inférieur en rang, surpassa même en ardeur, et en exaltation tous les autres attachements de son adolescence.

EDDLESTON.

Ce jeune élève était un des choristes de Cambridge. Ses talents pour la musique lui attirèrent l'attention de lord Byron; et lorsqu'il perdit la compagnie de Long, qui l'avait consolé, et réconcilié avec Cambridge, il s'attacha encore davantage au jeune Ed-

dleston. On sent combien il était attaché à ce jeune homme, en lisant les vers qu'il composa, lorsque Eddleston lui fit cadeau d'une cornaline en forme de cœur.

LA CORNALINE.

« Ce n'est pas la splendeur de cette pierre qui la rend chère à mon souvenir; son lustre n'a brillé qu'une fois à mes yeux. Son éclat est modeste comme celui qui me l'a donnée.

« Ceux qui peuvent se moquer des liens de l'amitié, m'ont souvent reproché ma faiblesse; mais moi, j'apprécie ce simple don, car je suis certain que celui qui me l'a fait, m'aime.

« Il me l'offrit en baissant les yeux, comme s'il avait craint un refus; je lui dis, en le prenant, que ma seule crainte était de le perdre. »

Et dans l'adieu, pièce de vers écrite quand il était malade, et qu'il se croyait près de mourir, il se tourne encore vers ce jeune ami absent.

« Et toi, mon ami, dont la douce affection fait vibrer encore les fibres de mon cœur, oh! combien ton amitié était au-dessus de ce que les paroles peuvent exprimer. Toujours, je porte près de mon cœur ta cornaline, don sacré de la tendresse la plus pure, que mouilla naguère une larme de ton cœur. Nos âmes étaient de niveau, et la différence de nos destinées était tout à fait oubliée en ce moment si doux; l'orgueil seul peut me blâmer. »

(Traduction Laroche.)

Lorsque Eddleston quitta Cambridge, lord Byron écrivit à miss Pigott.

« Eddleston et moi, nous nous sommes séparés, quant à présent ; et mon esprit est un chaos d'espérance, et de chagrin . . . . . .

. . . . . .

« Je me réjouis de voir que vous vous intéressez à mon protégé. Il a été mon compagnon depuis que je suis entré au collége de la Trinité. Son chant d'abord attira mon attention, sa physionomie la fixa, et son caractère m'attacha à lui à jamais.

« Il va partir en octobre, pour une grande maison de commerce ; et peut-être nous ne nous reverrons plus jusqu'à ma majorité. Alors, je lui laisserai le choix, ou d'entrer en partage dans la maison de commerce, *me portant caution* pour lui, ou de venir vivre auprès de moi. Naturellement dans la disposition actuelle de son âme, il préférerait la dernière ; mais il peut changer d'avis d'ici là. Toutefois il aura le choix. Quant à moi, il est certain que je l'aime au-dessus de tous. . . . . .

. . . et quant à lui, il est encore plus attaché à moi, que je ne le suis de mon côté. Pendant tout le temps de mon séjour à Cambridge, nous nous sommes vus tous les jours, été et hiver, sans trouver *un seul moment d'ennui*, nous séparant tous les jours avec plus de peine. J'espère qu'un jour, vous nous verrez ensemble ; c'est l'être que j'estime le plus, quoique j'en aime plusieurs. »

Mais, dans l'année 1811, le jeune Eddleston mourut de consomption ; et lord Byron adressa, à la mère de miss Pigott, la lettre suivante qui montre, dit Moore, avec quelle mélancolique fidélité, parmi d'autres amis dont son cœur avait à pleurer la perte, il gardait toujours le souvenir de son jeune compagnon de collége.

Madame,

« Je vais vous écrire sur un sujet bien peu important, et cependant, je ne puis m'en empêcher. Vous devez vous rappeler une cornaline que je confiai, il y a quelques années à miss, et que réellement, je lui donnais. Et maintenant, je vais vous faire la plus égoïste, et la plus indiscrète des demandes. La personne qui me la donna, quand j'étais très-jeune, est morte ; et bien qu'il y eût longtemps que nous ne nous étions plus rencontrés, comme c'était le seul souvenir que je possédais de cette personne, (à laquelle je prenais un très-grand intérêt), cette cornaline a acquis par cet événement, une valeur que je voudrais bien qu'elle n'eût jamais eue pour moi. Si donc, miss.... l'a conservée, je dois, dans ces circonstances, lui demander de me pardonner la demande que je lui adresse, de me l'envoyer au numéro 8, rue Saint-James, Londres, et je m'empresserai de la remplacer par quelque chose qui me rappellera à son souvenir également. Comme elle était toujours assez bonne pour s'intéresser à la destinée de celui qui faisait le sujet de nos conversations, veuillez lui dire que le donateur de cette cornaline, est mort dans le mois de mai dernier, d'une consomption, à l'âge de vingt et un ans, faisant le sixième, dans l'espace de quatre mois, d'amis et de parents que j'ai perdus entre le mois de mai et celui d'août. Croyez-moi, madame.

« Byron. »

Le cœur de cornaline fut restitué; et en même temps on rappela à lord Byron, qu'il l'avait laissé en *dépôt* à miss, mais *qu'il ne l'avait pas donné!* C'est à la nouvelle de cette mort que lord Byron ajouta, au second chant de *Childe Harold*, la neuvième stance, qui est si touchante.

Après avoir parlé de la *patrie des âmes*, de l'espérance de revoir, dans un *céleste séjour*, *tous ceux qu'on a aimés ici bas, et tous ceux qui ont enseigné la vérité*, il s'écrie :

« Là, je te reverrai, oh! toi, dont la vie et l'affection, ensemble disparues, m'ont laissé ici bas pour aimer, et vivre en vain! Frère *jumeau* de *mon cœur*, puis-je croire que tu n'es plus, quand tu revis dans ma mémoire? Et bien oui, je veux rêver qu'un jour nous serons réunis. Cette illusion remplira le vide de mon cœur. Je veux penser qu'il nous survivra quelque chose de nos jeunes souvenirs; que l'avenir soit ce qu'il voudra, ce sera *assez de bonheur pour moi, de savoir ton âme heureuse.* »

Parmi les enfants, plus jeunes que lui, dont il se fit le protecteur, un de ceux qu'il aima le plus, soit en le choisissant pour « *fag*, » soit en le protégeant de toute manière, fut William Harness.

HARNESS.

Le révérend William Harness, est l'auteur de l'ouvrage intitulé : « *les Rapports du Christianisme avec le Bonheur, écrit par un des amis le plus ancien et le plus considéré de lord Byron.* »

Harness, plus jeune de quatre ans que lord Byron, fut une des premières sympathies qu'il éprouva à Harrow, et une de celles qui témoignent le plus de son caractère généreux, compatissant, et héroïque. Lord Byron était entré depuis peu à Harrow. Il ne s'était encore lié d'amitié avec aucun des compagnons de sa classe, quand un jour il observa qu'un enfant de dix ans, délicat, à peine rétabli d'une maladie, et boiteux, par suite d'un accident d'enfance, était maltraité par un enfant plus âgé, et plus robuste que lui. Byron intervint, et prit fait et cause pour le petit plus faible.

Le lendemain, voyant cet enfant délaissé par les autres, il alla droit à lui, et lui dit : « Harness, si quelqu'un vous maltraite, venez me le dire, et je le punirai, si je le peux. » Le jeune champion, dit Moore, tint sa parole; et depuis ce jour, malgré la différence de leur âge, ils devinrent des amis inséparables. Un refroidissement, toutefois, eut lieu, plus tard entre eux, et mit une interruption dans leur juvénile amitié. Lord Byron, dans une lettre qu'il adressa à Harness, six années plus tard, y fait allusion, avec des sentiments si aimables, avec une telle délicatesse, que je suis tenté, dit Moore, d'anticiper sur la date de cette lettre, et d'en donner ici un extrait :

« Tous les deux nous nous rappelons parfois, disait-il, avec un mélange de plaisir et de regret, les heures qu'autrefois nous avons passées ensemble; et je puis vous as-

surer, bien sincèrement, qu'elles sont au nombre des plus heureuses de ma courte saison de jouissances. J'avance maintenant en âge, c'est-à-dire que j'ai eu vingt ans il y a un mois, et une année de plus me jettera dans le monde pour y courir, avec les autres, ma carrière de folie.

« J'avais alors quatorze ans ; vous étiez presque le premier de mes amis de Harrow, et certainement le premier dans mon estime, sinon en date. Mais une absence de Harrow, peu de temps après, et des nouvelles liaisons de votre côté, ainsi que la différence dans notre conduite (différence tout à votre avantage), toutes ces circonstances se combinèrent pour détruire une intimité que mon cœur me poussait à continuer, et que le souvenir me force à regretter. Mais il n'y a pas une circonstance relative à cette période de ma vie, à peine une pensée, que nous ayons échangée, qui ne soit gravée à présent dans ma mémoire. Je n'ai pas besoin d'en dire plus; cette assurance seule doit vous persuader que si je les avais considérées comme passagères, et ordinaires, elles n'auraient pas été si indélébiles.

« Comme je me souviens, etc., etc. »

Et après s'être livré au plaisir de se rappeler ce qu'ils avaient fait ensemble, et lui avoir dit, ce que Harness ignorait; savoir, que les premiers vers qu'il fit à Harrow lui étaient adressés, mais qu'ils furent détruits à cause de leur refroidissement, il continue :

« Je vous ai parlé plus longuement que je ne voulais de cela, et je concluerai comme j'aurais dû commencer. Nous n'avons pas été seulement amis un temps, nous n'avons jamais cessé de l'être; car notre séparation n'a été que l'effet du hasard, non d'une dissension. Je ne

sais pas à quel point nos destinées dans la vie peuvent nous rapprocher; mais, si l'occasion et l'inclination vous permettent de perdre une pensée pour un écervelé comme moi, vous me trouverez du moins sincère et pas assez dévoué à une faute pour vouloir entraîner mes amis dans ses conséquences. Voulez-vous m'écrire parfois? Je ne vous demande pas de le faire souvent; et si nous nous rencontrons, soyons ce que nous devons être, ce que nous avons été. »

Le jeune Harness, doué d'un caractère calme et doux, se destinait à la carrière ecclésiastique. Outre qu'il était toujours à l'école de Harrow étant de quatre ans plus jeune que lord Byron, la vie que ce dernier menait alors avec ses compagnons, à Cambridge et à Newstead, ne pouvait pas convenir à ce jeune homme, destiné à une carrière qui exige une plus grande sévérité de conduite. Mais ils s'écrivaient souvent; et lord Byron lui envoya une des premières copies de ses poëmes d'adolescence. Dans la lettre que le révérend Harness écrivit à Moore, après la mort de lord Byron, afin de lui expliquer ses relations avec le noble poëte, le refroidissement de leur amitié d'enfance, le renouvellement de leur intimité, précédé et suivi de circonstances très-honorables pour l'illustre défunt; et en lui envoyant plusieurs lettres qu'il avait gardées de son noble ami, il termine la sienne avec cet aveu si candide et si honorable pour tous les deux :

« Notre relation fut renouvelée et se continua jusqu'à

son départ pour l'étranger, en 1809. Si lord Byron a eu des torts envers d'autres, je puis dire, en ce qui me regarde, qu'il a été toujours pour moi également affectueux. C'est moi qui ai eu à me reprocher quelques négligences envers lui ; mais « je ne pourrais pas lui reprocher, dans tout le cours de notre intimité, le plus « léger caprice, ou une diminution quelconque de sa « bonté envers moi[1]. »

Ce tort, auquel le révérend Harness fait allusion, et qu'il avoue, fut celui auquel lord Byron devait être le plus sensible, c'est-à-dire le manque d'empressement, et une certaine tiédeur : symptômes d'après lesquels il appréciait le mouvement du cœur. Ayant eu, depuis peu, la douleur de perdre un de ses chers amis d'enfance, Ed. Long, et tous les autres se trouvant dispersés, ou en pays étranger ou en Angleterre, pour suivre leur carrière, et leurs destinées, Harness était alors presque le seul, parmi les compagnons bien-aimés de son enfance, qui fût près de lui.

Le moment approchait où il allait quitter l'Angleterre, pour voyager et instruire sa jeunesse, en parcourant le grand livre de Dieu. Son cœur était meurtri par des injustices, par des désillusions, par la brutale critique faite à ses charmants poëmes d'adolescence, par la conduite cruelle de lord Carlisle, son parent, par les embarras de ses affaires. Ne pouvant pas encore pressentir l'effet de sa satire, qui

1. Moore, 203, vol. I, petite édition.

n'avait pas paru et dont le succès aurait mis du baume sur ses blessures, le seul refuge de son âme était dans l'amitié, et précisément dans l'amitié de Harness. Mais, à ce moment là, Harness eut une défaillance dans ses sentiments. Quelle qu'en fût la cause, soit l'influence de sa famille, ou de ses relations, soit l'effet d'une âme plus calme, et de principes rigoureux, plus en harmonie avec l'état ecclésiastique qu'il allait embrasser, qu'avec les tendances un peu hétérodoxes de lord Byron, il est certain qu'il se conduisit en ami froid. Dallas, qui était par puritanisme, par une sorte d'orgueil de famille, et même par jalousie, l'ennemi de tous les amis de l'intelligence de lord Byron, auxquels il attribuait toutes les idées anti-orthodoxes qui pénétrèrent dans l'âme du poëte, fait pourtant une exception pour Harness, en disant :

« Lord Byron parlait de ce jeune homme, qui avait été son condisciple, avec une affection qu'il se flattait qu'on lui rendait bien. J'ai rencontré souvent cet ami chez lord Byron, avant sa dernière visite à Newstead Abbey. Ils s'étaient fait peindre par de célèbres artistes; et ils devaient se faire un présent réciproque de leurs portraits, richement encadrés et ornés de leurs armes. Cependant, soit que quelque dame, par esprit de vengeance, eût excité ce jeune homme à négliger lord Byron, soit par l'effet d'une inconstance assez commune à son âge, ses visites devinrent graduellement plus rares, et plus courtes. Toutefois, Byron ne s'en plaignit pas une seule fois avant le jour où je fus prendre congé de lui; c'était la veille de son départ. Je le trouvai plein d'indignation. « Le

« croiriez-vous bien! s'écria-t-il, je viens de rencontrer « Harness, et je lui ai demandé de venir passer une heure « avec moi. Il s'en est excusé; mais imaginez-vous son « excuse? Il avait un engagement pour aller courir les « boutiques avec sa mère, et quelques autres dames! Et « il sait que je pars demain pour rester absent plusieurs « années, peut-être pour ne jamais revenir! Oh! « amitié[1]! »

Jusqu'à quel point cette conduite d'un ami ait froissé le cœur si aimant et si sensible de lord Byron, et combien elle ait pu contribuer à ces explosions de misanthropie — bien superficielle et passagère, car elle était trop contraire à sa nature — qui traversèrent son esprit, mais non son cœur; je le dirai, quand j'examinerai ce qu'il y a de fondé dans l'accusation de misanthropie qu'on a portée contre lui, par suite de ce qu'il écrivit à ce moment de sa vie, dans le premier et le second chant de « *Childe Harold.* »

Ici, je dirai seulement que, dans son âme, où la rancune ne put jamais pénétrer que comme un éclair, cette froideur l'affligea; mais elle ne put altérer au fond ses sentiments. Car, après ses voyages en Orient et son absence de deux ans, étant rentré en Angleterre, il s'empressa de rendre sa tendresse à Harness, qui avait su se justifier auprès de lui; et à tel point, qu'il se proposait de lui dédier les deux premiers chants de « *Childe Harold.* » Cette pensée il l'abandonna seulement par la généreuse et

1. Dallas, 94, Ier vol.

affectueuse crainte qu'il eut de lui *porter préjudice* dans la carrière ecclésiastique que ce jeune homme allait embrasser, et de lui attirer une part de blâme, à cause de quelques stances peu orthodoxes.

« La lettre, où il exprime ces sentiments si délicats, dit Moore, est malheureusement égarée. »

Quelques mois après son retour en Angleterre, sa correspondance avec Harness était rétablie; et l'abbaye de Newstead voyait de nouveau les deux amis réunis. Mais Harness, en sa qualité de prêtre, était sévère dans ses jugements; et lord Byron lui écrivit, le 6 octobre 1811 :

« Vous êtes sévère, enfant. Quand vous serez un peu plus âgé, vous apprendrez, peut-être, à ne plus aimer personne; « mais aussi à ne plus dire de mal de per- « sonne.... »

« Je vous remercie bien de cœur pour la conclusion de votre lettre. Je n'ai pas été dernièrement habitué à trop de bonté, et je ne suis pas moins heureux de la rencontrer de nouveau de la part d'un ami, qui m'en a montré de si bonne heure. Je n'ai pas changé, moi, dans toutes mes pérégrinations; Harrow et, par conséquent, vous, vous ne m'avez jamais quitté, et

« Dulces reminiscitur Argos, »

m'ont suivi à l'endroit même auquel ces mots mélancoliques font allusion, dans la pensée de la tombe argive. Notre intimité commença avant que nous eussions commencé l'expérience de la vie; et il dépend de nous de la continuer jusqu'à l'heure qui rentrera ensemble avec moi dans le nombre des choses qui furent. Faites-

vous toujours de la mathématique? Je crois X + Y pour le moins aussi amusant que la malédiction de Kehama, et beaucoup plus intelligible. »

(Moore.)

A deux jours de date, il lui écrit encore une lettre pleine de plaisanteries, et d'esprit : c'était sa manière avec ceux qu'il aimait.

« Eh bien! enfant, qu'allez-vous devenir? Ecclésiastique, j'espère. J'ai besoin de vous voir prendre vos degrés. Rappelez-vous que celle-ci est la période la plus importante de votre vie; et ne désappointez pas votre père, et votre tante, et tous vos proches, et enfin moi. Est-ce que vous ne savez pas que tous les enfants mâles sont créés pour la fin expresse de prendre *leurs degrés*, et que moi-même je suis un *artis magister?* Comment le suis-je devenu? L'orateur public seulement peut l'expliquer. Outre cela, vous devez devenir un ecclésiastique, et réfuter le dernier ouvrage de sir William Drummond sur la Bible, et tous les infidèles, quels qu'ils soient. Laissez donc là maître H. et maître S. sophistiquer, et devenez aussi immortel que Cambridge peut vous faire.

. . . . . .

« Vous voyez, *mio carissimo*, quel pestilentiel correspondant je vais probablement devenir; mais, à Newstead, vous serez aussi tranquille qu'il vous plaira, et je ne troublerai pas vos études, comme je le fais maintenant.

« Vous ne vous souciez pas, dites-vous, de voir mes compagnons Scroope Davies et Mathews.

« Ils ne vous conviennent pas; mais comment se peut-il donc que moi, qui suis un *poussin de la même famille*, je continue à être dans vos bonnes grâces?... »

Le 11 décembre de la même année, en invitant Moore, dont il venait de faire la connaissance, à passer quelque temps à Newstead, il lui dit :

« H. y sera et aussi un jeune ami, nommé Harness, le plus ancien et le plus cher que j'aie eu depuis la troisième classe, à Harrow, jusqu'aujourd'hui. »

Et à Harness : qui fermera la liste de ceux que j'ai nommés les amis de son cœur, car le cœur principalement en avait déterminé le choix, il écrivait ainsi :

« C'est un grand plaisir pour moi d'avoir de vos nouvelles; c'est plus qu'un plaisir. Je ne puis pas avoir de joie *comparable* à celle de vous revoir; mais vous avez d'autres devoirs et d'autres plaisirs, et je serais fâché de soustraire un moment aux uns ou aux autres. »

AMIS DE LA SECONDE CATÉGORIE.

Arrivé à sa dix-neuvième année, la seconde de son séjour à Cambridge, ayant perdu de vue la plupart de ses chers amis de Harrow auxquels il adressait ses vers et ayant dû se séparer aussi de Long et d'Eddleston, il se trouva jeté au milieu du tourbillon de la vie d'Université qu'il n'aimait pas. Heureusement pour lui, qu'il se trouva mêlé à une réunion de jeunes gens d'une grande distinction, que le hasard avait alors réunis à Cambridge.

C'était une pléiade si brillante, dit Moore, que peut-être on ne la reverra plus. Il y fit choix de ses nouveaux amis, par l'attraction surtout de l'intelligence. Ceux qu'il distingua plus particulièrement, parmi eux, furent *Hobhouse*, *Mathews*, *Banks* et *Scroope Davies*. Ils formèrent à Cambridge une coterie qui passait une partie de ses vacances à Newstead.

HOBHOUSE.

Sir John Cam Hobhouse Bart., élevé depuis à la pairie, avec le titre de lord Broughton, est un des hommes dont l'Angleterre est justement fière, comme écrivain et comme homme d'État. C'est lui que lord Byron apostrophe, sous le nom de Moschus, dans ses *Hints from Horace*. Après avoir été son compagnon de collége, il fut le compagnon de tous ses voyages, son ami fidèle et constant dans toutes les éventualités de sa courte et glorieuse vie. Il le voulut même pour son compagnon, dans le voyage fatal qu'il fit à *Seaham*, où il allait épouser miss Milbanke. Ce fut lui qui le présenta à l'autel; et, finalement il le voulut pour son exécuteur testamentaire.

Dès que lord Byron eut atteint sa majorité, en 1809, les deux amis quittèrent l'Angleterre et visitèrent le Portugal, l'Espagne, la Grèce et la Turquie.

Le résultat de ces voyages fut, pour lord Byron, les deux premiers chants de « *Childe-Harold;* » et pour Hobhouse, son « voyage à travers l'Albanie et

d'autres provinces de la Turquie, en Europe et en Asie. »

De retour en Angleterre, leur amitié resta la plus intime. « Hobhouse, disait lord Byron, me tire toujours des mauvais pas. » On lit dans son journal de 1814 :

« Hobhouse est de retour en Angleterre. C'est mon meilleur ami, le plus animé, le plus amusant, et un homme dont les connaissances sont très-étendues et très-profondes.

. . . . . .

« Hobhouse m'a raconté dix mille anecdotes de Napoléon, toutes remarquables, et qui doivent être vraies. Mon ami Hobhouse est le plus intéressant de tous les compagnons de voyage, et vraiment excellent d'un bout à l'autre.... »

Et ailleurs :

« Je n'ai pas visité Hobhouse, comme je l'avais promis et comme je l'aurais désiré. La perte est pour moi. »

Lord Byron désira qu'il fût son *brideman*, lors de son fatal mariage à Seaham. Après sa séparation, Hobhouse le rejoignit en Suisse. Ils parcoururent ensemble l'Oberland, et visitèrent toutes les scènes qui inspirèrent à lord Byron son sublime *Manfred*. De là, ils partirent ensemble, pour l'Italie, et parcoururent toute la Péninsule, des Alpes jusqu'à Rome. Le résultat de ce voyage fut le quatrième chant de « *Childe-Harold*, » pour lord Byron, et pour Hobhouse, un volume de notes, *œuvre*

du plus grand mérite. Si un tel compagnon de voyage était agréable à lord Byron, la compagnie de lord Byron n'était pas moins appréciée par Hobhouse, qui, en décrivant une tournée qu'il avait faite, sans être accompagné par son noble ami, exprime ses regrets de l'absence d'un compagnon « qui, à la perspicacité des observations et à l'ingénuité des remarques, unissait, dit-il, cette *gaieté* et cette *bonne humeur*, qui maintiennent vive l'attention sous la pression de la fatigue, et adoucissent la présence de toutes les difficultés, et de tous les dangers. »

Pendant son absence d'Angleterre, lord Byron exigea toujours que les négociations relatives à ses affaires passassent par l'intermédiaire de Hobhouse, son *alter ego*, ou un autre lui-même, soit qu'il fût absent, soit qu'il fût présent. Mais le plus haut témoignage de son amitié pour M. Hobhouse, se trouve dans la dédicace du quatrième chant de « *Childe-Harold* » faite en Italie, en 1815, et dont voici une partie :

« Mon cher Hobhouse, après un intervalle de huit ans, entre la composition du premier et du dernier chant de « Childe-Harold, » la conclusion du poëme va être soumise au public. En me séparant d'un ami si ancien, il n'est pas extraordinaire que je m'adresse à un autre encore plus ancien et meilleur, à un qui a assisté à la *naissance* et à la *mort* de l'autre, et à qui je suis bien plus redevable des avantages sociaux d'une amitié éclairée que, sans être ingrat, je ne puis ou je ne pourrais l'être à Childe Harold pour toute la faveur publique réflé-

chie par le poëme sur le poëte. C'est naturel que je m'adresse à un que j'ai connu depuis si longtemps et que j'ai accompagné en pays lointain, à un homme qui m'a veillé dans la maladie, qui m'a soutenu dans le chagrin : content dans ma prospérité, ferme dans mon adversité, sincère dans le conseil, courageux dans le péril ; à un ami souvent éprouvé et qui ne m'a jamais fait défaut : à vous-même.

« En faisant cela, je passe de la fiction à la vérité ; et en vous dédiant, dans sa forme complète ou du moins après sa conclusion, une œuvre poétique, qui est la plus longue, la plus réfléchie et la plus étendue de mes compositions, je désire m'honorer moi-même par le souvenir de tant d'années d'intimité avec un homme de savoir, de talent, de fermeté et d'honneur. Distribuer et recevoir la flatterie ne saurait convenir à des âmes comme les nôtres ; mais cependant les louanges de la sincérité ont toujours été permises à la voix de l'amitié. Et ce n'est pas pour vous, ni même pour les autres mais pour relever un cœur qui ailleurs, et dernièrement, a été moins accoutumé à rencontrer le bon vouloir qu'à soutenir avec fermeté le choc du mauvais, que j'essaye de rappeler ici vos bonnes qualités, ou plutôt les avantages que j'ai retirés de leur exercice. Même la coïncidence de la date de cette lettre, avec « l'anniversaire » du jour le plus malheureux[1] de mon existence passée, « mais qui ne peut pas empoi- « sonner » mon existence future, tant que j'aurai la ressource de votre amitié et de mes propres facultés ; même cette date, dorénavant, nous apportera à tous les deux des souvenirs plus agréables. Car elle nous rappellera mes efforts pour vous remercier d'une infatigable bonté, telle que peu d'hommes l'ont expérimentée, et qu'aucun

1. L'anniversaire de son mariage.

ne le pourrait sans penser mieux de son espèce et de soi-même.

« En vous souhaitant, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans le pays, dont la prospérité ne peut être plus chère à qui que ce soit qu'à vous, je vous dédie ce poëme dans son état complet, et je répète une fois de plus combien je suis, de tout mon cœur,

« Votre obligé et ami affectionné,

« BYRON. »

MATHEWS.

« J'ai déjà eu occasion de parler, dit Moore, de ce remarquable jeune homme : Charles Skinner Mathews. Mais la haute place qu'il avait dans l'affection et dans l'admiration de lord Byron, doit justifier un plus ample tribut à sa mémoire. Rarement il est arrivé que se soient rencontrés en même temps, dans la vie, un aussi grand nombre de jeunes gens de si haute espérance, tels qu'on en a vu réunis ensemble dans la société dont lord Byron faisait partie à Cambridge. De ce nombre, plusieurs se sont déjà distingués éminemment dans le monde; et la seule mention de M. Hobhouse et de M. W. Bankes en est un témoignage suffisant.

. . . . . .

« Parmi tous ces jeunes gens remplis de savoir et de talent, y compris lord Byron lui-même, dont le génie était cependant encore inconnu au monde, la supériorité dans presque tous les exercices de l'intelligence semble avoir été, par le consentement volontaire et unanime de tous, accordée à Mathews. Ce concert d'hommages, eu égard aux personnes d'où il vient, donne une idée si haute des pouvoirs de son esprit, que la perspective de

ce qu'il aurait pu être, s'il avait survécu, devient un sujet de grande en même temps que de vaine et mélancolique spéculation. Ce tribut unanime ne lui aurait cependant pas été rendu, bien que mérité, si ses qualités intellectuelles n'avaient pas été accompagnées par les aimables qualités du cœur. Mais le jeune Mathews, malgré quelques petites aspérités de caractère et de manières, qui déjà commençaient à s'adoucir lorsqu'on l'a perdu, était un de ces rares individus qui, tandis qu'ils commandent la déférence, peuvent en même temps obtenir le respect; et l'intense sentiment d'admiration qu'ils excitent est adouci par l'amour qu'ils inspirent[1]. »

Ce jeune homme, le membre le plus brillant de la brillante pléiade, se noya en nageant dans les eaux de la *Cam*, rivière de Cambridge.

« Mathews, Hobhouse, Scroope Davies et moi, écrit lord Byron à Dallas, le 7 septembre 1811, nous avions formé une petite coterie à Cambridge et ailleurs. Davies est un homme d'esprit, et un homme du monde, et il est aussi sensible, qu'un homme de ce caractère peut l'être, mais il n'a pas été affecté comme Hobhouse. Davies, qui n'est pas un écrivailleur, nous a toujours battus tous dans la guerre de paroles; et, par son talent pour la conversation, nous a en même temps délectés, et tenus en respect. Hobhouse et moi, nous avons toujours eu le dessus avec les deux autres; et Mathews lui-même cédait à l'éblouissante vivacité de Scroope Davies. »

« J'ai été si véridique, écrit lord Byron à M. Dallas, le 17 août 1811, dans ma note sur feu Charles Mathews,

1. Moore, 278, Ier vol.

et je me sens tellement incapable de rendre dignement justice à ses talents, que le passage doit subsister, par la raison même que vous avez alléguée contre lui. Tous les hommes que j'ai connus n'étaient, « vis-à-vis de lui, que « des pygmées; c'était un géant intellectuel. » Il est vrai que j'ai aimé davantage Wingfield.

« Mais pour les talents! Oh! vous n'avez pas connu Mathews! »

Et dans une autre lettre, il lui dit encore :

« J'ai perdu dans Mathews mon guide, mon sage et mon ami! Il était vraiment un homme extraordinaire. Il est impossible, à quiconque lui est demeuré étranger, de concevoir un pareil homme! Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, portait le cachet de l'immortalité; et maintenant qu'est-il? Quand nous voyons de tels hommes passer et disparaître, des hommes qui semblaient créés pour montrer tout ce que le Créateur peut faire pour ses créatures; quand nous voyons tomber en poussière, avant qu'on les ait vus mûrir, des esprits qui eussent fait l'orgueil de la postérité, que devons-nous en conclure? Quant à moi, je m'y perds. Mathews était beaucoup pour moi; pour Hobhouse, il était tout. Mon pauvre Hobhouse raffolait de lui. Du reste, je le respectais encore plus que je ne l'aimais. J'étais, en effet, si persuadé de sa supériorité infinie, « que, loin de l'envier, elle m'épouvantait. »

Lord Byron écrit encore dans une note, à propos de Mathews :

« La force de son intelligence qu'il a démontrée, en obtenant contre les candidats les plus habiles, des honneurs

plus grands, qu'aucun autre gradué dont on se souvienne dans l'Université, a suffisamment établi sa renommée là même où il l'avait acquise. »

Et puis, il dit au sujet de sa mort, en écrivant à M. Hodgson :

« Vous vous en affligerez pour le pauvre Hobhouse. Mathews était le Dieu de son idolâtrie; et si « l'intelligence « doit exalter un homme sur ses semblables, personne « ne lui refusera la prééminence. »

A l'époque de sa mort, Mathews se présentait pour obtenir une place d'honneur lucrative dans l'Université. Dès qu'on apprit sa mort, on écrivit de lui :

« Si les talents les plus constatés par ses succès, si les principes d'honneur les plus rigoureux, si le dévouement d'une foule d'amis pouvaient la lui assurer, son rêve aurait été réalisé. »

Outre cette grande supériorité d'esprit, il y avait aussi, dans ce jeune homme, une originalité très-amusante, qui, jointe à un esprit de ridicule très-développé, exerçait une sorte d'irrésistible fascination. Et lord Byron sachant rire mieux que personne, prenait un grand plaisir aux excentricités spirituelles de Mathews, qui ne l'appelait jamais que l'*Abbé*, tandis que lui, Mathews, était le *Dean* du fameux chapitre de l'abbaye de Newstead.

Peu d'années avant sa mort — en 1821, pendant

son séjour à Ravenne, lord Byron écrivit à Murray une lettre très-amusante et pleine d'anecdotes sur Mathews. Elle caractérise bien l'excentricité spirituelle de ce jeune homme, pour lequel lord Byron avait eu tant de goût et tant d'admiration [1].

SCROOPE DAVIES.

On a vu déjà ce que lord Byron pensait de Scroope Davies. Son esprit, son éblouissante vivacité et sa gaieté furent souvent d'une grande ressource à lord Byron, dans ses moments de profond chagrin. Quand, en 1811, il fut frappé par le malheur auquel il était le plus sensible : la perte de sa mère, et de plusieurs amis qui lui étaient chers, il écrivit de Newstead à Davies, de venir le voir; car il avait besoin d'un ami pour le consoler.

Et peu de temps après, il disait dans une lettre à Hodgson :

« Davies a été ici....

« Sa gaieté, que la mort même ne peut altérer, m'a bien rendu service ; mais il faut avouer que notre rire était creux. »

N'oublions pas de compter aussi, parmi ces amis de son intelligence, comme appartenant plus ou moins intimement à la brillante pléiade, le célèbre

1. Moore, 125, in-4°.

William Banks, M. Pigott de Southwell, et le révérend Hodgson, écrivain de grand mérite, qui était un de ses compagnons à Newstead, et avec lequel il correspondait même pendant son voyage en Orient. Car il leur conserva toute sa vie un tendre et respectueux souvenir; ainsi qu'au révérend Beecher, pour lequel il avait autant de respect que d'affection. Il le lui témoigna en référant à ses avis et en détruisant, dans une nuit, toute la première édition de ses poésies de jeunesse, parce que le révérend avait blâmé la tendance morale d'un de ses poëmes. On devrait placer dans cette même catégorie, l'amitié de lord Byron pour le docteur Drury, son précepteur à Harrow; mais cette amitié porte un tel caractère de respect, de vénération et de reconnaissance, que je préfère en parler lorsque je traiterai de ce dernier sentiment, parce que c'est une des vertus qui ont le plus brillé dans l'âme de lord Byron[1].

CHAGRIN QUE LUI A CAUSÉ LA PERTE DE SES AMIS.

Le chagrin que ces pertes lui causèrent furent en proportion de la force de ses affections. Par une fatalité vraiment extraordinaire, il eut le malheur, comme on l'a vu, de perdre, à la fleur de l'âge, presque tous ceux qu'il aimait. Cette douleur atteignit son apogée lorsqu'il revint de ses premiers voyages.

1. Voy. chap. *Reconnaissance*.

« Si, pour être capable de peindre puissamment les émotions pénibles, dit Moore, il est nécessaire de les avoir éprouvées, ou, en d'autres mots, si la condition de la grandeur est, pour un poëte, que l'homme ait souffert, lord Byron, il faut l'avouer, paya de bien bonne heure ce prix douloureux de son excellence! Dans le court espace de deux mois, il fut condamné à voir la plus grande partie des objets de son affection arrachés par la mort. « En l'espace d'un mois » — dit-il dans une note de *Childe-Harold*, — j'ai « perdu celle qui m'a donné la vie, et la plupart de ceux « qui rendaient cette vie tolérable. »

Parmi ceux-ci, le jeune Wingfield, que nous avons vu placé si haut dans la liste de ses favoris de Harrow, mourut de la fièvre à Coïmbre, et Mathews, l'idole de son admiration à Cambridge, se noya, ainsi que nous l'avons dit, en se baignant dans les eaux du Cam. La lettre suivante, écrite immédiatement après le dernier événement, porte l'impression d'un sentiment si puissant, d'un cœur meurtri à un tel degré, que la lecture en est presque pénible.

« Mon très-cher Davies,

« Quelque mauvais sort pèse sur moi et sur ceux que j'aime. Le cadavre de ma mère demeure dans cette maison; un de mes meilleurs amis vient de se noyer dans un trou. Que puis-je dire, penser, faire? Avant-hier, j'avais reçu une lettre de lui. — Mon cher Scrope, si vous avez un moment de liberté, venez, je vous en prie; j'ai vraiment besoin d'un ami. — La dernière lettre de Mathews était écrite vendredi, et samedi il n'était plus! En

intelligence, qui était son égal? Comme nous reculions tous devant lui! Vous me rendrez cette justice, en disant que je voudrais avoir risqué mon inutile existence pour préserver la sienne. Ce soir même, je devais lui écrire, en l'invitant comme je vous invite, vous, mon très-cher ami, à venir me voir.

. . . . . .

« Que va devenir notre pauvre Hobhouse? Ses lettres ne respirent que Mathews. Venez auprès de moi, Scrope; je suis dans la désolation, étant resté presque seul dans le monde. Je n'avais que vous, et Hobhouse, et Mathews. Faites que je puisse jouir des survivants, tandis que je le puis. Pauvre Mathews! dans sa lettre de vendredi, il parle des luttes auxquelles il se préparait pour Cambridge.

. . . . . .

« Écrivez ou venez, mais venez, s'il vous est possible, ou faites l'un et l'autre.

« Byron. »

Son chagrin s'augmentait encore de celui des autres amis, qui lui restaient. En écrivant à Dallas, le 1er août, quelques pages d'une mélancolique et touchante résignation, il dit :

« Après avoir perdu celle qui m'a donné l'existence, j'ai perdu plus d'un ami qui me la rendait tolérable; Mathews, un homme d'un talent supérieur, a péri misérablement dans les eaux du Cam; mon pauvre compagnon d'école, Wingfield, est mort à Coïmbra il y a un mois; et tandis que j'avais des nouvelles de tous les trois, je n'en ai pas pu revoir un seul! Mathews m'a écrit la veille même de sa mort. Quoique je sois désolé de sa

perte, je suis encore plus inquiet pour Hobhouse, qui vraiment, je le crains, aura de la peine à conserver sa raison. Les lettres qu'il m'écrit depuis cet événement sont très-incohérentes. Mais laissons passer tout cela; le jour viendra où nous aussi nous passerons avec ceux qui restent. Le monde est trop plein de toutes ces choses, et nos chagrins même ressemblent à l'égoïsme.

. . . . . .

« Parlez-moi de tout, excepté de la mort : c'est un sujet qui est presque devenu banal pour moi. C'est étrange ! Je puis regarder sans la moindre émotion les crânes que j'ai dans mon cabinet de travail; mais je ne puis dépouiller avec la pensée, de leur enveloppe de chair, les traits de ceux que j'ai connus sans éprouver une sensation d'horreur. Hélas! les vers sont moins cérémonieux. Comme les Romains avaient raison de brûler les morts !

« Byron. »

Il écrivait encore à Hodgson :

« .... En vérité, les coups se sont suivis l'un l'autre avec une telle rapidité, que la secousse m'a rendu stupide; et quoique je mange, je boive et je parle, et même quelquefois je souris, néanmoins j'aurais de la peine à me persuader que je suis éveillé, si le jour ne se levait lugubrement tous les matins pour me convaincre du contraire. Mais laissons là ce sujet; les morts reposent, et les morts seuls peuvent goûter le repos. Vous serez affligé aussi pour le pauvre Hobhouse. Mathews était le « Dieu de son idolâtrie; » et si l'intelligence peut exalter un homme aux dépens de ses semblables, personne ne pourrait lui refuser la prééminence....

« Davies a été ici ; sa gaieté, que la mort même ne peut

altérer, m'a fait du bien; mais après tout nos rires étaient creux !...

« ... Écrivez-moi ; je suis solitaire, et jamais je n'ai trouvé la solitude aussi lourde qu'à présent.

« BYRON. »

Quelques mois après, il apprit aussi la mort de son ami Eddleston, qui avait eu lieu pendant son absence d'Angleterre; et voici comment il en parlait à Dallas.

« Je viens encore d'être frappé par une autre mort. J'ai perdu un ami qui m'était bien cher dans des jours plus heureux; mais j'ai presque perdu le goût de la douleur, et j'ai « supped full of horrors » au point que je suis devenu calleux, et qu'il ne me reste plus une larme pour un événement qui, cinq années auparavant, aurait courbé ma tête jusqu'à terre. Il semble que je suis destiné à expérimenter dans ma jeunesse les plus grandes misères de l'âge avancé. Mes amis tombent autour de moi, et je resterai un arbre abandonné, solitaire, avant d'être flétri.

« Les autres hommes peuvent toujours trouver un refuge dans leurs familles. Moi, je n'ai d'autre ressource que mes propres réflexions; et elles ne m'offrent pas d'autre perspective ici et ailleurs, excepté la satisfaction égoïste de survivre à ceux qui valent mieux que moi. Je suis vraiment très-malheureux, et vous me pardonnerez si je le dis, puisque vous savez bien que je suis un ennemi du cant, et de la sensiblerie »

11 octobre, 1811.

Ce même jour, 11 octobre, où son esprit était en

proie à un accès de tristesse si extraordinaire, il reçut une lettre de son ami Hodgson, homme distingué, mais d'une disposition joviale, d'un épicuréisme doux, qui lui conseillait de bannir les soucis, et de se distraire dans les plaisirs. Lord Byron lui répondit par une pièce de vers que Moore a reproduite. Seulement il oublie de remarquer que le dernier couplet n'est autre chose qu'une mystification, adressée à ce bon M. Hodgson, qui voulait voir toujours la vie, les choses, et les personnes couleur de rose, et que lord Byron aura voulu l'étonner et l'effrayer.

Voici le premier couplet.

« Oh ! bannir les soucis !

« Tel sera toujours le refrain de tes chants ! Et parfois des miens aussi dans ces nuits de bruyant plaisir, quand les enfants du désespoir bercent leurs cœurs solitaires; mais non pas dans les heures matinales, quand le présent, le passé, le futur se présentent à la réflexion, quand on sent que tout ce qu'on aimait est changé ou perdu....

« Mais assez de cela. Je sais que je ne suis plus ce que j'ai été. Mais surtout, si tu veux garder une place dans un cœur qui n'a jamais été froid, je t'en prie par tout ce que l'homme révère, par tout ce qui est cher à ton cœur, par tes joies ici-bas, par tes espérances là-haut, jamais, jamais plus ne me parle d'amour. »

Et puis deux jours après lui avoir répondu, en vers, il lui répond encore en prose.

« ... Je deviens nerveux, vous rirez sans doute; mais c'est la vérité. Je deviens réellement, misérablement, ridiculement nerveux, à la façon des belles dames. Votre climat me tue; je ne puis ni lire, ni écrire, ni m'amuser, ni amuser les autres. Mes journées sont apathiques, mes nuits sans repos; rarement j'ai du monde; et quand j'en ai, je me sauve. Pendant que j'écris, dans la pièce voisine il y a trois dames, et je me suis sauvé pour causer avec vous. Ma mauvaise humeur est parfois telle, que je crains d'être destiné à devenir fou! Car je trouve un manque de méthode dans l'arrangement de mes idées. Je sais bien que Davies remarquerait plaisamment, en manière de consolation, que cela ressemble plutôt à la bêtise qu'à la folie. »

Et le même jour, 11 octobre 1811, un des plus sombres de son existence, il écrivit aussi ses premières stances à Thyrza, dont le charme pathétique semble toucher à son extrême limite. L'objet de ces élégies est certainement un être imaginaire formé, dit Moore, de l'essence la plus pure de tous ses chagrins. Car, aucun objet réel n'aurait jamais pu lui inspirer des « poëmes si tendres et si mélancoliques. »

Qu'on adopte ou non cette opinion, il faut répéter les belles et poétiques paroles de Moore.

« C'était dans ce même temps que ses poëmes sur la mort d'un être imaginaire, « Thyrza, » étaient écrits. Et quand on considère les circonstances particulières dans lesquelles ces belles effusions coulaient de son imagination, on ne doit pas s'étonner que, de tous ses accents pathétiques, ceux-là aient été les plus touchants, et les plus purs. Car ils étaient l'essence, l'esprit abstrait, pour

ainsi dire, d'une foule de chagrins, la confluence de tristes pensées arrivant de plusieurs sources de douleur, ennoblis et échauffés dans leur passage à travers sa fantaisie, et formant, pour ainsi dire, un profond réservoir de sentiments pleins de tristesse. En pensant aux heures heureuses qu'il avait connues avec les amis qu'il venait de perdre, toutes les ardentes tendresses de sa jeunesse se présentaient à lui. Les amusements de collége avec les favoris de son enfance, Wingfield, Tattersall; ses journées d'été avec Long, ses soirées de musique et de romance, qui avaient traversé son existence comme un rêve dans la société de son frère d'adoption, Eddleston; tous ses souvenirs de ces jeunes morts vinrent alors se mêler dans sa pensée avec l'image de celle qui, bien que vivante, était, comme tous les autres, perdue pour lui. Tous ces douloureux souvenirs répandirent sur son âme ce sentiment général de tristesse et de tendresse, qui trouva une issue dans ses poëmes. Aucune amitié, quelque ardente et pure qu'elle fût, n'aurait pu nourrir une passion si chaste. C'est la fusion des deux affections dans son souvenir et son imagination qui donna naissance à un objet idéal, réunissant les meilleurs traits de l'une et de l'autre, et qui lui arracha ces poëmes les plus mélancoliques et les plus tendres de tous les poëmes d'amour, dans lesquels nous trouvons toute la profondeur et toute l'intensité des sentiments réels peints avec une lumière[1] qu'aucune réalité n'a jamais possédée. »

SON AMITIÉ POUR MOORE.

A cette époque de sa vie, son cœur meurtri un peu par les hommes, un peu par la destinée, sembla

1. Moore, 302.

Digitized by Google

retirer en partie son expansion à l'amitié. Elle resta également profonde, mais il la prodigua moins. La mort, en lui arrachant tant d'amis, lui avait rendu ce nom encore plus sacré, et il trouvait toujours ses meilleures consolations parmi ceux qui lui restaient. Car, il est faux que lord Byron ait été à aucune époque isolé; au contraire, il a toujours vécu au milieu d'amis plus ou moins dévoués. Dallas et Moore, prétendent bien qu'il y a eu une époque, dans sa première jeunesse, où il a été privé de relations affectueuses, mais, cette époque, on ne saurait la trouver, à moins de vouloir oublier Hobhouse, Hodgson, Harness, Clare et bien d'autres, qui ne l'ont jamais perdu de vue, et à moins d'oublier la vie de dévouement qu'il menait à Southwell, et à Newstead, avant et après ses voyages en Orient.

Dallas et Moore, en parlant de cet isolement passager de sa première jeunesse, obéissent sans doute à des préjugés — naturels à l'un et à l'autre — qui leur font trouver qu'un lord est toujours isolé, et comme en dehors de son orbite, s'il ne vit pas précisément au milieu d'un cercle d'aristocratie opulente et fashionable; si ce *sancta sanctorum*, ne lui est pas tout à fait ouvert à ses premiers pas dans la vie. La vérité est que lord Byron, ayant quitté l'Angleterre dès qu'il fut sorti des écoles, et quand il vivait avec ses camarades, la plupart égaux en position sociale, il les retrouva de nouveau à son retour; et que ce fut encore leur amitié qui l'aida à supporter les coups que la destinée portait à son cœur. Mais, il est vrai,

disons-le à l'honneur de son cœur, qu'il hésita longtemps à remplacer par des amis nouveaux ceux que la mort lui avait enlevés.

Il lui fallut pour vaincre cette répugnance, un bien haut degré d'estime, une grande conformité aussi dans les goûts, et surtout la sympathie que lui inspirait la véritable bonté.

Cette époque fut celle du plus grand abattement de son esprit. Elle précéda de bien peu l'autre, si importante, et si brillante pour lui, où son astre s'élança d'un bond sur l'horizon, dans toutes les splendeurs de la gloire au bruit que faisait *Childe-Harold* et ses succès parlementaires qui venaient de mettre à ses pieds toute une nation. Alors, les amis se présentèrent en foule; mais sa conduite fut pleine de réserve.

Parmi ces hauts personnages qui lui faisaient couronne, il accepta, et éprouva une grande sympathie pour plusieurs. Dans l'aristocratie Whigg — qui était son parti politique — il distingua lord Holland, si bon par le cœur, si élevé par l'intelligence et dont la noble hospitalité était un des orgueils de l'Angleterre; lord Landsdowne, modèle de toutes les vertus civiques et domestiques; lord Dudley, dont le merveilleux esprit exerçait sur le sien un si grand charme; M. Douglas Kinnaird, frère de lord Kinnaird, qu'il appelait un de ses meilleurs amis et des plus dévoués à ses intérêts dans la société politique et lit-

téraire; les premières illustrations de l'époque, les poëtes Rogers, Sheridan, Curran, Makintosh, et encore bien d'autres, qu'il est inutile de nommer. Il eut pour eux des sentiments qui pourraient passer pour de l'amitié. Mais, c'étaient des amitiés de circonstance, cimentées par la vie mondaine et fashionable qu'il menait alors; c'était une concordance de sentiments politiques, de l'admiration pour de beaux talents, et de beaux caractères, de la cordialité, de la bienveillance, de la reconnaissance même parfois . . . . . mais non de l'amitié dans l'acception rigoureuse de ce mot qui exprime beaucoup plus de choses; et lord Byron le sentait mieux que personne.

Un seul, parmi tous, sut gagner tellement son esprit et son cœur, qu'il prit réellement rang parmi ses amis et imprima un mouvement salutaire à son esprit. Après avoir contribué à dissiper les tristesses, qui, à cette époque pesaient sur son cœur, celui-là fut le premier charme de sa vie fashionable : on a nommé Thomas Moore.

Cette amitié n'avait plus, il est vrai, la fraîcheur de celles de son printemps, de celles nouées par l'instinct et dans toute la candeur d'un jeune cœur, incapable de tout calcul. Moore était même son aîné de dix ans. Ce sentiment d'affection, fondé sur des rapports de goût, sur des souvenirs, sur les sympathies de l'esprit, sur une estime et une admiration

réciproques, se développa rapidement et resta inaltéré jusqu'à ses derniers jours. Les circonstances qui provoquèrent et accompagnèrent leur liaison ne peuvent être passées tout à fait sous silence, parce qu'elles sont trop honorables pour les deux amis. Nous en dirons donc quelques mots.

On sait que lord Byron, dans la fameuse satire de son adolescence, avait attaqué les poésies de Moore pour leur tendance immorale. Au lieu de prendre ses charmantes mélodies irlandaises, dans le sens figuré des passions patriotiques à l'adresse de l'Irlande, sorte de subtil subterfuge, contraire à la courageuse et franche nature de lord Byron, il les prenait dans le sens naturel et direct de l'amour; en sorte qu'elles lui semblèrent faites pour amollir les cœurs, et les disposer à des sentiments et à des tendresses maladives et efféminées.

« Quel est ce poëte, qui s'avance d'un air doux, environné d'un chœur de jeunes filles brûlant d'un feu autre que celui de Vesta? Les yeux brillants, la joue enflammée, il fait retentir les accents désordonnés de la lyre, et les dames l'écoutent en silence. C'est Little! Le jeune Catulle de son époque, aussi doux dans ses chants, mais aussi immoral que son modèle. La muse, qui condamne à regret, doit pourtant être juste, et ne point faire grâce au mélodieux prédicateur du libertinage. Pure est la flamme qui brûle dans ses autels; elle se détourne avec dégoût d'un encens plus grossier; néanmoins indulgente à la jeunesse, elle se borne à lui dire : Corrige tes vers, et ne pêche plus (Satire). » *Les Bardes de l'Angleterre.*

Lord Byron était profondément convaincu, et n'a jamais cessé de l'être, que la littérature, qui tend à trop exalter les sentiments tendres, même les plus purs, est contraire aux qualités viriles, et énergiques si nécessaires à l'âme humaine pour accomplir une noble mission ici-bas. L'énergie parfois extrême de ses héros tient à ces idées, ainsi que sa répugnance à admettre l'amour dans ses drames. Mais si ce blâme a pu offenser tant soit peu Moore, l'allusion que faisait lord Byron de sa rencontre avec Jefferies, — en 1806, à Chalk, — où l'on prétendait que les pistolets de part et d'autre, n'étaient point chargés à balles, dut le blesser bien davantage. Il adressa donc au jeune lord une lettre, qui paraissait devoir aboutir à un duel.

Lord Byron voyageait alors dans le Levant; et cette lettre resta à Londres auprès de son agent. Ce ne fut que deux années après, au retour de ses voyages, qu'il la reçut, et qu'il put en prendre connaissance. Il y eut un échange de lettres entre lui et Moore; et toute la conduite de lord Byron fut si pleine de délicatesse, de loyauté et de noblesse, que Moore en fut profondément touché, de sorte que les probabilités de duel s'évanouirent, après une réconciliation généreusement demandée par tous les deux.

Cette réconciliation eut lieu sous les auspices du poëte Rogers, dans un dîner qu'il donna à cette intention. La première impression que lord Byron fit

sur Moore, est exprimée par ce dernier lui-même. Après avoir parlé de sa beauté si extraordinaire, de la délicatesse et de la prudence de sa conduite, enfin du plaisir que sa généreuse nature éprouvait de pouvoir réparer l'injustice de sa satire, il se résume en disant : « Tel je retrouvais lord Byron dans la première expérience que je fis de lui, aussi franc, aussi noble, aussi remarquable par la virilité de son âme (*manly minded*), que je l'ai retrouvé jusqu'à son dernier jour[1]. »

De son côté, lord Byron subit lui aussi le charme de Moore. Et, malgré une certaine disproportion d'âge et de position sociale, par ces affinités insaisissables qui échappent à toute analyse, par cette espèce de courant électrique qui semble quelquefois se développer entre deux personnes pour produire les grandes sympathies, la société de Moore devint si chère à lord Byron, qu'elle parvint à dissiper les tristesses qui assombrissaient alors son âme.

Les ressemblances, par lesquelles ils se sentaient attirés l'un vers l'autre, et en même temps les différences si favorables pour imprimer le mouvement intellectuel entre deux personnes, se trouvaient entre eux dans les meilleures proportions pour produire ce charme dans leurs rapports.

Néanmoins, ce fil mystérieux et conducteur de leur sympathie n'aurait pu se fixer dans l'esprit de

1. Moore, 1 vol., 314.

lord Byron, s'il n'eût premièrement passé par son cœur. La bonté était une qualité essentielle pour se faire aimer de lui, et Moore, sans avoir cette bonté de premier ordre qui était bien l'essence de l'âme de lord Byron, était cependant très-bon, puisque lord Byron l'apprécia extrêmement pour cette qualité.

Dans le mémorandum de cette époque, on lit :

« J'ai reçu la plus aimable lettre de Moore. Je crois vraiment que cet homme est le meilleur cœur que j'aie jamais rencontré. Et en outre de cela, ses talents sont dignes de ses sentiments. »

Sa sympathie pour lui était si grande, qu'on aurait dit qu'il regrettait presque son rang, sa jeunesse, ses succès, ses avantages sociaux, quand ils l'empêchaient de jouir de la société de son ami, dont le seul nom réveillait son esprit, et le mettait en mouvement. On sent cela en lisant ses lettres à Moore, véritables chefs-d'œuvre de style, d'esprit et de cœur.

La franche amitié à laquelle il avait si cordialement admis Moore, n'eut à subir aucune altération par suite des triomphes en tous genres qui, aussitôt après, portèrent à ses pieds les hommages les plus flatteurs. « Les nouvelles scènes de la vie qui s'ouvrirent devant ses yeux avec ses succès, au lieu de nous détacher l'un de l'autre, dit Moore, multiplièrent, au contraire, les occasions de nous rencontrer, et augmentèrent notre intimité. Dans cette société, au milieu de laquelle, par sa naissance, il

avait le droit de se trouver, les circonstances m'avaient déjà placé malgré la mienne. »

Ce goût extrême pour Moore, était entretenu par une qualité qui a distingué lord Byron[1] : je veux dire la constance dans ses affections, dans ses goûts, et l'attachement à tous ses souvenirs d'enfance, et de jeunesse. A quinze ans, les mélodies de Moore faisaient déjà ses délices. « Je viens justement de feuilleter Little (Moore), que je savais par cœur, en 1803, dans ma quinzième année, (écrivait-il à Ravenne.)

« Hum ! je crois vraiment, que toutes les mauvaises choses que j'ai jamais faites ou chantées, sont dues à ce coquin de livre. »

On a vu qu'à Southwell, il demandait les romances de Moore à miss Chaworth, et à miss Pigott, dans les heures qu'il passait auprès de leur piano à les entendre chanter. La première année qu'il passa à Cambridge, ce qui commença à le réconcilier avec la vie de l'Université et à le consoler de ne plus être un enfant de Harrow, ce furent les longues soirées qu'il passait avec son cher Édouard Long; car, après l'avoir entendu jouer de la flûte et du violoncelle, il lisait avec lui les poésies de Moore.

Il pensait déjà alors au poëte; il était heureux d'apprendre qu'il vivait et qu'il pourrait le connaître un jour. Sa place était donc marquée dans son cœur, bien avant qu'il eût la chance heureuse de le connaître.

1. Voy. art. *Constance.*

Malheureusement, la situation de Moore, peu favorisé sous le rapoort de la fortune, l'éloignait souvent de Londres. Alors, la mélancolie saisissait lord Byron.

« Je pourrais être sentimental aujourd'hui, lui écrivait-il à l'occasion de son départ; mais je ne le veux pas. La vérité est que j'ai fait tout ce que j'ai pu, depuis que je suis au monde, pour endurcir mon cœur, et que je n'ai pas encore tout à fait réussi (quoiqu'il y ait bon espoir); et vous ne savez pas dans quel abattement il est tombé depuis votre départ. Ce qui augmente mes regrets, c'est de vous avoir vu si peu pendant votre séjour dans ce désert affolé, où on devrait pouvoir supporter la soif comme le chameau ; car les sources sont très-rares, et la plupart *bourbeuses.* » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Vous ne pouvez pas désirer plus ardemment que moi, que la destinée voulût bien être un peu plus complaisante pour nos lignes parallèles, qui se prolongent à l'infini sans se rapprocher d'un iota. . . . . .

« Je voudrais presque être marié moi aussi, ce qui est dire beaucoup. . . . . .

« Il me vient à l'idée quelquefois de vous écrire que je suis souffrant, dans l'espoir de vous voir arriver à Londres, où personne n'a jamais été plus heureux que moi de vous voir, et où il n'y a personne à qui je voulusse m'adresser plutôt qu'à vous, pour me consoler dans mes moments les plus sombres. »

Et puis, suivant l'inexplicable et déplorable habitude qu'il avait toujours de se déprécier, et de s'hu-

milier moralement, quand Moore lui disait, combien il le trouvait aimable, lord Byron lui répondait : « Mais, le diable lui-même est amusant, quand il est content; et il faudrait que je fusse plus venimeux que l'ancien serpent, pour siffler et mordre en votre compagnie[1]. »

Sa sympathie pour Moore, allait jusqu'au point de lui faire croire, que tout ce qui est bien lui était possible.

« Moore, écrit-il dans son *memorandum* de 1813, a un talent, ou plutôt une réunion de talents tout à fait exceptionnels. Poésie, musique, voix, il possède tout cela; et une expression en tout, qui n'a jamais été et ne sera jamais possédée par personne.

« Mais, il est capable de s'élever bien davantage en poésie. Et puis, quelle gaieté (*humour*) en toute chose dans son sac de poëte (poet bag)! Non, il n'y a rien que Moore ne puisse faire, s'il le veut sérieusement. Dans le monde, il est si comme il faut, si doux! et dans l'ensemble, il est plus agréable que tout autre individu de ma connaissance. Quant à son honneur, à ses principes, à son indépendance, sa conduite avec NN, parle aussi haut que la *voix* d'une trompette «*trompet tongued.* » (Shakespeare.)

« Il n'a qu'un défaut, et celui-là, je le regrette tous les jours : *il n'est pas ici.* »

Il aimait même d'attribuer à Moore des succès, qu'il ne devait qu'à ses propres dons de nature. On

1. Moore, p. 425.

sait que la voix de lord Byron était d'une beauté phénoménale. On ne l'oubliait plus une fois qu'on l'avait entendue[1]. Elle avait des cordes qui remuaient l'âme même en parlant. Il n'avait jamais étudié la musique; mais il avait l'oreille juste, et, s'il fredonnait un air, sa voix était si touchante, qu'elle portait les larmes aux yeux.

« Il ne se passe pas un jour, écrit-il à Moore, que je ne pense et je ne parle de vous. Vous ne pouvez pas douter de mon admiration sincère, sans même parler de l'amitié qui (soit dit en passant) n'est pas moins sincère, et moins profondément enracinée. Je vous possède par instinct, et par cœur, dont « *ecce signum.* »

Et alors, il lui raconte ce qui lui est arrivé en rendant sa première visite à lord et lady O...., c'est-à-dire, que ayant l'habitude, quand il se trouve seul, de fredonner des airs, ce sont toujours ceux du même Ménestrel qui se présentent à sa bouche, comme par exemple.

« *Oh! breath not* » et « *when the last glimpse* » et « *when the who adores thee,* » qui sont (dit-il), ses matines et ses vêpres. Or, un beau matin, quand il croyait n'être entendu de personne, et chanter pour lui seul, lord O. . . . . se présente chez lui avec une mine très-grave, en lui disant : « Byron, il faut que je vous prie d'une faveur; c'est de ne plus chanter des romances. »

1. Le jeune fils de Lord Holland, voulant parler de lord Byron, disait : *le monsieur de la belle voix.*

Lord Byron tout étonné, lui répondit, que certainement il le ferait : mais en même temps, il lui en demanda le pourquoi?

« Pour vous dire la vérité, répondit lord O. . . . . je dois vous avouer que votre chant fait pleurer Milady, et qu'elle devient tellement mélancolique, que vraiment, je désire qu'elle ne vous entende plus chanter ! »

« Mon cher Moore, dit lord Byron, cet effet doit avoir été produit par vos paroles, et non par mon chant; et j'ai voulu vous raconter cette folie, pour vous montrer combien je vous dois, même pour ce qui sert à l'amusement. »

Il abandonne l'idée de traiter le sujet d'un poëme oriental, afin de ménager à Moore un succès de plus; et non content de lui suggérer les livres qu'il devait consulter, il les lui envoie.

« Je viens de penser à un poëme greffé sur les amours d'une Péri, et d'un mortel. . . . . à quelque chose comme le diable amoureux de Cazotte, seulement plus philanthropique. Il exigerait beaucoup de poésie, et la tendresse n'est pas mon fort. A cause de cela, et pour d'autres raisons, j'en abandonne l'idée, et seulement je vous la suggère; parce que dans les intervalles de votre plus grand ouvrage, je crois que vous pourrez tirer un grand parti de ce sujet. »

Moore voulut, en effet, écrire un poëme sur ce sujet ; mais, ayant la crainte de se rencontrer

avec lord Byron — rival trop redoutable, — il lui écrit :

« Tout ce que je demande de votre amitié, c'est, non pas de vous abstenir des Péris à cause de moi, car cela serait trop demander à la nature humaine, ou plutôt à celle des auteurs, mais seulement que, si vous entendez faire votre cour à quelques-unes de ces créatures éthérées, vous vouliez de suite me le dire franchement, afin que je puisse choisir entre la témérité de me mesurer avec un tel rival, ou de mettre dans vos mains toute la race, et prendre à l'avenir des antédiluviens. »

A quoi lord Byron répondit :

« Votre Péri, mon cher, m'est sacrée et inviolable; je ne veux pas même toucher le bord de sa veste. Votre affectation de ne pas oser traiter le même sujet que moi, me flatte tellement, que je commence à me croire un très-beau personnage (à fine fellow). Mais vous vous moquez de moi, et sinon, alors vous méritez que je me moque de vous. Sérieusement, de qui donc au monde, de quel être en chair et os pouvez-vous craindre la concurrence poétique ? En vérité, vous entendre parler ainsi, me mettrait en colère ! »

Relativement à cette méfiance de lui-même, il lui avait déjà écrit.

« Mon cher Moore, vous vous dépréciez étrangement. Dans d'autres, cela me paraîtrait une affectation; mais, je crois vous connaître assez bien pour vous dire que vous ne connaissez pas votre propre valeur. Il est vrai,

que c'est une faute qui, généralement, se corrige, et dans votre cas, réellement, elle le doit. J'ai entendu Makintosh parler de vous aussi hautement, que votre femme pourrait le désirer, et assez pour donner la jaunisse à tous vos amis. »

Et non-seulement, il encouragea Moore ainsi par le désir qu'il avait de lui voir obtenir des succès; mais il n'épargnait aucun moyen pour les provoquer. Il s'esquivait, il se mettait de côté pour lui faire place; il avait l'air de regretter ses propres triomphes, de lui en demander presque pardon.

Quand lord Byron publia sa *Fiancée d'Abydos* (poëme qu'il avait composé pour se distraire d'un chagrin de cœur), Moore trouva des coïncidences entre quelques faits de cette histoire, et ceux d'un sujet qu'il traitait alors, avec l'intention d'en faire un épisode de *Lalla-Rook*. Il écrivit à lord Byron que cette circonstance le déciderait à y renoncer.

« Aspirer à la vigueur et à l'énergie des sentiments, après vous, disait-il, est une œuvre de désespérée. Cette région est faite pour César. »

Lord Byron en fut affligé. Il aurait voulu, s'il eût été possible, retirer le sien, dont il ne faisait aucun cas comme à son ordinaire.

« Je vois en vous, lui répondit-il, ce que je n'ai jamais vu en aucun autre poëte : une méfiance étrange de vos talents que je ne puis comprendre, et qui est sans raison, puisqu'un cosaque comme moi, peut intimider un cuirassier. Je ne connaissais pas, et je ne pouvais pas con-

Digitized by Google

naître votre histoire : je ne pensais qu'à éviter la Péri. Vous auriez dû avoir plus de confiance en moi, non pas pour vous-même, mais pour moi, et empêcher ainsi le monde de perdre un bien meilleur poëme que le mien, quoique j'espère bien que cette *boutade* ne nous en privera pas.

« Mon œuvre à moi, est le travail d'une semaine, fait en partie par la raison que je viens de vous dire, et en partie par une autre que je ne puis pas vous écrire, mais que je vous dirai un jour. De grâce, veuillez continuer votre travail. Je serais vraiment malheureux, si, par une raison quelconque, je devais en être l'obstacle. Le succès du mien est du reste encore problématique, quoique le public veuille probablement en acheter une certaine quantité, supposant cela par sa sympathie pour le Giaour et pareils « horribles mystères. » Mon seul avantage sur vous, c'est d'avoir été sur les lieux; et il se résume, pour moi, à m'épargner la peine de feuilleter des livres que j'aurais peut-être mieux fait de relire. Si votre appartement se trouvait meublé de la même façon, vous n'auriez pas besoin de consulter ces ouvrages pour les décrire; je veux dire, quant à l'exacte vérité, puisque je les ai peints d'après mes souvenirs . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Ma dernière composition peut bien avoir la même destinée; et je vous assure que j'en ai mes grands doutes. Mais même si cela n'était pas, sa courte vie sera finie avant que vous ayez voulu paraître.

« Hâtez-vous, je vous en prie, « *screw your courage to the sticking place*. . . . . » Aucun auteur ne tient une place plus élevée que vous, quelque chose que vous puissiez penser pendant un jour de pluie, dans votre retraite de province.

« *Aucun homme* dans aucune langue, dit Sismondi, n'a « été peut-être plus complétement le poëte du cœur et le « poëte des femmes. Les critiques lui reprochent de n'a- « voir représenté le monde ni tel qu'il est, ni tel qu'il « doit être; mais, les femmes répondent qu'il *l'a repré- « senté tel qu'elles le désirent.* » Je pourrais croire que Sismondi a écrit cela pour vous plutôt que pour Metastase. »

C'est à Moore qu'il dédia son *Corsaire;* et on n'a qu'à lire cette dédicace pour sentir que les expressions d'admiration, d'affection, de dévouement partent toutes d'un cœur pénétré d'affection.

Quand il apprit à Venise une affliction domestique de Moore, avec cette admirable simplicité qui est restée un modèle inimitable de style épistolaire — car on n'imite pas les accents véritables du cœur — il lui écrivit :

« Vos calamités domestiques me font une grande peine; et pour ce qui vous concerne, mes sentiments arriveront toujours à la limite la plus extrême, où j'oserais encore les laisser atteindre. A travers la vie, vos pertes seront mes pertes, vos gains seront mes gains; et quelle que soit la mesure de sensibilité que mon cœur puisse perdre, il y en aura toujours en lui une goutte pour vous. »

Enfin, quand le plus grand succès et la plus grande popularité arrivèrent à Moore, par suite de ses différentes publications et surtout pour Lalla-Rook, la

satisfaction de lord Byron fut proportionnée à tous les encouragements par lesquels il les avait provoqués. Mais cette grande preuve de la beauté d'une âme exempte de toute jalousie et rivalité doit trouver sa place ailleurs. Ici, pour conclure, je me bornerai à dire que cette amitié résista aux épreuves du temps, de l'absence et même des torts de Moore, dont je parlerai dans un autre chapitre.

En m'étendant sur ce chapitre *des amitiés* de lord Byron, comme je viens de le faire, j'ai voulu donner bien à comprendre les torts que Moore en particulier, et que d'autres de ses amis ont eus envers lui, avant comme après sa mort.

Il est très-vrai, ainsi que Moore le fait remarquer comme preuve de la bonté de l'âme de lord Byron, qu'il n'a jamais perdu un ami; mais la chaleur de leur amitié a-t-elle été au niveau de la sienne? S'est-elle traduite par des actions? par des sacrifices? N'a-t-il pas toujours, comme ami, plus donné qu'il n'a reçu? Si la réciprocité des sentiments qu'il a certainement trouvés dans l'autre sexe, où les rivalités et les mauvaises tendances humaines n'exerçaient par leurs influences, si cette réciprocité, il l'avait également trouvée en amitié, les injustices, les préjugés, et les calomnies auraient-elles pu peser sur sa vie et même sur sa renommée, autant qu'elles y ont pesé? Ses amis, avec un peu plus de chaleur de cœur, n'auraient-ils pas trouvé la force de mieux résister à tous les mauvais courants qui troublèrent souvent

son repos? Assurément, si ses amis avaient puisé le courage de leur opinion dans leur conscience, lord Byron n'aurait pas dit avec une certaine amertume dans son troisième chant de *Childe Harold:*

« Je crois, quoique mon expérience me dise le contraire, qu'il y a encore des paroles vraies, des espérances qui ne trompent pas, des vertus indulgentes et qui ne tendent pas des piéges aux cœurs fragiles; je crois aussi qu'il en est qui s'apitoient sincèrement sur les douleurs d'autrui; qu'il en est un ou deux ici-bas qui sont presque ce qu'ils paraissent; que la bonté n'est pas un mot ni le bonheur un rêve. »

Et plus tard, dans son *Don Juan*, il n'aurait pas dit non plus, avec le sourire, il est vrai, du philosophe indulgent pour toutes les faiblesses humaines, mais avec un sentiment qui ne part pas moins du cœur :

« Job avait deux amis, mais un seul est bien assez, surtout quand on est mal à son aise; car ce sont des mauvais pilotes quand le temps est à l'orage, des médecins moins importants par leurs cures que par leurs honoraires. Nul ne doit se plaindre, si son ami se détache de lui, comme les feuilles de l'arbre à la première brise; et il a raison celui qui dit : « Lorsque vous en perdez un : « allez au café, et prenez-en un autre. »

Mais, il est bien vrai aussi, qu'il n'aurait pas eu l'occasion de nous montrer encore davantage la

beauté de son âme, par sa constance dans l'amitié, malgré les torts qu'elle avait envers lui. Cette preuve, qui se trouve dans toute sa conduite d'ami, est encore confirmée par ses propres paroles; car, après les vers cités plus haut, il s'empresse d'ajouter : « Mais telle n'est pas ma maxime, sans quoi mon cœur aurait eu moins à souffrir[1]. »

1. Voy. *D. Juan*, ch. XIV. Trad. Laroche.

VII

LORD BYRON, PÈRE, FRÈRE ET FILS.

BONTÉ PROUVÉE PAR L'ÉNERGIE DE SES AFFECTIONS NATURELLES.

PÈRE.

Si les affections naturelles n'ont vraiment d'empire, comme le dit un grand moraliste, que sur les cœurs sensibles et vertueux, et sont méprisées par les hommes vains, dissipés, et corrompus, l'excellence du cœur de lord Byron doit trouver encore une preuve dans l'empire que ces affections ont exercé sur lui. Les tendresses de père et de frère étaient comme de doux rayons de soleil, qui enveloppaient son cœur, y répandant la clarté et la chaleur, et empêchant la tristesse dans ses plus mauvais jours de le saisir tout entier.

Sa pensée n'était jamais loin de ces objets de son affection.

« Ma fille! c'est avec ton nom que ce chant a commencé; ma fille, qu'avec ton nom encore il se termine! Je ne te vois pas, je ne t'entends pas, mais nul n'est plus absorbé en toi; tu es l'amie vers laquelle se projettent les ombres de mes années à venir. Peut-être ne verras-tu jamais mon visage; mais ma voix se mêlera à tes rêves, elle pénétrera jusqu'à ton cœur, quand le mien sera glacé; et ses accents s'élèveront vers toi du fond même de la tombe de ton père. »

« Aider au développement de ton esprit, épier l'aube de tes joies enfantines, te regarder croître sous mes yeux; te voir saisir la connaissance des objets, qui tous sont encore pour toi des merveilles; t'asseoir légèrement sur mes genoux, imprimer sur ta joue charmante le baiser d'un père, toutes ces faveurs sans doute ne m'étaient pas réservées; et pourtant, elles étaient dans ma nature; il y a quelque chose qui me le dit. »

« Doux soit le sommeil de ton berceau. Du sein de l'océan, et du sommet des monts, où maintenant je respire, j'appelle sur toi toute la félicité dont je me dis en soupirant que tu aurais été pour moi la source. » (*Childe Harold.*)

Qui a donc lu *Childe Harold*, et n'a pas été ému par ces stances délicieuses du troisième chant, véritable chef-d'œuvre de tendresse et de suavité, contenu dans un autre chef-d'œuvre, comme une perle trouvée dans un diamant?

Mais à quel degré ce sentiment de tendresse paternelle était toujours dominant chez lui, ceux-là seu-

lement qui ont vécu près de lui, en Italie et en Grèce, peuvent le dire. Car, ce sentiment ne s'est vraiment développé chez lord Byron, que quand il a quitté l'Angleterre, c'est-à-dire, quand il est devenu père. Même dans ses poésies, il n'apparaît qu'à partir de cette époque. Lord Byron aimait les enfants en général; mais son cœur battait réellement, quand il en rencontrait de l'âge d'Ada.

En apprenant, à Venise, que Moore était dans l'affliction pour la perte d'un enfant, il lui écrit : « Je comprends bien votre douleur; car, je me sens moi-même tout absorbé dans mes propres enfants. J'ai une grande tendresse pour ma petite Ada. »

A Ravenne, à Pise, il éprouvait une grande mélancolie, toutes les fois que les nouvelles d'Ada lui manquaient. Quand il recevait des portraits, ou des cheveux d'elle, c'étaient pour lui des jours solennels, mais ils augmentaient ordinairement sa tristesse. Quand, en Grèce, il reçut la nouvelle d'une maladie d'Ada, une inquiétude si extrême s'empara de lui, que l'occupation même lui était devenue impossible. «Son journal (journal qui par parenthèse a été égaré ou détruit après sa mort) fut interrompu à cause des nouvelles de la maladie de sa fille,» dit le comte Gamba dans son intéressante narration intitulée : « *le dernier Voyage de lord Byron en Grèce.* »

La pensée de sa fille ne l'abandonnait pas quand il écrivait; au contraire, elle s'associait à toutes ses craintes, et à toutes ses espérances. La persécution

qu'on lui faisait subir pour *Don Juan*, lui ayant fait craindre un jour, à Pise, qu'elle pût diminuer l'affection de sa fille pour lui, il disait :

« Je suis si jaloux de la sympathie entière de ma fille, que si cette œuvre (*Don Juan*) écrite pour tromper les heures de tristesse et de souffrance, pouvait relâcher les liens de son affection envers moi, je n'en écrirais plus; et plût à Dieu que je n'en eusse jamais écrit un mot ! » Il disait aussi que souvent il se transportait en imagination au delà d'une longue suite d'années, et qu'il se consolait des privations actuelles en anticipant sur le temps où sa fille le connaîtrait par la lecture de ses ouvrages. Car, bien que la main du préjugé eût réussi à cacher son portrait à ses yeux, elle ne pourrait pas toujours lui cacher les pensées et les sentiments qui lui parlaient, quand celui auquel ils appartenaient aurait cessé d'exister. « Le triomphe alors, disait-il, sera pour moi, et les larmes que mon enfant répandra sur des expressions que les agonies de mon âme m'ont arrachées, la certitude qu'elle entrera dans les sentiments qui dictèrent les différentes allusions à elle et à moi dans mes œuvres, me sont une grande consolation dans mes heures les plus sombres. La mère d'Ada a pu jouir des sourires de son enfance, et de son adolescence; mais les larmes de son âge mûr seront pour moi. »

Il prévoyait certes, avec douleur, que sa fille chérie serait élevée dans l'indifférence pour lui; mais jamais il n'aurait pu croire jusqu'à quel point, et par

quels moyens on tâcherait de lui aliéner le cœur de son enfant! Nous en donnerons seulement une idée, en répétant ce qu'on a recueilli de la bouche même de l'honorable colonel Wildman, ami et compagnon de collége de lord Byron, vraiment digne d'habiter Newstead-Abbey, qu'il avait acheté, et qu'il gardait religieusement. Le colonel ayant fait, à Londres, la connaissance d'Ada (alors Lady Lovelace), il l'invita à visiter l'ancienne résidence de son illustre père; et elle s'y rendit seize mois avant sa mort. Un jour que Lady Lovelace se trouvait dans la grande bibliothèque du château, le colonel se mit à lire, avec l'accent du cœur et de l'âme, une pièce de vers. Lady Lovelace s'extasia sur la beauté de cette poésie, et demanda le nom de l'auteur. «Le voilà! » répondit le colonel, en indiquant le portrait de lord Byron, peint par Phillips, qui était suspendu au mur; et il fit suivre ces paroles par d'autres, qui caractérisaient l'âme de ce père. Lady Lovelace resta comme stupéfaite, et de ce moment une sorte de révélation, et de révolution s'opéra en elle à l'égard de son père. « Ne croyez pas que ce soit une affectation de ma part, colonel, lui dit-elle, si je vous déclare, que j'ai été élevée dans une complète ignorance de ce qui concerne mon père. »

Jamais lady Lovelace n'avait même vu l'écriture de son père; et ce fut Murray qui la lui fit voir pour la première fois.

De ce moment donc, un enthousiasme pour son père s'empara d'elle. Elle se renfermait de longues

heures dans les appartements qu'il avait habités, et qui étaient encore tout remplis des objets qui lui avaient servi. C'était là qu'elle aimait à se livrer à ses études habituelles; elle voulut coucher dans les appartements plus particulièrement consacrés par les souvenirs de son illustre père, et ne semblait avoir été jamais plus heureuse, que pendant son séjour à Newstead, tout absorbée et éblouie, pour ainsi dire, par les rayons de cette gloire, et touchée de cette grande tendresse qu'on avait voulu lui cacher. Dès ce moment, tout lui sembla pâle, insipide; l'existence lui parut décolorée et douloureuse. Tout lui rappelait la gloire paternelle, et rien ne pouvait la remplacer. Vaincue par ces émotions, elle tomba très-malade; et quand elle se vit près de mourir, elle écrivit au colonel Wildman pour lui demander la grâce d'être ensevelie à côté de son illustre père. C'est là, dans la modeste église du village de Huckanall que le père et la fille, séparés dans la vie, se sont réunis dans la mort. Et ainsi se sont réalisées les paroles, vraiment prophétiques, par lesquelles le poëte termine son admirable troisième chant de *Childe-Harold.*

Grande consolation vraiment pour ceux qui ont aimé lord Byron, et qui ont toutes les espérances que la religion et la vraie philosophie leur donnent, car ils pensent qu'en dépit de ses ennemis, cette réunion de leurs dépouilles mortelles doit être l'emblème de la réunion de leurs âmes dans le sein de l'Éternel, et que les prophétiques paroles formulées dans la dou-

leur, par ses beaux vers, se seront réalisées dans un bonheur qui ne doit plus avoir ni limite, ni fin.

« Dût-on te faire un devoir de me haïr, je sais que tu m'aimeras; dût-on te cacher mon nom comme un mot empreint encore de désolation, comme un titre anéanti; dût la tombe se fermer entre nous, n'importe, je sais que tu m'aimeras. Quand on essayerait de faire sortir de ton être tout le sang qui est à moi, et qu'on y parviendrait, tout serait inutile, tu ne m'en aimerais pas moins; tu conserverais encore ce sentiment plus fort que la vie; enfant de ma tendresse, quoique née dans l'amertume et nourrie dans les angoisses. »

FRÈRE.

La tendresse fraternelle ne fut pas chez lui inférieure à la tendresse paternelle. On peut comprendre facilement combien, sur un cœur aussi sensible à l'amitié, a dû avoir d'empire cette tendresse perfectionnée par la nature, ce sentiment délicat, le plus paisible, le plus charmant entre tous, qui n'a rien à craindre des méprises, qui est à l'abri des mécomptes, des caprices, des lassitudes, des ébranlements qui dominent les amitiés de choix.

Jusqu'à son retour de ses premiers voyages en Orient, et à la publication des deux premiers chants de *Childe-Harold*, on peut dire que lord Byron n'avait pas connu sa sœur. Fille d'une autre mère, plus âgée que lui de quelques années, vivant chez ses parents maternels, élevée par sa grand'mère lady

Carmarthen, et mariée très-jeune à l'honorable colonel Leigh, lord Byron l'avait à peine entrevue. Ce ne fut qu'après son retour d'Orient et à l'occasion de la publication de *Childe-Harold*, qu'il se mit en relation avec elle. Mais toutes ces circonstances, qui ordinairement diminuent la tendresse fraternelle, n'empêchèrent point celle de lord Byron, pour cette sœur, de prendre un grand développement dans son âme.

On a vu que, vers cette époque, sous la pression d'une foule de chagrins, une ombre de misanthropie, bien que contraire à sa nature, s'était réellement manifestée en lui. La connaissance de cette sœur contribua beaucoup à rétablir l'équilibre dans sa belle nature, et fut, pour ainsi dire, l'orifice par lequel s'échappa cette tendance, et s'exhalèrent les mélancolies de la première jeunesse.

Sa chère Augusta devint la confidente de son cœur; et sa plume d'un côté, et sa sœur de l'autre, avaient la puissance de le guérir de tout sentiment importun et mauvais. L'empire qu'elle exerça sur lui est très-souvent démontré dans ses lettres et dans ses memoranda de cette époque, et on voit que bien souvent, ce que lui aurait conseillé, ou accordé son imagination plus complaisante, était éloigné de son esprit par la prudente amitié de cette sœur. Ainsi par exemple, Mme Musters (miss Chaworth) lui demande d'aller la voir; elle est malheureuse avec le mari qu'elle a préféré à l'adolescent, devenu le beau, jeune et célèbre Byron. Certes, cette visite le tente; il a tant

aimé cette Marie, quand il était adolescent! Mais Augusta trouve l'entrevue dangereuse pour leur mutuel repos, et la désapprouve; il n'ira donc pas.

« Augusta désire que je me réconcilie avec le comte de Carlisle, écrit-il dans son memorandum. J'ai refusé cela à tout le monde, mais, je ne puis rien refuser à ma sœur; il faudra donc bien le faire, quoiqu'il me fût à peu près aussi agréable de « *boire du vinaigre et de manger un crocodile* » *though I had as lief drink up eisel, eat a crocodile.* »

« Nous verrons; Ward, les Hollands, les Lambs, Rogers, tout le monde plus ou moins, ont essayé pendant ces deux dernières années d'arranger la querelle de ce couple, inutilement; ce sera curieux, et j'en rirai, si Augusta réussit. »

Refuser quelque chose à cette sœur, lui était donc impossible. Il l'aimait tant, qu'une légère ressemblance avec Augusta, suffisait à une femme pour lui attirer sa sympathie. Est-il malade? il demande qu'on le cache à sa sœur; si c'est elle qui l'est, il perd le repos, jusqu'à ce que de meilleures nouvelles lui arrivent. Mais rien ne peut donner l'idée de cette profonde tendresse, comme de lire les poëmes qu'elle lui a inspirés dans les jours de sa plus grande tristesse, quand il quitta l'Angleterre, et pendant son séjour en Suisse. Ne pouvant ni les citer en entier, ni me refuser le plaisir de ce témoignage de tendresse fraternelle, j'en détacherai seulement quelques couplets.

« Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire, qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi. »

IV

« Oh ! bénie soit ta constante lumière qui veilla sur moi, comme eût fait le regard d'un Séraphin, et s'interposant entre moi et la nuit, ne cessa de luire sur ma tête. »

V

« Que ton génie continue à planer sur le mien, et lui apprenne ce qu'il doit braver, et ce qu'il doit souffrir. Il y a plus de puissance dans une seule de tes douces paroles, que dans le blâme du monde entier. »

Ces stances, il les composa à la veille de son départ de Londres; et, dans l'autre pièce, composée à Genève, le 22 juillet 1816, qui porte pour épigraphe:

« En vain, il est couché, le soleil de mon sort; » mettant en regard, la conduite de sa sœur avec celle de lady Byron, il dit dans la quatrième stance :

« Mortelle, tu ne m'as pas trompé; femme, tu ne m'as point abandonné; aimée, tu ne m'as point affligé; calomniée, tu n'as point chancelé; estimée, tu ne m'as point désavoué. Quand tu me quittais, tu ne me fuyais pas; quand tes regards me surveillaient, ce n'était pas pour me diffamer, et tu ne te taisais pas pour laisser passer l'imposture. »

VI

« Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher, méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi une source au désert; dans mon domaine inculte, un arbre reste, un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de toi. »

Dans l'*Épitre à Augusta*, poésie d'une beauté si touchante, qui n'a été publiée qu'après sa mort, il dit:

« Ma sœur, m'a bien-aimée sœur! S'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien. Des montagnes et des mers nous séparent, mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, c'est une affection qui réponde à la mienne. »

Cette profonde affection fraternelle prit même parfois, sous sa plume énergique, et par suite de circonstances exceptionnelles, une nuance presque trop passionnée, qui n'échappa pas à la malignité de ses ennemis. Mais elle ne fut pour lui qu'un astre bienfaisant et consolateur, qui l'a accompagné dans le court pèlerinage de sa vie. Cette douce lumière, bien que parfois insuffisante à éclairer les ombres de son chemin, lorsqu'elles s'épaissirent à l'excès, se montra cependant toujours à ses yeux dans quelques points de son ciel, comme une espérance et un encouragement au bien.

FILS.

L'énergie des deux sentiments naturels, dont je viens de parler, a été chez lord Byron si grande et si prouvée, qu'il serait inutile d'en parler, si on ne trouvait un certain bonheur à les rappeler.

Mais il y a une autre affection naturelle qui, pour n'avoir pas eu des preuves aussi éclatantes, a cependant été vivement éprouvée par lord Byron; et cette affection témoigne encore davantage de la bonté de son cœur.

Je veux parler de sa piété filiale.

Plusieurs biographes, et Moore en tête, pour des raisons que j'ai expliquées dans un autre chapitre[1], n'ont pas été justes envers sa mère. Outre ces raisons qu'ils avaient d'exagérer les défauts et les détails de sa vie domestique, ils auront voulu, je pense, rendre leur récit plus amusant. On dirait que Moore semble croire que l'éducation de Byron enfant a été mal dirigée; mais qu'entend-il dire par cela? Veut-il insinuer que les dispositions naturelles de l'enfant, ses facultés et ses penchants, n'ont pas été bien étudiés par sa mère, et qu'elle n'a pas su mettre en jeu les ressorts qui pouvaient le mieux développer ses dispositions naturelles, et diriger ses premiers pas dans la vie? Mais cette sagacité attentive des parents est fort rare; et peut-on dire qu'il y ait beau-

1. Voy. chap. *Ses biographes.*

coup d'enfants dont le caractère natif ait été discipliné suivant ces méthodes presque scientifiques? Ceux-là même qui parlent et exaltent ces belles théories, en ont-ils eu le bénéfice? et ne seraient-ils pas eux-mêmes un peu embarrassés au moment d'en faire l'application?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le petit Byron fut élevé avec les soins les plus tendres; qu'il passa de très-bonne heure des mains affectueuses, peut-être même trop indulgentes, de ses nourrices et de sa mère dans celles des différents précepteurs, tous dévoués, intelligents et respectables, et que son éducation physique, intellectuelle et morale, qui fut celle de toute l'aristocratie anglaise, ne fut nullement négligée à aucune époque. J'ai déjà rétabli ailleurs la vérité sur ce point. Je répéterai seulement ici que la mère de lord Byron a été toujours une femme respectée pour sa conduite de femme et de mère. Héritière d'une très-noble famille d'Écosse, alliée à la race royale des Stuarts, elle épousa le fils aîné de l'amiral Byron, jeune homme d'une extraordinaire beauté et père du grand poëte.

Et quoique ce jeune homme, dont elle fut la seconde femme, eût été un peu gâté par la vie du grand monde; quoique, par ses habitudes de prodigalité, il ne lui eût pas rendu la vie très-heureuse, néanmoins elle l'aima passionnément.

Lorsqu'elle le perdit, — ce qui eut lieu la quatrième année de leur mariage, — sa douleur fut si véhé-

mente, que son caractère, déjà énergique et fier, s'exalta à l'excès.

Restée veuve à vingt-trois ans, elle concentra toutes les énergies de son cœur sur son unique enfant. Sa fortune, bien que réduite, était encore suffisante cependant pour rendre la vie de l'enfant confortable; et son éducation physique et intellectuelle n'en souffrit nullement. De plus, il avait à peine six ans, lorsqu'il fut appelé à succéder à la pairie de son grand-oncle; circonstance qui augmente toutes les chances de prospérité d'un jeune Anglais. Son enfance fut donc bien certainement heureuse, sous une foule de rapports. Cela est plus que certain, puisque lord Byron, pendant toute sa vie, a parlé de son *heureuse enfance*, et que son idéal de bonheur terrestre ne lui a semblé vraiment réalisé, que pendant cette époque.

Mais, néanmoins, malgré les exagérations de Moore, malgré l'excessive tendresse de cette mère, qui ne pensait que trop, il est vrai, à l'amuser, et à le distraire de ses études, le faisant sortir trop souvent, lui faisant trouver chez elle, le dimanche, une foule d'enfants (ce qui lui était reproché par les instituteurs), quoique enfin elle eût voulu, pour ainsi dire, que la nature se fût affranchie de ses lois pour son enfant, afin de lui épargner toute fatigue, semer son chemin de fleurs, éloigner de lui les ronces et les écueils; il est possible toutefois qu'involontairement, par suite de son caractère exalté et emporté, les rapports domestiques n'ayent pas toujours eu le charme

qu'ils auraient pu avoir. Mais il est bien plus certain encore que, s'il en eut parfois à souffrir, cela ne lui servit nullement de prétexte à aucune ingratitude, à aucune négligence envers sa mère, et qu'il ne s'en souvint que pour prendre lui-même la route opposée, en douant son caractère de cet empire sur lui-même, qui a étonné souvent ceux qui l'ont approché de près.

Ses sentiments filials se sont montrés à toutes les époques et dans toutes les circonstances de sa vie. On a déjà vu qu'une fois, les écoliers de Harrow, dans une révolte contre les maîtres, voulurent mettre le feu à la classe, et que lord Byron, enfant lui aussi, pour empêcher cet acte insensé, puisa dans son cœur les moyens d'influence. Il montra à ses compagnons les noms de leurs parents écrits sur les murs de la salle, et il réussit ainsi à empêcher cet acte de folie sauvage.

A sa majorité, lorsqu'il entra en possession de Newstead-Abbey, malgré la fortune délabrée qui lui arrivait en héritage, son premier soin fut non-seulement d'améliorer, et d'assurer le sort de sa mère, mais encore de lui arranger une confortable demeure dans le château. Lorsque la cruelle critique d'Édimbourg vint flétrir ses premiers pas dans l'arène littéraire, la première explosion de sa douleur une fois passée, de quoi s'occupa-t-il si ce n'est du chagrin de sa mère?

« Ses premiers soins, dit Moore, furent consacrés

de la manière la plus touchante à sa mère; ce qui était du reste son habitude en toute circonstance. Cette fois, ce fut pour ménager autant que possible la sensibilité de sa mère, qui, n'ayant pas les mêmes motifs, ni la même force que lui, pour opposer un esprit de résistance à ces brutales critiques, était extrêmement affligée de voir attaquer la réputation de son fils; et sentait ce chagrin beaucoup plus vivement qu'il ne le sentait lui-même, dès que la première indignation était passée[1]. »

On sait que, pendant son premier voyage en Orient, ses affaires étaient très-embarrassées. Voici néanmoins en quels termes il écrivait de Constantinople à sa mère :

« Ma chère mère, si vous avez besoin de fonds, je vous prie d'employer les miens, *sans réserve, tant qu'il y en aura*. Et de crainte qu'ils ne suffisent pas, j'ordonnerai à M. H., dans une prochaine lettre, de mettre à votre disposition tout ce que, dans l'état présent des mes affaires, vous pourrez juger à propos de demander. »

Dans la lettre qu'il lui écrivit lorsqu'il revint en Angleterre, il y a de la tristesse. A Malte, il avait reçu des nouvelles désolantes de ses affaires; et il appelait apathie et indifférence, le sentiment avec lequel il se rapprochait de son pays natal. Mais il s'empresse d'ajouter *que cette* apathie ne s'étend pas jusqu'à sa

1. Moore, 1 vol., page 144.

mère; qu'il le *lui prouvera;* qu'il *veut* qu'elle continue à se considérer comme la *maîtresse absolue* chez elle, et qu'elle le regarde, lui, comme un *simple visiteur*. Il lui apporte des cadeaux, des cachemires, de l'essence de roses, etc.

« Si donc, ajoute Moore, touché et éclairé par une telle bonté, et générosité, si ses sentiments envers sa mère, par suite de son caractère difficile, ont vraiment été altérés, sa conduite envers elle n'en devient que plus *admirable;* car il ne cessa jamais de consulter en tout ses désirs, et de s'occuper de son bien-être avec une intéressante sollicitude. Ce qui est prouvé, non-seulement par la fréquence de ses lettres, mais aussi pour avoir voulu la rendre maîtresse absolue de Newstead-Abbey, malgré l'absence de cette affection qui transforme la générosité, envers un être chéri, en une satisfaction presque personnelle. »

Mais cette absence d'affection n'exista jamais que dans l'imagination de quelques biographes. Lord Byron savait que sa mère l'adorait, qu'elle avait concentré toute l'énergie de son âme dans la tendresse maternelle, et qu'elle veillait sur sa renommée naissante avec une anxiété fiévreuse. Elle s'enivrait de ses succès ; toutes les mentions que l'on faisait de lui, étaient surveillées par elle avec une ardeur passionnée. Elle avait réuni dans un volume, dit Moore, une collection de tous les articles qui avaient paru sur ses premiers poëmes et satires, et avait écrit en marge ses propres observations, qui indiquaient

beaucoup de sens et de talent. Elle était aussi à tous égards digne de respect.

Malgré quelque défaut de caractère, un cœur comme celui de lord Byron aurait-il donc pu être ingrat, et ne pas aimer une telle mère?

M. Galt, biographe de lord Byron, qui n'est pas suspect par excès de (bienveillance, et cela pour les raisons que j'ai données ailleurs)[1], lui rend pourtant entière justice, quant à sa piété filiale, aussi longtemps qu'elle vécut, et pour la profonde douleur que lui causa sa mort.

« Il arrivait de son premier voyage d'Orient à Londres, et il se préparait avec répugnance à publier les deux premiers chants de *Childe-Harold,* lorsque, subitement, il fut appelé à Newstead Abbey par la santé de sa mère. Mais elle avait rendu le dernier soupir avant qu'il fût arrivé. Cette perte l'affecta profondément. L'affection que sa mère avait pour lui était si tendre et si passionnée, que, sans aucun doute, il la lui rendait bien sincèrement. Je suis bien persuadé, par ses expressions *et par la manière dont souvent il m'a parlé de sa mère,* que son amour filial n'a jamais, en aucun temps, été d'*une nature ordinaire;* et le chagrin qu'il a montré de sa mort prouve bien clairement que l'intégrité de son affection ne s'était jamais altérée. Pendant la nuit qui suivit son arrivée à l'abbaye, la femme de charge de Mme Byron, passant devant la porte de la chambre où le cadavre était déposé, entendit de profonds gémissements; et elle trouva lord Byron assis

1. Voy. l'article *Biographes de lord Byron.*

dans l'obscurité à côté du lit. Comme elle le priait de ne pas s'abandonner ainsi à la douleur, il lui répondit en sanglotant : « Je n'avais qu'une véritable amie sur la terre, et je l'ai perdue [1]. »

Cette même piété filiale lui a inspiré bien souvent aussi des vers touchants et sublimes. Je ne citerai que ceux du troisième chant de *Childe-Harold*, lorsqu'il est devant le tombeau de Julia Alpinula.

« C'est ici que Julia (oh ! béni soit ce doux nom) ! c'est ici que, victime de la religion et de l'amour filial, Julia donna sa jeunesse au ciel. Son cœur cédant à l'affection la plus sacrée après celle du ciel, son cœur se brisa sur la tombe d'un père. Ces larmes ne peuvent rien sur la justice ; les siennes demandaient la conservation d'une vie dans laquelle elle-même vivait ; mais le juge fut juste. Et alors, elle mourut sur le cadavre de celui qu'elle n'avait pu sauver. Une tombe simple et sans sculpture, les réunit tous deux et renferme dans la même urne une volonté, un cœur, une poussière.

LXVII

« Ce sont là des actes dont la mémoire ne devrait pas périr, des noms qui ne doivent pas s'éteindre dans l'oubli qui dévore justement les empires, les despotes et les esclaves, leur naissance et leur mort.

« La majesté de la vertu devrait survivre, et survi-

1. Voyez, p. 158, Galt.

vra à ses malheurs, rayonnante dans son immortalité à la face du soleil, comme cette neige des Alpes, dont l'éternelle blancheur efface par son éclat, tout ce qui est au-dessous d'elle. »

Et en note, il ajoute :

« Julia Alpinula, jeune prêtresse d'Aventicum, mourut après avoir cherché inutilement à sauver les jours de son père condamné à mort, comme traître, par Aulus Cœcina.

Voici son épitaphe :

Julia Alpinula
hic jaceo
Infelicis Patris Infelix Proles,
deæ Æventiæ sacerdos
exorare patri necem non potui
male mori in fatis illi erat,
vixi annos XXIII.

« Je ne connais, ajoute encore lord Byron, rien de plus touchant que cette inscription, rien de plus intéressant que cette histoire. Ce sont là des noms et des actes qui ne doivent pas périr. Nous aimons à y porter nos regards avec un plaisir affectueux, en les détournant de ce tableau confus de conquêtes et de batailles, dont l'esprit est ébloui et qui excite en nous une sympathie *fausse* et *fébrile*, à laquelle succède le dégoût : résultat habituel de cet enivrement passager. »

BYRON.

Quant à son père, mort en 1793, lord Byron ne l'a pas connu, puisqu'il n'avait que quatre ans. Mais, pour faire comprendre ses sentiments envers sa mémoire, je vais transcrire une note de Murray au bas de ce passage des *Souvenirs d'Enfance*, où il dit :

« La mort cruelle n'a pas voulu que ma jeunesse orpheline eût pour guide la tendresse d'un père. Est-ce que le rang ou un tuteur peuvent remplacer l'amour qui brille dans un regard paternel? La fortune et le titre que me légua la mort prématurée d'un père, peuvent-ils me dédommager de sa perte? » (*Heures de Paresse.*)

« Dans toutes les Vies de lord Byron qu'on a publiées jusqu'ici, dit Murray, on a toujours fait allusion au caractère du père de lord Byron avec une sévérité sans mesure, et à laquelle les circonstances connues de sa vie ne donnent qu'un léger prétexte; mais c'était encore un moyen de dénigrer et d'affliger le fils. Il eut, ainsi que son fils, le malheur d'être entièrement élevé par une mère. L'amiral Byron, son père, étant obligé par les devoirs de sa position de vivre loin de sa famille, son éducation fut achevée dans une Académie militaire du continent (en France) : école peu favorable à la moralité dans ces jours-là. Et de là, étant passé dans les gardes (Coldstream), il fut plongé, encore enfant pour ainsi dire, dans toutes les tentations auxquelles un jeune homme d'une beauté extraordinaire, doué de toutes les grâces et

de toutes les séductions, et héritier d'un noble nom, puisse jamais être exposé dans l'immense métropole de l'Angleterre. »

La malheureuse intrigue dont on a parlé, comme s'il avait compromis sa réputation par quelque chose d'ignominieux, eut lieu, quand il était à peine *sorti de minorité;* et il mourut en France, à trente-cinq ans. On ne comprend donc vraiment pas dans quel but les qualités personnelles de ce jeune homme seraient devenues un sujet de discussion pour les biographes de son fils; car nous ne voulons rien dire des expressions vraiment méchantes et injurieuses dont on a fait usage à son égard, dans les mémoires sur lord Byron, et dans les revues de ces mémoires.

Quelques sévères réflexions sur ce sujet ayant été hasardées dans un essai sur le noble poëte, servant de préface à une traduction française de ses œuvres, qui parut très-peu de temps avant que lord Byron quittât Gênes pour la Grèce, les réclamations du fils que cet essai provoqua sous la forme d'une lettre, auront la force, il faut l'espérer, de rendre l'opinion plus juste envers le père; et c'est d'autant plus désirable, que lord Byron n'a jamais réclamé pour lui-même.

Cette lettre adressée à M. Coulmann, qui lui apportait les hommages des littérateurs français de l'époque, n'est pas seulement intéressante, parce qu'elle rétablit dans leur vérité une foule de détails sur la famille de lord Byron; mais aussi, parce qu'elle est peut-être la dernière lettre qu'il ait écrite en Italie.

Je l'ai insérée en entier dans le chapitre intitulé : « *Sa vie en Italie.* »

Ici, je ne ferai donc que répéter les lignes plus particulièrement consacrées à sa piété filiale. « L'auteur de l'*Essay* (M. Pichot), dit lord Byron, a cruellement calomnié mon père. Bien loin d'être brutal, il était, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable, et d'un caractère enjoué, mais insouciant et dissipé. Il avait la réputation d'un bon officier, et s'était montré tel dans les gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'assertion. Ce n'est pas par la brutalité qu'un jeune officier séduit et enlève une marquise, et épouse deux héritières. Il est vrai qu'il était jeune et doué d'une grande beauté, ce qui fait beaucoup.

« Sa première femme, lady Conyers et marquise de Carmarthen, ne mourut point de chagrin, mais d'une maladie qu'elle gagna pour avoir absolument voulu suivre mon père à la chasse, avant qu'elle fût bien remise de ses couches, après la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma Mère, qui a droit à tous les respects, avait, je vous assure, un caractère trop fier pour supporter les mauvais traitements de qui que ce fût; et elle l'aurait bien prouvé. Je dois ajouter que mon père demeura longtemps à Paris, et y voyait beaucoup le vieux maréchal de Biron, commandant des gardes françaises, qui, d'après la similitude des noms et l'origine normande de notre famille, se croyait notre parent éloigné. Mon père mourut à trente-sept ans; et quels qu'aient été ses

défauts, ce n'étaient point la dureté et la grossièreté. Si l'*Essay* parvenait en Angleterre, je suis sûr que la partie relative à mon père affligerait ma sœur encore plus que moi, et elle ne le mérite pas; car, il n'y a pas un être plus angélique sur la terre. Augusta et moi, nous avons toujours chéri la mémoire de notre père, autant que nous nous chérissions l'un l'autre; c'est au moins une présomption qu'aucune tache de dureté ne la souillait. S'il a dissipé sa fortune, c'est notre affaire, puisque nous sommes ses héritiers; mais jusqu'à ce que nous ne le lui reprochions, je ne connais personne qui en ait le droit. »

BYRON.

D'après tout ce qu'on a lu, on ne saurait douter que le cœur si sensible du poëte, ne fût surtout fait pour les affections de famille les plus régulières. La passion, il la subissait plutôt, qu'il ne la cherchait; mais c'est l'affection seulement qui pouvait le rendre heureux, et qui lui était nécessaire. Quand la passion lui a donné du bonheur, c'est qu'elle était une affection aussi, et que, venant de la même source, elle tendait de jour en jour davantage à se *spiritualiser* chez lui, à lui donner les joies de l'intimité, et à prendre son rang parmi les plus pures affections.

Digitized by Google

VIII

QUALITÉS DE SON CŒUR.

I

La reconnaissance, cette probité du cœur, plus noble encore que la probité sociale, puisqu'elle n'est assujettie à aucune loi positive, cette qualité si rare, puisqu'elle exige l'absence de l'égoïsme, était chez lord Byron resplendissante au delà de toute expression.

Oublier un bienfait, un service, un bon procédé, était chez lui une impossibilité. La mémoire de son cœur était encore plus étonnante que la prodigieuse mémoire de son esprit.

On a vu toutes ses tendresses pour ses nourrices, pour ses précepteurs, pour tous ceux qui avaient pris un soin affectueux de son enfance; mais surtout

pour celui de ses maîtres qui l'avait compris, et aimé davantage : l'excellent docteur Drury. Quel reconnaissance pour ce bon maître ! Les premiers poëmes de son adolescence en sont remplis. Son affectueuse reconnaissance pour Drury l'accompagna jusqu'à sa dernière heure.

Cette qualité était en lui si énergique, que non-seulement elle effaçait les torts passés, mais qu'elle le rendait même souvent aveugle et sourd aux torts nouveaux et à ceux de l'avenir. Il suffisait d'avoir été bon ou juste envers lui une fois, pour obtenir, à vrai dire, une indulgence plus que plénière ; car il l'étendait aux péchés même graves, passés et futurs. On se rappelle que Jefferies avait été le plus cruel exécuteur des poëmes de son adolescence. Mais plus tard, subjugué par la force de son génie, il s'était montré juste. Cet acte de justice ayant semblé à lord Byron, dans sa modestie, non une conquête légitime et nécessaire de son génie, mais un acte généreux, avait effacé tous les torts passés du critique ; et il écrivait dans son memorandum de 1814 :

« Cela lui fait honneur (à Jefferies), parce qu'autrefois il m'a attaqué. Bien des hommes rétractent les éloges, aucun, excepté un esprit élevé, ne révoquerait ses censures, ou ne louerait celui qu'il a autrefois attaqué. »

Cependant Jefferies, nature éminemment critique, se donna plus tard des nouveaux torts auprès de lord

Byron, et ce fut alors que le souvenir du passé eut le dessus dans son cœur reconnaissant.

En parlant de ce critique écossais, il se disait désarmé. Quand il apprit à Venise, qu'il était attaqué dans la *Revue d'Édimbourg* à propos de Coleridge :

« Je n'ai pas vu l'article, écrivit-il à Murray, mais que je sois attaqué ou non dans un article quelconque de ce journal, je ne penserai pas mal de Jeffries pour cela; je n'oublierai jamais que sa conduite envers moi a été très-belle pendant les quatre dernières années. »

De cette attaque, il en plaisantait avec Moore au lieu de s'en plaindre.

« Jeffries m'a encore attaqué! *Et toi Jeffries!* Il n'y a que vilenie dans les âmes vilaines; mais je l'absous de toutes les attaques présentes et futures; car je pense qu'il a poussé la clémence à mon égard à un point extrême; et je penserai toujours bien de lui. Je m'étonne, au contraire, qu'il n'ait pas commencé plus tôt, puisque ma ruine domestique lui en offrait une si belle occasion, donc tous ceux qui l'ont pu, ont eu raison d'en profiter[1]. »

Ses grandes sympathies pour Walter Scott atteignirent le degré d'un dévouement enthousiaste, par suite aussi de sa reconnaissance. Peu de temps après son arrivée en Italie, et à l'apparition du troisième chant de *Childe-Harold*, époque où le public anglais laissait aller son fanatisme à la dérive — comme il le fait

1. Lettre 271, p. 8, 2e col.

quelquefois — contre lord Byron, un article anonyme parut dans le *Quarterly Review*. Cet article, conçu dans un esprit d'équité et de générosité, prenait la défense bien plus de l'homme que du poëme et du poëte. Lord Byron en fut vivement touché; et lui qui ne cherchait jamais à connaître le nom de ses calomniateurs, désira connaître celui de son défenseur.

« Je ne pourrais, écrivit-il à Murray en recevant cet article, je ne pourrais mieux m'exprimer, qu'en répétant les paroles de ma sœur, qui me dit que l'article est écrit dans un esprit de grande bonté. Il est cependant plus que cela. Il me semble, autant que le sujet me permet de le juger, très-bien écrit comme composition. Il ne pourra faire tort au journal; car, même ceux qui en blâmeront la partialité, devront en louer la générosité. La tentation de se placer à un autre point de vue de la question moins favorable a été trop grande et trop générale pour ne pas être entraîné par l'opinion publique, par la politique, etc. Celui donc qui, dans ces jours-ci en Angleterre, a pu hasarder d'écrire un tel article, même anonyme, doit être à coup sûr, un homme aussi généreux que bon.

« De pareils procédés portent néanmoins leur récompense avec eux-mêmes; et je me flatte bien que son auteur, quel qu'il soit, — et je ne saurais à présent le deviner — ne regrettera pas d'apprendre que sa lecture m'a causé autant de plaisir, qu'aucune autre composition de ce genre pourrait me donner, et plus qu'aucune autre ne m'a jamais donné. Et certes, j'en ai assez lu, dans mes beaux jours, écrits sur tous les tons. Ce n'est pas à cause de la louange seule; mais c'est qu'il y a un tact, une délicatesse dans cet article, non-seulement à mon égard, mais à l'égard des autres, que, ne l'ayant jamais trou-

vée auparavant, j'avais douté jusqu'à présent qu'on pût la trouver quelque part.

« Peut-être un jour ou l'autre, pourrez-vous me faire connaître le nom de l'auteur. Soyez bien sûr que si l'article était méchant, je ne le demanderais pas[1].

« Byron. »

Il apprit plus tard que Walter Scott était l'auteur de l'article; et alors sa sympathie pour lui s'augmenta d'une reconnaissance si affectueuse, qu'il ne paraissait jamais plus heureux que quand il pouvait exalter ses talents et sa bonté.

La reconnaissance, qui bien souvent pèse comme un devoir, subjuguait et enchaînait tellement son âme, que le souvenir du bienfait se transformait à son insu en un véritable dévouement affectueux, que le temps n'altérait plus. Longtemps après l'apparition de l'article, il écrivait de Pise à sir Walter Scott :

« Ce que je vous dois n'est pas une obligation ordinaire pour de bons et aimables procédés littéraires et pour de l'amitié. C'est beaucoup plus; car, en 1817, vous êtes sorti de vos habitudes plus tranquilles afin de me rendre service dans un moment où, pour le faire, il fallait non-seulement de la bonté, mais du courage. Si vous n'aviez écrit sur moi qu'une critique ordinaire, votre éloquence et vos éloges m'auraient certainement fait plaisir et excité ma reconnaissance; mais non certes au point que l'a fait la bonté et la cordialité extraordinaires, qu'un procédé comme le vôtre doit produire dans toute âme ca-

1. Moore, lettre 274, p. 81.

pable de ces sentiments. Le retard même que j'ai mis à vous le témoigner, vous montrera que je n'ai pas oublié mon obligation; et je puis bien vous assurer que le sentiment que j'en garde s'est augmenté, pendant ce délai, en raison de l'intérêt composé. »

Et il termine cette lettre en disant : « c'est d'autant plus généreux que vous l'avez fait pour un homme qui vous a brutalement blessé dans sa satire d'adolescence. Vous voyez donc que vous avez ainsi amassé des charbons ardents, dans le sens véritable de l'Évangile; et je puis vous assurer qu'ils ont brûlé mon cœur jusqu'au fond[1]. »

La reconnaissance était même quelquefois, pour lui, comme une sorte de verre grossissant, lorsqu'il s'agissait d'apprécier certains mérites. Gifford était certainement un critique judicieux, clairvoyant et impartial; mais la bienveillance que lord Byron avait toujours trouvée en lui, et son impartialité en faisaient pour lui un oracle de goût; et il se soumettait à ses décisions comme un enfant à son supérieur.

La reconnaissance rapprochait les rangs à ses yeux, et faisait tomber les barrières, presque inexorables dans son pays, entre l'aristocratie et la bourgeoisie.

Sa correspondance avec Murray nous le montre sous des rapports qui ne sont pas souvent ceux d'un fier aristocrate à l'égard de son éditeur. Moore, dominé par les préjugés du pays, s'en est étonné;

1. Moore, 570.

mais Moore oublie que Murray n'a pas été un éditeur ordinaire pour lord Byron, et que, généreux par nature, dans une grave circonstance — en 1815, — pleine d'amertume pour le noble lord, Murray lui fit les offres les plus généreuses. Lord Byron les avait refusées; mais la noblesse du procédé s'était gravée si profondément dans son cœur, qu'elle avait pu modifier la nature de leurs rapports [1].

Faire un calcul proportionnel entre sa reconnaissance et l'avantage probable du bienfait, en examiner les motifs pour y chercher une raison de l'amoindrir ou se soustraire à une part de reconnaissance : tout cela lui aurait semblé de l'ingratitude. Il pouvait bien prêter cette conduite à des personnages imaginaires, s'en faire pour ses satires une arme contre l'homme en général; mais cet égoïsme n'aurait jamais pu entrer dans la pratique de sa vie.

On a vu sa prédilection pour les habitants de l'Épire, les Albanais et les Souliotes. Cette prédilection même avait son origine dans la reconnaissance. Car étant tombé malade, lors de son premier voyage à

1. Lorsque la fortune lui eut rendu l'opulence, il lui écrivit de Ravenne : « Je n'ai jamais connu que trois hommes qui auraient voulu lever un doigt en ma faveur. Un d'eux, c'est vous. — C'était en 1815, quand je n'avais pas même la certitude de cinq livres sterling. Je refusai votre offre; mais j'en ai le souvenir, quoique vous l'ayez peut-être perdu.

« BYRON. »

Patras, il y avait été soigné avec un grand dévouement par deux Albanais, qui l'adoraient comme tous ceux qui l'eurent pour maître, à toutes les époques de sa vie. Aussi ne pouvaient-ils se consoler de rester en Grèce sans lui, quand il retourna en Angleterre. Ce fut encore sur la côte de l'Albanie que, la tempête étant venue un jour le jeter, il reçut de ce peuple un accueil humain et hospitalier, dont le souvenir est immortalisé dans ses vers [1].

La prédilection de lord Byron pour ce peuple, par suite de son origine, résista même à l'ingratitude; car on a vu quel trouble lui causèrent à Missolonghi, peu de temps avant sa mort, — ces barbares souliotes, comblés de ses bienfaits; et combien il lutta avant de se décider à les congédier.

Le souvenir des services reçus ne diminuait jamais chez lui, et ne s'altérait ni par l'action du temps ni par l'éloignement. Une fois qu'il avait contracté une dette quelconque de reconnaissance, son cœur se croyait obligé d'en payer l'intérêt à perpétuité, s'en fût-il déjà acquitté. Une seule anecdote encore, pour mieux le prouver avant de mettre fin à cette étude.

A la veille de son dernier départ de Londres — en 1816, — la méchanceté de ses ennemis, aidée par les cruelles manœuvres de lady Byron, avait réussi à un tel point à dénaturer les faits, en présentant ses

1. Voyez *Don Juan*.

propres calomnies comme des vérités, et à jeter un faux jour sur son caractère et sur sa conduite d'époux, que, même dans la classe la plus tolérante pour les irrégularités domestiques, il fallait un certain courage pour oser prendre sa défense. Ce fut alors que lady Jersey, cette femme si distinguée, qui était à la tête de la mode par la beauté, par la jeunesse, par le rang, par la fortune et par une conduite irréprochable, osa organiser une fête en l'honneur de lord Byron, et y convier la plus haute société afin de recevoir ses adieux.

Parmi les dames qui s'associèrent à cette belle conduite de lady Jersey, une autre noble personne se distingua particulièrement par une franche et courageuse cordialité envers lui. C'était alors miss Mercer, maintenant lady K., dont les antécédents rendaient encore sa conduite et la chaleureuse défense qu'elle fit de lord Byron en d'autres occasions d'autant plus généreuses, qu'il y avait eu entre eux un projet de mariage, et que malheureusement la main de miss Milbank avait été préférée à la sienne.

Cette soirée lui donna une grande leçon au sujet du cœur humain; elle le lui montra sous le double aspect de sa beauté et de sa bassesse. Les réflexions qu'elle lui fit faire, et la franche narration qu'il en donnait dans ses mémoires, — dont la perte ne sera jamais assez regrettée — n'auraient pas été certes du goût des survivants; et cette cause est

pour beaucoup dans le crime de leur destruction. Mais lord Byron s'arrêtait moins à ce qu'il y avait de pénible dans ce souvenir, parce qu'il aimait surtout à se rappeler la noble conduite de ces dames.

« Que de fois, dit Mme G., il me parlait de lady Jersey, de sa bonté, de sa splendide beauté, etc. Et quant à miss M., il disait faisant ainsi allusion au projet de mariage malheureusement avorté, qu'elle était une personne d'une âme élevée, et qu'elle lui avait montré plus d'amitié qu'il ne méritait. »

« Un des plus beaux tributs de reconnaissance et d'admiration qu'on puisse payer à une femme, dit un des meilleurs biographes de lord Byron (Arthur Dudley, pseudonyme qui cache le nom d'une femme extrêmement distinguée), » miss M. le reçut de la bouche de lord Byron. Au moment de s'embarquer pour Douvres, lord Byron se tourna vers M. Scroope Davies, qui l'accompagnait : » Donnez cela à miss Mercer, lui dit-il, en désignant un petit paquet qu'il avait oublié de lui faire remettre à Londres : et dites-lui que si j'avais été assez heureux pour épouser une femme comme elle, je ne serais pas à l'heure qu'il est forcé de m'exiler de mon pays. »

« Si le rare dévouement qu'il rencontrait dans sa vie, poursuit le même biographe, réconciliait Byron avec le genre humain, de quelle gloire touchante ne le payait-il pas? Les derniers accents de l'illustre fugitif ne s'éteindront pas dans l'oubli, et l'histoire conservera avec honneur, à travers les siècles, le nom de celle à qui Byron, dans un tel mo-

ment, pouvait envoyer le tribut d'un hommage semblable. »

Mais, comme si tout cela ne suffisait pas à son cœur, il voulut même, peu de jours avant sa mort, consacrer dans ses vers immortels le souvenir de sa reconnaissance pour ces nobles femmes, qui honorent leur sexe.

« J'ai aussi vu des amies, — c'est singulier, mais c'est vrai, — et s'il est nécessaire, j'en fournirai les preuves qui me sont restées fidèles au milieu de toutes les épreuves, sur le sol natal comme à l'étranger; qui ne m'ont pas abandonné quand l'oppression me foulait aux pieds ; qu'aucune calomnie n'a pu éloigner de moi ; qui, en mon absence, ont combattu et combattent encore pour moi, en dépit du serpent social et de ses sonnettes bruyantes [1]. »

C'est dans cette occasion que Hobhouse disait à lady Jersey : « Qui donc ne consentirait pas à être ainsi attaqué, pour être ainsi défendu ? » A quoi lady Jersey aurait bien pu répondre : mais quelle vertu ne se sentirait pas assez récompensée par une telle reconnaissance, gardée dans un tel cœur, et immortalisée dans de tels vers !

1. *Don Juan*, chap. XI, 96.

PREMIERS MOUVEMENTS DE LORD BYRON.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la nature humaine conviennent que les premiers mouvements sont ceux qui prouvent les qualités naturelles d'une âme. « Méfiez-vous de vos premiers mouvements, ils sont toujours les vrais, disait un diplomate, profond connaisseur du cœur de l'homme, celui-là même qui voulait que la parole nous *eût été donnée pour cacher nos pensées*. Si donc, tous les moralistes qui ont analysé l'âme humaine, d'accord en cela avec le terrible diplomate, ont décidé que les premiers mouvements, où le calcul et la réflexion n'ont aucune part, sont bien ceux qui prouvent le mieux les *qualités naturelles d'une âme*, la bonté de lord Byron se prouve d'une manière éclatante. Car tous ceux qui l'ont connu ont parlé de la beauté extraordinaire de tous ses premiers mouvements. « Sa sensibilité, en apprenant les malheurs des autres, dit M. Finlay, qui l'avait connu peu de temps avant sa mort, était extrême; et on obtenait tout de lui, si on mettait à profit ce premier mouvement de son cœur. » Cela est d'autant plus vrai que cette preuve d'une belle âme lui devenait même nuisible; car, obligé plus tard, par la réflexion, de modifier la première impulsion de son cœur, il lui arrivait de compromettre des amis et de se créer même des ennemis[1]. »

Multiplier les citations ne serait que reproduire la

1. Lettre de Finlay à Stanhope, Parry, 201.

Digitized by Google

même preuve. J'ajouterai donc seulement que ce fut bien souvent cette nécessité de modifier la beauté de ses premiers mouvements qui le fit passer pour inconstant et pour mobile.

EFFET DU SUCCÈS ET DU BONHEUR SUR LORD BYRON.

« L'effet d'un grand succès et d'un grand bonheur, dit un profond moraliste, est toujours mauvais sur les mauvaises natures, et il n'améliore que celles qui sont vraiment bonnes. »

Comme les rayons du soleil amollissent le miel et endurcissent la boue, de même les rayons du bonheur adoucissent une âme bonne et tendre, et endurcissent l'âme basse et égoïste. Cette preuve n'a pas manqué à la bonté de lord Byron. Car ses jours de bonheur et ses succès si immenses, qui firent tomber d'un soleil à un autre toute une nation à ses pieds, et qui auraient bien pu l'enorgueillir, ne firent que le rendre meilleur, plus aimable et plus gai.

« Je suis heureux disait Dallas à l'occasion du grand succès du premier chant de *Childe-Harold*, de penser que ses succès et l'attention dont il est devenu l'objet, ont déjà produit sur son âme le consolant effet que j'avais espéré . . . . . .
. . . . . .
Il était très-gai aujourd'hui. »

Moore dit la même chose ; et Galt, si peu favo-

rable, si peu juste envers lord Byron pour des raisons personnelles, et si habitué à se contredire, est forcé d'avouer qu'à mesure que lord Byron devenait un objet d'intérêt public, il lui trouvait un désir constant d'obliger, qui prouvait le peu d'effort qu'il avait besoin de faire pour être constamment aussi agréable qu'il était intéressant. Et après avoir produit une preuve personnelle que lord Byron lui avait donnée de sa bonté, il termine, en disant : « Sa conversation était alors pleine de douceur et si remplie de jovialité, que la gaieté semblait être devenue chez lui une habitude[1]. »

C'était encore en ce temps-là qu'il écrivait dans son *memorandum :* « J'aime Ward, j'aime A., j'aime B. ; » et puis, presque effrayé de toutes ces sympathies, comme d'une banalité, il ajoutait : « Oh ! est-ce que je me mettrais donc à aimer tout le monde ? » Cette banalité chez lui était tout simplement sa belle âme qui *s'était amollie sous les rayons* de ce doux soleil qu'on nomme le bonheur.

EFFET DU MALHEUR ET DE L'INJUSTICE SUR LORD BYRON.

Mais si sa bonté naturelle a eu une preuve si aimable dans l'effet sur lui du bonheur, elle l'a eu sublime dans l'effet sur lui du malheur

Que la courte vie de lord Byron ait été plus ou

1. 171, Galt.

moins traversée par de grands chagrins, on l'a déjà vu au chapitre où j'ai dû prouver leur grandeur et leur réalité, afin de répondre aux biographes qui n'ont pas reculé devant l'absurdité de les appeler imaginaires. Pour résister à toute cette suite de chagrins qu'il a éprouvés, soit dans sa jeunesse si tourmentée, soit dans son âge plus mûr, lorsqu'il contracta ce funeste mariage qui brisa son existence, une force d'âme proportionnée à son génie et à sa sensibilité lui fut certainement nécessaire. On peut comprendre combien, à ces derniers chagrins, surtout à ceux qui lui venaient de la méchanceté des hommes, toutes ses sensibilités, tous ses élans généreux durent se révolter.

« N'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée, » (dit il, en prenant le ciel et la terre à témoin ?) « N'ai-je point souffert des choses qu'il m'a fallu pardonner? N'a-t-on pas desséché mon cerveau, déchiré mon cœur, sapé mes espérances, flétri mon nom, gaspillé *la vie de ma vie*, etc.? »

Ces beaux vers, qui semblent écrits avec les fibres du cœur, disent bien assez haut toutes ses tortures. Mais, quelles qu'elles fussent, elles ne le firent pas descendre à la haine. Il ne voulut d'autre vengeance que le pardon; et non-seulement il pardonna, non-seulement il resta bon; mais, le premier temps de l'irritation passé, toute cette inqualifiable persécution fit jaillir de sa grande âme des qualités sublimes de patience, de tolérance, de résignation, d'abnégation, dont ceux qui ne l'ont connu qu'à Londres,

n'ont pas eu l'idée. L'orage qui passa sur son âme, sous tant de formes d'injustice, d'ingratitude, de calomnie, la secoua; mais au lieu de la dévaster, comme il arrive aux natures mauvaises ou communes, ainsi que fait l'orage, il chassa la poussière qui en cachait ou en ternissait parfois la beauté, et donna vigueur et lustre à une foule de vertus que la jeunesse passionnée tient latentes. S'il n'arriva pas au calme olympien, (calme qui n'est peut-être, après tout, qu'une utopie psychologique des moralistes, ou du moins, qui ne peut se trouver que parmi les heureux ou les peu sensibles, ou les saints), il arriva certainement, à trente-deux ans, au mépris de tout ce qui est réellement méprisable, à l'indifférence philosophique des choses légères et mondaines, à l'indulgence et au pardon le plus généreux.

Shelley, qui alla le visiter à Ravenne, écrivait à Mme Shelley : « Si lord Byron a jamais eu de mauvaises passions, il les a *subjuguées ;* et il devient ce qu'il devait être : un homme vertueux[1]. »

Mme de Bury, dans son excellente esquisse sur lord Byron, s'exprime en ces termes : « Si sa bonté naturelle n'eût pas été profonde, les événements qui le forcèrent à quitter son pays, et qui suivirent son départ, auraient exercé sur lui un effet désséchant, et, en amoindrissant son esprit, l'eussent livré aux petites passions. » Au lieu d'amoindrir son esprit, l'ayant

1. Moore, 511, 2e vol

donc élevé, au lieu d'aigrir son âme, l'ayant donc épurée et fortifiée, ayant développé en elle les germes d'une foule de vertus, ses chagrins aussi ont donné une très-grande preuve de sa bonté naturelle. Je ne m'arrêterai cependant pas davantage sur cette preuve, car, dans une autre partie de cette étude, nous parlerons de la clémence de lord Byron, à un point de vue bien plus élevé que la simple bonté instinctive. Ici, je me contenterai seulement d'ajouter encore qu'elle dut être bien grande, puisque lui-même disait : « Je ne puis pas garder rancune ; » et qu'il ajoutait : « Je ne puis me coucher avec une pensée haineuse sur le cœur. »

ABSENCE DE TOUTE JALOUSIE CHEZ LORD BYRON.

Parmi les infirmités de l'âme humaine, une des plus générales, des plus graves, des plus incurables, est certainement la jalousie. Essence d'un amour-propre déréglé, elle présente plusieurs variétés, selon les positions sociales et le degré de bonté des âmes, dont, à mon avis, elle devrait servir de thermomètre ; mais, parmi ces nombreuses variétés, celle qui à toutes les époques de l'humanité, a fait le plus de ravages, c'est la jalousie littéraire et artistique.

Cette fièvre, qui se développe surtout dans les existences des auteurs et des artistes, s'est élevée quelquefois à des excès vraiment incroyables. Elle a exalté sa fureur jusqu'à verser du poison dans les coupes,

à aiguiser les poignards et à armer le bras des assassins. Mais, laissant même de côté ces rares excès, qui ne se commettent guère que dans les contrées où le soleil trop chaud transforme le sang en lave ardente, il est néanmoins certain que, partout et toujours, elle s'est manifestée par des cabales, des calomnies, de coupables intrigues afin d'abaisser des rivaux; qu'elle a produit des sentiments contre nature, des ingratitudes sans fin; qu'elle a excité des frères contre des frères, des amis contre des amis, des élèves contre des maîtres et des bienfaiteurs, et, par contre, ceux-ci contre leurs élèves; et que lorsqu'elle s'est attaquée à des natures douces et honnêtes, elle les a consumées en silence, en entraînant ses victimes dans le tombeau.

En France, des grandes intelligences n'y ont pas tout à fait échappé; et, pour en nommer seulement quelques-unes, l'âme sublime de Corneille, la belle âme de Racine, le grand esprit de Voltaire, ainsi qu'une foule d'autres cœurs plus ou moins distingués, en ont été atteints. De même en Angleterre, où Dryden, Addison, Swift, Shafterbury, en ont souffert. De même partout; et, en Italie, jusqu'à Pétrarque, le noble, le doux Pétrarque, n'en a pas été exempt.

Cette infirmité morale est d'une nature si maligne, que, non-seulement elle sévit parmi ceux qui s'occupent des arts de l'esprit, où le droit à la gloire ayant une base aussi instable et fragile que l'opinion et

le goût, la crainte de les perdre est tenue sans cesse éveillée par l'amour-propre; mais elle atteint même souvent ceux qui renferment l'exercice de leur intelligence dans des sphères plus circonstanciées et plus palpables, et dont les succès, étant basés sur des démonstrations évidentes et sur des faits, devraient rendre l'esprit moins inquiet. Elle trouve dans les âmes, une issue tellement facile qu'on prétend que le divin Platon lui-même a été jaloux de Socrate, Aristote de Platon, Leibnitz de Locke, etc.

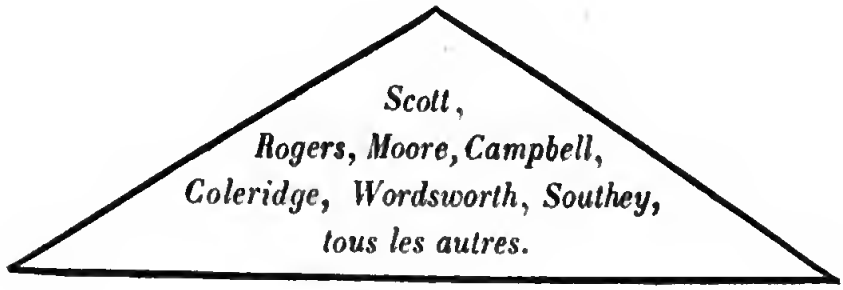
Quand nous voyons un si grand nombre d'esprits distingués, à toutes les époques, n'avoir pu éviter la jalousie; quand, de nos jours, nous voyons qu'elle ne cesse pas d'envahir des âmes réputées belles, d'empoisonner leur plume et de troubler leur sens moral, au point de ne plus leur laisser tenir aucun compte des faits les plus connus et de porter la perturbation dans les esprits qui se confient à leur enseignement; si, par hasard, nous apercevons d'autres esprits, qui, bien que se mouvant dans la sphère où cette fièvre est la plus dangereuse, réussissent néanmoins à l'éviter, ne devons-nous pas proclamer leur bonté suprême?

Ce devoir, je demande à le remplir envers lord Byron, puisque, par un heureux privilége, il a échappé entièrement à cette infirmité; car il a été le moins jaloux des hommes. Et ce privilége extraordinaire que je réclame pour lui, non comme une

faveur, mais comme un droit, je vais le demander aux preuves les plus irrécusables.

Si lord Byron avait été jaloux des vivants, de qui aurait-il dû l'être ? Évidemment de ceux qui pouvaient être ses rivaux, dans le même genre de littérature où son génie s'exerçait. Quand ce génie s'est révélé, ceux qui en Angleterre possédaient les plus hautes places intellectuelles dans la poésie étaient : Sir Walter Scott, Rogers, Campbell, Moore et les poëtes des lacs, Southey, Wordsworth, Coleridge, et plus tard Shelley.

Un jour — en 1813 — lord Byron s'amusa à tracer, avec la plume, sur la feuille où il consignait son examen de conscience, un triangle qu'il appela « *Gradus ad Parnassum*, » où le degré de mérite des auteurs en vogue est indiqué de la manière suivante :



Il faut l'entendre lui-même pour mieux connaître ses procédés envers tous ses rivaux, à toutes les époques de sa vie. Et, afin de leur garder le rang

qui leur est donné dans le triangle, commençons par sir Walter Scott.

On lit dans son *memorandum*, 17 septembre 1813: « Sir George Ellis et Murray ont parlé de Walter Scott et de moi. Sir George est pour Scott, *et il a bien raison.* S'ils éprouvent le besoin de le détrôner, je désire du moins qu'ils ne me mettent pas sur les rangs comme compétiteur et prétendant. Quand même j'aurais le choix, je voudrais plutôt être le comte de Warwick, que tous les rois qu'il a jamais pu faire. Je crois que Jefferies et Gifford sont ceux qui créent les monarques en poésie et en prose. Les critiques anglais, dans la revue Bokeby, ont supposé une comparaison à laquelle je suis certain que mes amis n'ont jamais pensé; et les sujets de sir Walter ne montrent pas un bon jugement en le détrônant.

« J'aime l'homme et j'admire ses œuvres jusqu'à ce point que M. Braham appelle *entusymusy* (enthousiasme).

« Toutes ces bêtises ne peuvent que vexer Walter Scott, sans me faire aucun bien[1]. »

Et ailleurs, même année :

« Je n'ai pas encore répondu à la dernière lettre de sir Walter Scott, mais je veux le faire. Je regrette d'entendre par d'autres, que dernièrement il a souffert des embarras dans ses affaires pécuniaires. Il est

1. Moore, 440, 1er vol.

sans doute le monarque du Parnasse, et le plus anglais des Bardes. »

Quand lord Byron s'exprimait ainsi à l'égard de Scott, il ne l'avait cependant pas encore personnellement connu. Malgré sa satire d'adolescence, dont il avait déjà fait à plusieurs reprises une si généreuse rétractation, il s'était toujours senti attiré vers Scott par une grande sympathie. De son côté, Scott paraissait avoir oublié la blessure sortie de la plume de l'adolescent, et ne se rappeler que les éloges sortis, en même temps, de son cœur.

Quelques années plus tard, après la publication de *Childe-Harold*, lord Byron et sir Walter Scott avaient mutuellement manifesté leur désir de se connaître, par l'intermédiaire de Murray, qui fit une excursion en Écosse. Un échange de quelques lettres pleines de générosité réciproque avait même été provoqué par ce message, lorsque George IV, encore prince régent, témoigna, dans une soirée, le désir de connaître lord Byron. Après lui avoir exprimé ce qu'il pensait de *Childe-Harold* et de son auteur, avec la courtoisie et le charme auxquels lord Byron s'est plu, en toute occasion, de rendre justice, le prince lui parla de sir Walter Scott avec enthousiasme. Lord Byron en parut presque aussi heureux que des éloges adressés à lui-même; et, il s'empressa de transmettre les paroles royales, si flatteuses, à son illustre rival.

Leur connaissance personnelle n'eut lieu que pendant l'été de 1815, alors que sir Walter se rendit à Londres pour passer en France. Leur sympathie fut mutuelle. Lord Byron, marié depuis sept mois, apercevait déjà des orages à son horizon domestique : ce qui explique la mystérieuse mélancolie que sir Walter Scott, sans pouvoir s'en rendre compte, voyait quelquefois répandue sur le front de son jeune ami; mais la compagnie de Scott remontait toujours l'esprit de lord Byron, et leurs réunions étaient très-gaies, « *les plus gaies même*, dit Scott, que j'aie jamais passées. »

La beauté de lord Byron fit sur Scott une grande impression. « C'est une beauté qui donne à rêver et à réfléchir, » disait-il, comme s'il voulait faire entendre qu'elle lui semblait presque supérieure à la beauté humaine.

« Des rapports faux, ajoute Scott, m'avaient préparé à rencontrer en lord Byron un homme singulier dans ses habitudes, et d'un caractère susceptible, et je doutais que, dans nos rapports sociaux, nous pussions nous convenir. Mais, je fus très-agréablement détrompé en le voyant; car je le trouvai, au contraire, au plus haut degré, plein de courtoisie et d'amabilité. »

Comme les anciens héros d'Homère, ils échangèrent des dons. Scott envoya à lord Byron un beau sabre, monté en or, qui avait appartenu au fameux

Elf. Bey; et Scott eut, pour répéter ses propres expressions, à jouer le rôle de Diomède dans l'Iliade. Car lord Byron lui envoya un grand vase sépulcral en argent, rempli d'ossements et portant deux inscriptions : l'une disait que les ossements contenus dans l'urne avaient été trouvés dans des sépulcres anciens, à Athènes; l'autre inscription renfermait des vers de Juvénal[1].

Cette urne était accompagnée d'une lettre « bien plus précieuse pour moi, dit Scott, que l'urne elle-même; car cette lettre exprimait à mon égard des sentiments pleins de bonté. » Mais Scott eut le chagrin de la perdre. Elle ne se retrouvera, dit Scott, malheureusement jamais; car, étant le résultat d'un vol, personne ne voudra se vanter de posséder une telle curiosité littéraire. »

Leur sympathie s'augmenta donc encore par suite de leur connaissance personnelle.

Quand lord Byron était à Venise, on lui écrivit que Scott était malade. « Dites-moi que Walter Scott va mieux, répondit-il. Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, le savoir souffrant. Je suppose que c'est par sympathie que j'ai eu la fièvre en même temps que lui. » (Moore, 96, 2e vol.)

A Ravenne, un peu plus tard (12 janvier 1821), il écrivait dans son *memorandum* : « Scott est certainement le plus merveilleux écrivain de nos jours. »

1. « Expende quot libras in duce summo invenies mors sola fatetur quantula hominum corpuscola. » (Juvén.)

« Ses romans sont toute une nouvelle littérature en eux-mêmes, et sa poésie est aussi bonne que la meilleure, si non mieux encore, quoique dans un système erroné. Si elle est devenue moins populaire, c'est seulement parce que, le peuple savant étant ennuyé d'entendre Aristide appelé le *Juste* et Scott le *Meilleur*, l'a honoré de l'ostracisme. . . . . .

. . . . . .

« Je l'aime aussi pour la vérité de son caractère, pour le charme extrême de sa conversation, et pour sa bonté envers moi personnellement. Puisse-t-il être heureux, car il le mérite.

« Je ne connais pas de lecture vers laquelle je me sente aussi vivement entraîné, qu'un ouvrage de Walter Scott. Je donnerai le cachet avec son buste à Mme la comtesse G. ce soir; elle sera bien charmée d'avoir le portrait d'un homme si célèbre. »

Ce soir-là, il porta en effet ce cachet à Mme la comtesse G., et elle dit que les expressions du cœur le plus affectueux sortaient des lèvres de lord Byron, lorsqu'il parlait de Scott. « Comme je voudrais que vous le connaissiez! » répéta-t-il plusieurs fois.

Il disait que c'était la supériorité de sa propre prose, et non pas la poésie de *Childe-Harold*, qui avait fait tort à la poésie de Scott et que si jamais, par impossible, le public venait à s'ennuyer de ses romans, il pourrait écrire dans un autre genre avec un égal succès. Il voulait même contrairement à l'opinion, que Walter Scott eût le talent dramatique,

« talent qu'on ne m'accorde pas, » ajoutait-il avec sa modestie ordinaire. Il prétendait que les succès de Scott ne devaient rien à l'incognito, dont il ne pouvait même pas comprendre la cause, pour des ouvrages d'un si grand mérite. Il affirmait aussi que Scott, de tous les auteurs de son temps, était le moins jaloux. « Il est trop sûr de sa renommée, disait-il, pour craindre une rivalité quelconque, et il ne pense pas, lui, des bons écrits, ce que les Toscans pensent de la fièvre; c'est-à-dire qu'il n'y en a qu'une certaine quantité par le monde; et qu'en la communiquant à d'autres, on s'en délivre. »

« Je ne voyage jamais sans emporter avec moi les romans de Scott, » disait-il à Medwin, à Pise.

« C'est une vraie bibliothèque, un trésor littéraire. Je puis les relire tous les ans avec un nouveau plaisir. »

Quelques jours avant de partir pour la Grèce, il eut connaissance d'une brochure de M. Stendhall, sur Racine et Shakspeare, où il y avait un article peu favorable à Walter Scott. Bien que tout occupé des préparatifs de son départ, il sut encore trouver assez de temps et de liberté d'esprit pour exprimer à M. Stendhall la peine que lui causait cet injuste jugement sur sir Walter Scott, *et lui demander de le rectifier*.

« On nous saura gré, dit M. Medwin, de faire connaître une lettre de lord Byron sur Walter Scott, qui fait également honneur aux deux poëtes. On se

plaît à voir deux génies rivaux s'aimer et s'estimer mutuellement, malgré la différence de leurs opinions politiques. Cette lettre est adressée à un Français spirituel, qui s'est caché longtemps sous divers noms et sous diverses initiales, et dont l'originalité piquante, l'excellent ton de critique, les aperçus ingénieux, le style franc et pittoresque, auraient pu faire la fortune de plus d'un auteur. »

Cette lettre de lord Byron à M. Beyle, peint si bien son aimable et généreux caractère, que je ne puis m'empêcher d'en extraire les passages suivants :

« A présent que je sais à qui je dois la mention flatteuse de mon nom dans *Rome, Naples et Florence, en* 1817, par M. de Stendhall, il est juste que j'offre mes remercîments (pour ce qu'ils valent) à M. Beyle, avec qui j'eus l'honneur de faire connaissance à Milan, en 1816[1]. vous m'avez fait trop d'honneur, par ce qu'il vous a plu de dire dans cet ouvrage. Mais ce qui m'a causé autant de plaisir que les louanges mêmes que vous me donnez, c'est d'apprendre, par hasard, que j'en suis redevable à quelqu'un dont j'étais réellement ambitieux d'obtenir l'estime. Tant de changements ont eu lieu depuis cette époque, dans le cercle de Milan, que j'ose à peine rappeler le souvenir. . . . . La mort, l'exil et les prisons au-

1. Le passage de la première édition de l'ouvrage de Stendhall, intitulé : *Venise, Naples et Florence,* où l'auteur parlait avec enthousiasme de la beauté et du génie de lord Byron, ne se trouve plus dans les éditions suivantes. — Quelque susceptibilité d'amour-propre ou quelque autre influence, l'a-t-elle fait supprimer?

trichiennes ont séparé ceux que nous aimions. Le pauvre Pellico! J'espère que dans sa cruelle solitude, la muse le consolera quelquefois, pour nous charmer encore un jour, quand son poëte sera rendu avec elle à la liberté.

« Il y a, dans votre brochure, une partie de vos observations sur lesquelles je me permettrai quelques remarques; c'est au sujet de Walter Scott. Vous dites que *son caractère est peu susceptible d'enthousiasme*, en même temps que vous mentionnez ses ouvrages comme ils méritent de l'être. Je connais depuis longtemps Walter Scott, je le connais beaucoup; et je l'ai vu dans des circonstances qui mettent en évidence le *vrai caractère* de l'homme. Je puis donc vous certifier que son caractère est digne d'admiration. Que de tous les hommes, il est le plus *franc*, le plus *honorable*, le plus *aimable*. Quant à ses opinions politiques, comme elles diffèrent des miennes, il est difficile pour moi d'en parler; mais Scott est parfaitement sincère dans ses opinions, et la sincérité peut être humble, mais elle ne saurait être servile.

« Je vous prie donc de corriger ou d'adoucir ce passage. Vous pourrez attribuer peut-être ce zèle officieux de ma part à une fausse affectation de candeur, étant auteur moi-même. Attribuez-le au motif que vous voudrez; mais croyez à cette vérité : je dis que Walter Scott est aussi excellent *qu'un homme peut l'être*, parce que je le sais par expérience. »

« Noel Byron. »

Gênes, 29 mai 1823.

Et enfin, jusqu'à Missolonghi, où les pensées littéraires étaient certes peu à leur place, lord Byron trouva encore l'occasion d'exprimer ses sentiments pour Walter Scott; puisque même le simple et antipoétique Parry, dans son intéressante narration, intitu-

lée : *the last days of lord Byron*, raconte que « lord Byron parlait avec une admiration et une affection sans bornes de sir Walter Scott. Il ne tarissait pas dans ses éloges de *Waverley* et de ses autres romans; il en citait continuellement des passages[1]. »

Qu'il nous soit permis de faire remarquer, en terminant, qu'un si aimable et si généreux empressement de la part de lord Byron, à mettre en évidence les vertus de Scott, semblait mériter en retour, de la part de Scott, un langage plus juste et plus chaleureux que celui qu'il a tenu. L'hommage qu'il lui a rendu après sa mort, est tardif et trop froid. Car, soit par esprit de torysme ou de protestantisme, soit par tout autre motif, au lieu de repousser franchement et énergiquement dans son éloge les calomnies qui diminuaient la splendeur du nom de lord Byron, il s'est associé lui-même aux hypocrisies des *apologistes*, qui veulent se donner des airs de clémence.

Rogers.

Rogers vient en second dans le triangle du Parnasse.

L'estime de lord Byron, pour les talents de Rogers, était telle que, même dans sa fameuse satire, non-seulement il l'avait épargné, mais il lui avait rendu un hommage sincère par ses vers[2]. Et de plus il

1. P. 263, Parry.
2. « Et toi, harmonieux Rogers, réveille-toi un peu, rappelle

avait dit, dans une note, que les *Plaisirs de la Mémoire* étaient, après l'Essay sur l'homme de Pope, le plus beau poëme didactique de l'Angleterre. Cette opinion resta toujours la sienne.

« J'ai relu les *Plaisirs de la Mémoire*, écrit-il à Moore, en septembre 1813.

« L'élégance de ce poëme est vraiment merveilleuse. Il n'y a pas une seule ligne vulgaire dans ce livre. »

A la même époque, en lisant une revue d'Édimbourg, il s'écria : « Rogers, est placé *très-haut, mais il en a le droit*. Il y a une revue sommaire de tout le monde, Moore et moi inclus; et tous les deux — Moore avec justice — nous sommes loués, quoique *et bien justement encore* placés *au-dessous* de Rogers. »

Une autre fois dans son *memorandum* il écrit:

« Lorsque Rogers parle sur un sujet de goût quelconque, la délicatesse de ses expressions est aussi exquise que sa poésie. Si vous entrez dans sa maison, dans son salon, dans sa bibliothèque, vous êtes forcé de vous dire que ce n'est pas la demeure d'un esprit ordinaire. Il n'y a pas un objet précieux, un coin, un livre jeté par hasard sur sa cheminée, sur son sofa, sur sa table, qui ne parle de l'élégance excessive de son possesseur. C'est même une délicatesse qui doit tourmenter son existence. Que de désappointements cette qualité doit lui avoir causés pendant sa vie! »

l'agréable mémoire du passé! Viens, que les doux souvenirs t'inspirent encore, que ta lyre sacrée résonne de nouveau entre tes mains; fais remonter Apollon sur son trône vacant, revendique l'honneur de ta patrie et le tien, etc., etc. »

Une fois, il lui emprunte une idée pour sa *Fiancée d'Abydos;* et, en avouant qu'il l'a empruntée aux *Plaisirs de la Mémoire*, il ajoute dans une note : « Il est presque superflu de dire que cette pensée est empruntée à un poëme si connu, et aux pages duquel on est si heureux de recourir. » C'est à Rogers qu'il dédie le *Giaour*, en ces termes : « *à Rogers ce faible témoignage.* »

Lors que Rogers lui envoya *Jacqueline*, il lui répondit qu'il ne pouvait pas lui faire un don plus agréable. C'est la grâce, dit-il, la douceur, la poésie même. Et ce qui l'étonne, c'est qu'il ne se laisse pas tenter plus souvent de produire de si belles œuvres. Il sympathise avec ce genre d'affections si douces, ajoute-t-il, bien que le talent pour les exprimer lui manque.

De Venise, il écrit à Moore :

« J'espère que Rogers est toujours florissant. Il est le Titan de la poésie, déjà immortel. Vous et moi, nous devons attendre encore pour y arriver. »

A Pise, il défend chaleureusement Rogers contre ses détracteurs. Non-seulement les *Plaisirs de la Mémoire* l'ont toujours enchanté, non-seulement il veut que l'œuvre soit immortelle, mais encore il ajoute que Rogers est bienveillant, qu'il a été bon envers lui. Et comme on persistait à le blâmer, en prouvant qu'il était jaloux et trop susceptible : ce que lord Byron savait bien par expérience, il répondit : « Ces choses-là sont, comme lord Kenyon

disait d'Erskine, *de petites taches dans le soleil*. Rogers a bien des qualités qui contre-balancent ces petitesses de caractère. »

Moore.

Moore vient en troisième dans le triangle. Nous avons vu les sentiments et la conduite de lord Byron envers cet ami; toutefois il nous reste à voir ceux de l'auteur envers un autre auteur très-populaire, et qui pouvait, sous beaucoup de rapports, rivaliser avec lui.

Lord Byron avait souvent engagé Moore à faire autre chose que des mélodies, pour qu'il appliquât son génie à une œuvre plus importante.

Lorsqu'il apprit qu'il s'occupait d'un poëme oriental, il en fut charmé.

« Il se peut, lui écrivit-il, qu'à une troisième personne cela puisse sembler une chose incroyable; mais je suis certain que vous me croirez, quand je vous dirai que je désire vos succès, *autant* qu'une créature vivante peut désirer le bien d'une autre, et comme si, moi-même, je n'eusse jamais gribouillé une ligne. Le champ de la renommée est assez vaste pour tout le monde; mais ne le fût-il pas, je ne voudrais point soustraire à mon voisin, volontairement, un *Rood*[1] du terrain qui lui appartient. »

1. *Rood*, une petite portion d'un arpent de terrain. Mesure anglaise.

Et il continue cette même lettre, en accumulant les louanges sur Moore, et le mépris sur lui-même, comme à son ordinaire.

Après deux années d'intimité, c'est à Moore qu'il dédia son *Corsaire*. Et en lui parlant de cette dédicace, il dit : « Si seulement je puis vous témoigner et prouver au monde, combien je vous admire et vous estime, je serai complétement satisfait. » Et puis, dans le projet de dédicace qu'il lui soumet, lord Byron s'exprime de la manière suivante : « Mes louanges ne pourraient rien ajouter à votre renommée si bien acceptée et si solidement établie. Quant à mon admiration la plus cordiale pour vos talents, et à l'extrême plaisir que me procure votre compagnie, vous devez en être bien suffisamment convaincu. »

J'ai déjà dit qu'il paraissait presque vouloir s'éclipser, pour mieux laisser briller Moore.

« Le meilleur moyen, lui écrit-il dans une autre occasion, de faire que le public m'oublie, c'est de vous rappeler à lui. Vous ne pouvez pas supposer que je voulusse vous demander ou vous conseiller de publier quelque chose, si je pensais que vous pourriez échouer. Je n'ai vraiment pas la moindre jalousie littéraire; et je ne crois pas que le succès d'un ami ait jamais été plus identifié avec quelque chose, que le vôtre ne l'est avec mes vœux les plus sincères. Il appartient à des messieurs (gentlemen),

plus vieux que moi, de ne pas vouloir près d'eux un frère. Ceci est une maladie qui ne peut pas devenir la nôtre, pendant plus d'années peut-être que nous n'en compterons. Je désire que vous paraissiez, avant que d'autres personnages orientaux fassent leur apparition devant le public. »

En même temps, il se servait de son influence sur son éditeur, Murray, pour le prier d'indiquer à Moore le meilleur moment pour paraître.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, lui écrit-il, combien j'ai à cœur, et combien je tiens à son succès, non-seulement parce qu'il est notre ami, mais parce qu'il est quelque chose de bien mieux, et parce qu'il est un homme d'un vrai talent : ce à quoi il est le moins sensible, je crois, que qui que ce soit, même parmi ses ennemis. Si vous le pouvez, faites-moi cette faveur, je vous en prie. »

Lord Byron n'avait jamais cessé de pousser Moore à publier son poëme. Dès qu'on l'annonça, ll lui écrivit de Venise :

« Je suis charmé de savoir qu'à la fin, nous l'aurons. En vérité, j'ai un besoin réel que vous ayez un grand succès, ne serait-ce que pour mon amour-propre, puisque nous sommes des vieux « *amis*, » et je ne doute pas que vous ne l'ayez, ou du moins que vous ne puissiez l'avoir. Mais je suis certain que vous êtes dans une grande agitation, et je ne suis pas auprès de vous!! Rogers y est, et je lui porte envie, ce qui n'est pas bien, puisque lui *n'envie per-*

sonne[1]. N'oubliez pas de m'envoyer, ou plutôt de dire à Murray de m'envoyer votre poëme aussitôt qu'il paraîtra. »

Lord Byron s'occupait donc du succès de Moore, plus que Moore lui-même ne s'en préoccupait. « Je m'intéresse au succès de Moore, écrit-il à Murray en ce moment-là, autant que je m'intéresserais au mien propre. *En mon âme et conscience*, je ne voudrais pas que son succès fût autre chose que *splendide;* et j'espère bien qu'il le sera. »

Et puis, il écrivait encore à Murray, de Venise (juin 1817) : « Le succès de Moore me fait un bien grand plaisir. Je n'avais jamais douté qu'il ne dût être complet. Tout ce que vous pourrez me mander de favorable pour lui et pour ses poëmes, sera toujours une grande consolation pour moi; et je suis vraiment plein d'impatience de recevoir ces bonnes nouvelles. J'espère que Moore sera heureux dans sa renommée et dans ses récompenses, autant que je le lui souhaite; car je ne connais personne qui mérite l'un et l'autre plus que lui, si tant est que quelqu'un le mérite autant. »

Un mois après il ajoutait : « J'ai reçu les extraits de *Lalla-Rook*, et humblement, je suspecte qu'il renversera le Corsaire. . . . . Il montrera aux jeunes gentlemen — il voulait parler de lui-même — qu'il ne suffit pas, et qu'il faut bien quel-

1. Était-ce un peu d'ironie? je le pense, car on prétendait que le faible de Rogers était d'être jaloux.

que chose de plus que d'avoir été sur la bosse d'un chameau, pour écrire une bonne histoire orientale. Le plan aussi bien que les extraits me plaisent extrêmement, et je suis impatient pour le reste. »

Enfin, après l'avoir reçu : « J'ai lu *Lalla-Rook*. Je suis charmé de sa popularité, car Moore est une très-noble créature sous tous les rapports; et il en jouira sans aucun des mauvais sentiments, que le succès, bon ou mauvais, souvent engendre chez les auteurs[1]. »

Il écrivit à Moore, de Ravenne, en forme de plaisanterie : « Je ne suis pas bien sûr que je permettrais un jour aux misses Byron de lire *Lalla-Rook*. Premièrement, à cause de cette passion (l'amour), et secondement, parce qu'elles pourraient bien découvrir qu'il y avait un poëte meilleur que Papa[2]. »

Pour mettre un terme à ces citations, ajoutons seulement que, même peu de temps avant sa mort, après avoir loué Moore comme à son ordinaire et sous tous les rapports, il disait à Medwin : « Moore est du petit nombre des écrivains qui survivront au siècle dans lequel il a été si bien apprécié. Les mélodies irlandaises iront à la postérité avec la musique; et les poëmes et la musique dureront autant que l'Irlande *ou que la musique et la poésie.* »

1. Moore, 146, 2e vol.
2. Moore, lettre 435, p. 492, vol. 2.

Campbell.

Campbell, l'auteur des *Plaisirs de l'Espérance*, quatrième dans le glorieux triangle, fut, ainsi que Rogers, épargné par lord Byron dans la satire de sa jeunesse : « *Comeforth, oh! Campbell give thy talents scope, who dare aspire, if thou most cease to hope.* »

Et cet hommage fut encore renforcé par une note, où il appelait les *Plaisirs de l'Espérance*, « un de deux plus beaux poëmes didactiques de la langue anglaise. »

Les rapports de lord Byron avec Campbell n'ont jamais été aussi intimes qu'avec les autres poëtes. Et cela, non-seulement parce que les circonstances ne s'y sont pas prêtées, mais aussi par suite d'un défaut de Campbell, qui diminuait la sympathie qu'aurait dû faire naître son talent et son honorabilité. Et ce défaut était une personnalité extrême, qui l'empêchait d'être juste avec ses rivaux, ou du moins de lui faire supporter patiemment les succès pour eux et la critique pour lui. Coleridge faisait alors des lectures, où il prêchait un nouveau système en poésie.

« Il attaque, dit lord Byron, les *Plaisirs de l'Espérance* et tout autre plaisir. Campbell en sera désespérément vexé. Je n'ai jamais vu un homme — et lui, je l'ai si peu vu, — si sensitif! Quel heureux tempérament! J'en

suis fâché pour lui, mais que peut-il donc craindre de la critique? »

Lord Byron venait de publier la *Fiancée d'Abydos*, quand il écrivait dans son journal[1] :

« Campbell semblait la nuit dernière un peu contrarié... de quoi donc? Hum! Nous étions debout chez lord Holland, dans le premier salon, lorsque lord Holland est entré, tenant dans ses mains une espèce d'encensoir pour brûler des parfums; et me voyant là avec Campbell, il s'est écrié : « Voilà un peu d'encens pour vous. » A quoi Campbell a répliqué : « Donnez-le à lord Byron, il y est accoutumé. »

Après cette anecdote, ayant remarqué la mauvaise humeur de Campbell, lord Byron ajoute[2] :

« Cela vient de ce qu'on ne *peut tolérer un frère près du trône*. Moi, qui n'ai point de trône, et qui ne désire pas en avoir un maintenant — quelles qu'aient pu être mes idées autrefois, — je suis dans une parfaite paix avec toute ma confraternité poétique; ou du moins, s'il y en a *qui me déplaisent*, ce n'est pas *poétiquement*, mais personnellement. Est-ce que le champ de la pensée n'est pas infini? Que signifie donc d'être par devant ou par derrière dans une course où la lice n'a pas de fin? Le temple de la renommée est comme celui des Persans : *l'Univers;* notre autel, la cime des montagnes.

« Je serais également content avec le mont Caucase,

1. Moore.
2. Moore.

qu'avec le mont *Rien du tout!* et ceux qui aiment ces hauteurs, peuvent aller sur le mont Blanc ou le Chimborazo, sans que je leur porte la moindre envie pour leur élévation.

« Je crois que je puis parler ainsi dans ce moment, car je viens de publier un poëme (*la Fiancée d'Abydos*), dont j'ignore complétement la destinée, soit glorieuse, soit obscure. »

Mais, si cette faiblesse de Campbell lui ôtait, jusqu'à un certain degré, la sympathie de lord Byron ou plutôt son intimité, elle ne lui ôta pas sa justice; puisqu'il ne cessa jamais d'être équitable et généreux envers lui.

« Oh! à propos, écrit-il à Moore, Campbell a un poëme imprimé, mais non encore publié, dont la scène est en Allemagne. Il est d'une parfaite magnificence, et égal à *lui-même*. Je m'étonne qu'il ne le publie pas. »

Plus tard, en Italie, quand lord Byron, dans sa réponse au Blackwood, parle de la poésie contemporaine, et qu'il exprime son opinion bien consciencieuse et bien généreuse, puisqu'il ne s'épargne pas lui-même : « Nous sommes tous, dit-il, sur une fausse route, excepté Rogers, Campbell et Crabbe. »

Et vers la même époque à Ravenne, en 1821, il écrit dans son *memorandum* :

« J'ai lu les *Poëtes anglais*, justement célèbres de John Campbell. La défense de Pope est glorieuse. Certainement,

c'est bien sa propre cause qu'il défend; mais n'importe, sa défense est excellente et lui fait grand honneur.

« Et si quelque chose pouvait ajouter à ma bonne opinion des talents et des sentiments honnêtes de ce poëte gentilhomme, ce serait sa classique, équitable et triomphante défense de Pope, contre le cant vulgaire du jour et son réel Grubsteet. »

En cinquième ligne dans son triangle, viennent les poëtes de l'école des Lacs : Southey, Wordswooth et Coleridge ; ainsi appelés, parce qu'ils avaient résidé ou étaient censés avoir résidé près des lacs de Cumberland et de Westmoreland. Envers eux, il fut sévère dans sa satire ; mais dans les motifs de ses blâmes, il fut sincère. Depuis 1808, quand il écrivait sa satire, lord Byron avait fait une grande étude de Pope et de son école. Son admiration pour ce grand poëte, et son antipathie littéraire pour cette nouvelle école, s'étaient manifestées dès sa première jeunesse.

Ces Lakistes. comme on les appelait, s'étaient posés en antagonistes de Pope; et, substituant les singularités et le paradoxe à ce qu'ils appelaient préjugés et pédanterie, ils poursuivaient enfin une révolution esthétique. Mais s'il fut sincère dans ses blâmes, qui étaient fondés sur la nature même de son génie, dont les éléments principaux étaient la puissance et l'ordre, n'ayant cependant pas été juste dans la mesure de ses blâmes, emporté comme il le fut par la passion, sa générosité à le reconnaître fut encore plus grande que son injustice. Car, on a vu, de quelle manière il se blâma lui-même, et quelle

amende il en fit quelques années après. En restant fidèle à ses notions sur l'art, il s'empressa de se montrer tout à fait juste envers les Lakistes, et de proclamer leur talent, sans savoir, ou plutôt sachant très-bien, qu'il n'obtiendrait pas d'eux la même réciprocité de pardon et d'équité.

Southey.

« Hier, à Holland-House, on m'a présenté, dit-il dans son *memorandum*, Southey, qui est le plus magnifique barde que j'aie vu depuis quelque temps. Pour avoir sa tête et ses épaules, on se résignerait presque à être l'auteur de ses *Sapphies*. . . . . .

. . . . . .

« Il est certainement un personnage qui fait plaisir à regarder, et un homme de talent. »

Voilà pour son éloge[1].

« Je n'ai pas vu souvent Southey. Son apparence est épique, et il est le seul homme de lettres vraiment complet qui existe. Tous les autres, plus ou moins, ont d'autres objets à poursuivre en outre de la littérature. Ses manières — qui ne sont pas celles d'un homme du monde — sont douces ; ses talents, du premier ordre ; et sa prose est parfaite. Quant à sa poésie, les opinions diffèrent. Il a trop écrit peut-être pour la génération actuelle ; la postérité fera son choix. Il a à présent pour lui

1. Moore, lettre 139.

un parti, mais non pas le public. Sa *Vie de Nelson* est très-belle. »

Wordsworth.

Au-dessous des vers de sa satire sur Wordsworth, lord Byron écrivit en 1816, en Suisse : *Injuste!*

Il eut bien souvent des louanges pour le talent de Wordsworth; et même quand Wordsworth eut perdu tout droit à la bienveillance de lord Byron, pour des raisons que je dirai plus tard [1]. Car, jusque dans son poëme de l'*Ile*, écrit à la veille de partir pour la Grèce, où il alla mourir, il cite un passage d'un poëme de Wordsworth, qu'il considére comme *exquis*.

Coleridge.

Mais entre les trois Lakistes Coleridge fut celui pour lequel sa générosité eut un caractère sublime. Ce poëte était pauvre, et avait besoin de sa plume pour vivre. Lord Byron, mettant cette considération au-dessus de toute autre, voulut intervenir à ses lectures, et les loua chaudement. Coleridge, ayant eu plus tard grand besoin d'appui pour faire jouer une pièce au théâtre de Drury Lane, s'adressa à lord Byron, qui faisait alors partie du comité directeur du théâtre, etc. Lord Byron s'intéressa chaleureuse-

1. Voy. lettre 198, Moore.

ment à Coleridge, lui aplanissant les difficultés, l'encourageant avec les plus aimables et flatteuses paroles. Et non-seulement il fit cela, mais il profita de cette occasion pour lui écrire une lettre pleine d'abnégation, dans laquelle il blâmait et désavouait la satire de sa jeunesse.

« Vous parlez de ma satire, libelle, ou toute autre chose que vous ou d'autres voudront l'appeler. Souvenez-vous qu'elle a été écrite, quand j'étais fort jeune, et fort irritable et, que depuis, elle a été une épine à mon flanc. J'en souffre d'autant plus, que presque toutes les personnes que je satirisais, sont devenues mes connaissances, et plusieurs, mes amis ce qui est bien « *amonceler du feu sur la tête d'un ennemi.* » Ils m'ont pardonné trop facilement, pour que je puisse me pardonner moi-même. La partie qui vous regarde, est d'une pétulance stupide; et quoique j'aie fait tout ce qui était en mon pouvoir pour en supprimer la circulation, je regretterai toujours la violence de beaucoup de ses attaques[1]. »

« Le théâtre de Drury Lane se relèvera, écrivait-il à Moore, si Coleridge veut écrire la pièce qu'il a promise. »

Quoique lord Byron se trouvât déjà au plus fort de ses chagrins domestiques, compliqués d'embarras pécuniaires, quand il apprit que Coleridge était

1. Moore, 613.

dans la détresse, il eut néanmoins encore le temps et la force de s'occuper de lui, et de venir à son aide de toute manière. Il écrivit à Moore : « Le pauvre Coleridge, qui est un homme d'un talent merveilleux, est dans la détresse, et va publier deux volumes de poésies et de biographies. Il a été traité par les critiques, encore plus mal que nous ne l'avons jamais été. Voulez-vous me promettre de rendre un compte favorable de son œuvre dans l'*Edimbourg Review?* Le louer, je crois bien que vous le devrez; mais le louer, n'est pas assez, il faut encore *le louer bien*, chose de toutes la plus difficile. Ce sera sa résurrection, « *the making of him.* » Mais cela doit rester un secret entre vous et moi. Car Jeffries pourrait bien ne pas aimer ce projet, et peut-être que Coleridge lui-même ne l'aimerait pas non plus. Mais vraiment, je crois que tout ce dont il a besoin, c'est d'un *Pionnier*, qui lui ouvre la voie, et d'une étincelle ou deux, pour faire une explosion des plus glorieuses[1]. »

Et en même temps qu'il agissait si délicatement, il venait généreusement à son aide d'une autre manière, et avec la même délicatesse. « C'est rendre justice aussi bien à celui qui a donné, qu'à celui qui a reçu dit Moore, de rappeler ici que le noble poëte, en ce moment-là, avec une délicatesse qui rehaussait encore sa bonté, trouva le moyen de faire recevoir à Coleridge 100 guinées. »

1. Moore, 631.

Il envoyait à Murray une tragédie manuscrite de Coleridge, pour qu'il en prît connaissance et en le priant de la publier.

« Quand vous vous en serez fait une opinion, vous m'obligerez en me la renvoyant; car réellement, je ne suis pas autorisé à la laisser hors de mes mains.

« J'en ai la plus *haute opinion*, et je désire vivement que vous en soyez l'éditeur, mais si vous ne deviez pas l'être, je ne désespère pas de trouver celui qui le voudra[1]. »

On sait que lord Byron, tant qu'il est resté en Angleterre, a toujours généreusement distribué le produit de ses poëmes. Cet argent profitait toujours aux autres, jamais à lui. C'était à Coleridge qu'il destinait une partie de la somme que Murray lui offrit pour *Parisina* et pour le *Siége de Corinthe*. Mais, des difficultés s'étant élevées, parce que Murray ne voulait pas remettre la somme de 100 guinées, à d'autres qu'à lord Byron, celui-ci, qui était alors dans le chagrin et dans les embarras de sa séparation, emprunta cet argent pour le donner à Coleridge.

Vers la même époque, lord Byron rendit un hommage si éclatant au talent de Coleridge et à son poëme de *Christabel*, dans une annotation au poëme :

1. Lettre à Moore, 230.

le Siége de Corinthe, que ses éloges servirent d'épigraphe au libraire.

« Je ne peux souffrir que personne se moque de *Christabel*, disait-il, c'est un beau et étrange (*wild*) poëme[1]. »

Voici ce qu'il écrivait à Venise en 1816 : « J'apprends que l'*Ed. Review* a satirisé le *Christabel* de Coleridge, et s'est même déclarée contre moi, parce que je l'ai loué. Je l'ai loué, premièrement : *parce que je pensais qu'il le méritait ;* secondement, parce que Coleridge était dans une *grande détresse,* et qu'après avoir fait le peu que je pouvais pour lui en effectif, je pensais que l'aveu public de ma bonne opinion pouvait l'aider encore, du moins auprès des libraires. Je suis très-fâché que Jeffries l'ait attaqué, parce que, pauvre diable, cela lui sera nuisible à l'âme et à la bourse.

« Quant à moi, cela m'est égal. Je ne penserai jamais moins bien de Jeffries, pour tout ce qu'il pourra dire de moi ou de ce qui me concerne, à présent et à l'avenir. »

Il écrivait à Genève, dans une espèce de mémorandum. « Je considère Crabbe et Coleridge, comme les premiers de notre époque, en fait de puissance et de génie. »

A Pise, bien qu'il eût déjà connu l'ingratitude de Colerigde à son égard, il blâmait néanmoins ceux qui avaient critiqué son *Christabel*, et il se refusait

1. Moore, lettre 246.

à croire que ce fût Walter Scott. « Car, disait-il, nous devons tous, et Scott lui-même, beaucoup à Coleridge. »

Et le même témoin (Medwin) ajoute :

« Lord Byron dit que le poëme de Coleridge est *très-beau*.

« Il en a paraphrasé et imité un passage. Il en juge l'idée excellente, car, il la sent vivement ; ce qui est la meilleure pierre de touche de la poésie. En parlant du poëme psychologique de Coleridge, il disait : « Quelle harmonie parfaite ! quelle belle versification ! il déclamait *Kubla Kan*, et disait : *ce fragment m'enchante*[1]. »

Shelley.

Si Shelley n'eut pas un rang distingué dans son triangle, c'est seulement parce qu'il ne s'était pas encore fait connaître, si ce n'est par les excentricités de sa jeunesse. Mais, dès que lord Byron put apprécier son génie, que d'éloges ne prodigua-t-il pas à l'homme et au poëte, tout en blâmant le métaphysicien?

On trouve partout dans ses lettres, le témoignage de son estime affectueuse pour Shelley ; et dans ses derniers jours, en Grèce, il disait à Finlay : «Shelley était certainement un génie extraordinaire. Mais

1. Medwin, 63, 2e vol.

ceux qui ne le connaissent que par ses ouvrages, ne connaissent que la moitié de ses mérites. C'était par ses pensées et par sa conversation, qu'on aurait dû juger le pauvre Shelley. Il était la poésie incarnée dans ses manières et dans ses pensées [1].»

« Vous étiez tous dans l'erreur écrivait-il de Pise, à Murray au sujet de Shelley. Shelley était, sans exception le *meilleur* et le moins égoïste de tous les hommes que j'ai connus [2]. »

Et quand il apprit sa mort, à Moore : « Voilà encore, dit-il, un autre homme parti, et envers lequel le monde fut injuste, brutal et méchant. Peut-être lui rendra-t-il justice, maintenant que cela ne peut plus lui faire aucun bien. »

Voilà comment lord Byron s'exprimait, et comment il agissait à l'égard de ces poëtes, dont il désapprouvait pourtant l'école, avant que la calomnie ou la provocation perfide et brutale des uns, l'ingratitude des autres, la jalousie de tous, l'eussent forcé à remplacer sa générosité et sa bienveillance, à l'égard de quelques-uns, par des paroles amères et des représailles; avant que son esprit de justice l'eût forcé de mêler, à une certaine considération pour les talents, beaucoup de mépris pour les caractères! Nous parlerons plus tard de cette phase de leurs rapports réciproques, tout à fait étrangère à l'art;

1. Parry, 211.
2. Moore, lettre 502.

et nous prouverons que, si elle eut son origine dans la jalousie, ce fut dans celle qu'il inspira, et non pas dans celle qu'il éprouva.

Louer était un si grand plaisir pour lord Byron, qu'on pourrait plutôt dire qu'il en abusait. Cette qualité aimable, dont sa justice tempérait à peine l'excès, et qu'il exerça avec exubérance envers ses émules, s'exerçait aussi envers tous les jeunes talents qui avaient besoin d'encouragement.

Que ne fit-il pas pour l'auteur de *Bertram*, quand Scott le lui recommanda pour M. N. N., afin de faire réussir ses drames?

Après la lecture d'une tragédie qu'un jeune homme était venu lui soumettre, lord Byron écrivit dans son *memorandum* :

« Ce jeune homme a du talent. Il a bien certainement pris ses pensées à d'autres ; *mais je ne le dirai pas.* Les critiques ne se chargeront que trop de le dire. *Je déteste de décourager un jeune talent*[1]. »

Ainsi, indulgent, envers la médiocrité, compatissant envers toutes les faiblesses et tous les défauts ; incapable de faire la moindre peine aux destitués de mérite et de renommée, quand l'intérêt de l'art et de la justice exigeait néanmoins des blâmes, sa bonté intervenait même alors, avec des modifications, des adoucissements, et avec des regrets, presque des re-

1. Moore.

mords, s'il s'était laissé entraîner sans nécessité à des critiques. Il se blâma d'avoir satirisé le pauvre *Blakett*, quand il apprit la vérité sur lui; comme aussi d'avoir été trop sévère envers Keats, jeune talent distingué, mais absurde sous bien des rapports, et appartenant à l'école des Lakistes, que lord Byron trouvait fausse dans ses tendances poétiques.

Toutefois, louer les petits pour humilier les grands, était un calcul plus qu'impossible à sa grande âme. Quant à son idéal, si haut placé en tout, c'étaient les grands esprits qui l'attiraient; et, pour ceux-là, ses louanges coulaient de source, ne s'arrêtant qu'à l'extrême limite où la justice pouvait être blessée, ou les intérêts de l'art méconnus.

Heureux de parler des perfections de Pope, et des poëtes de l'antiquité, des grands poëtes italiens, allemands, etc., il n'hésitait pas à faire quelque restriction.

Il en a fait une pour Shakespeare; mais peut-on s'en étonner? la cause n'est-elle pas bien claire?

Lord Byron était un génie aussi puissant qu'ordonné. Sa grande admiration pour Pope le proclame tel! « J'ai toujours, écrit-il à Moore, de Ravenne, 1821, regardé Pope comme la plus grande illustration de notre poésie. Soyez certain, que le reste est barbare en comparaison. Pope est comme un temple grec, avec une cathédrale gothique d'un côté, et une

mosquée turque surchargée de pagodes fantastiques et de conventicules. Vous pouvez appeler Shakespeare et Milton deux pyramides, si vous le voulez; mais, moi, je préfère le temple de Thesée ou le Parthenon, à une montagne construite de briques[1]. »

L'ordre et la mesure étaient un besoin si impérieux de sa nature que, quand il a cru s'être éloigné, soit dans ses écrits, soit dans sa conduite du type idéal du beau intellectuel et moral, dont la puissance et l'ordre sont les attributs essentiels, — type qui demeurait toujours présent à sa pensée, — il ne s'est pas cherché des excuses, mais il s'est franchement et sévèrement blâmé.

Ne considérant ici que l'ordre intellectuel, ses admirations se portaient donc sur le beau puissant et ordonné par excellence, c'est-à-dire sur le beau classique. Mais les lois éternelles de ce beau, réalisées dans l'antiquité grecque par Homère, par Pindare et par les poëtes dramatiques, et ensuite par des écoles plus modernes dans tous les pays, n'ont-elles pas été un peu trop méconnues par l'immense génie de l'Angleterre Shakespearienne?

Si lord Byron n'a pu voir en Shakespeare la perfection, qu'une école esthétique partie du Nord lui attribuait alors, a-t-il donc eu tort? A-t-il pour cela méconnu les qualités presque uniques de ce

1. Moore, lettre 422.

grand esprit? Quand même il eût voulu voir en lui le fondateur d'un système dramatique, et non plutôt ce qu'il était : un génie immense, plus puissant qu'ordonné, n'agissant pas sur des principes, mais les appliquant accidentellement, presque involontairement; et un analysateur de tous les sentiments du cœur humain; d'une profondeur presque surhumaine, quand même il eût pu le considérer, comme le chef volontaire d'une école, lui était-il possible de trouver cette école sans défaut?

Shakespeare économise-t-il donc assez le temps et l'esprit, pour que l'action de ses drames se suive sans produire un certain disloquement, qui fatigue l'esprit, et affaiblit l'impression dramatique? Les proportions ne manquent-elles pas à ses drames, aussi bien que l'unité? Les incidents ne sont-ils pas interminables? Quelle nécessité y a-t-il donc, de mettre, parfois, une pièce dans une autre pièce? Ses tirades et ses discussions ne sont-elles pas trop longues? Soit qu'il ne sache pas, soit qu'il ne veuille pas élaguer sa richesse, ne devient-elle point, par son exubérance, un fardeau pour le lecteur de même que pour lui-même? Ses créations, certainement admirables de vie et d'idéal, ne pèchent-elles pas, néanmoins, par excès de réalité, de cynisme, d'obscénité même? Ses personnages ne tombent-ils pas, trop souvent sans raison, dans le laid et dans le faux? Hamlet aurait-il été moins intéressant, aurait-il semblé moins fou, s'il n'avait pas adressé des

paroles indélicates et cruelles à la pauvre Ophélie ? Et Laerte, paraîtrait-il moins affligé, si, en apprenant la mort de sa sœur, il n'eût pas exprimé sa douleur par un jeu de mots aussi niais?

Lorsque lord Byron, trouvant dans Shakespeare tous ces défauts de goût, de mesure, de proportion et d'unité, que le beau repousse et que l'art réprouve, disait et répétait, à l'instar de Pope, qui professait précisément les mêmes opinions, que Shakespeare était un *très-mauvais modèle*, n'avait-il donc pas raison? Et, d'après cela, ne serait-il pas ridicule d'attribuer à un sentiment de jalousie, l'opinion qu'il exprimait en disant que Shakespeare *était bien, malgré ses défauts, le plus extraordinaire* de tous les génies [1] ?

Assurément, cette opinion était très-sérieuse de la part de lord Byron, qui, comme on sait, n'était pas toujours sérieux. Il avait l'humeur un peu française de sa race; il aimait beaucoup à rire, à plaisanter, à mystifier et à étonner certaines personnes qui voulaient le sonder. Alors, il avait une mesure toute particulière pour louer et pour blâmer. « Un jour; à Missolonghi, peu de semaines avant sa mort, (dit le colonel Stanhope), en causant art dramatique, il se prit à défendre chaleureusement pour le drame régulier, classique, les unités, et par conséquent à blâmer Shakespeare. . . . . .

1. Moore, lettre 438.

Un M. N... s'opposant aux doctrines esthétiques de lord Byron, prit la défense de Shakespeare avec passion. Lord Byron s'en amusa de tout son cœur; il en parut enchanté, et redoubla la sévérité de ses critiques. »

« Un autre jour que nous étions seuls, poursuit M. Finlay, il dit : « J'aime à étonner les Anglais. Ils viennent à l'étranger remplis de Shakespeare, et de *mépris* pour la littérature dramatique des autres nations. Ils croient que c'est blasphémer, que de trouver une faute dans ses œuvres, qui pourtant en sont pleines. Ils parlent des tendances de mes écrits, et ils lisent les sonnets de maître Hughes. . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Cependant les plus mélodieuses lignes de Shakespeare étaient bien souvent sur ses lèvres, dit encore Finlay; et lorsque Parry, avec sa rudesse naturelle, renforcée par celle d'un marin, lui déclare qu'il aimait de préférence la lecture de Shakespeare, et que nul poëte moderne, pas même lui, n'aurait jamais pu égaler son Billy (c'est ainsi que le marin dans sa tendresse appelait Shakespeare) : « En cela mon *garçon*, lui répondit lord Byron, vous êtes bien dans le vrai[1]! »

Mais le ridicule d'avoir vu de la jalousie pour

1. Parry, p. 157.

Shakespeare en lord Byron, n'est encore rien comparé à celui de lui en voir pour le jeune poëte Keats; et cela, parce qu'il avait répété spirituellement ce que des journaux et Shelley lui-même, ami de Keats, avaient avancé, c'est-à-dire que ce jeune poëte avait été tué par une critique du *Quarterly*.

Et puisque cette accusation a été portée par un spirituel critique *français*[1], nous devons nous y arrêter.

A l'époque où lord Byron était plus que jamais pénétré des perfections de Pope, et opposé à ce qu'on nommait le romantisme; à l'époque où il écrivait lui-même ses drames suivant les règles classiques, on lui envoya, à Ravenne, les poésies d'un jeune homme disciple des Lakistes, qui résumait, en les exagérant tous les défauts de l'école. Ce jeune homme avait le tort (qui était presque un crime pour lord Byron) de mépriser Pope, de s'en faire le détracteur et de se poser, à dix-neuf ans, comme celui qui devait enseigner à l'Angleterre l'art de faire les vers. Un orgueil aussi insensé, ajouté au mépris de son idole, indigna lord Byron, et l'empêcha d'avoir pour ce jeune poëte l'indulgence qu'avaient obtenu Mathurin, Blakett etc. Il parla de Keats sévèrement dans sa fameuse réponse au *Blackwood's Magazine*, et à ses amis de Cambridge, qui suivaient les bonnes traditions. Il cita des vers de Keats : vers présomptueux

1. Philarète Chasles.

et mauvais, et il dit : « Ce passage est pris dans le volume d'un jeune homme, qui apprend à faire des vers, et qui commence par enseigner l'art d'en faire. »

. . . . . .

Et, après une longue citation, il ajoute : « Ce qui précède montrera les idées et les principes que professent les nouveaux réformateurs de la lyre anglaise, pour celui qui l'a rendue plus que qui que ce soit harmonieuse, et le progrès qui se trouve dans leurs *innovations*. »

N'oublions pas de dire qu'il appelait le jeune présomptueux une *tadpole* (une taupe) des lacs.

Mais, l'année suivante, il apprit que Keats était mort à Rome, victime de son amour-propre, n'ayant pu se consoler des critiques qu'on lui avait faites. Alors son cœur, si bon, en fut ému ; il se reprocha sa sévérité, et eut peur d'avoir été injuste.

« Je suis très-affligé écrivit-il de Ravenne (avril 1821), à Shelley, d'apprendre ce que vous me dites de Keats. Est-ce bien vrai? Je ne pouvais pas croire qu'une critique pût ainsi être mortelle. Je diffère essentiellement de vous dans l'estime de ses compositions; mais j'ai en telle horreur que l'on fasse de la peine à un écrivain, sans nécessité, que je voudrais qu'on l'eût assis sur le pic le plus élevé du Parnasse, plutôt que d'apprendre qu'il est mort par une semblable cause! Pauvre diable! avec un amour-propre si déréglé, il n'eût pu être probablement

bien heureux. . . . . .

. . . . . .

. . . . . « Si j'avais connu sa mort, ou seulement que, vivant, il était si susceptible, je lui aurais épargné les remarques que j'ai faites sur sa poésie dans mon pamphlet; mais j'y ai été provoqué par ses attaques sur Pope et par ma désapprobation de son genre de style[1]. »

Et puis il écrit le même jour à Murray : « Est-il vrai, comme Shelley me l'écrit, que le pauvre John Keats est mort, à Rome, du *Quarterly Review*? J'en suis très-fâché, quoiqu'il me semble qu'il eût pris la mauvaise route comme poëte, et qu'il fût gâté par le peuple des omnibus, par les faubourgs[1], et par la versification du Panthéon de Tooke et du dictionnaire de Lamprière. Je sais, par expérience, qu'une revue sauvage est un *hemlock*, pour un auteur à la mamelle. Celle que l'on fit sur moi, et qui donna naissance aux *Bardes anglais*, me courba jusqu'à terre, mais ne m'empêcha pas de me relever de suite. C'est égal, je ne voudrais pas être celui qui a écrit l'article *suicide* pour tous les honneurs et toute la gloire de ce monde, bien que je n'approuve nullement l'école des écrivailleurs qu'il maltraite[2]? »

Quelque temps après, il lui écrit encore : « Vous savez très-bien que je n'approuvais point les vers de Keats, ni ses principes en poésie, ni ses attaques

1. Moore, lettre 418.
2. Moore, lettre 420.

contre Pope; mais il est mort. Je vous prie donc d'*omettre* tout ce que j'ai dit sur lui dans mes manuscrits ou dans mes publications. Son *Hyperion* est un beau monument, et fera vivre son nom. Je n'envie pas celui qui a écrit l'article contre Keats. »

Et enfin, plusieurs mois plus tard, pour faire une amende honorable et complète, il ajoutait encore aux sévères paroles de son article, en réponse au *Blackwood's Magazine*, une note ainsi conçue : « *Une année après que ceci était* écrit, M. Keats est mort à Rome, d'une consomption causée par la rupture d'un vaisseau sanguin, dans sa poitrine, en lisant l'article du *Quarterly* sur son poëme d'*Endymion*.

« J'ai lu l'article avant et depuis, et, quelque amer qu'il soit, je ne pense pas qu'un homme dût se permettre de s'en laisser mourir. Mais un jeune homme ne peut pas s'imaginer, ce qu'il doit inévitablement subir dans le cours d'une vie ambitieuse de renommée. Mon indignation, causée par le mépris de M. Keats envers Pope, ne m'a pas permis de rendre justice à son génie, qui, malgré toutes les fantastiques (*fopperies*) bizarreries de son style, promettait incontestablement beaucoup. Les fragments d'*Hyperion* semblent réellement inspirés par les Titans; et ils sont aussi sublimes qu'Eschyle. C'est une perte d'autant plus grande pour notre littérature, que lui-même, avant sa mort, était, dit-on, persuadé qu'il n'avait pas pris la bonne route, et que déjà il s'occupait à

réformer son style sur les plus classiques modèles de notre langue[1]. »

Avions-nous tort de dire que les accusations dirigées contre lord Byron, à propos de Keats, ne méritaient vraiment pas d'être relevées? Si nous l'avons fait, ce n'a été que pour corroborer les observations que nous avons dû présenter dans un autre article[2] et prouver que le critique français aurait dû porter, sur la conduite de lord Byron, en cette circonstance, un jugement plus consciencieux et plus réfléchi.

Cependant lord Byron, influencé comme il l'a toujours été par son idéal de toutes sortes de beautés, n'avait pas seulement besoin de trouver la beauté puissante et ordonnée dans l'œuvre de l'artiste, pour lui accorder ses louanges, et sa sympathie; il fallait aussi qu'il retrouvât un certain ordre de beauté morale dans le caractère et dans la conduite de l'homme. En effet, ce n'étaient pas seulement leurs talents, mais la *loyauté*, l'*indépendance*, la *consistance politique* et la *parfaite honorabilité*, qui lui avaient inspiré de grandes sympathies pour Walter Scott, pour Moore et pour d'autres.

Lord Byron n'avait jamais ignoré que ces beautés morales n'existaient pas chez les Lakistes, et principalement dans le chef de cette école, car toute sa car-

1. Moore, lettre 342.
2. Voy. art. *Portrait français*.

rière littéraire et toutes ses productions portaient, au contraire, l'empreinte de qualités opposées. Depuis que Southey avait vécu idéalement dans les régions arcadiennes, et RÉELLEMENT en étroite liaison avec les autres poëtes de son école, Wordsworth et Coleridge, publiant en commun leurs œuvres, se proposant de réaliser leurs utopies dans quelque île bienheureuse, où ils vivraient en communauté de biens et de toute jouissance en outre de celle des femmes et des enfants, il se trouvait certes avoir fait un grand détour de son chemin primitif, puisqu'il était arrivé à prendre la dignité de Lauréat, à écrire les odes qu'il écrivait, et à professer les doctrines ultra-tories et bien d'autres, dont l'immoralité n'était égalée que par l'absurdité.

Tout cela motivait, certainement, le mépris de lord Byron. Néanmoins, ce mépris, il le tenait encore caché dans le fond de sa pensée, par la répugnance qu'une belle âme éprouve à faire de la peine à qui que ce soit, sans nécessité. Mais cette nécessité, le Lauréat ne tarda pas à la faire naître. N'ayant jamais pardonné à lord Byron la célèbre satire, qui fut le début poétique de sa jeunesse, car « le Lauréat disait lord Byron, n'est pas de ceux qui pardonnent; » lui ayant encore moins pardonné les succès qui avaient fait pâlir sa propre étoile et l'avaient fait reculer, avec tant d'autres, à des places inférieures à celle qu'il se croyait en droit d'occuper, depuis ce moment, Southey, détestait Byron, et il était toujours aux

aguets pour saisir la première occasion de lui nuire. Il la trouva dans la persécution aussi extravagante qu'imméritée, à laquelle son malheureux mariage l'exposa, et dans son départ pour le continent. Or le Lauréat saisit cette occasion avec sa haine envieuse; et non-seulement, il s'associa avec ardeur aux calomnies de Londres, mais il suivit lord Byron en Suisse, pour en ourdir de nouvelles, évidemment dans le but et l'espérance d'écraser son génie intellectuel, sous la ruine de l'homme moral.

Lord Byron ignora, pendant quelque temps, ces turpitudes du Lauréat; car les amis croient souvent prudent de cacher des vérités qu'il vaudrait mieux faire connaître. Mais quand, à la fin, il en fut informé (à Venise), son indignation fut celle que tout homme d'honneur devait éprouver. En effet, s'il avait pu subir de pareils outrages sans s'émouvoir, sans les repousser, sans les venger même, il aurait abdiqué sa dignité d'homme d'honneur et perdu ses droits d'homme moral. Son appréciation esthétique de l'auteur, ainsi compliquée de son mépris pour l'homme, éclata en vérités amères. Ses paroles tombèrent comme une épée à double tranchant sur la tête du coupable. Il jeta à pleines mains, dans son *Don Juan*, le ridicule sur les absurdités de l'auteur, et l'odieux sur les turpitudes du calomniateur.

Cette vengeance, Southey la mérita. Elle fut naturelle, juste et même nécessaire; car il fallait mettre

en évidence la valeur et la moralité du personnage, pour faire apprécier la valeur de ses calomnies. Et enfin, quand plus tard il lui demanda la satisfaction jugée nécessaire par le tribunal de l'honneur, montrant par là quel prix il attachait à sa réputation, il fit ce que l'honneur lui demandait[1].

Jusqu'à quel point la conduite du Lauréat justifie-t-elle l'irritation et les sévérités de lord Byron? Nous l'avons vu dans un autre article. Il me suffit d'avoir prouvé ici que le langage acerbe de lord Byron envers Southey avait pour cause non sa propre *envie*, mais celle qu'il inspirait; et qu'une grande part de ces explosions doit être attribuée au dégoût, que la laideur morale lui a toujours inspiré.

Depuis cette époque, c'est encore ce même sentiment, compliqué de ses antipathies esthétiques, qui colore souvent de mépris ce qu'il dit de Wordsworth et de Coleridge. Car, non-seulement tous les deux s'étaient, par une envieuse hostilité, faits les échos de Southey — et le dernier avait même à ce tort ajouté l'ingratitude —, mais tous les deux avaient avili leur caractère, en se rendant inconstants par intérêt, et en sollicitant des places du parti dominant qu'ils avaient combattu dans leurs écrits. « *Ils sont tous tarifés* », disait lord Byron à Pise.

Un jour que Shelley et Medwin riaient, chez lui, de

1. Lord Byron appella Southey en duel. Voir sa vie en Italie.

quelques-unes des dernières poésies de Wordsworth, qui n'excitaient pas seulement leur dégoût et leur mépris par l'exagération du torysme comparée à celle des églogues arcadiennes du même poëte ancien Jacobite, mais qui provoquaient aussi le rire esthétique, par leur bizarrerie et leur absurdité. « Il est satisfaisant, dit lord Byron, de voir qu'un homme, qui devient un mercenaire et trafique de l'indépendance de son caractère, perd en même temps son talent de poëte. »

Le grand cas que lord Byron faisait de la consistance dans les opinions politiques était tel, qu'il cessait d'avoir la moindre considération pour qui manquait à ce devoir par un calcul quelconque.

« Je me trouvais à dîner, dit Stendhall, chez le marquis de Brême à Milan, en 1816, avec lord Byron et le célèbre poëte Monti, auteur de la *Basvilliana.* »

« On parla poésie, et on en vint à demander quels étaient les douze plus beaux vers faits depuis un siècle en français, en italien et en anglais. Les Italiens présents s'accordèrent à désigner les douze premiers de la *Mascheroniana* de Monti, comme ce que l'on avait fait de plus beau dans leur langue depuis cent ans. Monti voulut bien nous les réciter.

« Je regardais lord Byron ; il fut ravi. La nuance de hauteur, ou plutôt l'air d'un homme qui se trouve avoir à repousser une importunité, qui déparait un peu sa belle figure, disparut tout à coup, pour faire place à l'expression du bonheur. Le premier chant

de la *Mascheroniana*, que Monti récita presqu'en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs, causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe-Harold. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du genie.* » — Lettre de Beyle (Stendhall) à Mme Belloc.

Mais, plus tard, il apprit que Monti était un homme sans consistance politique, et qu'il était passé d'un camp dans un autre sous l'influence d'une foule de passions; ce qui faisait dire à un autre poëte que *Monti* avait du « *Dante : Il verso si non l'animo costante.* »

Alors toute la sympathie de lord Byron pour Monti fit place à du mépris, et il l'appela même une fois le « *Giuda del Parnaso* » tandis que son estime et sa sympathie restèrent inébranlables, au contraire, pour Silvio Pellico, pour Manzoni et pour d'autres Italiens, également distingués par leur talent et leur caractère.

Son esprit de justice n'avait pas de nationalité ; il était cosmopolite, citoyen du monde. Pourvu que les conditions essentielles à son admiration se rencontrassent dans un talent et dans un caractère, aucune barrière naturelle, aucune considération personnelle, ne faisait obstacle à cette jouissance si grande pour lui, de louer et d'estimer. Les grands esprits de l'antiquité, ceux du moyen âge — les Italiens surtout — les modernes de toutes les nations étaient avec lui de la même patrie : la patrie des

hautes intelligences; et les degrés de ses sympathies étaient les degrés mêmes de leur grandeur intellectuelle et morale.

Nous avons vu les hommages, sous toutes les formes, qu'il a rendus au plus puissant des génies italiens : en évoquant l'esprit du Dante, en lui faisant parler un langage divin et prophétique digne de lui, traduisant son admirable épisode de *Francesca da Rimini* dans le même rythme, et comme peut-être jamais poëte n'a été traduit et ne le sera, et en prenant sa défense contre ceux qui prétendaient ne pas trouver le pathétique dans ses poëmes.

On connait son admiration pour Goethe. Goethe ne fut pas seulement son contemporain, mais il fut encore son rival. En possession d'une réputation européenne, Goethe a-t-il pu se défendre de voir avec peine un astre nouveau s'élancer sur l'horizon? On a prétendu que non. Sans vouloir adopter entièrement cette idée, en cherchant même à croire que la grande âme de Goethe dut surmonter ce sentiment peu élevé, il est impossible de ne pas trouver, néanmoins, que les premières impressions qu'il a voulu donner au monde sur lord Byron, ne justifient ceux qui ont dit qu'il en était jaloux.

Pendant que lord Byron était à Ravenne, il reçut plusieurs numéros d'un journal allemand, dirigé et rédigé par Goethe. Ils renfermaient plusieurs articles

de lui sur la poésie anglaise, et notamment sur *Manfred*. Curieux de connaître ce que le patriarche de la littérature allemande pensait de lui, et ne pouvant pas lire l'allemand, il envoya ces articles à son ami Hoppner à Venise, avec prière de les lui traduire.

« Si je dois juger, lui écrivit-il, par deux points d'admiration que nous mettons généralement après quelque chose de ridicule, ainsi que par le mot *hypocondrish*, l'article doit être tout autre chose que favorable. Je le regretterais ; car j'aurais été fier de l'estime de Goethe ; mais je n'altérerai pas, pour cela, mon opinion sur son génie, pas même s'il était féroce (*savage*).

« N'importe, ne m'en adoucissez pas les expressions ; *je suis à l'épreuve de la critique littéraire*, (comme on dit d'un objet matériel qu'il est à l'épreuve du *feu*, de *l'eau*, etc.) »

L'article était, en effet, tout autre chose que bienveillant. Après avoir reconnu le grand génie de l'auteur de *Manfred*, Goethe prétend d'abord que c'est une inspiration et une imitation de son *Faust ;* et puis, il compose, ou plutôt il répète sur lord Byron (qu'il identifie avec Manfred), un tissu de fables extravagantes, où l'assassinat et le remords servent à former une puissante combinaison de l'odieux et du ridicule.

Lord Byron, apprenant tout cela, ne se fâcha nul-

lement de la critique; mais il se prit à rire des fables, et plus encore d'entendre l'auteur de *Werther*, coupable de tant de suicides, l'accuser, lui, de faire prendre en *degoût* la *vie*. Seulement, il s'étonnait de voir un homme comme Goëthe accueillir et propager de pareilles fables, en tirer des conséquences, et donner si légèrement de simples suppositions pour des faits authentiques.

Mais, au lieu de se fâcher de cette évidente hostilité, Byron prétendait que l'article lui était intentionnellement favorable. Pour toute réponse, il voulu dédier à Goëthe la tragédie qu'il était alors en train d'écrire (Marino Faliero). Dans cette dédicace, qui resta un projet, le sérieux de son admiration pour les talents de Goëthe domine toujours, à travers quelque plaisanterie.

C'est encore à Goëthe qu'il eut l'intention de dédier *Sardanapale*. « J'ai l'intention, disait-il à Pise, à M. M..., de dédier *Werner* à Goëthe, que je considère comme le plus grand génie de ce siècle. J'avais écrit à Murray de lui dédier un autre de mes ouvrages. Il a prétendu que ma lettre, qui en contenait l'ordre, était arrivée trop tard. L'ouvrage que je voulais dédier à Goëthe était plus digne de lui, que celui-ci[1]. Tout ce qui concerne Goëthe, poursuit lord Byron, excite singulièrement ma curiosité.

1. *Werner* ouvrage où domine une très-belle moralité.

J'aime à croire qu'il y a quelque analogie entre nos caractères et nos écrits. Je prends tant d'intérêt à lui, que j'ai offert de donner cent guinées pour une traduction de ses mémoires à mon usage. Shelley m'en a quelquefois expliqué des passages. Il m'a paru très-superstitieux et croire à l'astrologie, ou plutôt y avoir cru; car il était fort jeune quand il a écrit la première partie de sa vie. Je donnerais tout au monde pour pouvoir lire *Faust* dans l'original. J'ai pressé cent fois Shelley de le traduire. »

En comparant le sujet de *Caïn* à celui de *Faust*, il disait à Pise : « *Faust* n'est pas un sujet aussi beau que *Caïn; Caïn* est un grand mystère. La marque imprimée à *Caïn* est un acte sublime. Goëthe en aurait tiré un bien plus grand parti que moi. »

N'ayant pas pu lui dédier *Sardanapale*, il lui dédia *Werner* en ces termes. « Cette tragédie est dédiée à l'illustre Goëthe, par un de ses plus humbles admirateurs. »

Toutes ces démonstrations sympathiques touchèrent Goëthe. Leur admiration mutuelle provoqua un échange de courtoisie entre eux, et finit même par se changer, des deux côtés, en un sentiment affectueux. Dans une lettre que Goëthe écrivit à M. M.... après la mort de Byron, il rend compte de ses relations avec le noble poëte. Après avoir dit comment *Sardanapale* parut sans la dédicace, dont

il était heureux de posséder un-fac simile lithographié, il ajoute :

« Le noble lord, néanmoins, ne renonça pas à son projet de proclamer devant le monde sa grande bienveillance envers son contemporain allemand et son frère en poésie. Cette précieuse preuve, il la plaça en tête de la tragédie de *Werner*. On comprendra facilement qu'un honneur aussi inespéré, et qui prouve un caractère parfaitement aimable, est d'autant plus précieux qu'il est rare dans ce monde. Combien, après cela, le vieux poëte allemand a dû désirer de pouvoir exprimer les sentiments de haute estime et de sympathie que le plus grand de ses contemporains lui avait inspirés. La tâche était pourtant difficile; et elle le devenait encore davantage à mesure qu'on la contemplait. Car, que peut-on dire d'un homme dont les qualités sont illimitées? Toutes les paroles étaient faibles, impuissantes. Mais, lorsqu'un aimable et estimable jeune homme, M. St..., dans le printemps eu 1823, se rendant de Gênes à Weimar, m'apporta quelques mots de recommandation de la main du grand homme, et quand le bruit se répandit que le noble lord allait consacrer ses grandes facultés et tous ses moyens, à une sublime et périlleuse entreprise au delà des mers, je sentis que je ne pouvais plus différer. » Ce fut alors que Goethe adressa à Byron les trois stances qui finissent ainsi : « Puisse-t-il se juger lui-même comme je le juge. »

« Ces vers, continue Goëthe, arrivèrent à Gênes après le départ de cet excellent ami ; mais, ramené par la tempête, il débarqua à Livourne, où les épanchements de mon cœur lui parvinrent au moment où il allait s'embarquer pour la Grèce, le 24 juillet; et néamoins il trouva le temps de me faire une réponse remplie d'idées sublimes et de sentiments divins; réponse que je garderai comme

un témoignage inappréciable d'amitié, parmi les papiers les plus précieux que je possède. Ce document si touchant, si charmant, et qui justifiait les plus hautes espérances, a maintenant acquis par la mort prématurée de son sublime auteur la plus grande, quoique la plus douloureuse valeur. Devenu ainsi une relique inestimable et une source de regrets impossibles à exprimer, il aggrave encore le deuil général pour moi, qui jouissais déjà, par anticipation, du bonheur de voir, après l'accomplissement de sa généreuse entreprise, ce noble génie de notre siècle, et d'embrasser en lui un ami si heureusement trouvé, et dont j'étais si fier, un ami couronné de lauriers dont l'humanité n'aurait pas eu à gémir. »

Certes, ce sont là de nobles paroles; mais elles ont été arrachées à Goëthe par la conduite encore plus noble de lord Byron envers lui. Car, on ne peut pas dire que Goëthe ait vraiment pénétré et senti toute la beauté de l'âme de son jeune rival. Et quelques phrases, à la fin de cette lettre, donnent même le droit de supposer que les croyances ridicules sur les fables de la jeunesse de lord Byron (sources, selon Goëthe, des remords de Manfred, qu'il personnifie, lui aussi, en lord Byron), ne l'abandonnèrent jamais. Il éprouva pour lord Byron une grande sympathie; mais il crut néanmoins le pardon et l'indulgence envers lui nécessaires, et peut-être généreux de sa part.

Les admirations sympathiques de lord Byron avaient encore cela de particulier, qu'elles ne lui

étaient pas seulement inspirées par les hommes, qui, comme lui, étaient livrés aux inspirations poétiques et aux travaux de la pensée, ayant quelque analogie avec les siens; elles embrassaient toutes les grandeurs de l'âme humaine. Les différentes tendances, les conformations d'esprits différents du sien, différents l'un de l'autre, jetés pour ainsi dire par la nature dans des moules opposés et produisant presque toujours des mésestimes qui ressemblent à des jalousies, tout cela n'avait aucune influence sur lui. L'homme d'État, l'orateur, le philosophe, le prince, le sujet, la femme, le savant, le général ou le littérateur, tous obtenaient la même justice. On en trouve la preuve à chaque moment, dans ses correspondances et dans ses *memoranda*. Ne pouvant tout citer, ce qu'il a dit de quelque célébrité contemporaine pourra nous servir d'exemple. Parle-t-il de Makintosh?

« Il est un rare exemple, dit-il, de l'union de talents extrêmement transcendants et d'une grande bonté naturelle [1].

Parle-t-il de Curran? c'est l'enthousiasme qui l'inspire. « Curran bat tout le monde; son imagination surpasse l'humanité et son esprit (humour), — chose difficile à définir que l'esprit — est parfait chez Curran. Il a cinquante visages, et deux fois encore plus d'intonations de voix, quand il fait le mime; jamais je n'ai rencontré son égal. Oh! si j'étais une

1. Moore, lettre 466.

femme, et même une vierge, voilà l'homme dont je ferais mon Scamandre. Il est tout à fait fascinant. Je ne l'ai vu qu'une fois. . . . . .

. . . . . .

et je crains presque de le rencontrer de nouveau, de peur que mon impression puisse s'affaiblir [1]. Curran ! Curran est l'homme qui m'a le plus frappé. Quelle imagination ! Jamais je n'ai connu ni entendu parler d'une faculté pareille. Sa vie et ses discours ne donnent pas l'idée de cet homme, non pas la moindre. » Et ailleurs encore « les richesses de son imagination irlandaise étaient inépuisables. J'ai entendu cet homme parler poésie plus poétiquement qu'aucun livre, quoique je l'aie rarement vu, et seulement par hasard [2]. » En parlant de Colman, Byron dit :

« Il était extrêmement agréable et sociable, il sait si bien rire, lui, ce que Shéridan ne sait pas. Si je ne pouvais pas les avoir tous les deux en même temps, je voudrais commencer ma soirée avec Shéridan et la terminer avec Colman. »

Il loue chaudement l'éloquence de Grattan.

« Je diffère de lui quant aux opinions, mais je suis d'accord avec tous ceux qui admirent son éloquence. »

Pour Shéridan, il était intarissable d'éloges.

« L'autre jour, chez lord Holland, chacun disait

1. Moore, lettre 141, p. 430.
2. Moore, 667, Ier vol.

son opinion personnelle sur Shéridan. Voici la mienne : Dans tout ce que Shéridan a fait ou voulu faire, il a atteint la perfection. Toujours excellent dans son genre, il a écrit la *meilleure* comédie (*l'École du Scandale*), le meilleur *drame*, la meilleure *farce*, (*le Critic*), trop bonne même pour une farce ; la meilleure *adresse* (le monologue sur Garrick), et pour couronner le tout, il a prononcé le meilleur discours oratoire, qu'on ait jamais conçu ou entendu dans ce pays. »

Son enthousiasme pour Shéridan, était même mêlé d'une espèce de tendre compassion pour ses grandes faiblesses et pour ses malheurs.

Il écrivait dans son *memorandum*, un jour qu'on lui disait que Shéridan avait pleuré de joie, en apprenant que lord Byron l'avait loué chaudement : « Pauvre Briensley, si c'étaient des larmes de joie, je serais plus content d'avoir prononcé ces mots trop rares, mais sincères, que d'avoir écrit l'*Iliade*, ou fait la fameuse *Philippique*. Pas même sa comédie ne m'a procuré un moment de plaisir plus grand, que d'apprendre qu'il a éprouvé un peu de satisfaction, par suite de mes louanges, toutes humbles qu'elles doivent paraître à ceux qui sont plus sages, et qui valent plus que moi. »

Et encore :

« Pauvre cher Sherry ! Je n'oublierai jamais le jour que lui, Rogers, Moore et moi, nous avons passé ensemble sans un seul bâillement, lui, parlant tou-

jours, et nous, l'écoutant, depuis six heures jusqu'à une heure du matin. »

Quand il parle des grands hommes à peine morts, de Burke, de Pitt, de Burns, de Goldsmith et de tous ses contemporains distingués, il fait toujours éclater ses louanges. Et enfin, ses admirations affectueuses pour toute sorte de mérite allaient si loin, qu'il s'en effrayait presque comme d'une faiblesse.

Après avoir dit, j'aime A..., j'aime B.... « Par Mahomet s'écrie-t-il dans son *memorandum*, je commence à penser que j'aime tout le monde! Cette disposition ne doit pas être encouragée; c'est une sorte de gloutonnerie sociale, qui avale tout ce qu'on lui présente. »

Et non-seulement louer ce qui était digne de louange était pour lui une jouissance suprême, mais il ne voulait même pas entendre blâmer, ni les morts illustres, ni les vivants, et n'acceptait point à cet égard les idées des autres. On sait combien il admirait les talents de Mme de Staël; il avait pour elle des admirations obstinées. « Campbell a dit du mal de *Corinne*, lit-on dans son journal de 1813; j'admire Campbell et je le révère, mais je ne veux pas lui sacrifier mon opinion sur *Corinne*. Pourquoi le ferais-je? J'ai lu et relu *Corinne*, et il ne peut y avoir en cela aucune affectation. Je ne puis pas me tromper (excepté pour le goût), sur un livre que je lis, que je quitte et que je reprends de nouveau. Aucun

livre, dont un lecteur peut dire cela si sincèrement ne saurait être mauvais. »

Et ailleurs, « Hobbouse a voulu rire de l'Allemagne (comme il fait de tout); mais en cela, je crois qu'il va un peu trop loin. On me dit que B... aussi la méprise. C'est égal, il y a de bien belles choses! Et après tout, qu'est-ce donc qu'une œuvre, la plupart des œuvres, toutes les œuvres même, si ce n'est un désert avec des sources, et peut-être une oasis ou deux pour chaque journée de route? Oui, certainement, dans Mme de Staël, ce que nous prenons souvent, et qui nous fait palpiter comme la vue de la source rafraîchissante, se convertit en un mirage — le critique dit *verbiage*, — mais à la fin, nous arrivons à quelque chose comme le temple de Jupiter-Ammon; et alors le désert que nous avons traversé ne s'offre plus à notre souvenir, que pour illuminer encore davantage le contraste. »

Lui, si économe de réponses à ses propres calomniateurs, il ne souffrait pas de laisser sans réfutation une calomnie ou une critique injuste de ses amis. On a vu comme il défendait de leur vivant, Scott, Shelley, Coleridge et une foule d'autres personnes remarquables, lorsqu'il arrivait à sa connaissance qu'on les avait injustement attaquées. Le respect, la justice, l'hommage qu'il invoquait pour les morts illustres était dans les mêmes propor-

tions. « N'oubliez pas disait-il à Moore, en apprenant qu'il allait écrire la vie de Sheridan; n'oubliez pas, qu'il faut épargner les vivants sans insulter les morts. »

En lisant, à Ravenne, que Schlegel prétendait que Dante n'était pas populaire en Italie, et l'accusait de manquer de pathétique : « C'est faux, s'écriait-il avec indignation. Il y a eu plus d'éditeurs, de commentateurs et d'imitateurs dernièrement de Dante, que de tous les autres poëtes ensemble. Comment donc? Dante ne serait pas un poëte populaire en Italie? Mais les Italiens parlent de Dante, pensent et rêvent Dante en ce moment (1821), à un excès tel qu'il serait même ridicule, si Dante ne le méritait pas comme il le mérite! Et puis, Schlegel dit aussi que le principal défaut de Dante est le manque de pathétique, de sentiments délicats. Mais l'amour de Francesca de Rimini donc? Mais les sentiments paternels d'Ugolino? et Béatrice? et la Pia? Mais il y a chez Dante une tendresse si délicate, lorqu'il s'attendrit, qui surpasse toutes les tendresses. Certainement, quand il s'agit du lieu chrétien des supplices, l'Enfer, il n'y a pas lieu ou motif pour une grande délicatesse; mais qui donc, excepté Dante, aurait su introduire une délicatesse quelconque dans l'Enfer? Est-ce qu'il y en a dans Milton? Non! et le ciel de Dante n'est-il donc pas tout *amour*, *gloire* et *majesté?* »

On a vu son admiration pour Pope. Elle était si

grande, qu'elle arrivait jusqu'à paraître une sorte de tendresse filiale. Ne pas trouver son monument dans le temple où l'on a réuni les cendres d'une foule d'hommes célèbres l'affligeait, le révoltait, le mortifiait. « Il est honteux, disait-il, de ne pas trouver Pope à Westminster, dans le coin des poëtes. J'ai souvent pensé à lui ériger un monument à mes frais dans l'Abbaye, et j'espère bien encore exécuter ce projet[1]. »

Ajouter autre chose pour montrer l'absence totale et même phénoménale d'envie dans l'âme de lord Byron, ne serait que fatiguer le sujet et abuser du lecteur. Elle se définit d'une manière si lumineuse dans tout ce qu'il a fait, dit et écrit, que la révoquer en doute ne semble pas possible. Et pourtant, même cette stupide calomnie ne lui a pas toujours été épargnée. Les aveugles voient-ils le soleil? Et les passions humaines ne sont-elles pas le nuage qui produit la cécité dans l'homme, malgré la lumière de l'évidence? Je ne parle pas de certains critiques français, qui n'ont connu ni l'homme ni l'auteur et dont les attaques systématiques n'ont point de valeur. Je veux parler d'un article qui, peu de temps après sa mort, parut dans le « *London Magazine* » sous ce titre : « *Caractère personnel de lord Byron,* » et qui fit un certain bruit, par ce qu'il affichait la prétention d'être écrit par une personne qui avait intimement

1. Medwin.

connu lord Byron. Cet article était d'autant plus perfide, qu'il mêlait au mensonge beaucoup de vérité, et qu'il avait une apparence d'impartialité. Il était l'œuvre directe ou inspirée d'un personnage qui était allé en Grèce pour y jouer un beau rôle. Mais ayant échoué, s'étant exposé à quelques plaisanteries et étant jaloux du rôle sublime que lord Byron y avait joué, il se vengeait, en disant entre autres mensonges. « Qu'il était dangereux pour les amis de lord Byron, de s'élever dans le monde, s'ils tenaient plus à son amitié qu'à leur gloire ; car, dès qu'ils s'élevaient, il les haïssait. »

Une telle calomnie indigna les amis véritables de lord Byron, notamment le comte Gamba qui s'empressa d'y répondre dans un intéressant volume, si précieux par sa véracité, et qui honore également lord Byron et le noble jeune homme honoré d'une telle amitié. Après avoir bien analysé l'article anonyme, le comte Gamba dit : « *Mon opinion est précisément* l'opposée de celle de l'écrivain de l'article. Non-seulement lord Byron était *heureux* des succès de ses amis, mais il en était même fier, comme d'une preuve de son bon discernement dans le choix qu'il faisait de ses amis. *Je suis bien certain d'une chose, c'est que dans l'âme de lord Byron, jamais n'a pénétré la moindre étincelle d'envie.* Certainement, lord Byron a éprouvé pour un individu ou deux, une forte antipathie; mais — et tous ceux qui l'ont le mieux connu, me l'ont répété — lord Byron ne s'est jamais brouillé avec aucun de ses amis de jeu-

nesse; et ses premiers attachements ont été aussi ses derniers [1]. »

On pourrait dire peut-être que lord Byron, en possession d'une si grande popularité, n'avait pas un grand effort à faire pour dominer le mauvais sentiment de l'envie. Mais, sans parler même de la fragilité de toute popularité, n'a-t-il pas vu la sienne propre attaquée par l'envie de ceux qui voulaient le faire descendre du piédestal, afin de s'y placer eux-mêmes? Et quelques années avant sa mort, ne pensait-il pas, à tort ou à raison, que sa popularité était chancelante, et qu'elle allait passer à ses rivaux? A-t-il pour cela été moins heureux des succès de ses amis? Le concert des louanges de ses contemporains a-t-il pour cela été moins harmonieux dans son âme généreuse? Tout ce qu'il a dit et qu'il a fait, ne nous prouve-t-il pas que ses blâmes ont été concédés avec répugnance aux exigences de la justice et de la vérité, ses idoles, tandis qu'il satisfaisait avec joie, par ses louanges, à un besoin de son cœur?

Nous nous sommes arrêté longuement sur ce sujet, parce que nous croyons qu'une totale absence d'envie si rare parmi les poëtes, et si resplendissante en lord Byron, est le plus haut témoignage, et comme nous l'avons déjà dit, le thermomètre moral de la beauté

1. P. Gamba.

des âmes. Il ne nous reste donc plus qu'a nous résumer. Et nous le ferons en répétant que si lord Byron envié par ses amis, par ses ennemis, par tous ses rivaux, excepté Shelley peut-être, n'a pourtant envié personne bien que souffrant constamment des conséquences de toute cette envie, c'est parce que par la bonté de son âme lord Byron, a été *le moins envieux des hommes*.

Digitized by Google

IX

SA BIENVEILLANCE, SON HUMANITÉ, ETC.

BIENVEILLANCE.

Mais la qualité du cœur de lord Byron, qui donne la preuve la plus lumineuse de sa bonté, c'est la bienveillance, et surtout la nature et la force de cette bienveillance. Car, toutes les bienveillances ne donnent pas cette preuve au même degré. Dans tous les sentiments que nous avons analysés et présentés comme preuve de sa bonté, bien que tous soient, chez lui, très-énergiques et capables de l'amener aux plus grands sacrifices, on peut trouver toujours cet élément personnel, qui est inhérent à différents degrés à toutes nos affections les plus pures et les plus généreuses, puisque leur premier mouvement est évidemment commandé par un besoin de satisfaction personnelle. On pourrait en dire autant de sa bienveillance, si elle avait été

seulement l'effet des habitudes et des mœurs sociales; car cette qualité est alors souvent inconstante, n'a pour objet que quelques individus, et n'exclut même pas la possibilité de s'associer à la dureté, ou même à la cruauté : bienveillance, qui songe à plaire ou à se satisfaire soi-même, plutôt qu'à être utile ou à faire acte complet d'abnégation !

Si lord Byron n'avait eu que cette sorte de bienveillance, si sa bienveillance n'avait même été qu'intermittente je n'oserais pas la présenter comme une des preuves de sa bonté.

Mais la sienne était la bienveillance impersonnelle, embrassant pour ainsi dire tout son caractère. Elle était cette charité universelle et habituelle, qui donne sans rien demander en retour, plus occupée du bien des autres que du sien propre, indépendante de toute sympathie particulière, et sollicitée uniquement par le besoin instinctif de soulager les maux des êtres souffrants. C'était un élan du cœur, s'élançant au delà des bornes de tout égoïsme, et prenant toutes les formes et toutes les nuances, généreuse, indulgente, reconnaissante, humaine, la seule enfin de toutes nos qualités, qui soit dépourvue de tout élément personnel. Si une qualité aussi universellement exercée n'a pas droit aux honneurs sublimes de la vertu, elle imprime du moins certainement sur l'homme qui la possède à ce haut degré un caractère ineffable de grandeur.

Il n'y a pas eu un seul moment dans la vie de lord Byron, où elle ne se soit révélée par les faits les plus touchants. Le bonheur ou le malheur, nous l'avons vu, n'ont jamais pu l'altérer.

Enfant, il va un jour se baigner avec un de ses petits camarades d'école dans le Don, en Écosse. Ils n'ont qu'un très-petit poney shetlandais; ils se tiennent donc alternativement l'un à cheval et l'autre à pied. Lorsqu'ils arrivent à la tête du pont où la rivière est sombre et romantique, Byron, qui se trouve à pied, se souvient d'une prophétie populaire qui dit : *que le jour où un enfant unique voudra passer ce pont à cheval avec une pouliche, produit unique de sa mère, le pont tombera.* Le petit Byron arrête vivement son camarade; il lui demande s'il se rappelle cette prophétie, et déclare que, comme le poney pourrait bien être une pouliche unique, « *marés ae foal* », il veut passer lui le premier. Car, bien que fils uniques tous les deux, lui cependant n'a que sa mère pour le pleurer, si le pont vient à tomber, tandis que la mort de son camarade, ayant père et mère, causerait un double chagrin[1].

Adolescent, il voit, à Southwell, une pauvre femme sortir tristement d'une boutique, parce que la Bible qu'elle espérait y acheter, coûte plus d'argent qu'elle n'en possède. Le petit Byron s'empresse d'acheter la Bible, et court, tout heureux, la donner à cette pauvre femme. Jeune homme, à l'âge où la

1. Galt, 329.

fougue et la légèreté de la jeunesse oublient bien des choses, il n'a jamais oublié que séduire une jeune fille est un crime. Et alors, comme toujours, il a moins été le séducteur que le séduit.

Moore nous dit que lord Byron était si sensible au plaisir et à la peine de ceux avec lesquels il vivait, que, tandis que dans les domaines imaginaires, il pouvait défier le monde entier, dans la vie réelle un froncement de sourcil ou un sourire pouvait le subjuguer.

Fier, énergique, indépendant, intrépide, la bienveillance seule rendait lord Byron si flexible, si patient, si docile aux remontrances, ou aux reproches de ceux qui l'aimaient, et auxquels il attribuait une intention amicale, qu'il sacrifiait souvent à ce sentiment si aimable et social son propre talent. Le révérend M. Beecher désapprouve, comme trop libre, un de ses poëmes qu'il venait de publier, à dix-sept ans, dans sa première édition des *Heures de loisir*. Lord Byron *retire* et *brûle* toute l'édition. Sollicité par Dallas et Guilford, il supprime, dans le second chant de *Childe-Harold*, les stances auxquelles il tient plus qu'à tout le reste. Mme G. s'afflige de la persécution qu'on lui fait souffrir pour le premier chant de *Don Juan*, et désire qu'il cesse d'écrire ce poëme ; *aussitôt il cesse de l'écrire*.

Sollicité par Mme de Staël, il consent malgré une

grande répugnance à demander une réconciliation à lady Byron.

La *Malédiction de Minerve*, poëme écrit en Grèce, sous l'impression pénible et généreuse des pirateries artistiques de lord Elgin, dans le Parthénon, est sous presse et à la veille d'être publié; mais les amis de lord Elgin lui parlent de la peine qu'il va lui causer ainsi qu'à sa famille, et le poëme est sacrifié. Personne n'a toléré plus généreusement que lui les reproches de la bienveillance et de l'amitié. Cette aimable disposition, observée en Grèce par M. Finlay, lui faisait dire qu'il en était stupéfait. Quant à la tendresse de lord Byron pour ses amis, elle a été si grande et si constante, que nous avons cru devoir lui consacrer un long article. Cependant nous citerons encore, comme exemple de sa délicatesse en amitié, et de la crainte qu'il avait de blesser ses amis ou de leur faire de la peine, une lettre que Moore cite pour prouver son extrême sensibilité à cet égard. Cette lettre fut adressée à M. Bankes, son ami et compagnon de Cambridge, un jour qu'il craignait de l'avoir involontairement offensé.

« Mon cher Bankes,

« Mon empressement pour avoir une explication vous a, j'espère, convaincu que, quel qu'ait pu être le malheureux changement de mes manières, ce changement a été aussi involontaire qu'il aurait été ingrat. Je puis vous assurer que je ne me suis pas aperçu, tandis que nous étions ensemble, d'avoir

montré de tels caprices. Que nous n'ayons pas été ensemble autant que je l'eusse désiré, je le sais bien; mais je pense qu'un observateur aussi fin que vous, doit l'avoir deviné assez, pour en expliquer la cause, sans me supposer un tort même léger envers une personne dans la société de laquelle j'éprouve orgueil et plaisir.

« *Rappelez-vous bien* que je ne fais allusion ici à aucune extension de connaissance, mais à des circonstances que vous comprendrez en y réfléchissant.

« Et maintenant, mon cher Bankes, me m'affligez pas en supposant que je pourrais penser de vous ou vous de moi, autre chose que nous en avons pensé, j'espère, depuis longtemps. Vous m'avez dit dernièrement que mon humeur s'était améliorée, et je serais bien affligé que vous changeassiez d'opinion. Croyez-moi, votre amitié a beaucoup plus de prix pour moi que toutes ces absurdes vanités, dans lesquelles je crains que vous imaginiez que je prends un trop grand intérêt. Je n'ai jamais mis en question votre supériorité, ni douté sérieusement de votre bonté pour moi; et personne ne pourra jamais mettre du mal entre nous, sans un regret bien sincère de la part de votre affectionné Byron. »

Dans le concert sans exemple de l'enthousiasme de toute une nation pour lord Byron, à l'avénement da sa célébrité, quelle est la note qui remue son cœur, qui dissipe ses mélancolies? Est-ce l'adoration inspirée par son génie? Sont-ce les louanges sans fin, les de-

mandes de présentations, les déclarations d'amour qui viennent encombrer sa table? Sont-ce les paroles si flatteuses de l'excellent lord Holland, qui le place à côté de Walter Scott comme poëte, de Burke comme orateur? Celles de lord Fitzgerald, flagellé par lui dans la satire de sa jeunesse, et qui déclare néanmoins ne pouvoir garder rancune à l'auteur de *Childe-Harold?* Non, c'est leur pardon qui touche son cœur. Se trouver ainsi l'objet de l'amitié de ceux qu'il a offensés, lui fait même prendre en telle aversion sa satire, qu'il veut la détruire; et, quoique la cinquième édition soit très-avancée, il donne l'ordre à Cawthorne, alors son éditeur, de jeter toute l'édition aux flammes. (Moore.)

On sait qu'à l'occasion de l'ouverture du nouveau théâtre de Drury-Lane, le comité directeur fit appel à tous les talents poétiques de l'Angleterre pour une adresse d'ouverture. Le Comité en reçut un grand nombre, mais n'en trouva aucune digne d'être adoptée. C'est alors que lord Holland conseilla d'avoir recours à lord Byron, dont le génie et la popularité ajouteraient, disait-il, à la solennité de l'ouverture. Lord Byron, après des refus et des hésitations, qui avaient leur source dans la modestie et dans la certitude que tous les auteurs rejetés lui feraient payer trop cher son triomphe, accepta la charge, quoique à contre cœur, pour obliger lord Holland. Et à cette occasion, il eut avec ce dernier une longue correspondance qui montre sa docilité et sa modestie, et

qui fait dire à Moore que cette correspondance est extrêmement précieuse comme illustration de son caractère, car elle montre l'excessive docilité et la bonne humeur avec laquelle il savait écouter les conseils et les critiques de ses amis. « On ne peut pas mettre en doute, dit-il, que cette docilité, *invariablement déployée par lui sur des points, où le plus grand nombre d'auteurs sont tenaces et irritables*, ne fût une qualité naturelle de son caractère, et qui se serait rencontrée en de bien plus importantes occasions, s'il avait eu le bonheur de s'allier à des personnes capables de le comprendre et de le guider. »

Une autre fois, Moore lui écrivait encore à Pise : « Vous connaissant comme je vous connais, *lady Byron aurait bien aussi dû découvrir que vous êtes la personne la plus docile et la plus aimable, pour ceux qui vivent avec vous, qui ait peut-être jamais existé* [1]. »

Sa haine de la contradiction et de la taquinerie, sa répugnance à causer une contrariété ou à mortifier quelqu'un, avaient la même cause. Une fois, après avoir répondu à une interrogation de Mme de Staël (avec sa sincérité accoutumée), *qu'il croyait une certaine démarche mauvaise* il écrivit dans son *memorandum*, « j'ai réfléchi depuis qu'il serait possible que Mme D.... fût patronnesse, et je regrette d'avoir donné mon opinion ; car je déteste de mettre

1. Moore.

le monde dans l'embarras, soit avec eux-mêmes, soit avec leurs favoris. »

Et une autre fois :

« Aujourd'hui Campbell est arrivé, et peu après est entré Merivale. Pendant notre conversation, Campbell, ignorant que Merivale en fût l'auteur, parla sévèrement d'un article du *Quarterly* sur la correspondance de Grimm. Moi, étant dans le secret, aussitôt qu'il me fut possible, je détournai la conversation; et Campbell s'en alla, persuadé d'avoir fait la meilleure impression sur sa nouvelle connaissance. . . .

« Pendant cette conversation, je ne levais pas les yeux, mais je me sentais comme un charbon allumé, car j'aime Merivale, ainsi que l'article en question[1]. »

SON INDULGENCE.

Son indulgence, très-grande pour tout le monde, était extrême envers les inférieurs. « Lord Byron, dit Medwin, était le meilleur des maîtres, et l'on peut dire qu'il était adoré par ses domestiques; sa bonté s'étendait à leur famille. Il aimait qu'ils eussent leurs enfants avec eux. Je me rappelle qu'un jour, comme nous entrions dans le vestibule, en venant de notre promenade, nous rencontrâmes le fils de son cocher : un enfant de trois à quatre ans. Il le prit dans ses bras et lui donna une pièce de 10 pauls[2]. »

1. Moore, vol. 1er, p. 504. — 2. Medwin, 131.

« Il avait pour eux une indulgence presque coupable,» dit M. Hoppner, qui a vécu avec lord Byron pendant son séjour à Venise. «Car, même alors qu'ils négligeaient leurs devoirs ou qu'ils abusaient de sa trop grande bonté, il avait plutôt l'air de les plaisanter que de leur reprocher sérieusement leurs fautes; et il ne pouvait pas se décider à les renvoyer, même lorsqu'il les avait menacés de le faire. »

M. Hoppner donne plusieurs exemples de cette indulgence, dont il a été souvent témoin. J'en donnerai un où sa bonté prend même le caractère de la vertu. Au moment où il allait partir pour Ravenne, où son cœur l'attirait avec passion, son gondolier, Tita Falcier, est pris par la conscription. Pour le délivrer, non-seulement il faut débourser de l'argent, mais il faut faire aussi des démarches et retarder son départ. L'argent fut déboursé, et le voyage tant souhaité fut retardé [1].

« Aussi, dit Hoppner, ses familiers lui étaient si attachés, qu'ils auraient tout supporté pour lui. » Sa mort les plongea dans une profonde affliction. « J'ai dans mes mains, dit encore Hoppner, une lettre écrite à sa famille par son gondolier Tita, qui l'a toujours suivi depuis Venise, jusqu'à sa mort. Ce pauvre garçon parle à ses parents de son maître d'une manière tout à fait touchante; il leur déclare qu'il a perdu en lord Byron plutôt un père qu'un maître; et il ne tarit pas sur la bonté avec laquelle il

1. Voy. sa vie en Italie.

avait toujours traité ses gens, et sur la sollicitude qu'il avait pour leur bien-être sous tous les rapports.

Fletcher écrivait aussi à Murray après la mort de son maître : « Veuillez me pardonner ce griffonnage, car je sais à peine ce que je dis et ce que je fais. Après vingt ans de service, milord était pour moi plutôt un père qu'un maître ; et je suis trop affligé pour pouvoir vous parler en détail des circonstances de sa mort. »

La bienveillance de lord Byron se montrait aussi dans sa tendresse pour les enfants, dans le plaisir qu'il éprouvait à se mêler à leurs jeux, et à leur faire des cadeaux. En général, procurer un moment de jouissance à quelqu'un, était un véritable bonheur pour lui. On lui dit un jour que Shéridan avait pleuré d'émotion en apprenant les éloges qu'il avait faits de lui chez lord Holland. « Pauvre Shéridan, s'écria-t-il, si ses larmes ont été de joie, je suis plus content d'avoir prononcé ce peu de mots que si j'avais fait l'*Iliade*. »

Humain autant que bienveillant, l'inhumanité, la férocité lui étaient insupportables, même en imagination. Son génie quoique si énergique, ne pouvait pas supporter une situation trop déchirante. « Je voulais écrire quelque chose sur cela, disait-il, à Shelley à Pise, le sujet était extrêmement tragique, mais il était trop déchirant pour mes nerfs. »

Ses ouvrages, du reste, le prouvent bien d'un bout à l'autre. Si on veut analyser tous ses héros, on

sera forcé de convenir que, s'ils sont énergiques, ils ne sont jamais ni féroces, ni durs, ni pervers.

Conrad, lui-même, le corsaire, dont le type est pourtant pris parmi les hommes féroces, et au milieu de circonstances qui entraînent à l'inhumanité, Conrad est néanmoins loin d'être inhumain. La gouttelette de sang qu'il aperçoit sur le beau front de Gulnare le fait frissonner, et lui fait presque oublier que c'est pour le délivrer, qu'elle s'est peut-être rendue coupable. Les actions cruelles d'un homme, non-seulement empêchaient lord Byron d'avoir la moindre sympathie pour sa personne, mais lui rendaient même pénible la reconnaissance. Ali-Pacha, le féroce vice-roi de Janina, a beau l'avoir comblé, avoir voulu le regarder comme son fils ; il a beau lui écrire : « Excellentissime et Carissime ; » les cruautés de cet ami révoltent trop sa belle âme. Il l'appelle : *l'homme de guerre et de calamité*; et, dans ses vers immortels, il *immortalise* le *souvenir de ses crimes, et il prophétise même le genre de mort qu'il a réellement subi* à peu d'années de distance. « Il veut bien, dit-il, lui pardonner les faiblesses des sens; mais des crimes sourds à la voix plaintive de la pitié, des crimes condamnables dans tout homme, mais surtout dans un vieillard, l'ont marqué avec la dent d'un tigre. *Le sang appelle le sang, et c'est par une fin sanglante que termineront leur carrière ceux qui l'ont commencée dans le sang.*

« Byron. »

Le spectacle des massacres humains lui gâtait même un beau site. En exaltant le Rhin, ce beau fleuve qu'il admire tant, le souvenir du sang répandu sur ses rivages l'attriste; il voit du sang dans ses vagues. « Ta vallée aux douces ondes offrirait sur la terre une image du ciel, et maintenant même encore que manque-t-il donc à tes flots pour me paraître tels?

« La vertu du Léthé.... Quand tu réunirais tous tes flots, ils ne pourraient effacer les rêves douloureux qui l'assombrissent. » (*Childe-Harold*, 3e ch.)

Quant à rester lui-même témoin et spectateur de faits sanglants, c'est ce qui dépasse l'énergie pourtant si grande de sa volonté. Doué d'une grande curiosité psychologique, ayant pour maxime que tout doit être vu une fois dans la vie, il veut assister, à Rome, à l'exécution de trois assassins qui doit avoir lieu la veille de son départ. Ce spectacle l'agita jusqu'à *lui donner la fièvre*.

En Espagne, il veut assister aux courses de taureaux. L'impression pénible que lui causa ce spectacle barbare est immortalisée dans ses vers. (Voyez chant 1er, *Childe-Harold*.)

Mais c'était surtout par ses actions qu'il montrait son humanité.

Jamais il n'a appris un malheur, une souffrance de ses semblables, à Londres, à Venise, à Ravenne, à Pise, en Grèce, sans essayer de les soulager, en

1. 63, ch. II. (Trad. Laroche, 339.)

payant de son argent, de son temps, de sa personne. A Pise, en apprenant qu'on allait condamner à un supplice cruel un malheureux coupable d'un vol sacrilége, il eut une fièvre d'angoisse. Il adressa des lettres à son ambassadeur, à ses consuls, pour qu'ils s'interposassent; il fit des projets de toutes sortes; il n'eut de repos que lorsqu'il fut certain que la peine qu'on ferait subir au coupable serait plus humaine.

En Grèce, où les traits de son humanité ont fourni toute la trame de sa vie, le comte Gamba raconte que le colonel Napier, alors résidant dans l'île de Céphalonie, arriva un jour chez lord Byron au grand galop, pour demander des secours, attendu qu'une compagnie de pauvres ouvriers, employés à faire une route, était restée ensevelie dans les débris d'une montagne, par suite d'une manœuvre imprudente. Lord Byron expédia à l'instant son médecin, et lui-même, bien qu'au moment de se mettre à table, fit immédiatement seller ses chevaux, et courut au galop sur le lieu de la catastrophe, accompagné du comte Gamba et de ses gens. Les femmes et les enfants pleuraient, criaient; la foule grossissait, tout le monde se désespérait; mais, soit par désespoir, soit par inertie, personne n'agissait. Une généreuse colère saisit lord Byron à ce spectacle de douleur et de lâcheté; il s'élança de cheval et saisit lui-même la bêche et les autres instruments de travail pour déterrer les malheureux, qui étaient là ensevelis vivants. Son exemple réveilla le courage. On put ainsi sauver plusieurs victimes, et diminuer ce grand malheur. Le comte

Gamba, après avoir parlé des bienfaits que lord Byron avait répandus partout, et de son admirable vie en Grèce, s'exprime ainsi dans une lettre qu'il adresse à M. Kennedy :

« Un de ses premiers objets en Grèce était d'amener aussi bien les Turcs que les Grecs à des sentiments plus humains. Vous voyez combien toutes les fois que l'occasion s'est offerte à lui, il s'est empressé de racheter les femmes et les enfants, et de les renvoyer dans leur patrie. Il a sauvé aussi bien souvent des Turcs, non sans danger personnel, des mains sanguinaires des corsaires grecs. Quand un brick musulman vint échouer à la côte de Missolonghi, les Grecs voulaient faire prisonnier tout l'équipage. Mais lord Byron s'y opposa, et promit un écu pour tout homme sauvé, deux écus pour chaque officier. »

« Venant en Grèce, écrivait lord Byron lui-même, un de mes premiers objets était de soulager, autant qu'il était possible, les calamités inévitables à une guerre aussi cruelle que celle-ci. Quand les principes de l'humanité sont en question, je ne connais pas de différence entre le Turc et le Grec. C'est bien assez que ceux qui ont besoin d'assistance soient des hommes, pour avoir droit à la compassion et à la protection du plus modeste d'entre nous qui prétendrait à des sentiments d'humanité. J'ai trouvé ici vingt-quatre Turcs, hommes, femmes et enfants, qui ont longuement souffert la misère, loin des moyens d'existence et des consolations de leur patrie. Le gouverne-

ment me les a livrés; je les expédie à Patras, où ils désirent d'être envoyés. J'espère que vous ne refuserez pas de vous en occuper, afin qu'ils puissent arriver dans un lieu de sûreté, et que le gouverneur de votre ville accepte mon offre. La meilleure récompense que je puisse espérer, serait de trouver que j'ai réussi à inspirer aux commandants ottomans les mêmes sentiments d'humanité envers les malheureux Grecs, qui pourront dorénavant tomber dans leurs mains. » (1824).

« Lord Byron, continue le comte Gamba, ne pouvait jamais rester spectateur oisif d'aucune calamité. Il était tellement sensible aux souffrances des autres, que, parfois, il se laissait même imposer un peu trop par des histoires de malheur. La plus petite apparence d'injustice l'indignait, et le poussait à intervenir de sa personne, sans calculer le moins du monde les conséquences pour lui de son intervention; et non-seulement, envers notre espèce, mais même envers les animaux. »

Sa compassion s'étendait et embrassait toute créature vivante, tout être sensible. Sans même parler de sa tendresse bien connue pour les chiens et pour les animaux de toute espèce qu'il aimait d'avoir autour de lui, et dont il prenait le plus grand soin, qu'il suffise de dire la cause pour laquelle il s'est privé du plaisir de la chasse qu'il eût tant aimé, par le vif attrait qu'il avait pour tous les exercices du corps. Cette cause, est consignée dans son *memorandum* de 1814, la voici :

« Le dernier oiseau sur lequel j'ai déchargé mon fusil, sur le rivage du golfe de Lépante, près de Vostitza, était un petit aigle. Je ne fis que le blesser. Je voulus ensuite le sauver. Ses yeux étaient si beaux, si brillants! mais il languit et mourut quelques jours plus tard. Depuis ce jour-là, jamais plus je n'ai voulu et jamais plus je ne voudrai donner la mort à un oiseau. » (Mém. de 1814, Moore.)

La pêche, de même que la chasse, lui semblait également une cruauté :

« La pêche à la ligne est un vice solitaire, quoi qu'en dise ou chante Isaac Walton; ce vieux fat cruel et ridicule mériterait bien d'avoir dans le gosier un hameçon tiré par une petite truite [1]. »

Et puis, comme s'il craignait de n'avoir pas assez fait comprendre son antipathie pour les cruautés de la pêche, il ajoute en note :

« Cela aurait pu du moins lui apprendre un peu d'humanité. Ce sauvage sentimental qu'il est à la mode de citer (parmi les romanciers), pour montrer leurs sympathies pour les amusements innocents et pour les vieilles chansons, enseigne comment coudre les grenouilles, casser leurs pattes pour faire des expériences, et ajouter ainsi au plaisir de la pêche : le plus cruel, le plus insensible, le plus stupide de tous les amusements. Ils peuvent parler des beautés de la nature; mais le pêcheur à la ligne ne pense qu'à son plat de poisson. Il n'a pas le loisir

1. D. Juan, ch. XIII.

d'ôter ses yeux de la rivière; et le plus petit poisson vaut mieux, pour lui, que toutes les scènes qui l'entourent. Outre cela, beaucoup de poissons se prennent seulement dans les jours pluvieux. Au moins, la pêche de la baleine, du requin et du thon a quelque chose de noble, par le danger qu'elle présente. La pêche au filet est elle-même plus humaine et plus utile; mais la pêche à la ligne! Je soutiens qu'un pêcheur à la ligne ne peut pas être un homme bon. Un des meilleurs hommes que j'aie connus, pour son humanité, sa délicatesse d'âme, sa générosité, la meilleure créature enfin qu'il y ait jamais eue au monde, était bien un pêcheur à la ligne, oui, c'est vrai; mais il ne pêchait qu'avec des papillons peints, et aurait été incapable des extravagances d'Isaac Walton. Cette addition a été faite par un ami en lisant le manuscrit, *ante alteram partem?* Je la laisse pour contre-balancer mes propres observations. »

On sait que lord Byron ne voulait pas rire de certaines superstitions. Parfois même il aurait dit volontiers avec Hamlet : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que ne rêve pas votre philosophie [1]. »

Il respectait donc aussi la superstition anglaise, qui dit qu'il faut manger de l'oie le jour de la saint Michel, sous peine de passer une mauvaise année.

1. There are more things in heaven and earth, Horatio
Than are dreamt of in your philosophy.
SHAKESPEARE (*Hamlet*).

Hélas! une fois il n'en mangea pas, et ce fut sa dernière année; mais il n'en mangea pas, parce que voyageant de Pise à Gênes, la veille de la Saint-Michel, et ayant vu les deux blanches oies dans leur cage, au milieu du fourgon qui suivait sa voiture, la compassion le prit. Il donna ordre qu'elles ne fussent pas tuées. Arrivé à Gênes, elles devinrent tellement ses favorites, qu'il voulait les caresser souvent. Lorsqu'il partit pour la Grèce, il les recommanda à M. Barry, qui probablement aura été très-bon pour elles, à cause de leur illustre protecteur.

Non-seulement lord Byron n'a jamais pu volontairement contribuer à la souffrance d'un être animé, mais sa compassion, sa commisération pour les malheurs de ses semblables, s'est traduite pendant toute sa vie par une bienfaisance si habituelle, et par une générosité si magnifique, qu'il faudrait des volumes si l'on voulait en recueillir tous les témoignages.

Quoique en faisant cette analyse et cette énumération des preuves de sa bonté naturelle, nous ayons déclaré n'avoir pas la prétention de leur donner le rang de hautes vertus, nous sommes forcé cependant de dire que, si sa générosité était trop instinctive pour être appelée une vertu, elle était en même temps trop admirable pour être appelée un instinct; que tout en restant une qualité de son cœur, elle s'est élevée et transformée souvent, par des efforts de la volonté, en une véritable vertu; et que, par tous ces

caractères, dans sa double nature, elle a présenté chez lord Byron un ensemble éminemment rare de tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus respectable dans l'âme humaine.

Mais nous ne parlons ici que de la générosité qui répand les bienfaits. Quant à celle qui s'associe davantage à l'abnégation, au sacrifice, qui pardonne les injures, qui est le plus grand triomphe de la force morale, qui est enfin une sublime vertu, celle-là, s'il l'a possédée, c'est dans un autre chapitre que nous l'examinerons[1]. Comme nous voulons seulement démontrer ici par les faits celle qui semble n'avoir été que le mouvement d'un bon cœur, l'embarras consiste pour nous dans le choix des preuves, et la grande difficulté est de se borner. Pour ne pas convertir cet article en un volume, nous nous contenterons donc d'en citer un petit nombre; mais nous dirons que jamais le malheur ou la gêne n'eurent en vain recours à lui, que ni les embarras où il s'est trouvé dans sa jeunesse, ni le peu de mérite des solliciteurs ni aucun des prétextes si commodes aux générosités faibles ou hypocrites[2], n'ont jamais

1. Voy. chap. *Générosité élevée à vertu.*

2. Lorsqu'il voyageait en Grèce, il s'est trouvé dans des moments pleins d'anxiété pour la remise de ses fonds, et cela parce qu'il avait voulu venir en aide à un ami. « Il est probable, écrit-il à sa mère, que je vous reviendrai au printemps; mais, pour que je puisse le faire, il faut m'envoyer un peu d'argent. Mes propres fonds m'auraient été plus que suffisants; mais j'étais obligé d'assister un ami, qui me payera bien certainement, mais en même temps j'ai vidé ma poche. » (Moore, lettre 245.)

pu devenir pour lui une raison de refuser à ceux qui lui tendaient la main. Le malheur était pour lui le malheur; à ce titre seul, il devenait chose sacrée à ses yeux, et le secourir son seul besoin.

Un appel fut fait une fois, en 1813, à la générosité de lord Byron, par une personne dont la réputation aurait bien justifié le plus dur refus. Mais lord Byron, par un sentiment plus vaste d'humanité, vit la demande à un autre point de vue.

« Pourquoi donneriez-vous, lui disait Murray, 150 livres sterling à ce mauvais écrivain, auquel personne ne donnerait un sou. » — « Mais c'est bien précisément parce que personne ne veut rien lui donner, répondit lord Byron, qu'il a besoin que je lui en donne. »

Il s'agissait d'un certain M. Ashe, qui s'occupait d'une publication appelée « *le Livre*, » et qui attirait les lecteurs bien plus par la méchanceté, le scandale, les révélations qu'il faisait, en soulevant le voile qui avait jusqu'alors couvert des mystères délicats, que par le talent de l'auteur. Dans un accès de repentir, cet homme écrivit à lord Byron en alléguant, pour excuse d'avoir ainsi prostitué sa plume, sa grande pauvreté, et en sollicitant de lord Byron des secours pour l'aider à vivre plus honorablement dans l'avenir. La réponse de lord Byron à cette demande, est remarquable à un si haut point par le

bon sens, l'humanité et le sentiment plein d'honneur, que nous ne pouvons nous abstenir de la reproduire ici :

« Monsieur,

« Je pars pour quelques jours; à mon retour je répondrai plus longuement à votre lettre. Quelle que soit votre position, je ne puis que louer votre résolution d'abjurer et d'abandonner la publication et la composition d'ouvrages tels que ceux auxquels vous faites allusion. Croyez-moi, ils amusent le petit nombre, ils font tort au lecteur et à l'auteur, et ils ne profitent à personne. Je désire de venir à votre aide autant qu'il est possible dans la limite de mes moyens, afin que vous puissiez briser une telle chaîne. Dans votre réponse, dites-moi quelle est la somme qui pourrait vous suffire pour vous délivrer des mains de ceux qui vous emploient et pour regagner du moins une indépendance temporaire. Je serai bien content de pouvoir y contribuer pour ma petite part.

« Votre nom ne m'est pas inconnu, et je regrette pour vous que vous l'ayez prêté aux ouvrages dont vous faites mention. En disant cela, je ne fais que répéter les propres paroles de votre lettre, et je n'ai la moindre intention de prononcer une syllabe qui puisse vous faire penser que j'insulte à vos infortunes. Si je l'avais pourtant fait, veuillez me le pardonner, car ce serait bien contre mon intention.

« Byron. »

M. Ashe, en réponse à cette lettre, demanda à lord Byron environ quatre mille francs. Lord Byron ayant un peu tardé à lui répondre, Ashe renouvela sa demande, en se plaignant de ce retard; à quoi, avec une bonté que bien peu de personnes (dit Moore), dans un cas semblable, pourraient imiter, Byron lui répondit ainsi :

« Monsieur,

« Lorsque vous accusez quelqu'un de négligence, vous oubliez qu'il est possible que des affaires ou une absence de Londres puissent avoir été la cause du retard à vous répondre; et c'est précisément ce qui a eu lieu chez moi dernièrement. Mais venons à l'affaire. J'ai la meilleure volonté de faire ce qu'il m'est possible pour vous aider à sortir de votre position....

« Je déposerai dans les mains de M. Murray, avec votre consentement, la somme que vous me demandez, pour qu'elle vous soit livrée de mois en mois dans la mesure de dix livres (deux cent cinquante francs).

« BYRON. »

« *P. S.* J'écris très à la hâte, ce qui rend cette lettre un peu sèche; mais, comme je vous l'ai dit, mon intention n'est pas de vous mortifier. »

Ashe, quelques mois après, lui demanda la somme totale pour pouvoir se rendre (disait-il), à la Nou-

velle-Galles; et lord Byron lui fit encore débourser la totalité de la somme.

Une autre fois, on jetait la pierre à un malheureux : « Il a mérité sa misère, » disait-on. Lord Byron se tourna vers l'accusateur; et, animé d'une généreuse colère : « Eh bien! lui répondit-il, s'il est vrai que N.... soit malheureux, et qu'il le soit par sa faute, il est doublement à plaindre, car sa conscience doit empoisonner ses blessures avec le remords. .

. . . . . .

. . . . . .

« Voilà ma morale, et voilà pourquoi je plains l'erreur, et je respecte le malheur. »

Le produit de ses poëmes, pendant tout le temps qu'il resta en Angleterre, fut consacré par lui soit à des parents pauvres, soit à soulager les auteurs malheureux. Je ne parlerai pas de certaines générosités héroïques, qui ont empêché la ruine et le déshonneur de familles, qui ont soustrait de jeunes victimes au vice, qui feraient pâlir bien des magnanimités passées en proverbe, et qui mériteraient d'être transmises à la postérité par la plume d'un Plutarque.

Quand on nous parle avec tant d'admiration de la magnanimité d'Alexandre, parce qu'il respecta et renvoya à Darius sa mère et sa femme, on ne nous dit pas si ces nobles femmes étaient belles et éprises du héros macédonien. Mais lord Byron a secouru et mis ainsi sur la bonne route de jeunes filles, douées

de tous les charmes, et tellement subjuguées par la beauté, la bonté, la générosité de leur bienfaiteur, qu'elles étaient à ses pieds, non pour implorer la grâce d'être renvoyées chez elles, mais plutôt prêtes à devenir ce qu'il aurait voulu. Et néanmoins ce jeune homme de vingt-six ans, les trouvant belles, étant lui-même touché, très-tenté peut-être, les renvoya chez elles respectées, sauvées et accompagnées des conseils de la sagesse[1].

Il y a donc plus que de la générosité dans des faits semblables; et c'est pour cela que nous en réservons les détails pour un autre chapitre, où nous examinerons cette qualité à d'autres points de vue. Ici, nous nous bornerons à dire que ces nobles traits, on les a connus, pour ainsi dire, malgré lui; car il y avait encore cela de remarquable dans sa bienfaisance, qu'elle était exercée précisément comme la bienfaisance chrétienne devrait l'être, si on voulait suivre les préceptes de notre divin Maître, d'après lesquels la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite. Ayant rendu un éminent service à un de ses amis, M. Hodgson, qui entrait dans les ordres, il écrivit le soir dans son journal : « Hodgson a été dire que j'ai . . . . . .

. . . . . .

du moins, je suis certain que je n'en ai parlé à qui que ce soit, et je voudrais bien qu'il ne l'eût pas fait lui-même. Hodgson est un si bon homme! je me

1. Voy. chap. *la Générosité élevée à sublime vertu.*

suis procuré à moi-même dix fois plus de plaisir en fesant cela, que je ne lui ai fait du bien à lui. N'en parlons donc plus [1]. »

On a pu dire de Chateaubriand, que, s'il devait faire un acte généreux, il désirait le faire sur son balcon; on pourrait dire, au contraire, que lord Byron eût mieux aimé le faire dans les souterrains.

« Si nous voulions contempler, dit le comte Gamba dans une lettre qu'il adressait à Kennedy, ses actes de charité et de bienfaisance, un volume ne me suffirait pas, pour vous conter seulement ceux dont j'ai été le témoin. J'ai connu, dans plusieurs villes d'Italie, des familles honorables tombées dans la misère, avec lesquelles lord Byron n'avait pas la moindre relation et auxquelles il a néanmoins envoyé *secrètement* de fortes sommes d'argent, parfois 200 dollars et plus; et cependant ces personnes n'ont jamais su seulement le nom de leur bienfaiteur. »

Le comte Gamba raconte aussi qu'il était à sa connaissance, qu'à Florence, une honorable mère de famille, devenue victime de la persécution d'un méchant et haut personnage, parce qu'elle avait voulu sérieusement défendre l'honneur d'une de ses pro-

1. Il faut observer ici qu'il n'a même pas voulu confier au papier le *montant* et la *qualité* du bienfait. Hodgson avait besoin pour s'établir de trente-cinq mille francs. Byron, ne les ayant pas disponibles, les emprunta pour les lui donner.

tégées, se trouva réduite à la plus extrême misère. Lord Byron, à qui la dame était aussi inconnue que son persécuteur, lui envoya des secours, qui furent assez puissants pour déjouer les plans de ses ennemis. Il ajoute encore, qu'ayant appris, à Pise, qu'un grand nombre de vaisseaux avaient fait naufrage dans le port même de Gênes pendant une terrible bourrasque, et que plusieurs familles honorables se trouvaient réduites à la misère, lord Byron leur expédia en secret des secours, et à plus d'une jusqu'au delà de 300 dollars. Ceux qui les reçurent n'ont jamais connu le nom de leur bienfaiteur.

Sa charité s'exerçait surtout envers les absents, les vieillards, les infirmes, les honteux. A Venise, où il était difficile de se soustraire à l'influence du climat et des mœurs d'alors, et où il a participé pour un moment à la vie des jeunes gens, c'était encore la charité et non le plaisir qui absorbait la meilleure partie de ses revenus. Non content des actes de bienfaisance éventuels et extraordinaires, il fit une foule de petites pensions au mois et à la semaine. Lorsqu'il prit le parti d'abandonner définitivement Venise pour Ravenne, il voulut que ces pensions fussent continuées, malgré son absence, comme s'il était encore présent, jusqu'à l'expiration du bail qu'il avait pour sa location du palais Mocenigo. Aussi Venise le gardait-elle avec jalousie, et comme on garde un trésor. Quand il fut parti, les pauvres honnêtes en furent affligés, et les pauvres peu hon-

nêtes dépités. On aurait dit à les entendre, que lord Byron s'était voué, à Venise, lui et sa fortune, et que par son départ, ils se trouvaient volés [1].

A Ravenne, son arrivée fut une si véritable fortune, que son départ fut considéré comme une calamité pour le pays, et que les pauvres de la ville adressèrent au Légat une supplication, pour qu'on le priât de rester. Ce n'est pas le quart de sa fortune, comme le dit Shelley, en admirant sa générosité, mais la moitié qui était dépensée en aumônes. A Pise, à Gênes, en Grèce, sa bourse resta également ouverte aux malheureux.

« Il n'y a pas eu un jour de sa vie en Grèce dit son médecin, le docteur Bruno, qui n'ait été marqué par quelque acte de bienfaisance ; pas un exemple que le pauvre et le malheureux se soient présentés à la porte de lord Byron sans partir consolés, tant prédominait chez lui, parmi toutes les belles qualités qui l'ornaient, celle d'un cœur compatissant, et d'une sensibilité au delà de toute borne, pour les malheureux et les affligés. Sa bourse leur était toujours ouverte. » Et, après avoir cité quelques traits de bienfaisance, il ajoute : « Quand il venait à la connaissance de lord Byron que quelque personne pauvre était malade, quelle que fût la maladie ou la cause de cette maladie, sans même qu'on

1. Voy. sa vie en Italie.

le lui demandât, Milord m'envoyait immédiatement auprès de ces malheureux pour les soigner. Il leur fournissait les remèdes, et tout autre moyen d'assistance. Il fit établir, à ses frais, un hôpital à Missolonghi[1]. »

Cette belle qualité de son cœur était tellement la seule véritable générosité, celle qui a sa source dans le penchant et le plaisir de faire le bien, et qui doit d'autant plus être admirée, qu'elle s'est toujours associée chez lui à un grand esprit d'ordre, et qu'elle n'a jamais eu rien de commun avec la fausse et capricieuse générosité du prodigue.

La grande délicatesse, la probité et la noble fierté de son âme lui donnaient même le plus grand éloignement pour ce vice de l'égoïsme et de la vanité, qui méconnaît également ses propres devoirs et les droits d'autrui.

Lord Byron mettait donc beaucoup d'ordre dans ses dépenses. Il ne regardait pas aux détails, mais à l'*équilibre* entre ses dépenses et ses revenus. Il réglait scrupuleusement ses mémoires, et il ne pouvait, disait-il, s'endormir ni sans se réconcilier avec un ami, ni sans acquitter une dette [2].

Son imagination, quand ses gens d'affaires retardaient l'envoi de ses revenus, était souvent agitée

1. Kennedy.

2. « J'ai payé hier, lit-on dans son mémorandum de 1813, quatre mille livres sterling, et mon esprit est soulagé. » Tous ses embarras de jeunesse lui furent légués en héritage.

par la crainte de ne pouvoir satisfaire ses engagements. Il puisait largement dans la caisse de ses plaisirs, mais jamais dans celle de ses créanciers.

« J'ai la plus grande considération pour l'argent, » disait-il, parfois en riant. Il le considérait beaucoup, en effet, comme moyen de repos pour son esprit, et surtout comme servant à soulager les malheureux. Quoiqu'il fut très-généreux, on l'a vu parfois se fâcher, regretter un argent mal employé, parce que cela lui diminuait la puissance de faire du bien.

Nous n'aurions pas assez dit sur la nature splendide de sa générosité, si nous n'ajoutions encore qu'aucune illusion sur la reconnaissance n'y contribuait. Ces illusions que son âme confiante avait eues, dans sa première jeunesse, étaient bien surtout celles dont il déplorait la perte. Mais cette perte qui l'avait fait souffrir, n'avait jamais influencé ses actions. Ses idées s'étaient modifiées, non pas son caractère. Il s'attendait à l'ingratitude; il y était préparé; il *donnait*, disait-il, et ne *prêtait* pas; et il trouvait, lui aussi, qu'il valait mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux malheureux.

Nous aurions voulu terminer ce long chapitre, consacré à prouver sa bonté dans toutes ses manifestations, en réunissant les principaux témoignages qui, de tous les côtés, sont venus, après sa mort, la montrer telle qu'il la reçut du ciel, qu'elle le prit au berceau, et l'accompagna jusqu'à sa dernière

heure; bonté qui est la seule véritable, parce qu'elle est la bonté dans la force, et non dans la faiblesse, laquelle en assume trop souvent les apparences. Mais obligé à nous borner, nous en choisirons seulement un très-petit nombre, pris au commencement et vers la fin de sa vie, pour en embrasser ainsi tout le cours, et la faire voir telle que l'ont vue ceux qui l'ont connu personnellement, avant et après l'âge où, sous les dures leçons de la destinée, elle s'est encore développée et fortifiée davantage. M. Pigott, un des amis et compagnons d'adolescence de lord Byron, vivant à Southwell, dans le voisinage de Newstead-Abbey, et voyageant avec lui pendant ses vacances, disait à Moore :

« Peu de personnes comprenaient lord Byron; mais moi, je sais bien qu'il avait naturellement un cœur excellent et sensible, et qu'il n'y avait pas la *moindre étincelle* de malignité dans toute la composition de son être. » Ce M. Pigott, qui parlait ainsi à Moore, était un des magistrats les plus respectés de son pays, et le chef de l'aimable famille Pigott, établie à Southwell dans le voisinage de Newstead, au milieu de laquelle lord Byron vivait pendant ses vacances, qui a conservé pour lui un souvenir enthousiaste, et qui l'a aimé durant sa vie et après sa mort, comme les bons savent aimer et regretter. « Jamais, dit Moore, dans cette famille Pigott, on n'a voulu convenir que lord Byron eût le moindre défaut[1]. »

1. Voy. les Mémoires de lord John Russell.

M. Lake, un autre biographe de lord Byron, dit : « J'ai fréquemment demandé aux paysans et aux habitants du pays, où est situé Newstead-Abbey, quelle sorte d'homme était lord Byron. Une impression unanime sur son caractère énergique et original se trouvait dans toutes les réponses. « *He is the devil of a fellow for comical fancies, but he is a hearty good fellow for all that.* » C'est un diable d'enfant pour les inventions comiques et pour jouer des tours; mais il est, malgré cela, un garçon rempli de cœur et d'une véritable bonté. » (Galt, 362.)

Les témoignages de cette bonté lui arrivent de tous les côtés, et à toutes les époques de son existence. Voici ce qu'en disait Dallas, peu suspect de partialité pour les raisons que nous avons expliquées ailleurs[1]; car il se croyait blessé par lord Byron et pour lequel, tout homme était un grand coupable, lorsqu'il s'écartait tant soit peu de l'orthodoxie dans ses croyances religieuses; lorsqu'il n'avait pas un culte aveugle pour son pays natal; lorsqu'il laissait son cœur ouvert à une affection non légitimée par le mariage; lorsqu'il préférait, à l'orgueil de famille, la satisfaction de payer les dettes léguées par ses ancêtres, et qu'il usait de son droit de vendre ses terres. Malgré tout cela, voici de quelle manière il parle de lord Byron : « A cette époque (1809), à la veille de publier sa première satire, et avant d'être reçu à la Chambre des Pairs, je voyais

1. Voy. art. *les Bibliographes.*

lord Byron tous les jours (*c'était l'époque de sa misanthropie*). La nature l'avait doué de sentiments très-bienveillants, que j'ai eu de fréquentes occasions de discerner; et je les ai vus quelquefois imprimer à sa belle figure une expression vraiment sublime. Ses traits semblaient formés exprès pour peindre les conceptions du génie et les orages des passions. J'ai souvent contemplé ces effets, non sans une vive admiration. J'ai vu sa physionomie animée du feu de l'inspiration poétique et sous l'influence d'émotions fortes, tantôt exprimant l'énergie portée au dernier degré, tantôt remplie de toute la suavité et de toute la grâce des affections douces et aimables. Quand son âme était en proie au ressentiment et à la colère, il était pénible d'observer le puissant effet de ces passions sur ses traits; lorsqu'au contraire, il était dominé par un sentiment de tendresse ou de *bienveillance* (*ce qui était l'état naturel de son cœur*), *il y avait un plaisir extrême à contempler son visage.* Je rendis visite à lord Byron le lendemain de la mort de lord Faulkland. Il venait de voir le corps sans vie, de l'homme dans la société duquel il avait, très-peu de temps auparavant, passé une journée agréable. Il se disait de moment en moment à lui-même, mais tout haut : *pauvre Faulkland!!* Son air était encore plus expressif que ses paroles. « Mais sa femme, ajoutait-il, c'est elle qui est à plaindre! » Je voyais son âme pleine des intentions les plus bienveillantes, et elles ne furent point stériles [1]. S'il

1. Bien que peu riche et à la veille d'entreprendre un long et

y eut jamais une action pure, c'est celle qu'il méditait alors; et l'homme qui l'a conçue et qui l'accomplit, s'avançait en ce moment, à travers les ronces et les épines, vers ce sentier libre, mais étroit, qui conduit au ciel[1]. »

Bien des années plus tard, M. Hoppner, consul d'Angleterre à Venise, qui passait sa vie avec lord Byron dans cette ville, après avoir expliqué, dans une intéressante relation, les causes qui ont donné au poëte un grand dégoût pour les voyageurs anglais, affirme que la mysanthropie que lord Byron a affectée dans ses premiers ouvrages, *n'était pas du tout chez lui un sentiment naturel;* et il ajoute : « *Je suis certain d'une chose, c'est que jamais il ne m'a été donné de rencontrer un homme d'une bonté plus parfaite que lord Byron*[2]. »

Nous pourrions nous arrêter ici, bien persuadé que tout lecteur raisonnable et loyal, non-seulement est convaincu de la bonté de lord Byron, mais qu'il éprouve une noble joie en l'admirant. Nous ne pouvons pas cependant fermer ce chapitre, sans attirer l'attention de nos lecteurs sur la dernière et triste preuve que cette bonté a reçue : nous voulons parler de l'immense douleur causée par sa mort.

coûteux voyage, il consacra une forte somme aux soulagements de cette famille.

1. Dallas, vol. II, p. 66.
2. Moore, vol. II, p. 265.

« Jamais je ne pourrais oublier la stupéfaction que la nouvelle d'une telle mort produisit sur nous, a dit un illustre écrivain anglais [1]. Une si grande part de nous-mêmes se mourait avec lui, que sa mort nous semblait quelque chose d'impossible, de non naturel. On aurait dit qu'une partie du mécanisme de l'univers s'était arrêté. Avoir douté de lui, l'avoir blâmé, nous était un remords; et toute notre adoration pour le génie, n'était pas à moitié si énergiquement sentie que notre tendresse pour lui.

« Son dernier soupir brisa le charme; la terre désenchantée perdit toute sa splendeur. Où sont ces tours resplendissantes? Ces montagnes dorées, où sont-elles? Tout est enveloppé de ténèbres, tout est devenu nudité et désolation. Une triste vallée d'années. » (*Young* [2].)

Certes, ces douleurs-là sont raisonnables, justes, honorables; car les trépas qui ensevelissent de si grands trésors de génie, sont de véritables calamités pour l'esprit humain. On pouvait dire, en apprenant la mort de lord Byron, ce qu'a dit M. de Saint-Victor avec son style si beau, si éloquent, si noble :

« Quel grand crime la mort vient de commettre! » C'est quelque chose comme la disparition d'un astre,

1. Sir Ed. Bulwer.
2. « His last sigh dissolved the charm, the desenchanted earth :

Lost all her lustre. Where her glittering towers,
Her golden mountains where? All darkened, down
To naked waste a dreary vale of years!
The great magician's dead! (YOUNG.)

comme une planète éteinte avec la création qu'elle portait. Lorsque les grands esprits ont accompli leur tâche, comme Shakespeare, Dante, Goëthe, leur départ laisse dans l'âme l'auguste mélancolie du coucher du soleil, qui a versé tous ses feux, et fait le tour de son firmament. Mais, lorsqu'on voit mourir un Raphaël, un Mozart, un Byron surtout, frappé en plein vol, au moment où il élargissait son essor; voilà le deuil éternel, les pertes irréparables, les inconsolables regrets! Le génie qui meurt prématurément, emporte avec lui des trésors! Que d'existences idéales étaient liées à la sienne, que de pensées sublimes s'éteignent sur son front! Que de grandes ou charmantes figures expirent avec lui avant d'être nées! Que de vérités ajournées au moins pour l'humanité! »

Et nous ajouterons; que de grandes et belles actions cette mort a supprimées!

Ces regrets-là honorent autant ceux qui les éprouvent, que ceux qui les inspirent. Mais, ce n'est pas à l'enthousiasme de l'esprit imposé par son génie, que nous demanderons notre dernière preuve de sa bonté; ce n'est pas même à la douleur de la nation grecque pour laquelle il mourait. Car on pourrait presque appeler tous ces regrets intéressés: quelque chose comme la perte d'un trésor les aurait provoqués. Demandons-la uniquement aux larmes du cœur, à celles qui sont versées pour l'homme abstraction faite de son génie, et non pour le génie abstraction faite de l'homme.

Voici comment le comte Gamba s'exprime dans son ouvrage : « C'est en vain que j'essayerais de décrire la profonde, l'inconsolable douleur qui s'empara de nous tous à sa mort; je ne parlerai même pas de moi, mais de ceux-là même qui ne pouvaient pas l'aimer autant que je l'aimais, parce qu'ils le connaissaient moins que moi; non-seulement Mavrocordato et son cercle immédiat, mais toute la ville et tous ses habitants restèrent comme pétrifiés par ce coup si inattendu, si imprévu. On savait qu'il était malade, et, dans les derniers jours, nous ne pouvions pas nous montrer dans la rue, sans apercevoir l'inquiétude publique. « Comment va mylord? » Cette demande, pleine d'angoisse, était sur toutes les lèvres. Nous ne pleurions ni la perte du grand génie, ni celle du protecteur, du soutien de la Grèce; nos premières larmes étaient pour notre père, notre patron, notre ami. Il mourut sur une terre étrangère, et parmi des étrangers; mais plus aimé, plus sincèrement pleuré, il n'aurait jamais pu l'être nulle part, quel que fût le pays où il eût rendu le dernier soupir. Tel était l'attachement mêlé d'une sorte de vénération, d'enthousiasme, qu'il inspirait à tous ceux qui l'approchaient, qu'il n'y avait pas un homme, parmi nous tous, qui n'eût pas voulu, par amour pour lui, s'exposer volontiers à tous les dangers du monde. Les Grecs de toutes les classes, depuis Mavrocordato jusqu'au plus humble citoyen, sympathisaient avec notre désolation. C'était en vain que lorsque nous nous rencontrions, nous essayions de nous don-

ner du courage; toutes nos tentatives de consolation se terminaient par des larmes[1]. »

Il n'y a que les belles âmes et ceux qui sont vraiment bons, qui puissent être ainsi regrettés; et les larmes du cœur ne sont répandues que pour ceux qui ont, comme lord Byron, passé leur vie à sécher celles des autres.

1. Comte P. Gamba, *Dernier voyage de lord Byron*, p. 266.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

I. Lord Byron et M. de Lamartine. 1

II. Le portrait physique de lord Byron..... 37

III. Portrait français..... 59

IV. Religion..... 117

Son enfance et son adolescence..... 245

VI. Ses amitiés..... 291

VII. Lord Byron, père, frère et fils..... 359

VIII. Qualités de son cœur..... 383

IX. Sa bienveillance, son humanité, etc..... 463

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

8348 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

575746

Digitized by Google

LEGATORIA NIOLA
Digitized by Google

Digitized by Google